

# *Aicardiana*

2<sup>e</sup> série — n° 38 — 15 août 2022

▪ *Les Lauriers-Roses à La Garde (Var)*

Dominique AMANN

▪ *Le lycée de Nîmes (1859-1865)*

Dominique AMANN

▪ *L'hellénisme de Jean Aicard*

Dominique AMANN

▪ *Leconte de Lisle*

Jean AICARD

▪ *Jean Aicard et les marins*

Dominique AMANN

# Aicardiana

2<sup>e</sup> série  
revue numérique  
publiée sur le site Internet **www.jean-aicard.com**

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

*Aicardiana* publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**  
**ISSN 2265-7703**

## SOMMAIRE du numéro 38

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>Les Lauriers-Roses à La Garde (Var).</i> Dominique AMANN	7
<i>Le lycée de Nîmes (1859-1865).</i> Dominique AMANN	23
<i>L'hellénisme de Jean Aicard.</i> Dominique AMANN	137
<i>Leconte de Lisle.</i> Jean AICARD	207
<i>Jean Aicard et les marins.</i> Dominique AMANN	221

## ÉDITORIAL

L'éclosion d'un talent suppose un certain environnement et chaque artiste puise son inspiration dans les expériences qui ont façonné son être. Pour Jean Aicard, ce furent :

— une excellente éducation intellectuelle : les lycées impériaux cultivaient les humanités classiques et de bonnes dispositions intellectuelles permirent au futur poète de s'abreuver à la sagesse des Anciens ;

— de véritables maîtres : Alphonse de Lamartine et Victor Hugo, certes, qui l'ont aidé à développer son expression poétique, mais aussi Jean Reboul et Victor de Laprade qui l'ont nourri de leur spiritualité, ou Jules Guérin-Ponzio, le marchand de vins un peu anarchiste, défenseur du peuple et des opprimés ;

— une souffrance : orphelin de père, négligé par sa mère, enfermé dans des internats quasi carcéraux, sans aucune présence féminine, il combattit cette carence affective par la poésie, devenue un véritable outil thérapeutique, une source d'énergie et de courage face aux difficultés de la vie ;

— une renaissance, grâce à une famille de substitution, en la personne d'Amédée André et de sa fille Jacqueline, qui eurent la grandeur d'âme d'oublier ce qui les avait eux-mêmes atteints et favorisèrent ainsi l'éclosion de ce jeune talent.

De cette existence riche et attachante se dégage une belle leçon d'humanité, celle de la manifestation de ce sentiment parfait que l'écrivain nommera plus tard la Pitié — au sens le plus noble du terme — et que, dans sa forme la plus oblatrice, il assimilera à la Charité.

En 2021, année du centenaire de la mort de Jean Aicard, *Aicardiana* offrit à ses lecteurs un numéro très spécial sur les relations de l'écrivain toulonnais avec le Maître de la littérature au XIX<sup>e</sup> siècle, Victor Hugo<sup>1</sup>.

Désirant développer mon ouvrage consacré aux jeunes années de Jean Aicard<sup>2</sup>, déjà ancien et nécessairement limité en contenu, j'ai poursuivi, dans les livraisons suivantes, cette étude avec un exposé de la pensée philosophique de notre écrivain<sup>3</sup>, des notes complémentaires sur sa famille, sa scolarité à Mâcon, ses lieux de vie, ainsi qu'un inventaire de son œuvre théâtrale<sup>4</sup>.

Dans ce nouveau numéro, je traiterai de sa scolarité au lycée de Nîmes où un fort enseignement classique délivré par d'excellents professeurs lui apporta tous les éléments pour développer une pensée originale puisant ses meilleures inspirations dans les œuvres des écrivains de l'Antiquité ; et où il eut l'occasion de rencontrer des jeunes gens de son âge également à l'aube d'une belle carrière. Je parlerai aussi de son action en faveur des marins, véritables « prolétaires de la mer » mais aussi héros quotidiens et anonymes du sauvetage maritime. Et, de manière plus anecdotique, j'apporterai des informations nouvelles sur la maison des *Lauriers-Roses* à la Garde (Var) où notre écrivain acheva, dans le silence de cette campagne retirée, la plupart de ses œuvres.

Dominique AMANN

<sup>1</sup> *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 34, 15 juin 2021, 333 pages.

<sup>2</sup> AMANN (Dominique), *Jean Aicard. Une jeunesse varoise, 1848-1873*, Marseille, éditions Gaussien, 2011, in-8°, 16 × 24 cm, 304 pages.

<sup>3</sup> *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 36, 15 décembre 2021, 245 pages.

<sup>4</sup> *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 37, 15 avril 2022, 229 pages.

## LES LAURIERS-ROSES À LA GARDE (VAR)

Dominique AMANN

L'histoire de la propriété n'a jamais été établie avec précision, ce qui a donné lieu à quelques affirmations erronées. Or, les archives conservées permettent de suivre les transactions passées entre les protagonistes concernés aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

### Les propriétaires successifs

#### *La famille Marroin*

Déjà établie à Toulon à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la famille Marroin y était alors représentée par Louis, un chirurgien de la Marine, marié avec Marie Caire. Ils eurent au moins trois enfants, dont Honoré-Thomas (I), négociant.

Honoré-Thomas (I) épousa à Toulon le 15 février 1752 Rose-Gabrielle Gardanne : après un enfant mort en bas âge, le couple paraît n'avoir eu qu'un autre fils, également prénommé Honoré-Thomas (II), né à Toulon le 4 janvier 1755. Après avoir étudié le droit et s'être installé dans sa ville natale comme avocat, il y épousa le 16 juin 1778 Thérèse-Ursule Fabre dont il eut au moins sept enfants.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'avocat toulonnais Honoré-Thomas (II) Marroin, quoique décédé encore jeune le 11 juillet 1793 à

l'âge de trente-huit ans, avait amassé une belle fortune et possédait, entre autres propriétés, deux bastides rurales au village de La Garde, que le cadastre de l'année 1829<sup>1</sup> décrit ainsi :

— section C dite « du Touar », lieu-dit « les Savels », propriétaire Élise Marroin, religieuse à Toulon :

n°	nature des propr.	arp.	perc.	mèt.	classe	revenu
732	vigne oliviers	1	65	60	troisième	57,96
733	vigne		67	30	quatrième	10,09
734	oliviers		7	40	troisième	0,74
735	pateq		2	90	première	1,16
736	sol de bastide		2	10	première	0,84
	bastide				quatrième	45,00
737	aire		2	50	première	1,00
738	loge à cochon			36	première	0,14
739	garène			32	première	0,13
740	loge à cochon			40	première	0,16
741	inculte		4	60	première	0,09
742	vigne	1	69	00	2/3 2 <sup>e</sup> ; 1/3 3 <sup>e</sup>	67,65
743	verger		17	60	première	12,32

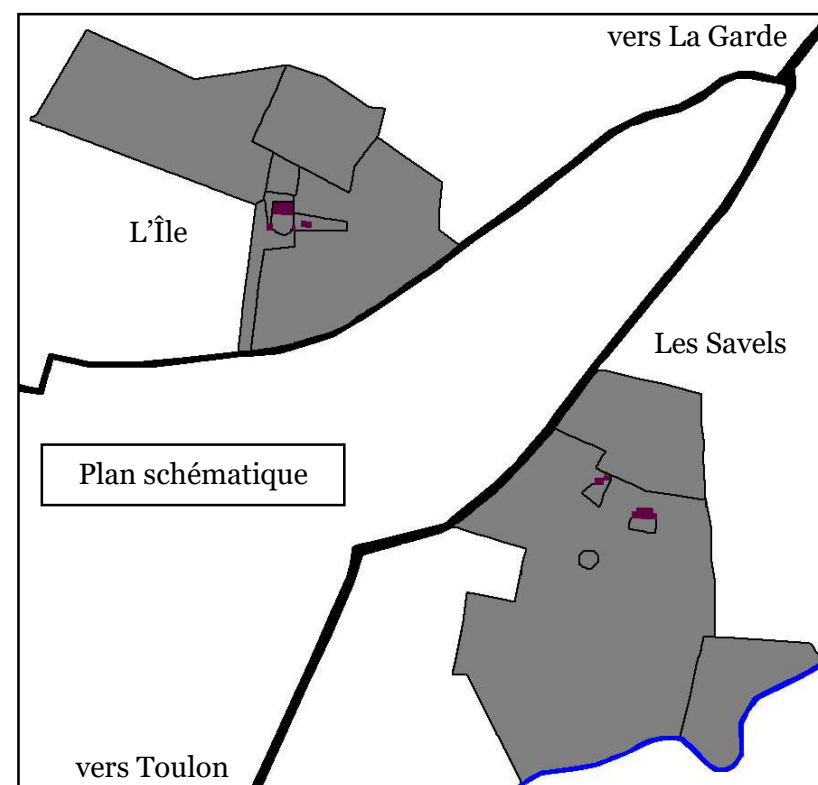
La bastide n° 736 a sept ouvertures (portes ou fenêtres) ;

— section C dite « du Touar », lieu-dit « l'Île », propriétaire Jacques André, ex-principal du collège de Toulon :

<sup>1</sup> Département du Var, arrondissement de Toulon, canton de Toulon, commune de La Garde, Administration des contributions directes, Cadastre, tableau indicatif des propriétés foncières, registre 3 Pp 818, établi le 1<sup>er</sup> octobre 1829, non paginé. Ce tableau attribue un numéro à chaque parcelle qui permet de la localiser précisément sur le plan parcellaire annexé à la matrice cadastrale ; les surfaces sont indiquées en arpents-perches-mètres, unités de mesure variables selon les régions, et la seule précision donnée dans le document est que « l'hectare vaut 2526 cannes carrées » ; les parcelles sont réparties en cinq classes fiscales. — Un « pateq » est un terrain dépendant d'un bâtiment et destiné à ses commodités.

n°	nature des propr.	arp.	perc.	mèt.	classe	revenu
889	labours		91	60	quatrième	9,16
890	sol de bastide		1	10	première	0,44
	bastide				cinquième	0,10
891	aire		1	90	première	0,76
892	sol de bastide		1	84	première	0,74
	bastide				cinquième	10,00
893	pateq		2	10	première	0,84
894	aire		2	00	première	0,80
895	vigne	4	30	20	troisième	129,06
896	labours		68	16	2/3 3 <sup>e</sup> ; 1/3 4 <sup>e</sup>	11,41

La bastide n° 890 a huit ouvertures (portes ou fenêtres) et la bastide n° 892 en a cinq.



## Jacques André

Le confrère oratorien Jacques André, né à Malijai (Alpes-de-Haute-Provence) le 25 novembre 1769, après avoir été réduit à l'état laïc et rendu à la vie civile par suite de la dissolution des congrégations religieuses, passa quelques années à La Garde : il n'avait toutefois aucun lien de parenté avec les nombreux André de ce village, généralement cultivateurs. N'étant ni prêtre ni lié par des vœux particuliers, il s'y maria le 2 ventôse an VI [20 février 1798] avec Marie-Magdeleine-Thérèse Marroin, née à Toulon le 22 août 1782, fille de feu Honoré-Thomas Marroin (II) et de Thérèse-Ursule Fabre native de La Celle (Var) mais retirée à La Garde depuis le décès de son mari. Dans cet acte, Jacques André est dit « secrétaire en chef de l'administration municipale de ce canton de La Garde » : il avait donc trouvé un nouvel emploi dans cette administration locale. Le jeune couple s'installa probablement dans l'une des deux bastides et leurs deux premiers enfants y virent le jour : Marie-Thérèse le 30 brumaire an VII [20 novembre 1798] et Amédée le 3 brumaire an X [25 octobre 1801]. Puis la famille revint à Toulon où Jacques fut appelé comme directeur de l'école secondaire communale.

En 1829, la bastide rurale au lieudit « les Savels » était toujours la propriété d'Élise Marroin, religieuse à l'école de l'évêché de Toulon et fille d'Honoré-Thomas (II).

En revanche, la propriété de « l'Île » avait été perdue par l'avocat toulonnais Thomas-Honoré Marroin, né à Toulon le 6 avril 1779 et décédé à Blida (Algérie) le 2 août 1849, fils aîné d'Honoré-Thomas (II), qui en avait été exproprié par un jugement rendu par le tribunal de Toulon en date des 10 et 24 janvier 1827 au requis d'Antoine Blanc, de Solliès-Pont ; Jacques André — dont l'épouse née Marie-Magdeleine-Thérèse Marroin était une sœur de Thomas-Honoré — avait acquis ce bien à

l'audience des criées, d'autant plus volontiers qu'il était déjà propriétaire de parcelles contiguës mises en vente précédemment par un jugement du tribunal civil de Toulon en date du 19 novembre 1823 par suite d'une expropriation poursuivie au requis d'Antoine-Jérôme Gautier, marchand épiciier à Toulon, à l'encontre des hoirs & héritiers de feu Joseph-François Toucas<sup>2</sup>.

Jacques André avait également acquis trois autres parcelles, dans la section B dite « Du Plan »<sup>3</sup> :

n°	nature des propr.	arp.	perc.	mèt.	classe	revenu
994	vigne		94	40	1/4 2e, 3/4 3e	31,83
995	labours		58	10	troisième	11,62
996	vigne	2	33	80	1/4 2e, 3/4 3e	78,96

En août 1830, Jacques André refusa le poste de maire de La Garde que lui proposait le sous-préfet de Toulon : « Je suis bien flatté & bien reconnaissant de la marque de confiance que vous voulez bien me donner en me nommant, par votre arrêté du 27 courant, maire de la commune de la Garde. Mais outre que je ne suis ni domicilié ni résidant dans cette commune, et que ma maison de campagne, sise en son terroir, est distante du pays d'une demi-heure environ, & que je n'y demeure que dans le temps des récoltes [...]»<sup>4</sup>. Il fut nommé conseiller d'arrondis-

<sup>2</sup> Pour ces deux achats, voir aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 2, dossier « pièces juridiques », pièce n° 27, l'acte de vente du 14 août 1848, notaire Honoré-Victor Thouron, 11 pages.

<sup>3</sup> Département du Var, arrondissement de Toulon, canton de Toulon, commune de La Garde, Administration des contributions directes, Cadastre, tableau indicatif des propriétés foncières, registre 3 Pp 818, établi le 1<sup>er</sup> octobre 1829, non paginé.

<sup>4</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 8, enveloppe « Jacques André », second registre de correspondance, lettre du 30 août 1830 à M<sup>r</sup> Cagniard, sous-préfet de Toulon.

sement de 1832 jusqu'à son décès à Toulon le 8 mai 1837, à l'âge de soixante-sept ans.

Après le décès de Jacques André, sa veuve et leurs quatre enfants décidèrent de rester dans l'indivision <sup>5</sup>.

### *Marie-Thérèse André, épouse Guèze*

Les quatre enfants poursuivirent cette indivision après le décès de leur mère survenu à Toulon le 6 février 1858, à l'exception de la propriété rurale de l'Île : le 14 août 1848, Marie-Thérèse André épouse Guèze acheta en effet à son frère Amédée ainsi qu'à ses deux sœurs Joséphine épouse Bouisson et Clorinde épouse Millet leurs parts <sup>6</sup>. L'acte de vente précise que la bastide est « complantée en vignes partie jeunes, partie vieilles y ayant deux maisons de campagne, dont l'une pour le propriétaire est en très mauvais état & a un besoin urgent d'être entièrement rebâtie, ce que Madame Guèze se propose de faire immédiatement après qu'elle sera devenue seule propriétaire du dit immeuble rural, & l'autre pour le fermier contenant cellier, tonneaux pressoir & cuve, confrontant du levant terre des frères Gimelli ; du midi le petit Eygoutier & terre du sieur Brun ; du couchant, terre dudit sieur Brun & le chemin public allant à Sainte Marguerite, & du nord, terre du sieur Vidal & celle des frères Gimelli, & autres plus vrais confronts si aucuns y en a ».

Marie-Thérèse André épouse Guèze mourut quelques années plus tard, le 15 janvier 1853, âgée de cinquante-quatre ans. Son mari était décédé le 25 avril 1852 en lui laissant tous ses biens <sup>7</sup>,

<sup>5</sup> Convention d'indivision du 10 juin 1840, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 2, manuscrit, 2 pages.

<sup>6</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 2, dossier « pièces juridiques », pièce n° 27, acte de vente du 14 août 1848, notaire Honoré-Victor Thouron, 11 pages.

à l'exception d'une somme qu'il attribua à sa sœur. Marie-Thérèse, n'ayant pas eu de descendance, légua tous ses biens à son frère Amédée et à ses sœurs Joséphine et Clorinde.

Par un jugement du tribunal civil de Toulon en date du 22 mai 1860, de nombreuses parcelles de terrain furent expropriées pour cause d'utilité publique en vue de la réalisation de la ligne de chemin de fer de la gare de Toulon jusqu'à la frontière italienne. Les hoirs André — alors encore en indivision — furent expropriés d'une petite parcelle de six ares quatre-vingt-quinze centiares et ce jugement leur fut notifié le 1<sup>er</sup> juin suivant. Après une première offre à trois cent vingt francs, la parcelle fut finalement payée six cent quatre-vingt-quinze francs <sup>8</sup>.

### *Jacqueline André, épouse Lonclas*

Les trois enfants survivants décidèrent alors de sortir définitivement de toute indivision en distribuant entre eux les biens provenant des successions des dames Marie-Thérèse Marroin veuve Jacques André et Marie-Thérèse André veuve Guèze. Le partage fut effectué le 11 décembre 1860 <sup>9</sup> entre Jacqueline Lonclas pour trois douzièmes, Amédée André pour un douzième, Joséphine épouse Bouisson et Clorinde épouse Millet pour quatre douzièmes chacune. La masse active fut évaluée soixante mille

<sup>7</sup> Voir aux Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 2, dossier « pièces juridiques », pièce n° 14, le testament olographe de Louis-Roch-Adolphe Guèze, notaire Antoine-Honoré-Victor Thouron, 9 pages, daté du 20 juillet 1834 et enregistré à Toulon le 5 mai 1852.

<sup>8</sup> Pour l'ensemble de cette procédure, voir aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 7, l'enveloppe « Papiers concernant la maison *Les Lauriers Roses* ».

<sup>9</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 7, enveloppe « *Lauriers-Roses* », acte de partage du 11 décembre 1860, notaire Thouron, 38 pages.



francs et c'est Jacqueline qui hérita de la bastide de La Garde. Les réparations devant être faites à la maison du propriétaire paraissent avoir été effectuées puisque l'acte de partage cite : « une propriété rurale située au terroir de La Garde canton Est de Toulon quartier du Savel complantée de vignes, y ayant deux maisons de campagne dont une de maître et une servant de ferme et diverses autres dépendances. »

La propriété est ainsi décrite dans le cadastre de 1914<sup>10</sup>, section C, lieudit « l'Île », propriétaire Pauline André veuve Lonclas :

n°	nature des propr.	ha.	a.	ca.	classe	revenu
889	terre		84	65	4	13,34
890	sol maison		1	10	4	
891	aire		1	90	4	
892	sol bastide		1	84	4	
893	pateq		2	10	3	0,84
894	aire		2	00	3	
895	vignes	4	30	20	3	275,33
896	terre		68	16	3	27,27
TOTAL		5	91	95		316,98

### Jean Aicard puis Julia Bertrand

À sa mort en juin 1915, Jacqueline laissa la propriété des *Lauriers-Roses* à son demi-frère Jean, qui lui-même la légua à Julia Bertrand en remerciement du dévouement qu'elle lui avait apporté dans les dernières années de sa vie au moment de sa maladie. Julia mourut le 21 septembre 1960 : elle transmet par

<sup>10</sup> Département du Var, arrondissement de Toulon, canton de Toulon, commune de La Garde, Matrice des propriétés foncières bâties et non-bâties, année 1914, registre 3 Pp 825, folio 531.

testament la bastide des *Lauriers-Roses*, ses meubles et ses collections à la ville de Toulon, à la condition d'y établir un musée rappelant le souvenir de l'écrivain Jean Aicard et du peintre Paulin Bertrand.

### L'occupation et l'aménagement de la maison

Devenue propriétaire de toute la bastide en décembre 1860, Jacqueline eut à cœur de gérer son bien : comme tous les bourgeois toulonnais possédant une campagne, elle y passait l'été jusqu'à la fin des récoltes et en encaissait les revenus.

Jean commença à y être admis en 1866 : « Rabâchage » est son premier poème daté « La Garde, 2 mai 1866 »<sup>11</sup> ; il est suivi du poème « Écoute Jeanne ! » daté à la fin « La Garde, mercredi 20 juin 1866 »<sup>12</sup>.

À partir de 1867, Jean a désormais sa propre chambre dans la maison : « Je suis occupée et absorbée au dernier point, par l'installation de la chambre de Jean, que j'aurais bien du bonheur à vous montrer. Tout est prêt ! Nous n'attendons plus que ce cher possesseur. Comme vous pouvez penser tout y est bien simple, mais propre.<sup>13</sup> »

<sup>11</sup> AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, XLVII, pages 109-112. — *La Tribune lyrique & La Tribune mâonnaise réunies*, 7<sup>e</sup> année, n° 14, 25 juillet 1866, page 54, colonnes 1-3 et page 55, colonnes 1-2. — Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 7 « Articles de 1865 à 1872 », pages 11-13. — *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 1866-1867, 10<sup>e</sup> volume, pages 86-88. — AICARD (Jean), *Aimer-Penser*.

<sup>12</sup> AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, page 118. — AICARD (Jean), *À ma sœur*, page 25. — AICARD (Jean), *Aimer-Penser*. — *La Tribune lyrique & La Tribune mâonnaise réunies*, 7<sup>e</sup> année, n° 19, 15 septembre au 15 octobre 1866, page 75, colonnes 2-3. — AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, II, V, pages 50-51. — *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 21, 15 juin 2017, pages 17-18.

<sup>13</sup> Lettre autographe signée de Jacqueline André-Lonclas au grand-père Jacques et à la tante Magdeleine ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.



Jean Aicard quitta Paris au début du mois d'août et, après quelques jours passés avec les siens à Toulon, se rendit à La Garde où sa production poétique atteste un séjour de longue durée : « Mauvais sentiment<sup>14</sup> » le 26 août ; « Les étoiles<sup>15</sup> » le 28 août ; « Les nuages ce soir à l'occident vermeil<sup>16</sup> » le 29 août ; « Insomnie<sup>17</sup> » en août ; « La maison est assise au milieu de la plaine<sup>18</sup> » le 23 septembre 1867 ; « À mon mépris<sup>19</sup> » le 26 septembre 1867 ; « La nuit<sup>20</sup> » en septembre. Il s'en retourna à Paris vers la mi-novembre pour y reprendre ses études universitaires.

Les recensements de la population toulonnaise pour les années 1851, 1861, 1866 et 1872 attestent qu'Amédée et Jacqueline habitèrent leur maison de la rue de l'Ordonnance au moins jusqu'à cette date. Ce n'est qu'ensuite qu'ils s'établirent princi-

<sup>14</sup> AICARD (Jean), *Aimer-Penser*. — AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, « Rébellions », XIV, 32. — *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 22-23, fascicule 1, page 43-44.

<sup>15</sup> AICARD (Jean), *Aimer-Penser*. — AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, « Rébellions », VI, 16. — *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 22-23, fascicule 1, page 27.

<sup>16</sup> AICARD (Jean), *Aimer-Penser*. — AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, « Apaisements », II, 109. — *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 22-23, fascicule 1, pages 111-112.

<sup>17</sup> AICARD (Jean), *Aimer-Penser*. — AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, « Rébellions », VIII, 22. — *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 22-23, fascicule 1, page 31.

<sup>18</sup> AICARD (Jean), *Aimer-Penser*. — *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 18, 15 septembre 2016, pages 16-17. — *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 31, 20 septembre 2020, pages 35-36.

<sup>19</sup> AICARD (Jean), *Aimer-Penser*. — AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, « Rébellions », XV, 35. — *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 22-23, fascicule 1, page 45.

<sup>20</sup> AICARD (Jean), *Aimer-Penser*. — *Le Parnasse contemporain, recueil de vers nouveaux*, II (1869-1871), pages 253-254. — AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, « Rébellions », VII, 20. — *Les Alpes illustrées*, 9<sup>e</sup> année, n° 42, jeudi 7 novembre 1895, page 258, colonne 3. — *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 22-23, fascicule 1, page 29.

pablement aux *Lauriers-Roses* et y firent réaliser d'importants travaux<sup>21</sup> :

— le 19 janvier 1875, Jacqueline fut autorisée par un arrêté du maire de La Garde à dresser une haie vive le long du chemin vicinal n° 5 de Sainte-Marguerite ;

— en 1877-1878, construction par l'entrepreneur de maçonnerie Terrerousse de l'aile abritant le jardin d'hiver et le bureau de Jean ;

— en septembre-octobre 1878, construction, par le même Terrerousse, de la tourelle d'entrée dans la maison, offrant également les commodités ;

— en avril-mai 1882, construction du grand bassin de la source.

Jean Aicard se partagea principalement entre la Capitale, où se faisaient les carrières littéraires, et la Provence : il pouvait certes résider à Toulon où il disposait d'un appartement dans la grande maison de la rue de l'Ordonnance, mais il préférait la tranquillité des *Lauriers-Roses* où il avait sa bibliothèque et ses manuscrits qui lui permettaient d'écrire ses grandes œuvres.

## Le nom de la maison

### *Jacques-Laurier*

Dans les documents qui me sont parvenus, le nom « Jacques-Laurier » apparaît sous la plume de Jean Aicard en septembre

<sup>21</sup> Pour l'ensemble de ces travaux, voir, aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 7, l'enveloppe « Papiers concernant la maison *Les Lauriers Roses* » qui contient les métrés, devis, factures et pièces diverses. — Voir aussi AMANN (Dominique), « Les inscriptions du jardin d'hiver aux *Lauriers-Roses* », *Aicardiana*, n° 9, décembre 2014, pages 105-120.

1867, dans un poème sans titre dont l'incipit est « La maison est assise au milieu de la plaine <sup>22</sup> », daté à la fin « Jacques-Laurier. 23 septembre 67 » et qui décrit la propriété et son environnement.

On retrouve la mention « Jacques-Laurier » dans les poèmes « La Nuit <sup>23</sup> » et « Comme un bon forgeron <sup>24</sup> ».

Cette dénomination reste une énigme : le prénom « Jacques » fait penser à Jacques André, le père d'Amédée et le grand-père paternel de Jacqueline, qui s'était rendu acquéreur de la propriété ; il se trouve que c'est également le prénom du grand-père paternel de Jean ; c'est, enfin, un clin d'œil à Jacqueline... Notre poète a tenu à préciser :

Jacques-Laurier <sup>25</sup>.

Ce n'est pas moi qui l'ai de la sorte nommée  
La petite maison modeste et bien-aimée,  
Avec sa terre rousse  
Où le blé rare ondule,

mais la suite de ce poème n'a pas été conservée...

Ce nom réapparaît à diverses occasions dans les œuvres de notre écrivain, dans sa correspondance et dans des articles de

<sup>22</sup> AICARD (Jean), *Aimer-Penser*. Poème déjà publié dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 18, 15 septembre 2016, pages 16-17 ; et *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 31, 20 septembre 2020, pages 35-36.

<sup>23</sup> AICARD (Jean), *Aimer-Penser*. — *Le Parnasse contemporain*, II (1869-1871), pages 253-254. — AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements* (Rébellions), VII, page 20. — *Les Alpes illustrées*, 9<sup>e</sup> année, n° 42, jeudi 7 novembre 1895, page 258, colonne 3. Poème daté à la fin « Jacques Laurier. Septembre 67 ».

<sup>24</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36 « Manuscrits XIII » et carton 1 S 37 « Manuscrits XVII » ; poème daté à la fin « Septembre 68 jacques laurier »

<sup>25</sup> AICARD (Jean), *Vieux vers et vieille prose*, manuscrit autographe, 1 page ; poème non daté.

presse durant quelques décennies. Je relève la dernière mention en septembre 1897 : « LA GARDE.— Avant-hier, la fanfare Mussou, de La Garde, a rendu visite à son président d'honneur, notre ami Jean Aicard, qui se trouvait dans sa propriété *Jacques-Laurier* en compagnie de quelques amis intimes. <sup>26</sup> »

### *Les Lauriers-Roses*

Je vois apparaître l'appellation *Les Lauriers-Roses* en novembre 1899 : « Grande fête à la villa des Lauriers-Roses, où le poète Jean Aicard recevait l'illustre Reyer, l'auteur de *Sigurd*, de *Salammbô* et d'*Érostrate* » <sup>27</sup>. À partir de cette date, cette nouvelle dénomination supplante l'ancienne.

Jean Aicard appréciait tout particulièrement le très méditerranéen laurier-rose et c'est lui qui en donna le nom à la maison de La Garde, ainsi que le révèlent les strophes deux, trois et quatre de ce poème :

### LE LAURIER-ROSE <sup>28</sup>

Laurier-rose qui fleurissais  
Dans l'Ilissus en Grèce,  
En Provence, en plein sol français,  
S'épanouit ton allégresse.

<sup>26</sup> *Le Petit Marseillais*, 30<sup>e</sup> année, n° 10713, mercredi 29 septembre 1897, « Chronique régionale. Var », page 2, colonne 3.

<sup>27</sup> *La Presse*, 66<sup>e</sup> année, nouvelle série, n° 2738, dimanche 26 novembre 1899, « Nouvelles diverses », page 2, colonne 1 ; même information dans *Gil Blas*, 20<sup>e</sup> année, n° 7314, dimanche 26 novembre 1899, « Propos de coulisses », page 4, colonne 4.

<sup>28</sup> AICARD (Jean), *Le Livre d'heures de l'amour*, pages 72-74. Poème également publié par *Les Annales politiques et littéraires*, 15<sup>e</sup> année, n° 743, dimanche 19 septembre 1897, page 185, colonne 2.

Je t'ai choisi pour ton beau nom  
 Qui chante amour et gloire...  
 Gloire à l'amour qui m'a dit : Non !  
 Amour à la gloire illusoire !

Mon cœur est ici tout entier :  
 Par-dessus toute chose  
 Aimant la rose et le laurier,  
 J'aime le divin laurier-rose !

Tu ris au seuil de ma maison,  
 Entre les clairs platanes ;  
 Les pins vibrent à l'horizon ;  
 La mer balance les tartanes.

Dans les torrides mois d'été,  
 Lorsque juillet flamboie,  
 Tu fais au regard enchanté  
 Épanouir tes fleurs de joie.

Quand tout jaunit d'un or pareil  
 Dans toute la nature,  
 Alors toi seul dis au soleil  
 Le rose frais dans la verdure.

L'autre rose, fleur du rosier,  
 Ne sait pas si bien dire  
 Comment, ô mon divin laurier,  
 L'amour tue avec un sourire :

La rose, c'est la fleur d'un jour  
 Qui parfume et qui tombe ;

Tu dis, toi, l'éternel amour,  
 Toujours verdissant sur la tombe.

L'épine des roses de Mai  
 Fait aux doigts des blessures ;  
 L'amour, ce maudit bien-aimé,  
 Blesse avec des armes plus sûres !

Ô laurier calme et triomphant,  
 Ta fleur, pure et charnue,  
 Pâlit, rougit, comme une enfant  
 Un peu honteuse d'être nue.

Ta feuille lisse, fièrement  
 Se dresse en fer de lance,  
 Prête à blesser au cœur l'amant,  
 Soit qu'il ose ou pleure en silence ;

Et dans tes feuilles, dans tes fleurs.  
 Mortelle vit ta sève,  
 Qui donne d'étranges pâleurs  
 Et qui peut tuer dans un rêve.

Fleuris-tu ? lasse de souffrir,  
 Renaît l'âme abattue ;  
 Mais t'aimer trop ferait mourir :  
 Ton amer secret charme et tue.

Et voilà bien l'amour, voilà  
 La mort sous un sourire ;  
 La fleur est belle, cueillez-la...  
 Il meurt, celui qui la respire.

Tels, souvent roses, verts toujours,  
Vous portez, lauriers-roses,  
L'éternel secret des amours,  
Vie et mort de toutes les choses.

L'appellation daterait donc de l'année 1887... mais plusieurs années passèrent encore durant lesquelles la presse ne parla que de « la maison des Lauriers »...

### BIBLIOGRAPHIE

- AICARD (Jean), *À ma sœur*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, paquet de feuilles non reliées qui constitue une tentative de recueil faite en 1866.
- AICARD (Jean), *Aimer-Penser*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32 ; beau registre non folioté, composé pour Jacqueline avec des poèmes des années 1864-1870 parfaitement mis au net.
- AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, cahier 224, 180 pages ; beau registre folioté, regroupant quatre-vingt-huit poèmes composés en 1865 et 1866, joliment mis au net.
- AICARD (Jean), *Vieux vers et vieille prose*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, chemise jaune ; vrac de feuilles très raturées, d'une lecture difficile, contenant essentiellement des ébauches.
- AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, mi-mai 1867, in-18, 146 pages.
- AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, début septembre 1871, in-16, 190 pages.
- AICARD (Jean), *Le Livre d'heures de l'amour*, 2/ Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1887, in-8°, 298 pages.

## LE LYCÉE DE NÎMES (1859-1865)

Dominique AMANN

L'année 1859 apporta quelque soulagement au jeune Jean Aicard, interne au lycée impérial de Mâcon, éloigné de sa famille et de son pays natal : par arrêté du 11 novembre, il fut transféré du lycée de Mâcon à celui de Nîmes<sup>1</sup>, ce qui lui permit de retrouver sinon sa Provence varoise maritime natale, du moins un Languedoc au climat plus méditerranéen.

Sa situation familiale s'était également quelque peu améliorée. Sa mère avait pris son indépendance et faisait sa vie avec Alexandre Mouttet, ce qui éloignait Jean des grands-parents Isnard avec lesquels il paraît n'avoir jamais eu aucun atome crochu ; par ailleurs, il s'était lié avec le grand-père Jacques et sa fille, la tante Magdelaine, réfugiés dans la modeste bastide de Sainte-Trinide, probablement rencontrés à l'été 1858 et chez qui il passait une partie de ses vacances toulonnaises.

Enfin, c'est au lycée de Nîmes que sa passion pour la poésie prit son essor : ses cahiers d'enfance renferment de nombreux poèmes de cette époque de sa vie.

---

<sup>1</sup> Jean Aicard n'a pas fréquenté les bâtiments de l'actuel lycée de garçons, devenu en 1966 lycée Alphonse-Daudet, qui ne fut ouvert qu'à partir de 1883. Notre écrivain connut l'ancien lycée de garçons occupant les locaux d'un ex-collège des Jésuites, et qui héberge aujourd'hui le musée d'Histoire naturelle.

## L'établissement

Les lycées de garçons furent créés par la loi du 11 floréal an X [1<sup>er</sup> mai 1802] pour former l'élite de la Nation : les élèves y étaient admis après un examen préalable et soumis au régime de l'internat ainsi qu'à une discipline militaire avec port d'un uniforme. Des professeurs agrégés y enseignaient les lettres et les sciences.

Le catholicisme ayant été, au moins jusqu'à la fin du Second Empire, religion d'État, l'arrêté du 19 frimaire an XI [10 décembre 1802], dans son vingt-huitième et dernier article, décida : « Il y aura un aumônier dans chaque Lycée »<sup>2</sup>.

Il fut complété par l'arrêté du 21 prairial an XI [10 juin 1803] portant « règlement général des lycées », notamment pour les questions religieuses. Le Titre II « Régime intérieur des lycées », § XII « Des exercices religieux », instituait « la célébration des offices, les jours de dimanches et de fêtes » dans la chapelle du lycée (article CI) ou, à défaut, dans l'église la plus proche (article CII) ou dans tout autre lieu de culte non catholique (article CIV) ; dans les autres cas, « on fera aux élèves non-catholiques, pendant la durée des offices catholiques, une instruction sur la morale de l'évangile » (titre CV). De plus, pour tous les élèves, « le proviseur avisera aux moyens de faire instruire les élèves dans leur religion, d'après le vœu de leurs parents » (article CVI)<sup>3</sup>. Par ailleurs, le § X « Mouvement des élèves pendant la journée » prescrivait : « à six heures, les maîtres conduiront les élèves à la

<sup>2</sup> *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, n° 83, mardi, 23 frimaire an XI, « Actes du Gouvernement », page 334 colonne 3 et page 335 colonnes 1-2.

<sup>3</sup> *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, n° 273, mercredi, 3 messidor an XI (22 juin 1803), « Actes du Gouvernement », page 1236 colonnes 1-3, 1237 colonnes 1-3 et 1238 colonne 1.

salle d'études, où ils feront, à leur arrivée, une prière en commun » (article LXX) ; et, après l'ultime récréation « jusqu'à 9 heures moins un quart » (article LXXXVIII), « on fera la prière du soir jusqu'à 9 heures, et les élèves seront reconduits en ordre dans les dortoirs » (article LXXXIX).

Chaque lycée était dirigé par un proviseur et un censeur assistés d'un aumônier.

Situé au cœur d'une région très acquise à la Réforme, le lycée de Nîmes avait même deux aumôniers, un prêtre et un pasteur, car il accueillait nombre de jeunes gens issus des bonnes familles protestantes de la région : dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les élèves se répartissaient en deux tiers protestants et un tiers catholiques, alors que la ville ne comptait qu'environ un quart de sa population générale appartenant à la religion réformée.

## Le personnel de direction

Durant toute la scolarité de Jean Aicard (1859-1865), le lycée fut dirigé par Louis-*Eugène* Quenault, dit Quenault Des Rivières, proviseur, né à Saint-Lô (Manche) le 29 frimaire an XIII [20 décembre 1804] et mort à Caen le 16 février 1887. Il enseigna d'abord au collège royal de Caen, poursuivit sa carrière comme proviseur du lycée impérial de Nîmes puis inspecteur d'académie. Il était officier de l'Instruction publique et chevalier de la Légion d'honneur par décret du 12 août 1865 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique.

Durant cette même période, l'aumônier catholique fut l'abbé Pierre Azaïs, né à Fraisse-sur-Agout (Hérault) le 7 juillet 1812. Après ses études au petit séminaire de Saint-Pons — aujourd'hui Saint-Pons-de-Thomières (Hérault) — puis au grand séminaire de Montpellier, il reçut la prêtrise le 28 mai 1837. Nommé au-

mônier du lycée de Nîmes le 14 octobre 1843, il occupa ces fonctions durant trente-quatre années, jusqu'en 1877, récompensé de sa constance par la croix de chevalier de la Légion d'honneur (1876).

Passionné d'histoire locale, il rédigea un grand nombre de monographies et devint en 1857 membre résidant de l'académie de Nîmes où il exerça les fonctions de secrétaire perpétuel de 1873 à 1877. Il a laissé de nombreux articles dans des revues religieuses de la localité et dans les *Mémoires de l'académie de Nîmes* (1858-1887).

Il quitta Nîmes en 1877 et se retira à Sète, chez son frère, curé de la paroisse Saint-Joseph. Il y mourut le 19 octobre 1889.

Quant au pasteur protestant, Alexandre Cazaux, né à Longueville, commune de Clairac (Lot-et-Garonne) le 1<sup>er</sup> avril 1815, après ses études de théologie achevées à Strasbourg avec une thèse soutenue le 3 avril 1840, il exerça comme pasteur à Clairac puis aumônier au lycée de Nîmes de 1847 jusqu'à son décès en mars 1875.

## L'enseignement classique

L'année scolaire débutait dans les premiers jours du mois d'octobre et s'achevait à la mi-août. À part un enseignement de dessin d'art et des exercices de gymnastique, tout le temps était consacré à l'enseignement effectif : pas de tiers-temps pédagogique, pas d'activités d'éveil ou extra-scolaires, pas de grèves à répétition ; les périodes de vacances étaient extrêmement réduites et les élèves emportaient, pour les congés d'été, des devoirs qu'ils devaient remettre à la rentrée.

Jean Aicard, né en 1848, a effectué toute sa scolarité secondaire dans la section des lettres des lycées du Second Empire, à

une époque où les humanités gréco-latines étaient encore en grand honneur et où les langues de l'Antiquité n'étaient pas tout à fait mortes.

Dans la « division élémentaire », l'apprentissage de la langue latine était commencé en classe de huitième et se poursuivait en classe de septième avec des exercices de thèmes et de versions. Dans la « division de grammaire », l'enseignement de la langue grecque débutait en classe de sixième ; latin et grec étaient enseignés dans les classes de sixième, cinquième et quatrième principalement par des exercices de version. C'était encore l'époque où les enfants apprenaient le vocabulaire dans le *Jardin des racines grecques mises en vers français* de Claude Lancelot<sup>4</sup> : les mots y étaient regroupés par ordre alphabétique, par liste de dix — les « décades », — et leurs définitions y étaient portées en vers français pour en faciliter la mémorisation :

Ζεὺς, Διὸς, le dieu Jupiter.  
Ζέφυρος, zéphyre, un doux air.  
Μοῦσα, muse, *chante des vers*.  
Μουσική, musique, art des vers.

Et dans la « division supérieure », latin et grec étaient enseignés depuis la classe de troisième jusqu'à la classe de rhétorique non seulement par thèmes et versions mais aussi, de manière plus vivante pour le latin, par des narrations et des discours ; seul le latin était continué en classe de logique — notre actuelle « terminale ». Et, de la troisième à la rhétorique, un cours particulier de « vers latins » enseignait les rudiments de la prosodie et invitait les élèves à écrire eux-mêmes des poésies latines.

<sup>4</sup> LANCELOT (Claude), *Le Jardin des racines grecques mises en vers français*, 1/1657 ; nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Martial Ardant frères, 1847, in-12, XII-358 pages. Ce manuel a fait l'objet de nombreuses adaptations jusqu'à l'édition de la librairie classique Eugène Belin de 1879.



Quant aux langues vivantes, les lycéens apprenaient l'anglais et l'allemand dans les classes de troisième, seconde et rhétorique.

À la lecture de ce programme d'enseignement, on mesure mieux l'effrayante dégradation du niveau des études secondaires dans les lycées de la République !

### L'élève Jean Aicard

D'un naturel calme et introverti, doué d'une belle intelligence, le jeune Jean fut passionné par l'étude des langues et civilisations de l'Antiquité. Un cahier conservé du lycée de Mâcon renferme les exercices latins — thèmes et versions — faits par Jean durant le deuxième trimestre de l'année 1859<sup>5</sup>, en classe de septième. Dans cette deuxième année d'apprentissage de la langue latine, il était déjà capable de belles performances :

Thème latin.

Le 3 janvier 1859.

Phacoces avait sept fils.

Le plus jeune effrayait ses frères par sa méchanceté.

Le père bon et patient lui donnait de sages conseils.

Ils le détournaient de ses vices accoutumés.

Le mauvais fils n'écoutait point les conseils du père.

[...].

*Phacoces habebat septem filios.*

*Minimus natu fratres terrebat malitiâ suâ.*

*Pater bonus et patiens prudentia consilia ei dabat.*

*Hunc deterrebat a vitiis suis solitis.*

*Malus filius patris consilia non audiebat.*

[...].

<sup>5</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 61, cahier n° 129 « Cahier corrigé à Jean Aicard de Toulon », non paginé.

Version latine.

Le 21 février 1859.

*Ignis et lumen.*

*Ignis causa lucis et caloris lucet calefacit et cumburit.*

*Excitatur ille, interdum contritu corporum, aut saulis<sup>6</sup> radiis, vitro caustico exceptis.*

[...].

Le feu et la lumière.

Le feu, cause de la lumière et de la chaleur, luit, chauffe et brûle.

Tantôt on l'obtient par le frottement des corps, tantôt par les rayons du soleil recueillis au moyen d'un verre ardent.

[...].

Il possédait, par ailleurs, un recueil écrit par son père et resté inédit, renfermant de délicates traductions et imitations de poésies de Virgile et d'Horace<sup>7</sup>, ainsi que tout un lot d'autres poèmes faisant de nombreuses références à l'antiquité gréco-romaine.

Il donna toute satisfaction à ses maîtres : en classe de quatrième (année scolaire 1861-1862), par exemple, il remporta un deuxième prix de thème latin, un deuxième prix de version latine, un quatrième accessit de langue française, un premier accessit de dessin d'imitation, un premier accessit de musique vocale et un prix de gymnastique.

Il quitta donc, à l'été 1865, à la fin de la classe de rhétorique, le lycée de Nîmes avec d'excellentes connaissances en philolo-

<sup>6</sup> NDLR. — Erreur : lire *solis*.

<sup>7</sup> AICARD (Jean-François), *Imitations et traductions en vers*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, n° 236 « Manuscrits 226 », cahier oblong à couverture cartonnée, poèmes calligraphiés sur deux colonnes. Le recueil contient : *Les Bucoliques de Virgile* (dix églogues) ; *Odes et Chansons choisies d'Horace* (treize pièces) ; et deux petits poèmes.



gie classique et tellement imprégné de culture antique que toute son œuvre littéraire en portera la marque permanente.

Après un été très studieux, il passa son baccalauréat le 19 décembre 1865 : le succès obtenu lui permit de quitter le microcosme lycéen et d'entrer dans le monde des adultes.

## LES PROFESSEURS

Élève de l'enseignement classique, Jean Aicard eut pour professeur principal : en classe de sixième (1859-1860), Amédée Hadamard ; en classe de cinquième (1860-1861), Eugène Roumestan ; en classe de quatrième (1861-1862), Eugène Beaufrère ; en classe de troisième (1862-1863), Émile Gorenflot ; en classe de seconde (1863-1864), M. Béchet ; et en classe de rhétorique (1864-1865), Émile Gaspard<sup>8</sup>.

Le professeur principal chargé de l'enseignement classique donnait les cours de latin et de grec (langue et auteurs), de grammaire et littérature françaises, voire de géographie. Les enseignements plus spécialisés, notamment scientifiques, étaient confiés à des professeurs spécifiques.

On peut leur ajouter Melchior Doze, professeur de dessin, matière où Jean excellait.

<sup>8</sup> Renseignements tirés de l'*Almanach impérial*, Paris, Guyot et Scribe éditeurs-propriétaires. Année scolaire 1859-1860 : *Almanach impérial pour l'année M.D.CCC.LX*, 1860, page 552. Année scolaire 1860-1861 : *Almanach impérial pour l'année M.D.CCC.LXI*, 1861, page 556. Année scolaire 1861-1862 : *Almanach impérial pour l'année M.D.CCC.LXII*, 1862, page 558. Année scolaire 1863-1864 : *Almanach impérial pour l'année M.D.CCC.LXIV*, 1864, page 564. Année scolaire 1864-1865 : *Almanach impérial pour l'année M.D.CCC.LXV*, 1865, page 568.

## Amédée Hadamard classe de sixième, année scolaire 1859-1860

Amédée Hadamard est issu d'une famille juive d'Allemagne installée à Metz au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Son ancêtre David Mayer Hadamard (1752-1802), né et décédé à Metz, y était établi comme marchand imprimeur. Avec son épouse, ils donnèrent le jour à plus de dix enfants.

Leur fils Olry, dit Ephraïm David Hadamard, né à Metz le 1<sup>er</sup> novembre 1787, fit son apprentissage chez l'imprimeur messin Claude Lamort puis se perfectionna dans des imprimeries françaises, hollandaises et allemandes. Breveté imprimeur à Metz le 21 décembre 1812, il y reprit l'imprimerie fondée en 1764 par Moïse May et acquit des caractères hébraïques pour pouvoir imprimer dans cette langue. Des problèmes de santé l'obligèrent à se retirer le 30 avril 1830 et il vint à Paris, où il mourut le 12 décembre 1853.

Parmi les fils d'Olry : David Hadamard, né à Metz le 17 octobre 1821, décédé lors d'une épidémie de choléra à Oran (Algérie) le 29 octobre 1849, où il était professeur d'arabe et interprète ; Auguste Hadamard, né à Metz le 2 décembre 1823, décédé à Paris (1<sup>er</sup>) le 9 février 1886, artiste-peintre et illustrateur ; et Amédée Hadamard.

Un frère d'Olry, Mayer David Hadamard (1797-1877), eut une petite-fille, Lucie Hadamard (1869-1945), connue pour avoir été l'épouse du capitaine Alfred Dreyfus (1859-1935).

Amédée Hadamard naquit à Metz le 25 février 1828. Il épousa à Paris (10<sup>e</sup>) le 6 juin 1864 Claire-Marie-Jeanne Picard (1842-1926), professeur de piano.

Après de fortes études, il réussit en 1859 l'agrégation de grammaire et débuta une carrière de professeur dans les lycées de

l'Empire. Entré en fonctions le 8 novembre 1859, il enseigna d'abord dans plusieurs lycées de province et eut Jean Aicard parmi ses premiers élèves :

— Nîmes	suppléant de sixième	8 novembre 1859
	professeur de sixième	1 <sup>er</sup> octobre 1860
— Douai	professeur de quatrième	27 septembre 1861
	professeur de troisième	13 février 1864
— Paris	suppléant de cinquième	24 septembre 1864
	professeur de troisième	30 septembre 1864
— Versailles	suppléant de troisième	15 septembre 1865
	professeur de cinquième	20 septembre 1867
	professeur de quatrième	28 octobre 1867

Il fit la seconde partie de sa carrière à Paris :

— lycée Charlemagne	professeur de sixième	31 août 1868
— Louis-le-Grand	professeur de septième	23 août 1875
	professeur de sixième	29 mai 1880

Il dut cesser ses fonctions en raison de ses infirmités le 28 septembre 1888 après vingt-neuf ans et vingt et un jours de services. Mis à la retraite par arrêté du 25 novembre 1888, il mourut trois jours après, le 28 novembre 1888<sup>9</sup>.

Son fils aîné, Jacques-Salomon Hadamard (1865-1963), normalien, professeur à l'École polytechnique et au Collège de France, fut un mathématicien connu pour ses travaux en théorie des nombres et cryptologie<sup>10</sup>, membre de l'Académie des

<sup>9</sup> Voir, aux Archives nationales, site de Paris, son dossier sous la cote F/17/20923.

<sup>10</sup> Voir : MAZ'YA (Vladimir), SHAPOSHNIKOVA (Tatyana), *Jacques Hadamard, un mathématicien universel*, Les Ulis, EDP sciences, collection

sciences et grand-croix de la Légion d'honneur. Ses trois fils moururent pour la France : *Pierre-Amédée-Isaac*, polytechnicien, le 18 mai 1916 ; *Étienne*, centralien, le 3 juillet 1916 ; et *Mathieu-Georges*, ingénieur, le 26 juillet 1943.

## Eugène Roumestan

### classe de cinquième, année scolaire 1860-1861

*Eugène-Marie Roumestan* est issu d'une famille de négociants installée depuis plusieurs générations à Bernis (Gard), un village de l'agglomération nîmoise.

Il y naquit le 1<sup>er</sup> janvier 1829 et fit de bonnes études secondaires au collège royal de Nîmes : lors de la distribution des prix le 13 août 1847, alors qu'il achevait sa classe de rhétorique, il obtint le prix d'honneur de discours latin et encore deux premiers prix et un second prix dans d'autres matières<sup>11</sup>.

Il fit carrière dans l'enseignement, d'abord au collège royal de Nîmes, à partir du 7 juillet 1847, comme maître d'études surnuméraire, afin d'achever ses études littéraires. Il obtint l'agrégation quelques années plus tard, en 1857.

Après un congé d'inactivité, sans traitement, à compter du 1<sup>er</sup> mars 1849, il poursuivit dans différents lycées de la région languedocienne :

— Espalion	régent de seconde	16 novembre 1849
— Castelsarrazin	régent de tr <sup>e</sup> . et quat <sup>e</sup> .	2 novembre 1850
— Gaillac	régent de tr <sup>e</sup> . et quat <sup>e</sup> .	16 novembre 1850
— Albi	régent de troisième	1 <sup>er</sup> mars 1854

« Sciences & histoires », 2005, in-8°, xvii-535 pages ; traduit de l'anglais par Gérard Tronel.

<sup>11</sup> *Le Courrier du Gard*, 17<sup>e</sup> année, n° 66, mardi 17 août 1847, page 3, colonnes 1-2.

— Périgueux	chargé de seconde	1 <sup>er</sup> novembre 1854
— Nîmes	professeur de sixième	16 octobre 1857
	professeur de cinq <sup>e</sup>	1 <sup>er</sup> octobre 1859
	professeur de quatrième	19 sept. 1868

Il entra ensuite dans le corps des inspecteurs d'académie et fut affecté à Avignon le 1<sup>er</sup> octobre 1872, à Nice le 1<sup>er</sup> janvier 1874 et enfin à Bordeaux le 16 juin 1878. Il y acheva sa carrière le 15 février 1894, après quarante-quatre ans et cinq mois de services<sup>12</sup>. Il mourut dans cette ville le 7 décembre 1902. Il était officier de l'Instruction publique (5 janvier 1875) et chevalier de la Légion d'honneur par décret du 31 décembre 1884 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique.

Chargé de la classe de cinquième du lycée de Nîmes de 1859 à 1968, Eugène Roumestan eut, au cours de l'année scolaire 1860-1861, Jean Aicard parmi ses jeunes élèves. À la fin de cette année scolaire, c'est Roumestan qui prononça le discours lors de la cérémonie de remise des prix le 12 août : il offrit aux élèves du lycée, mais aussi aux parents et personnalités présentes, une délicieuse dissertation sur « l'admiration », émaillée de références classiques et littéraires, et d'une grande profondeur de pensée... que bien peu d'élèves de nos modernes lycées sauraient savourer !

### DISCOURS<sup>13</sup>

PRONONCÉ À LA

DISTRIBUTION DES PRIX

<sup>12</sup> Voir, aux Archives nationales, site de Paris, son dossier sous la cote F/17/21657.

<sup>13</sup> ROUMESTAN (Eugène), *Discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Nîmes, le 12 août 1861*, Nîmes, typographie Clavel-Ballivet, 1861, in-8°, 16 pages.

DU LYCÉE DE NÎMES,  
le 12 août 1861,  
Par M. EUGÈNE ROUMESTAN,  
Professeur de cinquième.

MESSIEURS,

Dans un de ces entretiens familiers où la plus piquante ironie se mêle à tant de grâce et d'enjouement, Horace, par un de ces jeux d'esprit qui plaisent à sa muse sceptique et railleuse, pose en principe que l'indifférence absolue en toutes choses est à peu près l'unique moyen d'être heureux. Puis, passant en revue les objets divers qui passionnent les hommes, et démêlant dans chacun d'eux des dangers pour le bonheur individuel, il conclut, en véritable épicurien, que la sagesse consiste à absorber son activité dans la préoccupation exclusive de soi-même et à ne rien voir au-delà. Celui-là seul, à l'en croire, mérite le nom de sage, qui fait la garde autour des issues de son âme et n'y laisse rien pénétrer de ce qui pourrait en troubler l'inaltérable repos. En vain le spectacle mobile de l'univers sollicite sa curiosité ; étranger à tout ce qui n'est pas lui-même, il n'admire pas plus les luttes fécondes et les conquêtes de l'humanité qu'il ne s'afflige de ses travers ou ne s'apitoie sur ses misères. — Telle est, en substance, cette philosophie commode qui place le bien suprême dans une suprême indifférence, qui comprime les battements de notre cœur, qui nous interdit les passions généreuses, et, parmi elles, l'admiration, cette semence des grandes actions, ce besoin des nobles âmes.

À Dieu ne plaise, Messieurs, que j'aie la prétention de faire un procès en forme à Horace et que, par une étrange inconséquence, au moment où je viens vous parler des avantages de l'admiration, j'entreprenne de rabaisser dans votre estime un des plus charmants esprits qu'ait jamais inspirés la muse ro-

maine. Pour réfuter une doctrine sans poésie et sans grandeur, je pourrais emprunter à ses écrits mes meilleurs arguments et invoquer contre Horace Horace lui-même. N'oublions pas ces épîtres à Lollius et à Bullatius où la vertu parle une langue si persuasive. N'oublions pas surtout qu'il fut le plus tendre des fils, le plus fidèle des amis ; qu'il appelait Virgile la moitié de son âme ; que la mort de Mécène lui brisa le cœur, et qu'il mourut du même coup dont expirait son ami.

Il suffirait, d'ailleurs, pour excuser jusqu'à un certain point le scepticisme du poète, de se transporter par la pensée au sein de cette société dont ses œuvres sont le miroir fidèle. Malgré les vifs éclairs que jetaient alors le génie romain, un mal profond travaillait sourdement cette civilisation vieillie et que ses propres raffinements avaient usée. L'admiration et le privilège des âmes qui ont su conserver une éternelle jeunesse et que de nobles aspirations ont sauvées du désenchantement et du dégoût. Or, la société romaine se mourait d'ennui et avait peine à dissimuler, sous les brillants dehors de la puissance et de la gloire, les plaies morales qui la rongeaient. Il n'y avait plus ni foi ni enthousiasme. Les scènes d'horreur offertes par les guerres civiles, en émoussant la sensibilité, avaient façonné les âmes à l'égoïsme. Pour ne pas faire à la Divinité l'injure de la supposer complice de tant d'attentats, on niait la Divinité et l'Olympe désert s'était repeuplé des dieux mortels qui, par adresse ou par violence, avaient su se faire des adorateurs. La religion dégradée n'était plus qu'un mélange d'idées disparates, de pratiques stupides et barbares où presque tous les peuples soumis par Rome avaient fourni leur impur contingent. Seules, quelques âmes d'élite s'étaient précipitées dans le stoïcisme comme dans une impénétrable retraite. Mais cette doctrine paradoxale et farouche, qui isole l'homme dans une abstention hautaine, était peu propre à réagir efficacement contre la cor-

ruption générale, et ses plus illustres adeptes se bornaient à la protestation stérile et désolante du suicide.

Heureusement s'annonçait à des signes précurseurs ce dernier âge prédit par la Sibylle, et ce grand ordre de siècles dont Virgile saluait de loin l'aurore, lorsqu'il invitait les Muses de Sicile à élever le ton de leurs chants. L'âme allait retrouver, avec la morale chrétienne, ses anciens titres de noblesse et reconquérir ses légitimes attributs. Les grands modèles qui se révélèrent alors au monde étonné et ravi, les sublimes dévouements que le christianisme inspira, arrachèrent l'homme à son étroit égoïsme, et une des sources les plus fécondes où se retrempe l'activité humaine, je veux dire l'admiration, fut désormais rouverte.

Quel est donc cet auxiliaire puissant qui communique à l'âme une énergie nouvelle et qui agrandit le domaine où s'exerce son activité ? Qu'est-ce que l'admiration ? — Question délicate et difficile à résoudre, si j'avais l'ambitieuse pensée d'épuiser les problèmes psychologiques auxquels elle se rattache ; question abordable et susceptible d'être traitée avec quelque utilité devant vous, si je la renferme dans le cadre modeste en dehors duquel il y aurait péril pour moi à m'étendre. — L'admiration peut être définie un sentiment vif de l'âme excité par la vue d'un objet qui dépasse notre attente. Le caractère particulier de ce sentiment c'est d'être accompagné d'un effort énergique, qui tend à élever nos conceptions à la hauteur de l'objet qui nous occupe. Définir l'admiration n'est-ce pas en déterminer la salutaire influence ? Aussi, Descartes, ce hardi explorateur du domaine intime de la pensée, l'a-t-il rangée parmi les passions qui contribuent le plus au perfectionnement de l'esprit humain. Ce n'est pas vous, jeunes Éléves, qui donnerez un démenti à Descartes et qui méconnaîtrez ce besoin d'admirer, un des plus

heureux privilèges de votre âge. Que demandez-vous aujourd'hui sinon de vous abreuver aux sources vives de la science, de vous enivrer du beau, de vous éprendre de l'idéal ? Pour satisfaire ces goûts élevés, vous n'avez qu'une route à suivre : c'est de vous abandonner à la libre expansion de vos généreux instincts. En est-il un seul, parmi vous, qui ne se soit senti profondément remué, en présence d'un grand spectacle ? Cette émotion, quelle que soit la diversité des objets qui la font naître, dérive d'une cause unique, de l'idée du beau, type suprême auquel nous ramenons, par une comparaison involontaire, chaque découverte de nos regards, chaque création de notre esprit. Plus l'objet qui nous frappe se rapproche du type idéal dont nous portons en nous l'image, plus est vif aussi l'élan de notre admiration. Le hasard nous amène-t-il en présence d'une de ces manifestations du beau que le monde moral voit se produire aussi bien que le monde physique : à l'instant les parties les plus délicates de notre nature se dégagent, s'exaltent et acquièrent une force d'expansion que nous étions loin de soupçonner. Rappelez vos impressions personnelles ; interrogez vos souvenirs ; évoquez par l'imagination les grandes scènes qu'il vous a été donné de contempler : ce sont les Alpes ou les Pyrénées avec la silencieuse majesté de leurs forêts de sapins, avec leurs neiges éternelles et leurs abîmes au fond desquels mugit la voix des torrents ; c'est la vaste mer, tantôt ridée à peine de ces innombrables ondulations que le vieil Eschyle appelle le sourire de l'Océan, tantôt soulevant des bancs d'écume ; c'est le ciel étoilé d'une nuit d'hiver. N'est-il pas vrai qu'en présence de ces objets aux lignes immenses et indéfinies, vous avez senti vos facultés s'agrandir, s'enfler, pour ainsi dire, se mettre à l'unisson de ces prodigieux spectacles ? N'est-il pas vrai que pour les dépeindre votre admiration a trouvé des accents dont jusqu'alors vous n'aviez pas surpris en vous le secret ? Peut-

être même, et c'est le caractère de ces *extases sublimes* dont parle le poète, peut-être à votre admiration s'est associée je ne sais quelle vague tristesse, quand vous avez reconnu votre impuissance à tout saisir, à tout dépeindre, et que vous avez vu l'infini s'étendre devant vous, à mesure que vos regards essayaient d'en sonder les profondeurs.

En présence d'une œuvre d'art, qu'il s'agisse d'un édifice, d'un tableau, d'une statue, l'idée du beau qui sommeillait en nous à l'état de notion confuse, réveillée par l'œuvre même placée sous nos yeux, revêt un corps, une forme précise. Ce type idéal auquel nous ramenons invinciblement l'objet de notre examen, règle et dirige notre critique, et s'il nous arrive de constater une identité absolue entre l'œuvre comparée et le point de comparaison, notre admiration, sans rien ôter à la rectitude de nos jugements, en rend l'expression plus chaleureuse et plus entraînante. — Voyez le savant antiquaire de Steindall, Winckelmann, dans sa célèbre critique de l'Apollon du Belvédère ! L'analyse de l'œuvre qui l'occupe devient une hymne en l'honneur de la bonté divine : « À l'aspect de cette merveille de l'art, s'écrie-t-il, j'oublie tout l'univers et mon esprit prend une disposition surnaturelle propre à en juger avec dignité. De l'admiration je passe à l'extase ; je sens ma poitrine qui se dilate et s'élève comme l'éprouvent ceux qui sont remplis de l'esprit des prophétie ». — À ces accents d'un poète plutôt que d'un critique, ne reconnaissez-vous pas, Messieurs, une âme que l'admiration a ravie hors d'elle-même ? Non ! ce n'est plus un bloc insensible qu'elle entrevoit, c'est le Dieu lui-même que le ciseau du statuaire a fait jaillir du marbre au sein duquel il se cachait.

Variez tant qu'il vous plaira les circonstances : du domaine de la nature et de l'art, transportez-vous dans le domaine autrement fécond de la morale et du devoir. Représentez-vous Har-



lay opposant aux factieux son sublime silence ; d'Assas sous les baïonnettes ennemies, sauvant par un cri héroïque la vie de ses soldats et l'honneur de son drapeau ; l'Archevêque de Paris apaisant de son sang une lutte fratricide. N'est-il pas vrai que ces sublimes dévouements vous donnent une meilleure idée et de l'humanité et de vous-mêmes ? que l'admiration dont vous êtes saisis est accompagnée d'un sentiment d'amour pour la vertu qui les inspira ?

Concluons de là qu'un sentiment qui épure l'âme en la relevant est un ressort non moins utile que puissant, et qu'il appartient au moraliste de le mettre en jeu au profit de l'humanité.

Si maintenant, me plaçant à un point de vue plus restreint, j'étudie les effets de l'admiration dans le domaine spécial des études, je n'aurai pas moins à m'applaudir de sa bienfaisante influence, de l'ampleur et de l'élévation qu'elle communique à l'esprit. Vous êtes ici, Messieurs, pour acquérir ces connaissances aujourd'hui indispensables à qui veut faire quelque figure dans le monde. Eh bien ! j'en appelle à votre impartialité, où est, parmi vous, cette légion sacrée, objet de notre orgueil et de nos plus chères espérances ? Ah ! je ne la cherche pas parmi ces jeunes gens, rares ici, je le sais, qui, dupes d'une folle impatience, n'envisagent, comme unique but de leurs travaux, qu'un diplôme officiel dont la conquête fera peut-être autant d'honneur au hasard qu'à leur mérite. Je la trouve plutôt dans cette élite studieuse pour qui les œuvres des grands maîtres sont l'objet d'un culte ardent autant que désintéressé, et qui se forme une image du beau à la contemplation de ces parfaits modèles. À ces élèves épris des nobles délices de l'étude, je dirais : Interrogez ces grands maîtres eux-mêmes ; demandez-leur le secret de cette forme exquise dont ils revêtaient leurs sublimes conceptions. Ils vous répondront, par la bouche de Cicéron, qu'au fond de leur âme résidait un certain type ac-

compli de la beauté sur lequel ils tenaient leurs regards attachés et qui réglait l'essor de leur génie. N'est-ce pas sur les hauteurs du Sinaï où il a contemplé Jéhovah, que Bossuet trouve le sublime dont il foudroie les grandeurs de la terre ?

Je ne fais qu'évoquer des souvenirs qui vous sont familiers. Hier encore vous lisiez ces vers admirables où l'honneur inflexible du vieil Horace, le farouche patriotisme de son fils, la magnanimité d'Auguste, où les plus fortes, comme aussi les plus nobles passions du cœur humain ont rencontré une langue digne d'elles. Où croyez-vous que Corneille ait puisé l'art d'accuser avec un relief si vigoureux le caractère romain ? Il lisait Tite-Live, il est vrai, mais c'était moins avec ses yeux qu'avec son âme. Son admiration sympathique pour ces grandes natures l'élevait lui-même à la hauteur de ses héros. Il devenait tour à tour Horace, Auguste, Sertorius, et ces vers d'une facture magistrale, enveloppe naturelle de ses fortes pensées, jaillissaient sans effort de sa veine. Mais pour obtenir ce facile épanouissement de son génie, il lui fallait le profond ébranlement que l'admiration communique à l'âme ; il lui fallait, comme l'a dit un éminent critique, l'amour du beau, et ce grand cœur d'où est sorti le mot du vieil Horace.

C'est ainsi que l'admiration, contenue et réglée par le goût, loin d'obscurcir, comme la plupart des passions, la netteté de l'entendement, ajoute, au contraire, à sa clairvoyance. En effet, de ces régions pures du beau où elle nous enlève, si quelques détails secondaires nous échappent, les grands sommets se dessinent avec un relief plus saisissant. Remplacez l'admiration par cet esprit de dénigrement dont tant de gens font le bouclier de leur prétentieuse ignorance, que deviendra l'art lui-même ? N'est-il pas à craindre qu'il ne périclite étouffé sous les vaines subtilités par lesquels on prétendra les régler ? Un esprit sec et insensible aux plus heureuses audaces du génie ne

portera-t-il pas dans la critique des grandes œuvres une sévérité étroite, qui mutile et flétrit l'art au lieu de l'épurer ?

Combien plus douce à exercer et plus féconde dans ses résultats la critique qu'inspire l'amour éclairé mais ardent du beau ! Bienveillante dans l'exercice de ses droits et dans la formule de ses arrêts, elle ne prend pas un plaisir stérile et cruel à rejeter dans l'ombre les beaux côtés d'une œuvre, pour en faire ressortir les points defectueux. Préoccupée avant tout des intérêts de l'art, chaque fois qu'elle découvre une perfection nouvelle, elle est heureuse de la signaler ; elle s'en applaudit comme d'une conquête de l'esprit humain ajoutée à tant d'autres. Comprendre et démontrer qu'une chose n'est point belle, a dit un critique contemporain, plaisir médiocre, tâche ingrate ; mais discerner une belle chose, s'en pénétrer, la mettre en évidence et faire partager aux autres son sentiment, jouissance exquise, tâche généreuse. L'admiration est à la fois pour celui qui l'éprouve un bonheur est un honneur. C'est un bonheur de sentir profondément ce qui est beau ; c'est un honneur de savoir le reconnaître. L'admiration est le signe d'une raison élevée servie par un noble cœur. Elle est au-dessus de la petite critique sceptique et impuissante ; mais elle est l'âme de la grande critique, de la critique féconde ; elle est, pour ainsi dire, la partie divine du goût.

Saint-Evremond est donc la dupe de son humeur railleuse, quand il affirme que l'admiration est la marque d'un petit esprit. Quoique présenté sous la forme tranchante d'un axiome, ce jugement n'en est pas moins une pensée fausse contre laquelle j'éprouve le besoin de protester. Sans doute il est des esprits dépourvus de lumières et de rectitude qui conçoivent parfois d' inexplicables engouements. Mais gardons-nous de confondre avec l'admiration ces surprises de l'ignorance ou ces erreurs d'un goût dépravé. S'il est, en effet, des beautés acces-

sibles au vulgaire aussi bien qu'aux esprits éclairés, il en est d'autres, au contraire, les beautés littéraires en particulier et un certain ordre de beautés morales, qui exigent, pour être dignement appréciées, une culture préalable de l'esprit et l'éducation du goût.

Le goût, disait naguère S. Exc. le Ministre d'État, en président une de ces fêtes de l'intelligence où l'Empereur, dans sa juste sollicitude pour les intérêts de l'art, convie périodiquement l'élite du pays, le goût est un bien inappréciable qu'on ne saurait abandonner au hasard. Il faut le diriger, le soutenir, l'élever sans cesse, et, pour ceux qui ont mission de veiller au mouvement des lettres et des arts, c'est un devoir de lutter courageusement contre ses écarts, en vouant un culte exclusif à ce qui élève l'âme, à ce qui ennoblit la nature humaine. — Il ne m'appartient pas, Messieurs, de faire l'éloge de l'établissement public dans lequel vous êtes élevés ; mais je crois pouvoir affirmer que, fidèles au mandat dont les a revêtus la confiance de l'État et celle de vos familles, nos maîtres ont compris que former votre goût et exciter en vous l'admiration exclusive des belles choses est la plus délicate comme aussi la plus noble partie de leur tâche. Ils ont compris que la dépravation du goût est trop souvent le prélude de la dépravation du cœur. Voilà pourquoi, armés d'une sévérité salubre contre toute œuvre qui n'a point pour elle la double garantie d'un fond et d'une forme irréprochables, ils tiennent vos regards et vos cœurs attachés sur ces ouvrages qu'on pourrait appeler parfaits, si la perfection était de ce monde.

Ah ! Quand vous lirez une page de Virgile ou de Bossuet, de Racine ou de Démosthène, livrez-vous et livrez-vous tout entiers au trouble délicieux qu'excitera cette lecture en vos âmes. Laissez même vos yeux s'humecter des nobles larmes de l'admiration, n'ayez point de honte de ce qui met en lumière les



côtés les plus délicats de votre nature. Plus grande sera votre admiration pour ces merveilleux génies dont les œuvres ont charmé tant de générations, plus vous mériterez qu'on dise de vous que vous êtes dignes de les comprendre, et, au besoin, de les imiter. Quoi de plus déplacé, j'allais dire de plus ridicule, que d'étouffer un sentiment qui est l'honneur du cœur humain ! Quel rôle plus étrange que celui d'un jeune homme profondément remué par de nobles pensées revêtues d'un noble langage, qui lutte contre son émotion, comme s'il devait en rougir, et la dissimule à tous les yeux ? On lui aura dit peut-être, qu'admirer Corneille et Cicéron, Bossuet et Homère n'est plus de mise, que ces astres vieillissés ont déserté les cieux pour faire place à des constellations nouvelles, ou plutôt il a pris au sérieux, ce vieux sceptique de seize ans, le paradoxe de Saint-Evremond, et, comme ce Damis que Molière livre sans pitié aux brocards de Célimène :

Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit  
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit ;  
Que c'est être savant que trouver à redire ;  
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire <sup>14</sup>.

Vous n'affectez pas, Messieurs, ce dédain systématique que fronde avec sa raison supérieure notre grand comique. Le scepticisme ne convient pas à votre âge. Volontiers je dirais, comme Chateaubriand : ce sont des cheveux blancs sur une jeune tête. Laissez-vous ravir de plus en plus aux grandes pensées, aux fortes maximes, aux miracles du génie, de la vertu et de la gloire. Ne marchandez pas vos hommages à ces esprits créateurs qui vous rendent en jouissances exquisées ce que vous leur payez en admiration. J'augurerais mal d'un jeune homme

<sup>14</sup> NDLR. — MOLIÈRE, *Le Misanthrope*, acte II, scène IV.

qui, ennemi de son propre plaisir, en présence d'une noble action, d'un bon livre, d'un chef-d'œuvre de l'art, se prévaudrait de quelques taches légères par lesquelles se trahit l'humanité, pour exercer une critique étroite et railleuse. Admirer est le privilège de la jeunesse, et votre admiration se trompât-elle d'objet, elle serait encore bienfaisante. N'est-ce pas elle, en effet, qui nous dédommage des préoccupations vulgaires, mais inévitables de la vie commune, en nous introduisant quelquefois dans ces sphères supérieures où éclate la splendeur du beau ? N'est-il pas vrai qu'habituee à cette pure atmosphère, l'âme se prend d'un invincible dégoût pour tout ce qui est bas et avilissant ? Ah ! conservez avec un soin jaloux ce levain généreux que Dieu déposa dans vos cœurs. Et quand l'heure viendra pour vous de quitter la studieuse retraite, où, dans la contemplation des grandes œuvres de l'esprit humain, se seront écoulées vos premières années, vous emporterez l'amour du beau, et, par conséquent, l'amour des lettres. Telle sera la noble passion qui vous suivra dans le monde et qui vous servira de préservatif assuré contre les entraînements de votre âge et les erreurs de votre inexpérience. Vous aimerez les lettres, ces immortelles consolatrices des esprits élevés. C'est dans le culte des lettres que vous goûterez ces douceurs tant vantées par les sages et que Cicéron, il y a dix-neuf siècles, célébrait avec les élans de la plus vive reconnaissance. Elles seront pour vous ce qu'elles furent pour lui ; une nourriture exquisite à tous les âges de la vie, l'ornement de votre prospérité, vos douces confidentes au jour de l'infortune. Elles formeront en vous l'homme sociable, dans l'acception la plus étendue et la plus généreuse de ce mot, c'est-à-dire l'honnête homme et le bon citoyen, celui qui met son temps, ses talents, sa vie tout entière au service de ses semblables et de son pays, et, par-dessus tout, au service de la vertu.

## Eugène Beaufrère

### classe de quatrième, année scolaire 1861-1862

Parmi les professeurs qu'eut Jean Aicard au lycée de Nîmes, Eugène Beaufrère est une personnalité tout à fait attachante.

Sulpice-Eugène-Adrien Beaufrère est né le 8 septembre 1817 à Saint-Quentin (Aisne), de Jean-Baptiste-Adrien, commis de négociant âgé de vingt-cinq ans, et d'Agnès-Antoinette-Octavie Héron, âgée également de vingt-cinq ans, mariés en cette ville le 15 juillet 1816.

Ayant achevé ses études secondaires avec le grade de bachelier ès lettres, il opta pour l'enseignement et débuta à Montluçon, comme régent de sixième, le 22 mars 1842. Envoyé ensuite à Chalon-sur-Saône, toujours comme régent de sixième, il y effectua les années scolaires 1842-1843, 1843-1844 et 1844-1845.

Nommé à Mâcon à la rentrée 1845, il hérita de la classe de cinquième pendant les deux années scolaires 1845-1846 et 1846-1847. Quoique fort bien noté, il subit toutefois une disgrâce, probablement en raison de ses liens avec quelques familles puissantes de la ville. Muté à Saint-Étienne en septembre 1847, il y fut chargé de la classe de cinquième ; le 26 avril 1848, il épousa Perrette-Anne-Gabrielle Conchon, de Mâcon ; à la rentrée 1848, il se vit confier la sixième, mais il obtint un congé, à partir du 21 novembre 1848, en raison de la grave maladie de son épouse.

Revenu à Mâcon, il parvint à se faire réintégrer au lycée de la ville, en octobre 1849, comme professeur d'anglais<sup>15</sup> : si ses résultats furent jugés satisfaisants, son caractère généra des difficultés avec ses supérieurs. En octobre 1851, il retrouva la

<sup>15</sup> Eugène Beaufrère connaissait l'anglais et l'italien.

classe de cinquième, qu'il assura pendant quatre années : ses notations s'améliorèrent, son caractère s'arrangea et le maire de la ville ne le poursuivit plus de sa vindicte. Son épouse étant très malade et devant recevoir des traitements fort onéreux, il consacrait tout son temps libre à des leçons particulières, ce qui lui fut parfois reproché.

Muté au lycée de Nîmes en septembre 1855 et chargé de la classe de cinquième, il y mérita des notations excellentes : il sait exciter l'émulation entre ses élèves ; manifestant un grand zèle et beaucoup d'entrain, il répand la vie et l'animation dans son enseignement, donnant de l'attrait même aux matières les plus arides. Et les vers latins qu'il commence à faire publier sont remarquables.

À la rentrée de 1858, on lui confia la classe de quatrième.

Au début de l'année 1859, il perdit son épouse et des problèmes de surdité commencent à être mentionnés dans ses notations annuelles de juillet. Souhaitant accéder à la classe de troisième, il envoya à son directeur une lettre en vers, le priant de bien vouloir penser à lui dans le cas où *Schola tertia fortè vacaret*.

Le 10 avril 1860, il épousa en secondes noces Marie-Laure Attenoux, qui lui donna un fils, Georges, né en fin mars 1861. Elle était la nièce et la fille adoptive du professeur de travaux graphiques, M. Bernard.

En 1861, il réussit l'agrégation de grammaire. Mais, à partir de cette année, ses notations commencèrent à se dégrader : si ses résultats étaient jugés toujours satisfaisants, ses supérieurs mentionnaient une surdité et une faiblesse de la vue croissante dont profitaient les élèves indisciplinés. Conscient de ses infirmités, l'intéressé demanda, dès 1862, à être muté à l'inspection académique.

Maintenu professeur de la classe de quatrième par défaut de remplaçant, il vit ses troubles auditifs et visuels s'aggraver au

point de ne plus pouvoir exercer avec satisfaction son enseignement. Des familles s'étant plaintes, il obtint — enfin ! — en septembre 1867 un poste administratif de secrétaire et agent comptable des facultés de lettres et de sciences et de l'école supérieure de pharmacie de Montpellier.

Il fut admis à la retraite par arrêté n° 4424 du ministre de l'Instruction publique, du 5 novembre 1869, pour « affaiblissement graduel et progressif de la vue et de l'ouïe contracté dans l'exercice de ses fonctions », avec jouissance à partir du 19 novembre 1869.

Eugène Beaufrère mourut à Montpellier le 30 octobre 1886, âgé de soixante-neuf ans.

Chargé de la classe quatrième au lycée de Nîmes à partir de la rentrée de 1858, Eugène Beaufrère y compta, durant l'année scolaire 1861-1862, au nombre de ses élèves, le jeune Jean Aicard qui, en fin de cette année, obtint le deuxième prix de thème latin, le deuxième prix de version latine et un quatrième accessit de langue française<sup>16</sup>.

Eugène Beaufrère était un latiniste fort distingué qui occupait ses loisirs à composer des vers latins.

Il commença par traduire des fables de La Fontaine<sup>17</sup>, ce qui était un exercice assez conventionnel à cette époque, et même trop conventionnel pour un esprit curieux car Beaufrère se hasarda à traduire en vers latins des œuvres de ses contemporains.

<sup>16</sup> *Lycée impérial de Nîmes, Distribution des prix, année 1862*, Nîmes, imprimerie Jean Roumieux et C<sup>ie</sup>, 1862, pages 20 et 21.

<sup>17</sup> C'est ainsi qu'il fit imprimer, à Mâcon, deux plaquettes : *Les Deux Rats, le Renard et l'Œuf*, par Lafontaine, traduction en vers latins par Eugène Beaufrère, professeur au lycée de Mâcon, Mâcon, imprimerie d'Émile Romand, in-8°, 15 pages, textes français et latin en regard. *Les Deux Pigeons*,

Sa bibliographie offre ainsi des essais inattendus, dans des plaquettes de quelques pages où le texte latin est disposé en regard de poèmes français d'Alfred de Musset, de Jean Reboul, de Victor Hugo ou de Victor de Laprade :

*Une Bonne Fortune*, par Alfred de Musset, traduction en vers latins par Eugène Beaufrère, Mâcon, imprimerie de Émile Protat, 1853, in-8°, 19 pages.

*L'Ange et l'Enfant*, par J. Reboul, traduction en vers latins par Eugène Beaufrère ; *Une Bonne Fortune*, par Alfred de Musset, traduction en vers latins par Eugène Beaufrère, Nîmes, imprimerie de Jean-François-Ferdinand Soustelle, [1857], in-12, 24 pages.

*Fantômes*, par Victor Hugo. Traduction en vers latins, par Eugène Beaufrère ; *Imprécations de Camille*, par Corneille, traduction en vers latins, Nîmes, imprimerie de Lafare et Attenoux, [1861], in-8°, 24 pages.

*La Nuit de mai* par Alfred de Musset ; traduction en vers latins par Eugène Beaufrère, Nîmes, imprimerie Lafare et Attenoux, sd [1862], in-8°, 20 pages.

*Ode à la France* par Victor de Laprade, traduite en vers latins, par Eug. Beaufrère, 2/ Nîmes, imprimerie de P. Lafare, 1874, in-12, 23 pages.

*Voix gallo-romaines, Gallo-romanae voces*. Victor de Laprade et Eugène Beaufrère, Paris, Alphonse Lemerre, 1877, in-16, 60 pages.

Il ne serait pas facile de publier ces œuvres aujourd'hui car la plupart de ces poèmes sont de quelque longueur. Le plus court est le poème *L'Ange et l'Enfant* du nîmois Jean Reboul :

par Lafontaine, traduction en vers latins par Eugène Beaufrère, professeur au lycée de Mâcon, Mâcon, in-8°, 7 pages, textes français et latin en regard. Ces deux plaquettes ne furent imprimées qu'à un très petit nombre d'exemplaires d'auteur car on ne les trouve dans aucune bibliothèque...

L'Ange et l'Enfant  
du poète nîmois Jean Reboul

Un ange au radieux visage,  
Penché sur le bord d'un berceau,  
Semblait contempler son image,  
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,  
« Disait-il, oh ! viens avec moi !  
« Viens, nous serons heureux ensemble ;  
« La terre est indigne de toi.

« Là, jamais entière allégresse :  
« L'âme y souffre de ses plaisirs ;  
« Les cris de joie ont leur tristesse  
« Et les voluptés, leurs soupirs.

« La crainte est de toutes les fêtes ;  
« Jamais un jour calme et serein  
« Du choc ténébreux des tempêtes  
« N'a garanti le lendemain.

« Eh quoi ! les chagrins, les alarmes,  
« Viendraient troubler ce front si pur !  
« Et par l'amertume des larmes  
« Se terniraient ces yeux d'azur !

« Non, non ; dans les champs de l'espace  
« Avec moi tu vas t'envoler ;  
« La Providence te fait grâce  
« Des jours que tu devais couler.

« Que personne dans ta demeure  
« N'obscurcisse ses vêtements ;  
« Qu'on accueille ta dernière heure  
« Ainsi que tes premiers moments.

« Que les fronts y soient sans nuage,  
« Que rien n'y révèle un tombeau ;  
« Quand on est pur comme à ton âge,  
« Le dernier jour est le plus beau. »

Et, secouant ses blanches ailes,  
L'ange, à ces mots, a pris l'essor  
Vers les demeures éternelles...  
Pauvre mère !... ton fils est mort !

*Angelus et Infans*  
(traduction latine d'Eugène Beaufrère)

*Ecce videbatur, radianti splendidus ore,  
Angelus ipse suos, puri quasi fontis in undâ,  
Pronus in infantis cunabula cernere vultus.  
« O puer, aiebat, faciem qui, blandule, nostram  
« Ore refers, comes esto meus, te vita perennis  
« Nostra vocat ; melior, terrenas, ah ! fuge sedes !  
« Omnia habent lacrymas terrestria gaudia ; laeti  
« Triste sonant hominum cantus ! non pura voluptas,  
« Nec gemitu caret ipsa suo. Timor assidet hospes  
« Omnibus hîc epulis. Hesterno sole serena,  
« Quòd niteat sine nube dies, ventique silescant,  
« Nulla est indè fides non impendere procellam  
« Cujus crastina lux tenebris horrescat abortis.  
« Curarum quid enim ? Tristissima nubila puram*

« *Hanc frontem suffusa tegent !... spargetis, amarae*  
 « *Vos, lacrymae, hosce oculos quibus aemulus*  
     *[ invidet aether !...]*  
 « *Non ità : quâ coeli spatia infinita patescunt*  
 « *Te procul hînc mecum sociâ volo tollere pennâ,*  
 « *Quae fuerat tibi vita, puer, vivenda, remittit*  
 « *Clemens ipse Deus ; nemo lugubria sumat*  
 « *Atra domi ; quae vox te primo in limine vitae,*  
 « *Extremo in vitae te limine laeta salutet !*  
 « *Neminis insideat fronti dolor ; externa mortis,*  
 « *Sit nota nulla tuae ; vestigia nulla sepulcri.*  
 « *Quem sua sic aetas puro vestivit amictu*  
 « *Est olli suprema dies faustissima vitae »*  
*Dixit, et assurgens niveas movet Angelus alas.*  
*Nec mora : Coelicolûm sedes petit... Hei tibi, mater,*  
*Hei miserae ! perïit, perïit, jam non tuus, infans !*

Eugène Beaufrère a également publié un recueil plus important de ses traductions, *Essais de poésie latine*<sup>18</sup>, offrant vingt-deux poèmes de divers auteurs mis en vers latins : « L'Aveugle » (André Chénier) ; « Sapho » (Alphonse de Lamartine) ; « Une bonne fortune » (Alfred de Musset) ; « Fantômes » (Victor Hugo) ; « La nuit de mai » (Alfred de Musset) ; « Les deux pigeons » (La Fontaine) ; « L'ange et l'enfant » (Jean Reboul) ; « Imprécations de Camille » (Corneille) ; « Les deux rats, le renard et l'œuf » (La Fontaine) ; « La Pythie » (Jules Canonge) ; « Le Rhin allemand » (Alfred de Musset) ; « La vaccine » (Soumet) ; « Beethoven » (A. Dethou) ; « Le songe d'Athalie » (Racine) ; « Soupir » (Jean

# IMPRECATUR CAMILLA

*O mihi Roma, mei causa unica, Roma, doloris !  
 Roma meum cui saeva manus tua stravit amantem !  
 Roma tibi natale solum, tua summa voluptas !  
 Roma invisâ mihi quia tot tibi solvit honores !  
 Conjurata utinàm gens olli proxima quaeque  
 Fundamenta solo nondùm bene fixa revellat !  
 Et si non satis est gens itala tota rebellet,  
 Occiduae Eois gentes se gentibus addant !  
 Trans maria et montes, longis e finibus orbis,  
 Mille simul populi romana in funera currant !  
 Roma suos in se subvertat conscia muros,  
 Et sua cum propriâ discerpat viscera dextrâ !  
 Voto incensa meo, cœlestis numinis ira  
 Undantes in eam per nubila depluat ignes !  
 Ejus ego intuear delapsum fulmen in aedes,  
 Absumptasque tuas, media inter rudera, lauros !  
 Romanus supremùm efflet, me teste, supremus,  
 Meque mali solam auctorem mea gaudia rumpant !*

## SOUPIR

PAR J. REBOUL

A MONSIEUR L'ABBÉ A. DE CABRIÈRES

*Vicaire-général du diocèse de Nîmes.*

Quàm veram pius ingenuo rem carmine vates  
 Ediderit, verè tempora nostra probant :  
 Quandoquidem tanto miscetur terra tumultu,  
 Ecquid enim cœlo tutius esse putem ?...

Tout n'est qu'images fugitives ;  
 Coupe d'amertume ou de miel,

Chansons joyeuses ou plaintives  
 Abusent des lèvres fictives :  
 Il n'est rien de vrai que le ciel.

Tout soleil naît, s'élève et tombe ;  
 Tout trône est artificiel ;  
 La plus haute gloire succombe ;  
 Tout s'épanouit pour la tombe,  
 Et rien n'est brillant que le ciel.

Navigateur d'un jour d'orage,  
 Jouet des vagues, le mortel,  
 Repoussé de chaque rivage,  
 Ne voit qu'écueils sur son passage ;  
 Et rien n'est calme que le ciel.

## SUSPIRIUM

Quidquid inest terris fugitiva movetur imago ;  
 Felle aut melle suo pocula mixta nocent ;  
 Sint queruli aut hilares, cantus labra credula fallunt ;  
 Nil coelesti aliud verius arce patet.

Vix ortus, sol quisque cadit ; solium omne superbae  
 Vanum est artis opus ; gloria summa perit ;  
 Omnia resplendent nocti jam debita praeda ;  
 Nil coelesti aliud clarius arce nitet.

Ludibrium pelagi, vento jactatur et undis,  
 Turbine vexatum qui mare nauta secat ;  
 Cingitur, heu ! scopulis homo littore pulsus ab omni ;  
 Nil coelesti aliud tutius arce silet !



Enfin, Eugène Beaufrère a traduit en vers latins le poème  
« À Virgile » de son ancien élève Jean Aicard :

### À VIRGILE<sup>19</sup>

Ô précurseur naïf et doux de l'Évangile,  
Poète aimant, vieux maître immortel, ô Virgile,  
J'étais encore enfant quand sous le ciel du Nord  
J'ai respiré la brume et les brouillards de mort ;  
L'école m'enfermait, triste comme une cage,  
Et, dans mon jeune exil, fiévreux et sans courage,  
Ouvrant tout grands mes yeux, étonné de souffrir,  
D'un regret du soleil je me sentais mourir.  
Pourtant, dès qu'on eût mis entre mes mains ton livre,  
Consolé pour un jour, je me pris à revivre,  
Car j'avais reconnu le natal horizon,  
Les figuiers décorant le seuil de la maison,  
L'ail odorant broyé pour nos tables frugales,  
Les pins au grand soleil résonnant de cigales,  
Les raisins mûrs, les fruits dorés de l'oranger,  
Le vif chevreau que suit du regard le berger  
Couché dans l'ancre frais d'où sa paresse veille,  
Et le bourdonnement endormeur de l'abeille,  
Et la flûte du pâtre apprenant à nos bois  
À redire le nom qui tremble dans sa voix...  
Tout le jour, jusqu'à l'heure où du haut des montagnes  
L'ombre tombant plus longue envahit les campagnes,  
Son chant rustique, fait du ramage des eaux,  
De la plainte du vent traversant les roseaux,  
D'un bruit de papillons voltigeant sur des roses,

Évoque le sourire et les larmes des choses.  
Alors, je souriais, ô grand poète ami,  
Comme un enfant, bercé par sa mère, endormi,  
La joue humide encor d'un chagrin qui s'achève.  
Sourit de la chanson qui fait naître un beau rêve !

Jean Aicard.

### AD VIRGILIUM<sup>20</sup>.

*Blande Evangelii praenuntie, candide vates,  
O Maro, tu vetus et nunquam periture magister !  
Natu parvus eram, Arctoo sub sidere quando  
Lethales hausi cum brumâ languidus auras.  
Me schola captivum quasi vinclis atra tenebat ;  
Atque animo fractus, puer exsul, febre laborans,  
Attonitusque mali, mea circum tota ferebam  
Lumina, et absentis moriebar solis amore.  
Attamen, ut commissas meas tua carmina primùm  
Devenere manus, melior solamina menti  
Attulit illa dies, redivivo nempè patebant  
Natales campi ante oculos... hîc limina tecti  
Ficus adornabat ; parcis ibi olentia mensis  
Allia trita adarant ; aderant crepitantibus altae  
Pinus sub magno resonantes sole cicadis ;  
Uva tumens aderat, mala aurea, pastor in antro  
Projectus gelido, procul et lasciva capella  
Quam piger, at vigilans, servabat lumine custos.  
Hîc suadebat apis somnum stridente susurro ;*

<sup>20</sup> BEAUFRÈRE (Eugène), *Voix gallo-romaines, Gallo-romanae voces*, pages 56-59. — Le poème de Jean Aicard et la traduction latine d'Eugène Beaufrère se trouvent également dans *Lou Franc Prouvençau*, année 1876, pages 72-75.

<sup>19</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 69-70.



*Hïc cava pastoris tremebundo fistula cantu  
Dilectum nomen sylvas resonare docebat.  
Totâ nempè die, dùm nox procul occupet agros,  
« Majoresque cadant altis de montibus umbrae, »  
Simpliciter canit ille, sonos nunc reddit aquarum :  
Nunc per arundineos ventorum flamina questus,  
Papilione rosas alis mulcente canoras,  
Evocat et « lacrymas rerum » risusque tenellos.  
Tune arridebam tibi, magne et amice poeta !  
Ceu puer arridet, matris sopitus in ulnis ;  
Huic gena servat adhuc fugitivi signa doloris,  
Dùm vox blanda canit quâ somnia laeta cientur.*

E. Beaufrère.

### Émile Gorenflot

#### classe de troisième, année scolaire 1862-1863

Pierre-Émile-Ferdinand Gorenflot naquit le 2 octobre 1827 à Paris (8<sup>e</sup>) où son père était mécanicien.

Bachelier ès-lettres, il s'orienta vers l'enseignement et entra en fonctions le 19 novembre 1846, à Nîmes, en qualité de maître d'études. Il bénéficiaire d'un congé d'un an sans traitement accordé pour cause de maladie à partir du 1<sup>er</sup> octobre 1856 ; mais il put reprendre son service le 24 avril 1857 : il était alors licencié ès-lettres et il réussit l'agrégation l'année suivante. Il poursuivit à Nîmes comme chargé de la quatrième (8 avril 1858), professeur de cinquième (29 septembre 1858), délégué en troisième (7 mai 1859) puis chargé de la troisième (1<sup>er</sup> octobre 1860).

Il fut ensuite attaché à la direction comme censeur à Avignon (27 septembre 1867), Bastia (2 avril 1869) et Moulins (26 septembre 1871) ; puis comme proviseur à Tarbes (9 septembre 1873), Vendôme (18 août 1875) et Auch (23 janvier 1880).

Il obtint un congé d'inactivité avec traitement, à partir du 1<sup>er</sup> octobre 1883, pour les années scolaires 1883-1884, 1884-1885 et 1885-1886, en raison d'une santé défailante. Sa retraite intervint le 1<sup>er</sup> octobre 1886 et il mourut l'année suivante <sup>21</sup>.

### M. Béchet

#### classe de seconde, année scolaire 1863-1864

Je n'ai pu trouver aucun renseignement sur cet enseignant, chargé de la classe de seconde au lycée de Nîmes pour l'année scolaire 1863-1864. Il n'est donc connu que par le discours qu'il fit lors de la distribution des prix le 8 août 1863 : il eut parmi ses auditeurs le jeune Jean Aicard qui terminait la classe de troisième et s'appropriait à rejoindre sa classe de seconde à la rentrée suivante. Traitant de l'emploi des loisirs, Béchet offrit aux élèves et à leurs parents une magnifique dissertation, richement émaillée de citations littéraires et de références à l'Antiquité.

#### DISCOURS <sup>22</sup>

PRONONCÉ

PAR M. BÉCHET

Professeur de Seconde

À la distribution des prix aux élèves du Lycée Impérial  
de la ville de Nîmes, le Samedi 8 août 1863

JEUNES ÉLÈVES,

<sup>21</sup> Voir aux Archives nationales, site de Paris, son dossier sous la cote F/17/20857.

<sup>22</sup> *Discours prononcé par M. Béchet, à la distribution des prix du Lycée de Nîmes, le 8 août 1863*, Nîmes, imprimerie de Clavel-Ballivet, sd [1863], in-18, 18 pages. De l'emploi des loisirs.

I — Aucun de vous, j'en ai la conviction, ne me contredira, si, avec l'autorité que donne l'expérience, je constate hautement, en présence de vos parents et d'un public si distingué, si choisi, que vous avez besoin de repos. Je suis d'autant plus sûr de me trouver d'accord avec vous sur ce point que, chez certains élèves, bien rares, il est vrai, ce besoin s'est manifesté avant l'heure, et que ces jeunes impatients, dont le caractère et de devancer le terme fixé pour toute chose, excepté, dit-on, pour la rentrée, ont déjà pris quelques semaines d'à-compte sur les vacances qui vont s'ouvrir. Dès aujourd'hui, vous pourrez tous, sans aucun remords, goûter ce relâche bienfaisant que l'Université, en bonne mère, accorde à sa nombreuse famille à la fin de l'année classique. — Mais ce n'est pas tout que d'avoir des loisirs, il faut encore posséder l'art d'en jouir : pour échapper à l'ennui inséparable de l'inaction, il faut savoir ne rien faire. Et comme l'ouverture des congés ajoute à cette grave question une importance toute particulière, j'essaierai de vous donner, à ce sujet, quelques conseils dont j'espère que vous profiterez.

II — Et d'abord, messieurs, où chercherez-vous, où trouverez-vous ces délassements si bien mérités, si légitimement dus, au jugement de Quintilien et de Rollin, jugement devant lequel vous vous inclinerez sans doute, avec votre respect ordinaire pour de si grands maîtres ! Consultez vos goûts, interrogez votre cœur, et vous ne serez pas embarrassés pour me répondre, et vous répéterez le vœu formulé par Horace, il y deux mille ans : *O rus, quando ego te adspiciam !*

C'est aux champs, en effet, que nous appellent nos instincts ; c'est après les champs que nous soupirons tous quand la fatigue nous accable. Et voyez comme ce besoin est naturel, comme il a été senti par tous les hommes et à toutes les époques. Que fait Virgile pour se distraire et se consoler des horreurs de la

guerre civile qui ensanglante l'empire romain ? Il chante les bergers couchés à l'ombre d'un hêtre, tandis que le grand César, la foudre en main, parcourt en vainqueur les bords de l'Euphrate (Virg., *Géorg.*, iv, 558). Rappelez-vous avec quel amour Pline vante le calme heureux de sa campagne de Laurentum, où il voit fleurir à la fois la paix et l'honnêteté des anciens âges (Pline le Jeune, *Lettres*, I, 9). Il me serait facile, en vous citant une foule d'autres écrivains, d'arriver sans transition brusque jusqu'au grave Boileau, qui, à l'exemple de Regnier, prenant les vers à la pipée, poursuivait au coin d'un bois la rime capricieuse. Sans doute Boileau devait avoir un air assez solennel et un peu emprunté en amorçant méthodiquement à Hautile le poisson trop avide (Boileau, épit. vi). Mais son épître à Lamoignon nous prouve que dans le siècle le plus épris des beautés de l'art et le moins sensible aux œuvres de Dieu, il y avait encore des âmes capables d'aimer les plaisirs de la campagne.

Prenez donc, vous aussi, prenez la clé des champs, et secouant la poussière de la ville, fuyez, fuyez bien loin, à une distance telle que le bruit des machines ne puisse plus parvenir jusqu'à vous. Gravissez vos garrigues désolées et sauvages, avec leurs rochers nus et calcinés, leurs touffes de thym et de lavande, dont le parfum pénétrant s'échappe à flots sous les pieds du promeneur, leurs bouquets de chênes verts, pauvres orphelins qui n'ont pas même connu leurs mères, ces antiques yeuses de la cime desquelles la corneille autrefois rendait ses oracles (Virg., *Géorg.*, I, 18). Arrivés là-haut, vous n'avez plus qu'à ouvrir les yeux. Considérez ce vaste horizon qu'inonde au loin une lumière tantôt claire et limpide, tantôt empourprée d'une belle nuance rose. Vous avez devant vous un ciel semblable à celui de la Grèce. La pureté inaltérable de son azur et son atmosphère transparente permettent à la vue de s'étendre à l'infini,

d'étudier en détail l'architecture hardie des montagnes lointaines, avec leurs lignes abruptes et si nettement détachées. Tantôt elles sont parées de leur blanche couronne de neige qui scintille au soleil, tantôt chargées de sombres nuages d'où s'échappent les torrents qui sillonnent leurs flancs décharnés ; tantôt elles montrent leur vieux front chauve au-dessus de la plaine, et regardent tristement les fleurs qui roulent à leurs pieds, et les siècles qui s'écoulent aussi vite que les fleuves.

On raconte que Voltaire, charmé par l'admirable peinture du lever du soleil que venait de tracer Rousseau, voulut s'assurer par lui-même si le spectacle était aussi beau dans la réalité que dans la description. Le philosophe, malgré son âge de 81 ans, se lève à trois heures du matin. Accompagné de quelques amis, il s'en va bravement, une lanterne à la main, au-devant du soleil. Après une marche pénible sur la pente escarpée du Jura, il arrive au sommet de la montagne, regarde, se découvre et se prosterne (*Mém. de Fleury*, de la Com. Franç., ch. XIII). N'attendez pas si longtemps que lui, messieurs : d'abord personne ne peut compter atteindre à l'âge du patriarche de Ferney ; et, en supposant même qu'un savant contemporain perfectionnât son système sur l'art de vivre longtemps, vous ne serez pas sûrs d'être assez ingambes, à 81 ans, pour accomplir ce pèlerinage matinal, même avec une lanterne.

Mais si de telles scènes vous paraissent d'abord trop sublimes, si votre esprit étonné succombe sous l'impression de tant de grandeur, abaissez vos regards, et portez votre attention sur de plus humbles objets. Asseyez-vous tranquillement

Au bord d'une prairie, où la fraîche rosée

Incline au vent du soir la bruyère arrosée

(Alf. de Musset, *le Saule*),

et admirez la

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,  
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,  
Dans son palais d'azur, au sein du firmament

(Alf. de Musset, *le Saule*),

ou la sombre forêt qui dort immobile au flanc de la colline ou gémit sous l'étreinte de l'aquilon. Vous aimerez à reposer vos yeux sur ces grands rideaux d'arbres aux formes fantastiques, dont le feuillage argenté, frissonnant au moindre souffle, tantôt vous cache le disque d'or du soleil, tantôt laisse pénétrer çà et là mille rayons folâtres qui se jouent au travers des rameaux. Plus loin, vous vous arrêterez devant un modeste buisson revêtu de sa robe verte, décorée de blancs panaches ou de grappes de fruits rouges que Dieu fait mûrir pour le déjeuner de ses fauvettes. Ici, vous vous plairez suivre les ondulations d'un champ d'épis fuyant devant la brise, au milieu desquels le coquelicot balance gracieusement sa pourpre, comme un consul au milieu des tribus réunies au forum.

En présence de si doux tableaux, vous reprendrez le calme de l'esprit et du cœur, et, si vous venez jamais à faire le triste apprentissage de la souffrance, vous trouverez le long des haies en fleurs l'oubli de vos maux, l'oubli qui est pour quelques-uns ici-bas un des éléments du bonheur. C'est ainsi que Polyphème, assis au sommet d'un rocher, assoupissait ses douleurs, en laissant s'égarer au loin sur la mer de Sicile cet œil unique que le fourbe Ulysse devait lui crever (Théocrite, idylle IV, 17). C'est aussi sans doute ce qu'ont voulu nous enseigner les Anciens, en nous disant que les âmes des héros, avant d'entrer dans le séjour de la félicité, s'abreuvaient à longs traits dans les eaux du Léthé (Virg., *En.*, VI, 715). Au milieu des bruyères embaumées, vous sentirez des émotions nouvelles, des jouissances pures et exemptes de mécompte. Vous croirez assister à la

création, vous éprouverez des étonnements, des ravissements sans fin, vous concevrez aisément qu'Apollon chassé du ciel n'ait pas choisi d'autre séjour que les bords verdoyants de l'Amphyse et n'ait pas regretté l'Olympe ; car l'histoire ne dit point qu'il l'ait jamais regretté. D'ailleurs personne ne s'ennuie aux champs, ni les dieux en disgrâce, ni les poètes rêveurs, ni l'oiseau gazouillant sur sa branche d'aubépine, ni l'insecte bourdonnant autour des blanches aigrettes de l'asphodèle épanouie.

Formés à cette école de la nature, véritable école buissonnière, vous arriverez bientôt à mieux goûter ces auteurs que vous venez d'expliquer et dont vous emporterez le souvenir vivant avec vous. Eux aussi, de leur côté, vous initieront à l'intelligence de leurs fraîches peintures ; ils achèveront en plein air votre éducation qu'ils ont commencée dans l'étroite enceinte de la classe. Théocrite et Virgile vous apprendront à écouter la voix mélodieuse des pins (Virg., *Egl.*, VIII, 22 ; Théoc., *idyl.*, I, 1), le bourdonnement d'une armée industrielle d'abeilles volant à la conquête des fleurs ou rentrant au logis avec leur butin parfumé (Virg., *Eg.*, I, 54). En faisant naître en vous de douces sensations, ils vous livreront le secret de leur style enchanteur. En parcourant vos paysages avec eux, vous sentirez un nouveau sens s'épanouir dans votre âme. Dans la société des poètes, et placés comme eux à la source de toute poésie, vous deviendrez poètes vous-mêmes, et un jour, peut-être, votre nom figurera honorablement à côté de tant de noms illustres de votre pays.

Et voyez combien est puissante cette force inspiratrice des champs. Elle seule a suffi pour faire de Rousseau un écrivain immortel. Rousseau, bannissant d'une littérature épuisée la froide mythologie et l'afféterie non moins froide de son siècle, y a ramené l'haléine du printemps et les arômes des forêts. Dès

lors tout se ranime, tout reverdit en elle. Vivifiée par les âcres senteurs des montagnes, elle reprend une vigueur nouvelle, la fraîcheur et le coloris de la jeunesse. Elle se crée un langage encore inconnu ; elle a des accents qui partent du cœur et qui parlent au cœur. Les œuvres de Rousseau font éclore après lui un essaim de rhapsodes inspirés, et devient le père d'une postérité harmonieuse. Et comment a-t-il accompli ce prodige ? En cueillant la pervenche aux Charmettes, en écoutant à Genève le gazouillement de l'hirondelle. Ce chant de l'hirondelle, perdu depuis tant de siècles, et qu'il nous a rendu deux mille ans après Virgile, est assurément son chef d'œuvre en musique.

L'inspiration poétique, ou la muse, n'habite donc pas seulement les lisières du Pinde et de l'Hémus<sup>23</sup>, mais elle voltige partout de son aile légère, partout où verdoie un bosquet, où brille une touffe de genêt au manteau d'or, où serpente un filet d'eau pour désaltérer la fleur ou l'oiseau du buisson. Théocrite l'a retrouvée dans les vallons de l'Etna, Virgile sous les hêtres de Parthénope, Pétrarque tout près d'ici, à Vaucluse ; Rousseau à l'Ermitage, Bernardin de Saint-Pierre sous ses tonnelles de clématite, Lamartine à Milly, et vous, vous la retrouverez sur vos garrigues, sur les bords pittoresques du Gardon. Vous comprenez pourquoi les Grecs, dans leurs ingénieuses allégories, avaient consacré et peuplé de divins hôtes les sombres forêts, les sources couvertes de mousse, les broussailles balsamiques. Ils avaient reconnu qu'une divinité ne pouvait choisir de plus beaux endroits pour y fixer sa demeure, ni le rossignol pour y chanter, ni l'égline pour y fleurir, ni le rêveur pour y rêver.

<sup>23</sup> NDLR. — La chaîne du Pinde (ὁ Πίνδος, en Épire) est un massif montagneux consacré à Mars et Apollon. Le mont Rhodope ou Hemus (ἡ Ροδόπη ou ὁ Αἷμος, Thrace) doit sa célébrité au séjour d'Orphée.

III — Sans doute, vous ne reverrez pas sur vos collines toutes les déesses champêtres que l'imagination des Anciens y avait multipliées à l'infini : elles ont disparu avec les vieux chênes devant la cognée du défricheur ; mais vous y rencontrerez des habitants plus réels et non moins poétiques, car Dieu a versé partout la vie à grands flots ; partout, sous son souffle créateur, les existences jaillissent et débordent en effluves vivantes, et les êtres, s'élançant gaîment du sein fécond de la nature, prennent possession de leur séjour enchanté.

Assurément, il nous manque bien des espèces d'animaux. La plupart ont émigré. Ils ont fui un pays inhospitalier où il ne leur restait pas un arbre pour abriter leur tête. Ils sont partis pour un lointain exil, en jetant en arrière un regard de tristesse et de regret sur la patrie de leurs ancêtres. D'autres se sont laissés mourir, et ont préféré, comme Caton, un trépas héroïque à un honteux esclavage. Mais nous en avons encore quelques-uns, trop peu, hélas ! qui font l'ornement et la joie de nos sillons. Nous possédons encore quelques échantillons du type le plus gracieux de la création. Certaines espèces d'oiseaux osent encore s'arrêter chez nous pour y passer leur saison d'été et, malgré tous nos torts envers eux, daignent nous faire entendre leurs gais refrains.

Ne craignez pas de jeter les yeux sur de plus petites créatures ; car tout est beau, tout est grand dans l'œuvre de Dieu. Avec l'oiseau, il a créé l'insecte. Que de sujets d'admiration dans ces deux ordres d'animaux, quel luxe de parure ! À côté des pauvres familles de prolétaires dont le costume est des plus modestes, vous voyez de grands seigneurs dont les habits sont dorés sur toutes les coutures. La pourpre tyrienne, l'azur céleste y rivalisent d'éclat avec l'émeraude et la topaze. La nature a réuni, accumulé sur leur mantille, toutes les nuances, tous les feux des pierres les plus fines. Ce sont là ses bijoux vivants. Et si l'on a

dit avec raison que Salomon dans toute sa gloire n'avait jamais été vêtu comme un lis des champs, nous pouvons dire aussi que jamais odalisque rêvée par un poète oriental n'a été si richement parée que le colibri ou la cicindèle.

Mais ne vous arrêtez pas à l'extérieur, car l'habit ne fait ni l'oiseau ni l'insecte. Ces deux classes de créatures se recommandent à vous par des mérites plus sérieux. Examinez les instruments de toute espèce que leur a forgés le Créateur pour les mettre à même d'exécuter ses desseins et de gagner leur pain quotidien. Les uns ont des pioches pour labourer la terre, des tarières ou des dents aiguës pour creuser les bois et les métaux (Uropiste qui perçait les balles en Crimée). Les autres sont munis de dards et de pinces acérées. Ceux-ci avec des faux tranchantes font leur moisson avant le laboureur ; ceux-là ont des scies d'une trempe sans pareille avec lesquelles ils abattent nos forêts. Un grand nombre ont reçu du Ciel la mission de détruire les espèces nuisibles. Ces guerriers ont des cuirasses métalliques, des armes admirables, des ruses étonnantes, et surtout grand appétit. Les uns poursuivent leurs ennemis et les nôtres au haut des airs, d'autres à la surface du sol, ceux-ci dans les entrailles de la terre, ceux-là au fond des eaux. Dieu a marqué à chacun sa proie, il a préparé un mets pour chaque convive qu'il appelle au banquet de la vie.

Et quelles merveilleuses industries dans les deux groupes ! c'est là qu'il faut chercher les vrais inventeurs des arts. L'homme n'a fait que les copier. C'est aux oiseaux et aux insectes que reviennent de droit nos brevets d'inventions. Vous voyez parmi eux des pêcheurs, des vanniers, des tisserands, des cartonniers, des architectes, des ébénistes qui exercent honnêtement leurs métiers sans être astreints à payer patente. S'il prenait envie à ces habiles artisans d'ouvrir une exposition à Coccygie ou à Entomopolis, nos instruments les plus compliqués, nos tissus

les plus fins, nos meubles les plus précieux que vous avez pu admirer sur l'Esplanade de Nîmes ne pourraient soutenir la concurrence, et nos fabricants seraient obligés d'avouer leur défaite. Du reste, il ne faudrait pas s'en étonner, puisque, à une certaine époque, une puissante déesse fut vaincue par une humble tapissière du nom d'Arachné.

Je n'ai rien dit des arts d'agrément ; mais, sur ce point encore, nous ne pouvons lutter, nous pouvons tout au plus imiter. Ce n'est pas l'homme qui a inventé la musique, et Lucrèce le déclare formellement (Lucrèce, *de Rerum nat.*, liv. v, v. 1378). Il s'est essayé d'abord à reproduire les accents des oiseaux, et, peu à peu enhardi par le succès, il a modulé des airs sur le pipeau champêtre ; puis, après plusieurs siècles de tentatives, il a imaginé l'orgue, le piano et enfin le sax-horn. Mais il a beau faire, jamais il n'atteindra à la perfection de ses maîtres qu'il semble aujourd'hui méconnaître et dédaigner. Pour vous convaincre de l'infériorité de l'homme en musique, allez au bord d'une forêt au moment où tous les musiciens de la plaine prennent leurs instruments pour célébrer les louanges de Dieu ; écoutez l'alouette filant son joyeux couplet au haut des nues, le grillon pinçant de sa viole sur la tige flexible d'une graminée, la cétoine dorée jouant de sa contrebasse autour d'un lilas en fleur. À ce propos, l'histoire raconte qu'un moine moinant le long d'une haie, et entendant fredonner un merle, oublia l'heure de dîner ; ce qui, de mémoire de moine, ne s'était jamais vu au couvent.

Faites donc connaissance avec des populations si intéressantes. Vous avez tout à y gagner. Ces hôtes des champs charmeront vos ennuis avec leurs chansons. Ils vous donneront l'exemple d'une foule de vertus, de l'affection filiale, de l'oubli des injures, du courage contre les méchants, de l'obéissance aux lois, ainsi les oiseaux et certaines espèces d'insectes sont

presque les seuls citoyens de l'Empire qui exécutent les arrêtés de préfecture sur l'échenillage. En outre, ils vous initieront à la connaissance de leur doux langage. Il vous faudra sans doute un peu de temps pour comprendre leur idiôme aussi facilement que certain philosophe indien (Lesage, *Gil-Blas*) dont il est question dans *Gil-Blas* ; vous n'arriverez pas sans efforts à traduire littéralement les entretiens de Bulbul et de la rose, mais je suis convaincu qu'avec votre persévérance vous y réussirez. Ils vous enseigneront le respect des anciens usages, la fidélité aux vieilles traditions. Il n'est pas d'exemple, en effet, qu'un oiseau ou un insecte se soit avisé de modifier la coupe de l'habit paternel. Chez eux tout est stable, les modes, les institutions, les méthodes d'enseignement. Savez-vous, par exemple, pourquoi les oiseaux chantent si bien ? C'est qu'ils répètent de père en fils les mêmes ariettes : or, comme le dit Bossuet des Égyptiens, « on fait mieux ce qu'on a toujours vu faire, et à quoi on s'est uniquement exercé depuis son enfance (Bossuet, *Histoire universelle*, 3<sup>e</sup> part., ch. III). »

Aussi les rossignols de Romainville ont-ils atteint la perfection en musique ; ils remportent tous les prix dans les concours publics, depuis que le geai n'y donne plus son suffrage (Florian, *Fables*, liv. iv, 9), et n'ont pas besoin de changer de solfège tous les cent ans.

Et ne croyez pas que pour étudier les mœurs de ces populations si peu connues, il faille entreprendre de longs voyages, et errer, comme Ulysse, pendant dix ans loin de sa patrie. Non, il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir beaucoup de loisirs ni beaucoup d'argent. Sans sortir de chez vous, vous pouvez vous rencontrer face à face avec des gens plus singuliers que les Lestrygons et les Cyclopes. Il suffit que vous ayez un rosier sur votre fenêtre, il suffit qu'en mettant le pied hors de la maison vous vous asseyiez à l'ombre d'un arbre, auprès d'une touffe de



jasmin. Là vous trouverez des animaux non seulement autochtones, mais encore venus de tous les coins du monde ; vous verrez des coléoptères, compatriotes de Sésostris, que l'amour des aventures a poussés en Europe ; car il y a aussi parmi eux des caractères inquiets, ennemis du repos, avides de nouveautés, qui ne sont bien que là où ils ne sont pas , et, comme les Livingston et les Barth, rêvent toujours la découverte d'un pays inconnu. Quelques-uns, moins craintifs que les Aztèques, se sont bravement embarqués sur les vaisseaux de Cortez ; ceux-là ont pris passage sur la flotte de Pizarre, et ont quitté le Pérou pour l'Espagne depuis plus de trois siècles. D'autres ne voyant pas revenir les premiers explorateurs, ont supposé qu'ils faisaient fortune en Occident, et, sur cette hypothèse, se sont à leur tour glissés dans la cale des premiers navires qui ont entrepris cette traversée lointaine. Ainsi, pendant que les conquérants européens allaient, par le droit du canon, s'emparer des villes du nouveau monde, des conquérants américains, par voie de représailles, venaient s'emparer par surprise des villes et des plantes de nos climats. — C'est ainsi que plusieurs riches cités de nos côtes ont été envahies par des armées invisibles qui en minent toutes les constructions (termites originaires d'Amérique, d'Afrique et d'Asie). C'est ainsi que de plus petits animaux (*Lachnus laniger*, introduit en 1787) ont pris d'assaut nos arbres fruitiers, qu'ils traitent depuis longtemps en arbres conquis. Voilà comment, au XVII<sup>e</sup> siècle, nos provinces de l'Ouest furent visitées par un papillon monstrueux venu d'Amérique en Italie avec la pomme de terre, et dont les proportions si gigantesques et les tatouages bizarres, empruntés à quelque tribu des grands lacs, portaient l'épouvante dans l'âme naïve des crédules Bretons (*Sphinx atropos*, Mémoires de Réaumur). On a même vu des végétaux assez hardis pour s'accrocher à la poupe d'un navire et venir prendre possession

de nos rivières et de nos champs (*Cuscuta, anacharis canadensis*, qui aujourd'hui entrave la navigation dans la Tamise). Quelques-uns de ces étrangers ont déjà chez nous leurs droits de bourgeoisie, et les savants leur ont délivré des lettres de naturalisation. Bientôt, grâce à la suppression des passeports, animaux et plantes arriveront en foule dans nos contrées, et l'histoire naturelle aura la gloire d'avoir, la première, réalisé l'utopie toute chrétienne de la fraternité universelle.

Sans doute, il y aurait beaucoup à dire sur plusieurs de ces nouveaux venus. Si quelques-uns ont accru nos richesses agricoles et industrielles, d'autres ont prélevé sur nous un impôt très onéreux. Mais pouvons-nous raisonnablement nous plaindre ! Nous envoyons aussi au dehors des colonies dont les autres pays n'ont pas non plus à se féliciter. Nous leur expédions des romans, des voleurs et des meurtriers, et nous ne devons pas nous étonner que l'Amérique nous envoie en échange les plus pervers de ses insectes et de ses végétaux.

IV. — Il m'est impossible d'épuiser un sujet inépuisable comme la Création. Pour finir, je vais essayer de vous indiquer encore quelques-uns des avantages de mon système d'amusements. Outre le repos du corps et de l'âme, outre le plaisir si vif de la curiosité satisfaite, il vous aidera à étendre le cercle de vos connaissances, à développer toutes vos facultés, en vous habituant peu à peu observer, à comparer, à généraliser, à classer les résultats de vos observations. Vous vous mettrez ainsi en état d'aborder plus tard les grands problèmes qui préoccupent aujourd'hui la science. Vous pourrez rendre d'importants services à l'agriculture, en découvrant le secret de combattre et de vaincre ses ennemis les plus terribles ; à l'industrie, en lui donnant un produit inconnu ; à la botanique et à la poésie, en trouvant une fleur nouvelle. Je vous signalerai, pour terminer,



un avantage encore plus précieux. En examinant l'œuvre divine, vous vous rapprocherez davantage de la divinité ; vous reconnaîtrez combien est vraie cette pensée d'un écrivain dont on a dit que le génie était aussi vaste que la nature : « La nature est le trône extérieur de la magnificence divine ; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance. »

### Émile Gaspard classe de rhétorique, année scolaire 1864-1865

Pierre-Émile<sup>24</sup> Gaspard naquit le 19 octobre 1835 à Nevers (Nièvre), fils et petit-fils de peintres en faïence. Excellent élève, lauréat du Concours général (prix d'honneur de rhétorique) en 1853, il acheva sa scolarité au lycée Charlemagne de Paris avec le grade de bachelier ès lettres, entra à l'École normale supérieure en octobre 1854 et y resta trois années, jusqu'au 31 août 1857, ayant obtenu la licence ès lettres en 1856.

Sa carrière se déroula tout d'abord essentiellement dans le Midi : Marseille, professeur adjoint de sixième (3 octobre 1857) ; Bastia, chargé de la cinquième (4 octobre 1858) ; Vendôme, chargé de la seconde (6 octobre 1859), Avignon, professeur de rhétorique (27 septembre 1861) ; Nîmes, professeur de rhétorique (29 janvier 1864) ; Montpellier, professeur de rhétorique (25 août 1868).

Envoyé à Paris, il fut d'abord chargé d'une classe de troisième au lycée Louis-le-Grand (14 janvier 1874). De la rentrée 1877 jusqu'à son départ à la retraite à l'été 1896, il y sera professeur de rhétorique.

<sup>24</sup> Dans son acte de naissance, il est prénommé Pierre. Lui signe tantôt « P. E. Gaspard », tantôt « E. Gaspard ». Et dans son dossier de la Légion d'honneur, il est prénommé « Pierre, dit Émile ».

Admis à la retraite par arrêté du 10 juillet 1896 avec jouissance du 1<sup>er</sup> octobre suivant, il se retira à Nevers après trente-neuf années d'enseignement.

Agrégé de lettres (17 septembre 1860), officier d'académie (6 août 1864), officier de l'Instruction publique (30 décembre 1873), il fut nommé chevalier de la légion d'honneur par décret du 7 août 1870 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique.

Durant toute sa carrière, il n'eut que des notations excellentes : son directeur à Louis-le-Grand le présenta même, en 1896, comme « un saint laïque » !

Élu membre de l'académie de Nîmes (1865-1868) puis de l'académie des lettres et sciences de Montpellier (1873-1876), il était également membre de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France.

Demeuré célibataire, il mourut le 11 avril 1903 à Nevers, où il s'était retiré au moment de la retraite et où une rue porte son nom.

En 1875, chargé du discours de réception des prix, il offrit à ses auditeurs du lycée parisien Louis-le-Grand, une leçon de morale sur les dangers de la présomption, d'une grande érudition classique.

### DISCOURS<sup>25</sup>

PRONONCÉ À LA

DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX  
FAITE AUX ÉLÈVES DU GRAND COLLÈGE

Le 6 août 1875

<sup>25</sup> GASPARD (Pierre-Émile), *Lycée de Louis-le-Grand. Discours prononcé à la distribution solennelle des prix, faite aux élèves du grand collège, le 6 août 1875*, Paris, imprimerie de Claude-François-Émile Donnaud, 1875, in-8°, 13 pages.

par  
M. GASPARD  
Professeur de troisième.

JEUNES ÉLÈVES,

Quand on a l'honneur de porter la parole dans ces solennités de Louis-le-Grand, il faut presque se faire violence pour suivre le sévère conseil de ce vieux moraliste [Charron] qui, dans son spirituel langage, recommande de ne pas vous « chatouiller d'éloges. » On aimerait à vous féliciter de ces triomphes qui, chaque année, rajeunissent votre gloire, et que les échos fidèles de la Sorbonne ne se lasseront pas de redire. On voudrait, selon le mot de Racine, « s'étendre sur vos louanges » et s'associer par ses discours à cette joie légitime, dirai-je à cet orgueil, qu'au fond du cœur on partage avec vous. Mais les vainqueurs n'ont pas besoin qu'on les exalte pour s'enivrer eux-mêmes ; et peut-être vaut-il mieux en effet qu'une voix leur rappelle, dût-elle être importune, qu'ils ont encore des qualités à acquérir, des imperfections à combattre. Aussi bien, n'est-ce pas leur préparer de nouvelles victoires, dont ils auront le droit d'être plus fiers, s'ils peuvent s'en reconnaître plus dignes ?

Écoutez donc, Jeunes Élèves, sans trop d'impatience, une leçon de morale que vous apporte un ami. Puisse-t-elle, sinon vous plaire, au moins vous être utile ! Toute autre ambition, même en ces jours de fête, me paraît interdite à ceux qui, comme vos maîtres, ont au cœur un amour désintéressé de la jeunesse, un dévouement sincère pour cette grande et noble institutrice de la société moderne — on peut encore l'appeler par son nom — pour l'Université !

Quant à moi, Jeunes Élèves, je n'aspire qu'à ce rôle modeste ; et je serais heureux si je pouvais seulement vous aider aujour-

d'hui à vous affranchir d'un défaut d'autant plus difficile à vaincre qu'il trouve sans cesse un nouvel aliment dans vos triomphes mêmes. C'est d'ailleurs, si je ne me trompe, un de ceux contre lesquels il importe le plus de vous prémunir ; car il est la source inépuisable de ces illusions qui flattent votre amour-propre, et dont le charme vous cache le danger. Je parle de la présomption, que Montaigne appelle à bon droit, « notre maladie naturelle et originelle », et qu'il caractérise avec tant de justesse dans cette phrase si nette et si ferme : « Il me semble que la mère nourrice des plus fausses opinions et publiques et particulières, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soy. »

Ce défaut, dont on se sait presque bon gré, parce qu'on le confond aisément avec la hardiesse et la force, sans doute, mes amis, il est de tous les âges ; mais il appartient surtout, ne vous en déplaise, à cette jeunesse « téméraire et malavisée qui, selon Bossuet, présume toujours beaucoup, à cause qu'elle a peu expérimenté. » Je ne veux pas dire, Jeunes Élèves, que vous soyez tous des présomptueux ; le penser serait déjà vous faire tort. En est-il beaucoup, cependant, même parmi les moins laborieux, qui ne se laissent abuser sur eux-mêmes par une confiance que rien encore n'a justifiée ? et parmi ceux dont le travail est aujourd'hui justement couronné, n'en est-il aucun, je vous le demande, qui ne se fût promis une moisson plus ample, ou qui ne croie déjà voir au-delà du Lycée tous les genres de succès offerts à son mérite ?

Négligeons donc les exceptions, sans essayer (ce serait délicat) d'en établir le compte ; et cherchons ensemble ce que c'est que la présomption.

Au lieu de la définir, je voudrais vous la montrer en action, d'abord et surtout au lycée, ensuite, et, sans trop insister, dans la société elle-même. Peut-être quelques-uns d'entre vous pourront-ils se reconnaître, et, ce qui vaudrait mieux, se corri-

ger. Pénétrez-donc avec moi dans le cœur, écoutez le langage de ce jeune écolier qui ne saurait douter de lui-même. A-t-il peu réussi jusqu'à ce jour ? C'est qu'il lui convenait de ménager ses forces : on verra ce dont il est capable, quand il daignera se mettre sérieusement à l'œuvre. Des succès honorables l'ont-ils déjà distingué de ses camarades ? Ce n'est, assure-t-il, que le prélude de ceux qui l'attendent. Son triomphe même eût été plus complet (n'en doutez pas, lui-même vous l'affirme), s'il eût voulu servilement s'astreindre à une régularité qui répugne aux intelligences d'élite ; si, n'osant apprécier lui-même les différents exercices de la classe, il avait accordé à tous les devoirs l'honneur d'une égale attention ; en un mot, s'il s'était résigné à n'être qu'un écolier vulgaire, docile jusqu'à l'abdication de soi-même ? Mais non ! mûri par une expérience qui n'a pas attendu chez lui le nombre des années, il examine, il juge, il condamne sans appel ! Tantôt c'est la géographie, c'est l'histoire elle-même qui ne peuvent trouver grâce devant son tribunal : à quoi bon en effet ces détails arides, ces dates fastidieuses, ces innombrables renseignements, dont elles prétendent surcharger la mémoire ? Tantôt ce sont les sciences qu'il immole sans hésiter : leur rigoureuse exactitude ne dessèche-t-elle pas l'imagination ? Parfois ce sont les thèmes que sacrifie sa vive intelligence, ces thèmes, tout au plus propres à exercer le lourd bon sens des esprits terre à terre. Souvent enfin (et n'a-t-il pas alors trop de complices ?) ce sont ces pauvres vers latins qu'il poursuit, ne pouvant tout à fait les proscrire, de ses sarcasmes amers, de ses dédains superbes. Non pas, sachez-le bien, que la difficulté de cet exercice lui fasse peur, comme à tant d'autres ; les obstacles ne seraient rien pour son esprit facile ; mais pourquoi s'imposer un travail qui ne développe ni le jugement, ni le goût, ni même l'imagination, si l'on en croit sa présomptueuse ignorance ? Le chancelier de l'Hospital, et Corneille, et Racine, et

tant d'autres cultivaient la poésie Latine. Ils étaient vraiment bien naïfs ! on n'a plus aujourd'hui le loisir de l'être. Absorbé par d'autres soins, votre camarade ne suivra pas de si stériles exemples.

« Il est venu trop tard dans un monde trop vieux. »

Que ne lui demande-t-on plutôt des vers français ? Il s'étonne même que ce commerce aimable et vraiment utile avec la Muse nationale n'ait pas encore été rendu obligatoire. En attendant que son vœu se réalise, et que ce plaisir imposé n'ait plus peut-être aucun charme pour son humeur indépendante, il s'oublie volontiers à planer dans les cieux, — ne disons pas dans les nuages ; — et, pour ne pas laisser l'inspiration s'évanouir, il néglige, avec une résignation chaque jour plus facile, les modestes, les vulgaires travaux de la classe. N'aura-t-il pas toujours le temps d'y revenir ?... à moins que, se croyant décidément poète, il ne refuse de s'abaisser davantage à des études qu'on a tort d'appeler sérieuses, puisqu'elles ne le sont pas aux yeux d'un juge si compétent !

D'autres fois, il déclare qu'on ne saurait acquérir trop tôt des connaissances étendues et un grand fonds d'idées ; et, sous ce prétexte spécieux, dont il est dupe tout le premier peut-être, il se jette à corps perdu dans des lectures aussi mal choisies que mal réglées. Il va sans dire en effet qu'il ne prend conseil de personne... que de lui-même : quel guide serait plus habile et plus sûr ? Déjà il a parcouru quantité d'ouvrages dont ses condisciples ignorent même le titre ; et, fier de cette prétendue supériorité, il accorde à peine la dédaigneuse aumône de quelques instants à ces malencontreux devoirs qui empiètent sur ses chères lectures. Ne faut-il pas en effet qu'il ait lu, dès quinze ans, ce qu'il ne comprendra qu'à trente ? Bientôt (vous le savez, Jeunes Élèves), il croit pouvoir parler de tout, et il n'y

manque pas ; il apprécie, il critique avec une liberté, avec une hardiesse dont il se sait gré, et qui fait, pense-t-il, l'admiration de ses camarades. Alors, plus sûr de lui que jamais, il se demande pourquoi ses maîtres, au lieu d'encourager ce beau zèle, y mettent obstacle et le combattent, comme s'ils craignaient que leur élève ne devînt savant trop vite et en dehors des règles ! Il est bien vrai, qu'à cette dissipation de son esprit, qu'à cette course aventureuse à travers les livres, il n'a pu acquérir que ces demi-connaissances parfois plus nuisibles que l'ignorance même ; qu'il n'a ni formé son jugement, ni épuré son goût ; qu'il a plutôt altéré l'un, corrompu l'autre (ses devoirs ne le prouvent que trop) ; et que son imagination pervertie, je le crains, menace de pervertir son cœur. Il n'en persiste pas moins dans cette satisfaction de lui-même, dans cette prétention de se diriger seul qui produit de si fâcheux résultats ; qui prépare de sérieux dangers. Que devient cependant, Jeunes Élèves, cette aimable simplicité de l'esprit et du cœur, l'un des plus gracieux attributs, le plus grand charme peut-être de la jeunesse ? La nature ne se reconnaît plus dans cet enfant dont l'inexpérience refuse de se laisser conduire et qui s'est fait à lui-même un plan d'éducation apparemment bien supérieur à tous nos programmes : car, tandis que les meilleurs juges hésitent encore sur ces délicates questions, il n'a, lui, aucun doute, il a résolu tous les problèmes de l'enseignement.

« Je suis envieux, disait Montaigne avec une bonhomie pleine de malice, je suis envieux du bonheur de ceulx qui se sçavent réjouir et gratifier en leur ouvrage ; car c'est un moyen aysé de se donner du plaisir, puisqu'on le tire de soy-même, spécialement s'il y a un peu de fermeté en leur opiniastreté. » Et il ajoutait ces quelques mots qui sont une vive et piquante satire : « Je sçais un poète à qui, fort et faible, en foule et en chambre, et le ciel et la terre crient, qu'il n'y entend guères : il

n'en rabbat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé... » Ce poète, Jeunes Élèves, n'est-ce pas notre écolier, si ferme, lui aussi « en son opiniastreté », et si confiant en son propre mérite que rien ne peut le ramener à une exacte appréciation de lui-même ; ni les conseils affectueux, ni les réprimandes de ses maîtres, ni même les déceptions et les échecs, châtement ordinaire de la présomption ? Naïf malgré ses prétentions infinies, il compte si bien triompher des obstacles, qu'il ne cherche pas même à les prévoir pour se préparer à les vaincre. Vienne le moment décisif, il saura se tirer d'affaire et briller au besoin, sans se mettre si longtemps d'avance l'esprit à la torture, sans s'épuiser en efforts superflus ! Il ne songe pas que, selon la juste remarque de Vauvenargues, « l'Espérance, qui anime le sage, leurre le présomptueux et l'indolent » Déjà les couronnes se posent sur d'autres fronts, les diplômes sont conquis par ces élèves plus modestes, dont il raillait la prosaïque régularité ; et le voilà réduit lui-même à se trouver heureux, s'ils ont la générosité de ne pas rire à leur tour de la disgrâce infligée à sa présomption !

Encore s'il se bornait à cette complaisance pour lui-même, cette estime exagérée de sa propre valeur ! On se contenterait de se moquer de sa sottise ; on le plaindrait peut-être ! mais il ne lui suffit pas, Jeunes Élèves, de s'admirer lui-même et de vouloir être admiré des autres ; il faut qu'il leur fasse sentir combien est grande la distance de son mérite à leur faiblesse ; il faut, car son cœur a fini par se gâter comme son esprit, qu'il les offense, qu'il les irrite par cette affectation de supériorité ! Jugez s'ils sont alors disposés à l'indulgence, et si la juste antipathie qu'il leur inspire ne risque pas de faire bientôt la solitude autour de sa personne !

Le portrait est chargé, direz-vous. Je le voudrais ; mais il n'est que fidèle ; et le présomptueux, songez-y, peut devenir à

ce point ridicule et désagréable. Heureux encore s'il est à l'abri de reproches plus graves ! Car son dédain ne s'arrête pas toujours à ses condisciples ; et l'opinion avantageuse qu'il a de ses propres lumières lui fait oublier quelquefois, dit-on, jusqu'à la déférence, jusqu'au respect qu'il doit à ceux qui l'instruisent ! Ne lui demandez pas alors cette docilité d'esprit et cette discipline morale qui sont la source des progrès réels et des succès durables ; ne lui demandez plus cet acquiescement éclairé à la parole de ses maîtres, cette confiance dans leur savoir, dans leur expérience et dans leur dévouement !

Par bonheur, Jeunes Élèves, ce coupable effet de la présomption n'est point à craindre à Louis-le-Grand. Nous le proclamons avec joie devant l'administrateur éminent qui préside cette fête, et qui, lui aussi, a connu les pures émotions des triomphes universitaires, vous avez toujours eu, vous conserverez toujours une foi inébranlable dans les lumières de ceux qui vous dirigent. Non, mes amis, si facilement que la jeunesse s'enivre d'elle-même, votre reconnaissance n'oublie pas, nous le savons, quelle part revient dans vos succès constants et à ce chef habile et dévoué qui, après avoir honoré le professorat, relève, j'ose le dire, les fonctions administratives, et à ces maîtres dont il n'est pas besoin d'essayer l'éloge, quand l'Académie française couronne, chez les uns la finesse du goût et le talent littéraire, unis à cette ardeur de l'étude qui remet en honneur nos vieux écrivains ; chez les autres cette vivacité d'un esprit toujours jeune, cette saine et lumineuse érudition qui renouvelle avec tant de bonheur l'histoire de Louis XIV ; quand la Sorbonne, après une courte mais décisive épreuve, marque du signe de son adoption, ce savant mathématicien qu'une maladie cruelle éloigne si tristement de ses collègues et de vos triomphes !

Nous avons donc raison, mes amis, de le penser et de le dire :

« Cette intrépidité de bonne opinion »

qui trop souvent entraîne l'aveugle jeunesse, s'inclinera toujours respectueuse devant l'autorité et le savoir de tels maîtres, vos modèles et les nôtres !

Suivrai-je maintenant avec vous la présomption au dehors du Lycée ? Vous la montrerai-je dans le monde sous ses formes diverses, avec ses prétentions plus intolérables, compromettant le goût, le bon sens public et la morale, la fortune des particuliers, parfois même le salut des États ? La peinture n'en serait point inutile peut-être, mais ne semblerait-elle pas trop longue à votre légitime impatience ? Ne parlons donc ni de ce critique improvisé, qui,

« Du haut de son esprit,

« *Regardant* en pitié tout ce que chacun dit »

prétend diriger l'opinion qu'il égare et dicter d'avance les arrêts de la postérité ; ni de ce poète infatué de lui-même qui croit modestement « passer » Racine et « atteindre » Corneille ; ni de ce publiciste de vingt ans qui tranche sans hésitation, comme sans étude, ces difficiles problèmes dont s'effrayerait la science d'un Montesquieu ; ni de ce réformateur téméraire qui, sans souci de la tradition, veut renouveler d'après des théories insensées ou coupables la société tout entière dont il dispose sans la consulter ; ni de ces esprits aventureux qui, « prenant leurs imaginations pour des réalités », se lancent de gaieté de cœur, au mépris des plus sages conseils, dans des entreprises où se jouent les destinées des peuples !

Mais si je renonce à vous peindre un Alcibiade faisant échouer en Sicile la fortune d'Athènes, un Varron mettant Rome à deux doigts de sa perte, un Pompée frayant à César le chemin de la tyrannie, et tant d'autres présomptueux qui, dans tous les pays,

et à toutes les époques, ont oublié, que « l'espérance humaine, suivant la poétique image de Pindare, est le jouet des flots de la vie » ; je dois au moins vous dire un mot du châtement que le monde réserve à cette estime aveugle de soi-même, à ce dédain injurieux d'autrui.

Certes, ce n'est pas le Présomptueux qui pourrait s'appliquer ce vers charmant d'André Chénier :

« Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux. »

Loin de le rechercher, loin de le voir avec plaisir, on se détourne de lui, on l'évite, plus encore dans la société qu'au collège. Et pourquoi, Jeunes Élèves, le subirait-on ? Toujours occupé de lui-même, il ne s'avise de votre existence que pour vous vanter son mérite, et, s'il se compare à vous, pour vous écraser sous la comparaison. Il y a peut-être des flatteurs qui spéculent sur sa vanité ; des complaisants qui se résignent à l'écouter, sauf à « se venger par en médire » ; il ne saurait avoir de véritables amis. L'amitié suppose avant tout une indulgence réciproque et de mutuels services ; et il n'est indulgent que pour lui-même ; il croit ne rien devoir qu'à sa personne. Ainsi lui manque, par sa faute, la plus douce jouissance de la vie, la consolation la plus efficace dans le malheur !

Je n'insiste pas, Jeunes Élèves ; et j'arrive à une dernière considération plus générale et plus haute. Il en est, sachez-le bien, des nations comme des individus. Celles-là sont le plus exposées aux déceptions et aux disgrâces qui sont le plus naturellement portées à la présomption. Un peuple qui se croit volontiers à la hauteur de toutes les tâches, et qui « se persuade facilement qu'il n'y a rien à quoi il ne puisse prétendre, » se laisse entraîner sans peine par ceux qui flattent sa manie ; et, enivré par un long passé de gloire, il se jette à leur suite dans les plus périlleuses aventures. Hélas ! qu'arrive-t-il si la for-

tune lassée ne se fait plus la complice de la témérité, cette témérité fût-elle héroïque ? et n'est-ce pas vainement alors que la voix désolée de la patrie en deuil fait retentir ce cri du désespoir : « Varus ! Varus ! rends-moi mes légions ! » Vous ne le savez que trop, Jeunes Élèves ; et le triste, mais salutaire souvenir de nos lamentables épreuves ne s'effacera jamais de votre mémoire ! J'en atteste cet élan de vos cœurs, toujours prêts aux généreux sacrifices, non-seulement pour venir en aide à ces concitoyens ruinés par un épouvantable fléau, à ces victimes que le monde entier se fait gloire de secourir ; mais aussi pour consoler, pour calmer au moins la douleur de ces frères séparés qui ne nous oublient pas ; pour élever ici même, à vos aînés de Louis-le-Grand, morts au service de la patrie, un monument qui vous rappelle leur dévouement et votre devoir !

Que la pensée toujours présente de ces jeunes héros, et de tant d'autres qui n'ont pu racheter les torts d'une présomption déplorable, nous inspire une juste aversion pour ce défaut trop peu redouté, trop peu combattu ! — Ne laissons à personne le droit de soutenir que nous sommes toujours les fils incorrigibles de ces téméraires Gaulois qui lançaient leurs javelots contre le ciel pour provoquer les Dieux ! Hâtons-nous plutôt de nous corriger. Mais, que dis-je ? N'avons-nous rien fait encore, et de si terribles leçons n'ont-elles point éclairé notre aveuglement ? Non, mes amis, ce n'est pas une vaine illusion du patriotisme : à l'école de nos malheurs, nous avons commencé notre réforme morale ; et, tout au moins à l'égard de la présomption, nos efforts n'ont pas été sans résultat. Je ne crains pas de l'affirmer, nous avons donné déjà des preuves d'une sagesse qui ne semblait pas être dans notre génie ; et, pour parler seulement ici de ce que ne saurait interdire la discrétion la plus circonspecte, une salutaire défiance de nous-mêmes nous a rendus plus laborieux. Quel autre témoignage vaudrait ici le jugement impar-



tial de ces savants étrangers, nos rivaux en même temps que nos hôtes, qui sont venus prendre part à ce Congrès universel d'un nouveau genre, à cette merveilleuse exposition des sciences géographiques ? N'ont-ils pas déjà reconnu d'eux-mêmes, n'ont-ils pas proclamé bien haut nos rapides et sérieux progrès dans cette étude si utile, ne l'oublions plus ! et si longtemps dédaignée, hélas ! par notre présomption imprévoyante.

Ces progrès et l'admiration qu'ils provoquent, voilà, Jeunes Élèves, des résultats bien faits, j'imagine, pour nous encourager à combattre un défaut qui les eût empêchés de se produire. Cessons donc, jeunes ou vieux, de nourrir en nos âmes une trop bonne opinion de nous-mêmes. Toutefois, n'exagérons rien ; et s'il faut, comme le pensait Descartes, pencher vers la défiance plutôt que vers la présomption, n'allons pas jusqu'à nous méconnaître ; et que la crainte d'une impuissance probable ne nous fasse pas tomber dans une réelle et coupable inertie ! Philinte est ici mieux inspiré qu'Alceste :

« La parfaite raison fuit toute extrémité,  
« Et veut que l'on soit sage avec sobriété. »

Entre la confiance exagérée et la défiance excessive, il y a place pour la modestie, cette vertu aimable, qui n'exclut ni l'activité, ni l'énergie, ni même l'héroïsme. La modestie ainsi comprise nous permettra, j'en suis certain, de faire mentir ces prophètes de malheur qui, dans leurs prédictions intéressées, annoncent déjà notre décadence.

Non, Jeunes Élèves, si nous n'abdiquons pas nous-mêmes, notre rôle dans le monde n'est pas fatalement terminé. Il dépend de chacun de nous, et surtout des générations nouvelles ; il dépend de vous, mes amis, que ce rôle se continue, plus honorable, sinon plus brillant ; et qu'après avoir excité l'envie, nous forçons l'estime et le respect.

Pour cela que faut-il ? Nous étudier nous-mêmes sincèrement ; faire sans relâche la guerre à nos défauts, cultiver avec un soin jaloux nos qualités traditionnelles, conserver la vivacité et l'ardeur de notre race sans la légèreté et l'impatience, la dignité sans l'orgueil, le courage sans la témérité, la hardiesse sans la présomption. À l'œuvre donc, Jeunes Élèves, et que chaque jour soit marqué pour vous par un progrès dans le travail, dans la docilité et dans la discipline, dans la science et dans la modestie, dans la vertu sous toutes ses formes ! Ce ne sont plus vos maîtres qui vous le demandent en retour de leur dévouement ; c'est l'Université qui le réclame pour l'honneur de ses doctrines que vous avez le devoir de justifier par votre conduite ; c'est la patrie elle-même qui l'exige au nom de ses intérêts les plus chers dont vous ne déserterez pas la défense !

Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon conserve quatre lettres d'Émile Gaspard à notre écrivain, témoignant des excellents sentiments qui s'étaient établis entre les deux hommes. Et Jean Aicard a rappelé, en *post-scriptum* à une chronique publiée dans *Le Figaro*, comment il avait retrouvé son professeur de rhétorique quelques années après sa sortie du lycée :

*P. S.* — Un souvenir me revient, qui me paraît significatif.

Nous avions pour professeur de rhétorique un homme de grand mérite et de grand cœur, qui a fait des élèves comme les Charles Bayet et les Paul Reclus. Ce professeur (il est mort depuis un an à peine) n'aimait ni Michelet... ni Théodore de Banville. C'est pourquoi je ne parvins jamais à obtenir la première place en discours français. Je le sais, parce qu'il me le répétait sans cesse : « Jamais je ne consentirai à vous classer premier parce que vous avez lu Michelet... et, de plus, je vous ai rencontré, un jour de sortie, en train de lire les *Odes funambulesques* ! »

Par parenthèse, je n'ai jamais osé conter cela à Th. de Banville ni à notre Michelet !...

De la farouche résolution de mon professeur je souffris toute une longue année. Pas une fois premier en discours français ! Songez donc ! un apprenti poète ! J'étais mortifié !

Six ou sept ans plus tard, je publiai une série de petits poèmes sous ce titre : « *Poèmes de Provence* », dans la *Revue des Deux Mondes*... Je reçus aussitôt une carte de mon professeur de rhétorique avec ces mots spirituels et attendrissants : « Mon cher Aicard, je vous demande pardon. » C'est ainsi que je fus, pour la première fois, classé premier en « discours » français par mon professeur de rhétorique, sept ans après ma sortie du lycée.

Tel fut mon plus grand succès universitaire, et je le conte avec fierté.

Mon professeur devint, bien entendu, mon ami, — et je garde précieusement la petite carte, le prix d'honneur non inscrit sur le palmarès <sup>26</sup>.

### Melchior Doze professeur de dessin d'art (1859-1865)

Issu d'une famille nîmoise, Jean-Marie-Melchior Doze naquit toutefois le 16 décembre 1827 à Uzès (Gard) où son père avait été appelé en 1825 comme vérificateur des poids et mesures. Il perdit très tôt son père et sa mère revint à Nîmes avec ses quatre enfants. À l'âge de quinze ans, Melchior entra à l'école de dessin municipale : elle était dirigée par Numa Boucoiran (1805-1875), un peintre nîmois spécialiste d'histoire et de su-

<sup>26</sup> *Le Figaro*, 51<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 237, vendredi 25 août 1905, « Petite chronique des lettres », page 3, colonnes 3-4.

jets religieux. Il y remporta plusieurs premiers prix et obtint la médaille d'or au modèle vivant.

En 1848, il put se perfectionner auprès d'Hippolyte Flandrin, un élève d'Ingres, venu à Nîmes pour y décorer l'église Saint-Paul.

Il se produisit pour la première fois à l'exposition bisannuelle de Nîmes de 1849 : ses toiles *L'Innocence protégée* et *Jésus donnant ses pouvoirs à Saint-Pierre* lui méritèrent une médaille de bronze. Il quitta alors les occupations manuelles auxquelles l'avait condamné l'impécuniosité familiale pour se consacrer entièrement à son art.

Son tableau *la Visitation de la Vierge à sainte Élisabeth*, exposé à Nîmes en 1852 puis présenté à l'Exposition universelle de Paris en 1855, a été acquise par la collégiale Notre-Dame-des-Pommiers de Beaucaire.

En 1862, il acheva sa formation dans l'atelier d'Hippolyte Flandrin.

Comme ses maîtres, Melchior Doze fut principalement un peintre d'histoire, spécialement dans le domaine religieux : il décora un grand nombre d'églises, notamment dans le département du Gard.

Un décret municipal du 17 mars 1851 le nomma professeur suppléant de dessin à l'école des Beaux-Arts de la ville : il en devint directeur le 4 mars 1875, après la mort de Numa Boucoiran et conserva ce poste jusqu'à la fin de l'année 1880. En mars 1855 il devint également professeur de dessin au lycée de la ville : il y restera jusqu'en 1886. Il fut également conservateur du musée et membre de l'académie de Nîmes.

Au lycée, Melchior Doze eut pour élève le jeune Jean Aicard. Alors qu'il s'apprêtait à quitter cet établissement, notre poète salua son maître à propos de son tableau *Magnificat* :

## MAGNIFICAT<sup>27</sup>.

Tableau de Monsieur Melchior Doze

*Magnificat anima mea Dominum  
et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.*

Ev. S<sup>t</sup> Luc. C. I.

Je vais, ô Peintre, en vers essayer de traduire  
Ce poème éternel, digne d'une autre lyre,  
Où Marie, en un chant qui jaillit de son sein  
Exalte son bonheur comme a su le redire  
Votre grandiose dessin !

Tandis que le vieux Zacharie  
Montre du geste et du regard  
La maison qui reçoit Marie  
À saint Joseph, calme vieillard ;  
Dans les murs de la pauvre enceinte  
Élisabeth la femme sainte  
En saluant la Vierge enceinte  
Ne s'incline que devant Dieu ;  
Croyant que le Seigneur lui-même  
Visite cette âme qu'il aime,  
Elle sent la Bonté suprême  
Descendre dans cet humble lieu ;

Et sous sa main la porte à demi retenue  
Dit à Marie : Entrez et soyez bienvenue !  
En son divin regard on peut voir son esprit  
Rayonner, aux accords de cet hymne connu  
Que l'Évangile nous apprend.

Et le Magnificat s'élance  
Au fond du firmament sans fin  
Avec l'éternelle puissance  
Et les ailes d'un séraphin...  
Les bras croisés sur sa poitrine,  
Resserrant l'essence divine  
Dont le doux éclat illumine  
Son âme, et son cœur attendri,  
Étreignant le Dieu qui va naître,  
La Vierge heureuse se pénètre  
De son bonheur, et tout son être  
Muet, jette un sublime cri :

Magnificat ! — « Seigneur, oh ! c'est toi qui tressailles  
Comme un enfant mortel dans mes vierges entrailles ?  
Béni sois-tu. Car l'humble est relevé par toi !  
Grâce à toi les hautains voient défaillir leurs tailles...  
Toi seul es grand ! Toi seul est Roi ! »

Et tandis que ses chants se suivent  
Trop purs pour nos accents mortels,  
Les anges déjà les écrivent  
Dans les livres d'or éternels !  
Ainsi peinte, artiste, poète,  
Puisque le Seigneur même jette  
Dans votre cœur, sur votre tête  
Du feu sacré le beau rayon,  
Louez Dieu, chantez sa Clémence !  
Marchez guidé par l'Espérance,  
Et que sur l'airain pour la France  
La Gloire grave votre nom.

<sup>27</sup> AICARD (Jean), *Journal d'un lycéen en vacances*.

Penseur, ne courbez plus votre tête féconde  
 Sous le simoun glacé qui ravage le monde,  
 Ce grand désert peuplé de douleurs et de deuils !  
 Un fleuve à vos regards surgit. Buvez son onde,  
 Et voguez... il n'a point d'écueils !

Oui, Dieu permet que sur la Terre  
 L'homme ployé sous un fardeau  
 Parcoure longtemps solitaire  
 Le long désert sans un peu d'eau.  
 Vingt fois trompé par un mirage  
 Il chancelle et perd tout courage,  
 Mais soudain le but du voyage  
 Apparaît, et le faible est fort !  
 Car il ne va plus par ces sables  
 Où les hommes sont redoutables  
 Plus que les bêtes formidables...  
 Car il est vainqueur de la Mort !...

Chemin du Golgotha ! chacun doit te connaître,  
 Chacun doit, à chaque pas, comme le divin Maître,  
 Lutter, pleurer, saigner ; invoquer l'Éternel !  
 Celui qui tombe ainsi, faible, mourant peut-être,...  
 Soudain se relève immortel !

Nîmes 15 Juillet.

De 1861 à 1879, il exposa au Salon de Paris. En 1872, Jean Aicard, qui faisait la chronique du Salon pour la toute jeune *Renaissance littéraire et artistique* dont il était la cheville ouvrière, lui rendit un bel hommage : « je remarque un tableau de M. Doze ; c'est le couronnement de la Vierge auquel assis-

tent la famille de Marie et celle de Jean-Baptiste. M. Doze a exécuté en grand cette peinture dans l'église de Saint-Gervasy. M. Doze appartient à la race des artistes convaincus, sincères et patients qui vont droit dans la vie qu'ils aiment, en dépit de la mode et du goût du jour. Cette invincible foi et ces luttes sont plus que respectables, et elles s'imposent à notre admiration ; si le sujet de ce tableau ne sait plus toucher notre génération, le talent et le courage du peintre nous touchent toujours. Les attitudes des personnages du tableau de M. Doze n'ont rien de banal ; elles ne sont pas imitées ; c'est même la première fois que le sujet avait été ainsi compris et exécuté.<sup>28</sup> »

Il fit également des envois au Salon de la Société des artistes français à Paris (1861, 1863, 1872 notamment), ainsi qu'à Montpellier, Marseille, Nîmes, Lyon, etc. : dans toutes ces expositions, il obtint de nombreuses médailles et distinctions.

Il mourut à Nîmes le 10 avril 1913. Une rue de la ville porte son nom. Il était commandeur de l'ordre de Saint-Sylvestre, officier des palmes académiques (10 janvier 1872) et officier de l'Instruction publique (31 décembre 1878).

Melchior Doze ne céda jamais aux sollicitations de la Capitale : il préféra rester dans la ville où il s'était formé. Artiste modeste, il puisa surtout dans sa foi religieuse son inspiration artistique : « Notre illustre collègue exerça son art avec l'amour et le respect d'un véritable sacerdoce, tant était grande dans son esprit la passion du pur idéal religieux !<sup>29</sup> »

<sup>28</sup> *La Renaissance littéraire et artistique*, 1<sup>re</sup> année, numéro 11, 6 juillet 1872, « Salon de 1872 », page 82, colonne 1.

<sup>29</sup> *Bulletin du Comité de l'art chrétien, diocèse de Nîmes*, tome X, n° 69, 1913, « L'œuvre de Melchior Doze », page 311.

## NOTES BIOGRAPHIQUES SUR QUELQUES CONDISEIPLES

L'histoire ou les papiers de notre écrivain ont retenu les noms de quelques condisciples de Jean durant ses années à Nîmes.

La plupart firent de belles carrières, dans la haute fonction publique, l'armée, les affaires, ou comme médecins, pasteurs, avocats, professeur ou écrivain. Plusieurs d'entre eux participèrent également à la vie politique locale.

### Arnaud (Henri) préfet

Né à Nîmes le 13 août 1848 dans une famille protestante de la ville, Jean-Louis-Henri Arnaud fit ses études secondaires au lycée de la ville où il rencontra Jean Aicard, né comme lui en 1848. Après des études de droit, il débuta comme avocat, mais préféra rapidement la carrière préfectorale : nommé conseiller (15 janvier 1878) puis secrétaire général (25 juillet 1878) de la préfecture des Hautes-Pyrénées, puis de la préfecture du Tarn (1882), il fut promu sous-préfet de Castres (21 octobre 1883) et de Brest (14 novembre 1886). On le trouve ensuite préfet des Hautes-Alpes (4 août 1888), du Lot (24 mai 1889), du Cher et de Saône-et-Loire (16 novembre 1895), du Finistère (16 juillet 1898), de l'Hérault (26 septembre 1899), de la Manche (1905-1906).

Il se retira à Orange, auprès de sa fille Angèle épouse de Jean Boissier, docteur en droit et président du tribunal de la ville, mais aussi homme de lettres. Il y mourut le 12 mai 1915. Il était officier d'académie (12 avril 1880), chevalier de la Légion d'honneur par décret du 6 janvier 1890 rendu sur le rapport du mi-

nistre de l'Intérieur, officier de l'Instruction publique (1891) et chevalier du Mérite agricole.

### Arnaud (Jules) « modeste fonctionnaire »

Après des décennies de silence, Jules Arnaud reprit contact avec Jean Aicard à l'occasion de son élection à l'Académie française. Le nouvel académicien, tout ému de ces retrouvailles, s'empressa de lui répondre.

Né à Nîmes le 26 mai 1849, Casimir-Hippolyte-Jules était fils d'un négociant originaire d'Aigues-Vives (Gard) ; il mourut dans sa ville natale le 27 juillet 1928. Il n'a aucune parenté avec le préfet Henri Arnaud.

Il écrivit de nouveau à son ancien condisciple le 5 janvier 1910, d'une part pour le féliciter de son discours de réception à l'Académie et, d'autre part, pour lui annoncer que l'association des anciens élèves du lycée de Nîmes serait très honorée de le compter parmi ses membres. Il lui révéla également qu'il n'était qu'un modeste fonctionnaire, mais aussi un passionné de cheval, voire un poète... « un peu trop cavalier » :

À CHEVAL ! <sup>30</sup>

Au grand soleil, ou bien, sous le rude mistral,  
C'est joyeux passe-temps de courir, à cheval,  
À fond de train, là-bas, dans les grandes prairies  
Du Cailar, ou, plus loin, vers les Saintes-Maries.  
On n'y a pas, hélas ! d'élégante monture,

<sup>30</sup> Coupure de journal jointe à la lettre autographe signée écrite le mercredi 5 janvier 1910 par Jules Arnaud à Jean Aicard, 4 pages, sur papier grand deuil conservée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 201.

À la taille imposante, à la brillante allure !  
 Bien que ses sauts, parfois, soient fort à redouter,  
 Du simple Camarguais il faut se contenter.  
 Ce rustique animal est sauvage, rétif,  
 Ombrageux, timoré, sournois, vindicatif !  
 Il mord, il rue, se cabre et, sur vous, méchamment,  
 Se renverse et se roule, aussi, rageusement !!  
 Pour comble, il est petit !!! Mais, après tout, qu'importe !  
 Si longtemps, très longtemps, vaillamment il vous porte.  
 Or, du matin au soir, souvent on reste en selle ;  
 On galope, on s'agite, on s'échauffe, on ruisselle,  
 En vrai méridional, bruyant, exubérant,  
 Riant, gesticulant, grondant, vociférant.  
 Dans les vastes marais on poursuit les taureaux ;  
 On force les renards, les lièvres, les perdreaux...  
 Puis, près du Rhône, on souffle ; on y peut écouter  
 Sur leur ton continu les cigales chanter...  
 On va caracolier devant les jolies filles,  
 En Arles, à Martigue, Aigues-Mortes, Saint-Gilles...  
 . . . . .  
 Tout cela c'est, vraiment, presque plaisirs de Roi.  
 Cavaliers, mes amis, j'en jure ! Par ma Foi !!

### **Bauquier (José)** **chartiste**

José Bauquier est connu par quelques lettres qu'il écrivit à son ancien condisciple Jean Aicard entre août 1865 et mars 1870, dans lesquelles il manifeste essentiellement un manque de goût pour les études et la vie : devenu très jeune orphelin de père, il était en effet sans appuis dans l'existence et devait accepter de petits emplois de maître d'étude pour financer sa scolarité.

Marie-Joseph Bauquier, dit José, naquit le 2 janvier 1849 à Uzès (Gard), où son père, d'abord avocat, avait acquis un office notarial. Mais il mourut le 2 juillet 1849, laissant une veuve et quatre enfants nés entre 1836 et 1849 : José, le dernier-né, n'était âgé que de six mois.

Bachelier et licencié ès-lettres, il débuta dans l'enseignement à Paris. Chartiste, il devint conservateur de la bibliothèque de Nîmes, mais il mourut dans cette ville le 20 avril 1881.

Il a laissé deux petites publications : *Les Provençalistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, lettres inédites de Sainte-Palaye Mazaugues, La Bastie, etc.*, Paris, Jean-Claude Maisonneuve et C<sup>ie</sup>, 1880, in-8°, 68 pages ; et *Bibliographie de la Chanson de Roland*, Paris, Friedrich Vieweg, Albert Franck, 1877, in-8°, 24 pages.

En juillet 1865, avant le départ en vacances d'été, Jean Aicard lui dédia un poème :

### **XVI** **COMMUNION<sup>31</sup>.** **À J. Bauquier.**

Il est de ces choses étranges,  
 José, que l'on ne comprend pas ;  
 Secrets des démons ou des anges,  
 Elles nous troublent ici-bas.

Hier, je traversais les ténèbres,  
 Roulant sur un chemin de fer ;  
 Je voyais des formes funèbres  
 Se mouvoir ou courir dans l'air.

<sup>31</sup> AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, pages 37-38.



Plus noir encor que la nuit noire,  
Un long nuage en ce moment  
S'avavançait comme un promontoire  
Sur l'abîme du firmament.

Çà et là mes yeux sur la terre  
Distinguaient de vagues blancheurs,  
Et dans le ciel avec mystère  
Se voilaient aussi des lueurs.

Dans les ténèbres des cieus mornes  
Brillait mieux mon âme de feu,  
Et, sous l'obscurité sans bornes,  
Je sentais resplendir un Dieu !

Ô joie ! ô splendeur inouïe  
De la profonde obscurité,  
Perle précieuse enfouie  
Au sein de cette immensité !

Ô palpitation ! Vertige !  
Bonheur du mortel qui va seul  
S'ensevelir dans le Prodige  
En prenant la nuit pour linceul !

Je contemplais ma mère absente,  
Et j'entendais mon père mort  
Parler d'une voix caressante :  
J'étais grand, calme, — j'étais fort !...

Frissonnant, je m'écriais : « j'aime ! »  
Je pleurais de doux pleurs ; j'aimais ;

J'aimais Tout et l'Inconnu même,  
Et toi, frère, plus que jamais !

Juillet 1865. Lycée de Nîmes.

**Bayet (Charles)**  
**haut fonctionnaire**

Voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 34, 15 juin 2021, pages 293-308.

**Bourguet (Edmond)**  
**médecin**

Fils de Jules Bourguet, pasteur protestant originaire de Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard) et établi à Vic-le-Fesq (Gard), Edmond Bourguet (1847-1934) fit des études médicales à Montpellier et obtint son doctorat en 1875. Interne des hôpitaux de Lyon, il exerça ensuite son art à Lasalle (Gard) puis à Sommières (Gard). Il était officier de l'Instruction publique (1909) et chevalier de la Légion d'honneur (1932).

**Clausonne (François de)**  
**fonctionnaire et publiciste**

Né dans une famille protestante, petit-fils d'un avocat devenu président de la cour d'appel de Nîmes et fils d'un avocat, Gustave-Félix-François Fornier de Clausonne, né à Nîmes le 29 décembre 1850, fit également des études juridiques, jusqu'au doctorat (1875). Son frère Alfred (1864-1908) était ingénieur civil des Mines.

François de Clausonne fit une petite carrière dans l'administration préfectorale : conseiller (septembre 1876) puis secrétaire

général (décembre 1877) de la préfecture du Gard, sous-préfet de Verdun (mai 1882), conseiller à la préfecture de la Seine (mai 1885).

Il fut également très actif à la direction du quotidien *Le Temps* : membre du conseil de surveillance depuis 1913, il devint ensuite membre du conseil d'administration et le demeura jusqu'à son décès à Paris le 4 mars 1933.

Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur par décret du 10 août 1899 rendu sur le rapport du ministre de l'Intérieur.

Il a laissé deux ouvrages juridiques : *De la perte des droits civils à la suite de condamnations judiciaires*, Paris, imprimerie Émile Donnaud, 1872, in-8°, 63 pages, thèse de licence de droit, Paris, 5 août 1872 ; *Du prêt à la grosse et des assurances maritimes*, Paris, François Pichon, 1875, in-8°, 348 pages.

### **Dussaut (Émile)** **garde général des Eaux et Forêts**

Petit-fils et fils de pasteurs de l'Église réformée, Armand-Auguste-Émile Dussaut naquit à Saint-Hippolyte (Gard) le 17 juin 1848. À l'issue de ses études secondaires au lycée de Nîmes, il fut admis à l'École forestière par arrêté ministériel du 7 octobre 1868. Il acheva sa carrière comme garde général des Eaux et Forêts en février 1910. Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 9 juillet 1921 rendu sur le rapport du ministre de la Guerre en qualité de chef de bataillon aux services spéciaux du 18<sup>e</sup> Corps.

### **Espérandieu (Édouard)**

Édouard-Eugène Espérandieu est issu d'une famille originaire de Serviers et de Labaume, deux villages du Gard aujourd'hui réunis. Il naquit à Serviers le 3 mai 1846.

Élève remarquablement doué, il fit de brillantes études secondaires au lycée de Nîmes et eut son heure de gloire à la fin de la classe terminale, en juillet 1864, en remportant, au concours général de tous les lycées de France, le premier prix, ou prix de l'Empereur, pour le discours latin.

Par arrêté du 20 août 1866, il fut admis avec le sixième rang à l'École normale supérieure, section des lettres, mais il mourut à Serviers le 10 juillet 1868.

### **Espérandieu (Ernest)** **expert-géomètre**

Ernest Espérandieu est né dans une famille d'agriculteurs originaires de Saint-Dézéry, installés ensuite dans le village voisin de Brignon (Gard).

Ernest-Pierre Esperandieu y vit le jour le 27 novembre 1845. Après ses études au lycée de Nîmes, il fit une formation d'expert-géomètre, probablement chez le maire de la commune de Brignon, exerçant lui-même cette profession, et dont il épousa la fille Rosalie-Mathilde. Il devint un expert réputé auprès des compagnies d'assurances. Après une longue carrière, il mourut en mars 1922 :

M. Ernest Espérandieu. — On nous écrit de Nîmes :

Dimanche dernier, de nombreux parents et amis ont accompagné à sa dernière demeure (Brignon-Gard) M. Espérandieu, expert bien connu de la région.

Dans l'affluence, on remarquait des représentants de l'inspection, de l'expertise et des agences des Compagnies d'assurances.

Il meurt à 77 ans, après avoir fidèlement mis ses services à la disposition de ces dernières pendant 50 années.

Joint à la connaissance approfondie du métier, le sens affiné du règlement, un coup d'œil sûr, le plus habile tour de main en avaient fait un des Maîtres de l'expertise. Avec cela, son impartialité lui a toujours valu la reconnaissance des sinistrés.

Longtemps ont fait l'admiration de tous, sa sereine égalité d'humeur, sa verdeur et son activité extraordinaires, mais ses derniers jours avaient été assombris par des deuils cruels<sup>32</sup>.

Il était officier de l'Instruction publique (mars 1911).

### **Gazagne (Maurice)** **médecin et conseiller général**

Maurice Gazagne est issu d'une famille de notables de Remoulins (Gard) très engagés dans la politique locale. Son oncle Ferdinand (1815-1895), notaire, fut maire de Remoulins, conseiller général, vice-président du conseil général et sénateur du Gard (1879-1885), siégeant à la gauche républicaine. Son frère Amédée, né en 1851, siégea également au conseil général du Gard.

Maurice-André-Joseph Gazagne, né à Remoulins le 30 novembre 1847, fit de bonnes études au lycée de Nîmes puis à la faculté de Médecine. Il soutint sa thèse en médecine à Paris en 1872 et exerça dans sa ville natale jusqu'à son décès le 21 août 1900. Il entra également au conseil général.

### **Gébelin (Jacques)** **géographe et historien**

<sup>32</sup> *L'Argus, journal international des assurances*, 46<sup>e</sup> année, n° 2178, 12 mars 1922, « Nécrologie », page 163, colonnes 1-2.

Issu d'un milieu modeste, Jacques Gébelin, né à Nîmes le 5 novembre 1848, fit toutefois d'excellentes études au lycée de sa ville natale. Élève de l'École normale supérieure, il réussit l'agrégation d'histoire en 1872 et un doctorat ès-lettres en 1882.

Il débuta comme professeur d'histoire, affecté successivement au lycée de Rennes (1872-1873), au Prytanée militaire de La Flèche (1873-1878), au lycée d'Angoulême (1878-1880) et au lycée de Bordeaux (1880-1883).

Il passa ensuite maître de conférences à la faculté des lettres de Bordeaux (1883), professeur adjoint chargé du cours de géographie (1886), puis professeur titulaire.

Membre de la Société de géographie commerciale de Bordeaux, il fut rédacteur en chef de son *Bulletin* depuis 1882. Directeur général des cours de la Société philomathique de Bordeaux.

Collaborateur de *La Gironde*, il rédigea des articles de critique historique pour son supplément littéraire. Il collabora également à la *Revue de l'Instruction des jeunes filles de Bordeaux*, où il publia un « Précis d'histoire générale ».

Mais il mourut presque subitement le 15 septembre 1898, âgé d'à peine cinquante ans, laissant une veuve et trois enfants encore jeunes. Son fils aîné, François (1884-1956), chartiste et professeur d'histoire de l'art, sera également bibliothécaire du palais de justice de Paris et de la Cour de cassation.

Jacques Gébelin a laissé d'intéressants ouvrages, principalement pédagogiques :

*Étude sur le recrutement des armées pendant les périodes mérovingienne et carlovingienne*, La Flèche, 1879, in-8°.

*Histoire des milices provinciales (1688-1791). Le tirage au sort sous l'ancien régime*, Paris, librairie Hachette et C<sup>ie</sup>, 1882, grand in-8°, iv-295 pages ; thèse pour le doctorat ès-lettres.

*Quid rei militaris doctrina renascentibus litteris antiquitati debuerit*, Bordeaux, imprimerie Gustave Gounouilhou, 1881, in-8°, 62 pages ; thèse complémentaire.

*Les Milices provinciales de Nîmes, d'après les archives nîmoises, le tirage au sort à Nîmes au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Nîmes, André Catélan, collection « Petite bibliothèque de Nemausa », 1886, grand in-8°, 56 pages.

« Une grande industrie du Bas-Quercy. Les Chapeaux de paille de Sept-fonds et de Caussade », *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, 4 novembre 1895.

*Éléments de géographie de la France, à l'usage des écoles normales primaires*, 1/ Paris, Georges Masson, 1887, in-16, 143 pages. Paris, Georges Masson, 1892, in-16. Nouvelle édition revue par Marcel Marion, Bordeaux, 1899, in-16.

*Éléments de géographie. France et colonies françaises*, nouvelle édition, Paris, Georges Masson, 1892, in-16, 216 pages. Nouvelle édition, revue par Marcel Marion, Bordeaux, Féret et fils, 1899, in-16, 220 pages.

*Éléments de géographie. Europe*, Paris, Georges Masson, 1888, in-16, 143 pages. Paris, Georges Masson, 1890, in-16, 171 pages.

*Éléments de géographie. Généralités. Asie, Afrique, Amérique, Océanie*, Paris, Georges Masson, 1889, in-16, 142 pages. Paris, Georges Masson, 1891, in-16, 180 pages. Nouvelle édition, revue et augmentée, par Marcel Marion, Bordeaux, Féret et fils, 1899, in-16, 109 pages.

*Les Limites géographiques du climat tempéré*, communication faite au congrès national des sociétés françaises de géographie, le 6 août 1895, Bordeaux, Féret et fils, 1896, in-8°, 10 pages, carte.

*La Terre : l'Amérique*, nouvelle édition revue et augmentée par Marcel Marion, Bordeaux, Féret et fils, 1899, in-16, 107 pages ;

éléments de géographie, enseignement secondaire, programme de 1890, classe de quatrième classique.

## Guiraud (Paul)

**auteur dramatique, romancier, journaliste**

Paul-Louis Guiraud naquit à Saint-Ambroix (Gard) le 6 novembre 1851 et mourut à Roquedur (Gard) le 18 septembre 1909 ; il fut enterré au cimetière protestant de Nîmes le 20 septembre 1909.

Il fit ses études secondaires au lycée de Nîmes, quelques années après Jean Aicard.

Sa scolarité secondaire à peine terminée, il prit en 1870 un engagement volontaire au 31<sup>e</sup> régiment de ligne pour la durée de la guerre franco-allemande ; libéré à l'armistice, il ne prit pas part aux combats de la Commune. De 1872 à 1873, il fit un long voyage en Angleterre. À son retour, en mai 1873, il contracta un second engagement volontaire dans l'infanterie de marine. C'est là qu'il écrivit sa première pièce, *Devoir et Patrie*, un drame en deux actes joué en 1874 à Paris au théâtre... du *Bastion* 10, proche de la porte de Vincennes, où son bataillon était caserné. En 1875, il partit avec sa compagnie à Saïgon (Cochinchine) : il en rapporta de nombreuses notes qu'il utilisa dans son roman *Le Caporal Grandrigny*. À son retour, bien que proposé pour un avancement flatteur, il préféra le retour à la vie civile.

Revenu dans sa région natale, il collabora alors à plusieurs publications littéraires à Nîmes et Marseille, signant notamment du pseudonyme *Maxence Parabère*.

Il débuta principalement au théâtre avec :

— *Jacques Gendray*, comédie en trois actes et en prose ; 1/ Marseille, théâtre du Gymnase, 6 mai 1882 ; Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1882, in-8°, iv-91 pages ;

- *Miss Bella*, comédie en quatre actes, non représentée ;
  - *Pierre de Rives*, comédie en quatre actes, en prose ; 1/ Marseille, théâtre du Gymnase, 1884 ;
  - *La Mie du Béarnais*, opérette en trois actes, musique de Charles Solié ; 1/ Reims, Grand-Théâtre, 1884 ;
  - *Un Entresol orageux*, vaudeville en un acte ; 1/ Avignon et Nîmes, au théâtre d'Été ;
  - *Le Divorce de Camilot*, un acte, non représenté.
- Il s'adonna ensuite au roman :
- *Trottoirs et Salons, lettres fantaisistes*, Marseille, librairie Marseillaise, 1884 ;
  - *Comment on devient duchesse*, Paris, Édouard Dentu éditeur, 1886, in-16, VIII-212 pages ; préface d'Horace Bertin, volume de contes et de nouvelles ;
  - *Le Caporal Grandrigny, 6<sup>e</sup> marsouins*, dédié au général Bossant, inspecteur des troupes d'infanterie de marine ; Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1888, in-18, iv-326 pages ; Paris, librairie Mondiale, 1907, in-16, iv-330 pages, figures ;
  - *La Vocation de Lolo*, Paris, Georges Charpentier et Eugène Fasquelle éditeurs, 1894, roman dédié à Émile Zola, son premier parrain à la Société des gens de lettres ;
  - *Sa Femme*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1896, in-18, VII-260 pages ; roman dédié à Alphonse Daudet, son second parrain à la Société des gens de lettres ; roman distingué par le prix de Jouy de l'Académie française ;
  - *La Conversion de Gaston Ferney, roman spirite dédié à Jean Aicard*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1897, in-18, XII-283 pages ;
  - *Maître Claude Delarche, avocat*, Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1900, in-16, VIII-305 pages ;
  - *Pom-Prune, roman contemporain*, Paris, Albin Michel éditeur, 1905, in-16, 333 pages, prépublié en feuilletons dans le

*Gil Blas* ;  
etc. ;

tout en maintenant une collaboration active avec la presse parisienne et provinciale : la *Chronique parisienne*, le *Petit Marseillais*, le *Petit Nîmois*, le *Petit Républicain du Midi*, l'*Écho du Midi*, etc.

En 1892, il fonda la *Chronique mondaine*, un journal littéraire et artistique. Il était également le propriétaire du célèbre *Café Peloux* à Nîmes.

Il habitait l'hiver à Nîmes, 4, rue Bourdaloue et passait l'été à Roquedur, dans les Cévennes, où son épouse avait une propriété familiale.

Il était membre de la Société des Gens de lettres et officier de l'Instruction publique.

Son fils unique, *Edmond-Henry Guiraud*, né à Marseille le 22 mars 1879 et mort à Roquedur le 18 avril 1961, commença sa scolarité secondaire au lycée de garçons de Nîmes et l'acheva au lycée Henri-IV à Paris ; il étudia ensuite le droit à la faculté de Paris et suivit les cours de l'École des sciences politiques. Il fut un auteur dramatique à succès jusqu'aux années trente et un chroniqueur apprécié. Sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, conservateur du musée d'Ennery. Officier de la Légion d'honneur, croix de guerre 14-18.

Leurs chemins ayant divergé, Paul Guiraud reprit contact avec Jean Aicard en décembre 1892, alors qu'il venait de fonder son journal *La Chronique mondaine* :

[...].

Vous ne vous souviendrez pas de moi, vous — et il est logique que le nom de Paul Guiraud ne vous dise rien, mais là, rien ! Et



cependant avec de nombreux camarades, il répondit jadis à votre « Appel aux lycéens de Nîmes pour secourir la Pologne ».

Il y a longtemps de cela ! Depuis Paul Guiraud a bien figuré dans la collaboration de « La Chronique parisienne » de Pierre Valaque, dont vous étiez aussi. Il a bien publié quelques romans qu'Ollendorff édita : *Le Caporal Grandrigny* — il a bien fait représenter quelques comédies au Gymnase... de Marseille, etc. etc.

Il vaut mieux que je vous dise tout de suite ce que vous demande ce Paul Guiraud — de Nîmes !...

Il vient de fonder un journal littéraire et artistique — un journal qui voudrait s'orienter vers un public choisi, délicat, assez fermé généralement aux tentatives du genre de celle que « La Chronique mondaine » entreprend — courageusement, et il vient bien franchement vous demander votre concours et votre appui.

Nous avons déjà bon nombre d'adhésions — les encouragements nous arrivent de toutes parts. Émile Zola est avec nous, Paul Bourget est avec nous, d'autres, des jeunes, aussi : Adolphe Chenevier, Félix Frank, Ch. Fuster, Jean Madeline, etc.

Voulez-vous, mon cher condisciple, vous joindre à nous ? nous porter l'appui de votre nom et de votre plume si alerte, chère et admirée par notre Midi ensoleillé<sup>33</sup> ? [...].

Notre écrivain prit donc l'habitude d'adresser ses romans à Paul Guiraud, qui en rendait compte dans son journal.

En janvier 1905, écrivant un article sur *Le Père Lebonnard*, Guiraud le fit précéder d'une très intéressante page de souvenirs du lycée de Nîmes :

<sup>33</sup> Jeudi 15 décembre 1892, lettre autographe signée de Paul Guiraud à Jean Aicard, 3 pages, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 23 ; le texte cité est pris aux pages 1-2.

« En ce temps-là, la Pologne n'était pas heureuse »... et le Lycée de Nîmes, sous le provisorat de M. Quénault des Rivières, disputait triomphalement le *prix de l'Empereur* à tous les Lycées de France et de Navarre !

C'était en 1863, l'époque héroïque des Gébélins Jacques, des Espérandieu Édouard, des Charles Bayet et *tutti quanti*, dont les palmarès universitaires ont précieusement consigné les noms et les anciens élèves de notre ancien lycée — c'est ça qui ne nous rajeunit pas ! — gardé l'ineffaçable souvenir. On nous les avait tant donnés en exemple après chaque distribution des prix, ces champions des Concours généraux, tant louangés, vantés, enviés, autour de la table familiale, sous la lampe paisible, que les années ont pu blanchir nos têtes et rider nos fronts sans ternir dans nos vieilles mémoires l'éclat de leurs noms ceints de lauriers. À cette époque, on ne truquait pas !

Et j'entends toujours la pauvre mère d'un de mes amis qui voulait faire de lui un ingénieur ou un pasteur — rien n'existait pour elle entre cette carrière et ce ministère — lui dire de sa petite voix émue et caressante quand même : « Tu vois, cette année encore, tu n'as pas eu de prix !... Regarde Gébélins (Jacques), Espérandieu (Édouard) et Charles Bayet, pourtant !... » Ce qui ne l'empêchait nullement de l'embrasser avec tendresse le soir, en bordant la couverture de son petit lit. Car, dans le fond, pour une maman, que son fils ait ou n'ait pas de prix, c'est toujours son fils, n'est-ce pas ? toutes les couronnes et les livres à tranches dorées de la terre ne changent pas un cœur maternel !...

Cependant, pour être juste, je dois qu'une circonstance des plus imprévues fit voiler un jour le rayonnement que cette trinité de « piocheurs » enragés projetait sur la cour des *grands* et des *moyens* et qu'elle faillit endommager leur auréole !

Une cigale chanta, une vraie cigale de Provence ! Il n'en fallut pas davantage pour distraire à son profit l'attention de tous



les élèves, hypnotisés jusqu'alors par les succès des trois héros légendaires, et, ravis d'entendre son chant, évocateur de grand soleil et de liberté, ils l'écoutèrent d'abord avec recueillement, puis l'âme émue, ils suivirent son vol au-delà des murs sombres et lourds de la bastille universitaire, vers le pays où elle les entraînait sur ses ailes d'or.

La cigale, c'était Jean Aicard : sa chanson, la première pièce de vers, je crois bien, qu'il ait signée, étant encore sur les bancs du Lycée.

Le proviseur, M. Quénault des Rivières ne plaisantait pas avec la discipline militaire qui régissait alors le Lycée impérial. Ce fut lui cependant qui permit à Jean Aicard de faire circuler sa poésie dans toutes les *Études* et de recueillir l'obole qu'elle réclamait à tous nos condisciples pour secourir la Pologne en deuil, opprimée par le Tzar Alexandre II. — D'ailleurs, à cette époque lointaine, les Russes n'étaient pas encore nos « amis et alliés »<sup>34</sup> !

### **Guiton (Charles) de Guernesay (Angleterre)**

Charles Guiton fut, à Nîmes, un élève singulier puisqu'il était né à Saint-Clément (île de Jersey, Royaume-Uni) en 1848. Son père, Philippe Guiton (1820-1883), pasteur méthodiste né et décédé à Saint-Hélier (île de Jersey, Royaume-Uni), effectua plusieurs missions en France. En 1859 il vint à Nîmes et y demeura deux années : Charles fréquenta donc le lycée de la ville durant les années scolaires 1859-1860 et 1860-1861. Il semble être retourné ensuite dans les Îles anglo-normandes car on perd totalement sa trace en France.

<sup>34</sup> *La Chronique Mondaine Littéraire et Artistique*, 14<sup>e</sup> année, samedi 21 janvier 1905, page 1, colonnes 1-3.

Deux frères de Charles, Jean-Albert (1851-1874) et Jules (1853-1929) furent également pasteurs.

### **Jalabert (Henri) médecin**

Henri-Jules-Denis Jalabert naquit le 16 novembre 1847 aux Mages (Gard) où son père était pasteur. Après de bonnes études au lycée de Nîmes, il se fit médecin, s'installa à Blida (Algérie) et s'y maria. Son fils Louis (1883-1933) soutint également sa thèse de médecine à la faculté de Montpellier en 1908 et fit carrière à Alger.

### **Lamarche (Numa) pasteur de l'Église réformée de France**

Numa Lamarche, né le 4 avril 1847 à Barre des Cévennes (Lozère) où son père était percepteur des contributions directes, fit, après ses études secondaires au lycée de Nîmes, carrière comme pasteur de l'Église réformée de France jusqu'à son décès le 25 décembre 1919 à Nègrepelisse (Tarn-et-Garonne).

### **Lamoureux (Fernand) industriel en pétrole**

Louis-Fernand Étienne dit Lamoureux, né à Nîmes (Gard) le 3 août 1848, s'y maria tardivement le 25 juillet 1905. Il fit carrière dans sa ville natale comme industriel, négociant en pétrole.

Au lycée de Nîmes, Jean Aicard lui dédia ce poème :

## À MON AMI LAMOUROUX F. <sup>35</sup>

*Qui legitis flores et humi nascentia fraga,  
Frigidus, ô pueri, fugite hinc, latet anguis in herba.*

[Virgile, *Églogue* III]

Fleur Flétrie !

I.

Enfants ! — on vous a dit que les fleurs n'ont pas d'âme,  
Qu'à l'homme seul Dieu donne un peu de cette flamme  
Qui fait notre idéal, et qui nous rend si beaux !  
N'y croyez pas toujours : nos destins sont égaux,  
Et l'insecte et l'oiseau, comme la fleur qui brille,  
Vivent croyez-moi bien ; et sentent, comme vous  
Ces élans de bonheur qui vous semblent si doux,  
Ces bruissements d'amour, derrière la charmille,  
Comme tu sens ton rêve, ô belle jeune fille !

Tenez : c'était un jour — d'hiver, où tout rêveur,  
En égarant mes pas j'égarais mon humeur  
Dans les champs ; — mais voilà qu'à ma vue incertaine,  
Dans l'ombre, se présente une fleur ; — avec peine  
Elle élevait sa tige, — et moi, triste et surpris,  
Comme j'aime les fleurs près d'elle je m'assis,  
Et je la regardai : quand sa pâle corolle  
S'entrouvrit, et la fleur m'adressa la parole :

II.

« Oh ! je vois bien, ami, que ton aimable cœur  
S'attendrit, — et qu'il croit, dit-elle, à ma douleur !

<sup>35</sup> AICARD (Jean), *Cahier vert*.

Va : puisqu'il est du moins une âme qui connaisse  
La souffrance, — que Dieu bénisse sa tendresse !  
Le Printemps me fit blanche ; — et fraîche de plaisir  
Je venais de paraître au soleil ! — à loisir  
J'admirais toute chose, et je me savais belle ;  
Zéphyre en s'enfuyant m'effleurait de son aile,  
Me regardait joyeux, sachant que je l'aimais,  
Et moi, je croyais vivre, heureuse à tout jamais !

III.

« Hélas ! Printemps s'enfuit ! la voix du vent d'automne,  
Là-bas dans la forêt où le chêne frissonne,  
Ami, ressemblait presque à celle de Zéphyr !  
À cette voix je crus comprendre son soupir,  
Et j'attendis ; — il vint ! — Sa voix douce et câline,  
Un frais souffle d'abord qui dans l'herbe badine,  
Laissa mon pauvre cœur dans un repos égal :  
Et j'allais me livrer à son souffle fatal,  
Quand je ne sais, ami, par quel instinct suprême  
J'eus peur, soudain ! — Alors, un beau lilas qui m'aime  
M'avertit que ce vent était le vent glacé  
Par qui l'arbre, la fleur, tout se sent menacé,  
Et tout meurt ! — Cependant, de ses branches solides,  
L'arbre sut m'abriter : mais les autans rapides  
En passant près de moi glacent toujours mon cœur,  
Car j'en entends la voix, et cette voix fait peur !

IV.

« Roses, et fleurs des champs qui livrez au Zéphyre  
Vos parfums ; sachez bien lorsque le vent soupire  
Qu'il est un vent trompeur qui vient en caressant,  
Mais qui ravage tout, et s'enfuit mugissant !

« Brebis, troupeau bêlant que conduit la bergère,  
Oh ! n'approchez pas tant de la rive étrangère !  
Ne vous y fiez pas : les bords en sont glissants :  
Voyez : là-bas la boue sèche des sols luisants !

« Enfants, vous qui cueillez des fleurs dans la prairie,  
Joyeux partout, pourvu que le soleil y rie,  
Enfants ! fuyez bien loin, fuyez ! un froid serpent  
S'y cache ! — on peut mourir du venin qu'il répand ! »

#### V.

Elle dit ! — pauvre fleur ! — et sa corolle blanche  
S'inclina : — relevant ce faible front qui penche  
Je la pris ; — la gardai pour mieux me souvenir,  
Et je crus à la vie en la voyant mourir !

Nîmes, 15 Mai 63.

### **Maruéjol (Gaston)** **avocat, homme politique, historien local**

Jacques-Antoine-Gaston Maruéjol — et non pas Marvejol comme ce patronyme a parfois été orthographié — naquit à Nîmes le 6 novembre 1847, dans une famille protestante établie là depuis plusieurs générations. Après des études de droit, il s'installa comme avocat au barreau de sa ville natale. Il participa à la guerre franco-allemande de 1870 en qualité d'officier des forces mobiles du Gard.

Outre sa carrière d'avocat, il s'investit dans la politique locale : conseiller général du Gard pour le canton Nîmes I (1882-1912) ; premier adjoint au maire de Nîmes puis maire (juin

1885-1888). Il privilégia l'action culturelle en faveur des musées et des théâtres ; il ouvrit des écoles primaires pour les filles.

Il s'intéressa également à l'histoire et l'archéologie locales, notamment au sein de l'académie de Nîmes qu'il rejoignit en 1895 et présida en 1909 :

Né dans un de ces jardins que longeaient autrefois les eaux de la Fontaine de Nîmes, c'est là qu'il apprit à chérir la terre natale dont il refusa toujours de se déraciner. Son amour devint plus passionné quand le Lycée lui eût enseigné les fastes de notre antiquité latine, le lien qui unissait la Tourmagne au Capitole. Nîmes lui apparut comme la cité de prédilection, le lieu, saint entre tous, par ses monuments, et ses souvenirs, et sa source mystérieuse surgissant au gouffre qu'emplissent les garrigues. Jeune encore il se consacrait à son culte. Il fondait, en 1883, la revue *Nemausa* dont il emprunta le nom à la belle nymphe de Pradier<sup>36</sup>.

Il collabora enfin au *Midi* et dirigea la revue *Nemausa*.

Il mourut à Nîmes le 30 janvier 1912. Officier d'académie (1<sup>er</sup> janvier 1885).

#### Liste des publications de Gaston Maruéjol

*Nemausa*. — En 1883 : « Imbert Pecolet et l'ancienne école de Nîmes », « Le lièvre du Pont-du-Gard », « Note sur la sépulture de d'Andelot », « Les premiers aérostats à Nîmes », « Expertises d'apothicaires et petite histoire d'un registre retrouvé qui ne fut jamais perdu », « Établissement d'un potier de terre

<sup>36</sup> JOUVE (Michel), *Éloge funèbre de Gaston Maruéjol*, Nîmes, imprimerie Clavel et Chastanier, 1912, in-8°, page 2.

à Nîmes au xvi<sup>e</sup> siècle », « Barbiers anatomistes », « Matrones ou levandières », « La loge municipale à l'ancien théâtre de Nîmes », « La police municipale à Nîmes au xviii<sup>e</sup> siècle », « Amende honorable aux consuls de Nîmes au xvi<sup>e</sup> siècle », « La cueillette archéologique de 1883 à Nîmes et dans le Gard », « La mosaïque du mariage d'Admète », « Bibliographie de Nîmes et du Gard en 1883 ». — En 1884-1885 : « Suite de la cueillette archéologique », « La mosaïque d'Endymion », « Inscriptions antiques », « Marques de potier », « Un prêtre admonesté », « Liste des corporations de Nîmes en 1767 », « Statuts des chirurgiens de Nîmes », « L'instruction obligatoire, mais non laïque, après la révocation de l'Édit de Nantes », « Cinq lettres inédites de Voltaire à MM. de Chazelles, de Nîmes ».

#### Communications à l'académie de Nîmes

27 juillet 1895, « Divinités topiques inédites de la cité de Nîmes » ; 16 janvier 1897, « Ce qu'on peut voir dans une mosaïque » ; 27 janvier 1900, « Petites glanes archéologiques nîmoises » ; 24 mars 1900, « Découvertes dans l'immeuble Martin, place de la Salamandre » ; 7 juillet 1900, « Malgoirès en Sorbonne » ; 28 juillet 1900, « Borne milliaire découverte à Aps » ; 15 juin 1901, « Le costume du commandant des pompiers à Nîmes à l'époque gallo-romaine » ; 10 mai 1902, « Explication d'un curieux cachet d'oculiste » ; 7 juin 1902, « Visite de l'aven de Polenc » ; 7 mars 1903, « Sur le cippe de Labaume » ; 16 mai 1903, « Sur un nouveau don de M. Héraut au Musée épigraphique » ; 21 novembre 1903, « Les dernières acquisitions du Musée archéologique » ; 16 janvier 1904, « Le *Sosion* de l'ensevelissement chez les Gaulois » ; 25 mars 1905, « L'oppidum de Nages » ; 25 mars 1905, « Les monnaies ibériques attribuées à Nîmes » ; 18 novembre et 16 décembre 1905, « L'inscription métrique de la cathédrale de Vaison » ; 2 juin 1906, « Le Forum de Claude à Nîmes » ; 7 juillet 1906,

« Les villes de la Gaule romaine aux i<sup>er</sup> et iv<sup>e</sup> siècles » ; 18 mai 1907, « La via Tolosana » ; 20 mars 1909, « Le quartier de Bergameau à Cavaillon et son inscription rupestre » ; 3 avril 1909, « Deux inscriptions inédites à Saint-Gilles » ; 22 décembre 1909, « Nouvelles mensurations des Arènes » ; 7 juin 1909, « Discours sur *Nîmes aux sept collines* ».

### **Maurin (Georges)** **avocat, archéologue, historien local**

Georges Maurin, issu d'une famille de juristes originaires de Vauvert (Gard) et installés à Nîmes, naquit le 28 mai 1848 à Sarrians (Vaucluse) où ses parents possédaient un domaine agricole. Il se maria à Sarrians le 15 décembre 1877 et y mourut le 16 octobre 1925.

Magistrat, il fit surtout carrière comme avocat à la cour d'appel de Nîmes.

Passionné d'histoire et d'archéologie locales, il fut élu membre résidant de l'académie de Nîmes le 27 juin 1885, puis président en 1900.

Il dirigea également la *Revue du Midi*.

En raison d'une santé déclinante, il passa membre honoraire de l'académie de Nîmes le 3 novembre 1919 et se retira dans son domaine de Sarrians. Il y mourut le 16 octobre 1925 et, le 4 mars 1928, ses confrères inaugurèrent son buste.

### **Morice (Charles)** **architecte**

Charles Morice est fils de François-Guillaume (1815-1888), un ébéniste de Tours installé vers 1840 à Nîmes où ses quatre enfants sont nés.

Charles, le troisième de la fratrie, naquit à Nîmes le 15 septembre 1848. Après ses études secondaires au lycée de cette ville, il entra à l'École des beaux-arts, promotion 1868, et obtint le diplôme d'architecte en 1878. Il devint architecte de la ville de Paris, où il s'installa, se maria et mourut le 24 janvier 1905 ; il fut inhumé au cimetière parisien du Père-Lachaise.

Avec son frère aîné Léopold (1843-1920), un sculpteur réputé, il construisit à Paris le *Monument à la République* (1883) : Charles dessina le piédestal et Léopold réalisa la statue en pierre et en bronze.

NB : il ne faut pas confondre l'architecte Charles Morice (1848-1905) avec son homonyme Charles Morice (1860-1919), écrivain et poète.

### Nicolas (Léon)

Léon-Auguste-Frédéric Nicolas, né à Valdrôme (Drôme) le 13 octobre 1848 de parents instituteurs, est déclaré « sans profession » dans son acte de mariage le 24 janvier 1872.

### Pelet (Albert) pasteur de l'Église réformée

François-Scipion-Albert Pelet naquit le 20 septembre 1846 aux Plantiers, un hameau de la commune de Saint-Marcel-de-Font-Fouillouse (Gard), où son père, Henri-Scipion (1809-1865), était « pasteur du culte protestant ». Après des études secondaires au lycée de Nîmes, il se fit également pasteur, ainsi que son frère Théodore né le 20 octobre 1849. Il fut en poste notamment à Valleraugue (Gard, 1862), Gatuzières (Lozère, 1872), Saussines (Hérault, 1878), Sommières (Gard, 1890) et Saint-Marcel-de-Fontfouillouse.

### Percy (Charles de) colonel

Charles-Étienne de Percy, fils d'un inspecteur des contributions indirectes issu d'une famille de douaniers de la Manche, né à Mercy-le-Bas (Meurthe-et-Moselle) le 21 juin 1847, fit ses études secondaires au lycée de Nîmes où il rencontra Jean Aicard :

J'ai un bon et vieil ami ; nous avons usé nos fonds de culottes, ensemble, jadis, sur les bancs d'un lycée, il y a tout près d'un demi-siècle.

Après les sacrements d'usage, nous avons choisi des carrières. Mon ami a pris la plume et la lyre, tandis que, de mon côté, j'endossais le havresac avec, au-dessous, une giberne, où, paraît-il, poussent les bâtons des maréchaux de France.

Nous avons vécu, éloignés l'un de l'autre, pendant de longues années ; mais nous nous écrivions de temps en temps.

Je l'ai retrouvé, il y a vingt-trois ans, à Paris. Aujourd'hui il est académicien et je ne suis qu'un pauvre retraité ; mais nous nous aimons toujours<sup>37</sup>.

Ayant fait choix de la carrière des armes, il s'engagea le 6 novembre 1867 au 51<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Admis le 21 octobre 1869 comme élève à l'École spéciale militaire, il en sort 106<sup>e</sup> sur 208. Il est promu sous-lieutenant le 14 août 1870, lieutenant le 1<sup>er</sup> novembre 1870, capitaine le 21 février 1876, chef de bataillon le 1<sup>er</sup> juillet 1887, lieutenant-colonel le 24 dé-

<sup>37</sup> *La Libre Parole*, 19<sup>e</sup> année, n° 6494, lundi 31 janvier 1910, page 1, colonnes 4-5 ; article intitulé « Dernières réflexions » ; le texte cité est pris à la colonne 4.

cembre 1894. Victime de *l’Affaire des fiches*, il partit en retraite le 1<sup>er</sup> juillet 1905 avec le grade de colonel. Il avait fait campagne contre l’Allemagne du 30 avril 1870 au 7 juin 1871, campagne en Afrique du 1<sup>er</sup> juin 1882 au 19 janvier 1885 et rejoint le corps expéditionnaire du Tonkin du 20 janvier 1885 au 12 août 1887. Il était officier de la Légion d’honneur par décret du 11 juillet 1896 rendu sur le rapport du ministre de la Guerre<sup>38</sup>.

Il mourut à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine) le 12 juillet 1917.

Jean Aicard lui envoya deux petits poèmes en 1888, prouvant l’admiration du poète pour l’homme d’action :

### ***ENVOI DE LA GUITARE À CHARLES DE PERCY*<sup>39</sup>**

Pierre ou Charles, mon garçon,  
Nous t’offrons un objet rare  
Et quoi ? rien... un son  
De Guitare !

Heure de nuit ou de jour,  
Tout n’est rien et moins encore.  
La haine et l’amour  
Rien sonore !

Vois ces cercles sur les flots...  
Autour du fil de la sonde

---

<sup>38</sup> Renseignements biographiques puisés au Archives nationales, site de Paris, dans le dossier Légion d’honneur de Charles de Percy.

<sup>39</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XII », chemise n° 359, pages 47-48 ; manuscrit non autographe.

Rires et sanglots  
Troublent l’onde.

Mais peut-être, ô mon ami,  
Sur la vague qu’elles plissent  
Nos chansons à l’infini  
S’élargissent.

Février 1888.

### ***À CHARLES DE PERCY*<sup>40</sup>**

Moi, je suis le bouffon macabre ;  
Toi, le héros que rien n’abat...  
J’ai donné ma guitare au soldat  
Le soldat m’a donné son sabre.

Chante donc, ô mon frère fort,  
Fais sonner le rythme et la rime,  
Cependant que je fais de l’escrime  
En tirant au mur de la mort.

Elle a des rubans sur le manche,  
Ma guitare d’un soir d’hiver ;  
Sur ton sabre on voit luire en éclair  
Ces deux mots : Ananké, Revanche.

Or moi, je fais le moulinet  
Pour mettre les tuteurs en fuite ;

---

<sup>40</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XII », chemise n° 359, pages 55-57 ; manuscrit non autographe.



Toi, mon cher, pour charmer Marguerite  
Tu mets en musique un sonnet.

Tu repinces d'une main prompte  
La corde qui pleure en riant...  
Moi, du plat de ton sabre effrayant,  
Je bats le dos rond des Géronte.

Si c'était dans nos intérêts,  
Je pourrais avaler ma lame,  
La passer au travers... de mon âme !  
Et nous ferions la quête après.

Tu peux, toi, si cela t'amuse  
Chanter ! baller en troubadour.  
Ta chanson c'est vraiment de l'amour :  
Tu m'as fait cocu de ma muse.

Sabre au poing et guitare aux doigts  
Je t'entends sans que tu le dises  
Tu sais faire avec moi mes sottises  
Mais je n'ai pas fait tes exploits.

1<sup>er</sup> mars 1888.

C'est encore à Charles de Percy que doit être rapporté le poème  
intitulé « À Charles de P. » dans le recueil *Au bord du désert* :

### À CHARLES DE P.<sup>41</sup>

Pourquoi l'as-tu quittée, ô mon cher capitaine,  
L'Afrique où le désert te rapprochait de Dieu ?

<sup>41</sup> AICARD (Jean), *Au bord du désert*, 2/1888, pages 241-244.

Où, chaque soir, fidèle à ta marche certaine,  
L'Étoile du Berger te guidait de son feu ?

Tu voyais un pays à simple grande ligne  
Comme en virent chez eux Moïse et Jésus-Christ ;  
Tu voyais reflleurir, sur les coteaux, la vigne  
Morte chez nous d'un mal qui ronge aussi l'esprit.

Tiens, nous sommes en mai : c'est la fête des roses !  
Mais il n'en fleurit point dans les cours des maisons !  
Ici, tu ne verras que de petites choses,  
D'ignobles appétits, — et jamais d'horizons.

Pourquoi reviens-tu ? — L'heure est assez mal choisie,  
Car l'action hésite, et nous ne pensons pas !  
Cœur de soldat-héros, tout plein de poésie,  
Retourne te grandir aux grandeurs de là-bas !

Ici, point d'idéal. Récompense au plus leste,  
À qui saute plus haut le plus comiquement !  
Pas un n'ose l'aveu de la foi qui lui reste !  
... Mon héros, tu reviens dans un mauvais moment.

Une fausse gaîté parade sur la scène...  
Surtout n'y parlons plus de martyr et de mort !  
Rions ! gloire au bon mot. Honneur au mot obscène...  
Les canards ont fait *couin* : le chant du cygne a tort !

Guerre à tout idéal ! Sus à l'idéaliste !  
Le pire est qu'on s'oublie, et qu'on a, par instants,  
Honte d'être soi-même et de s'avouer triste,  
Et qu'on est trivial pour être de son temps.

On a pour le talent, les vieillards et les femmes,  
Ce manque de respect dont plus d'une sourit !...  
Oh ! qui nous referra des cœurs, de grandes âmes ?  
Qui viendra terrasser l'analyse et l'esprit ?

Qui nous rendra la France avec sa gaîté saine,  
Son goût cornélien pour les efforts virils,  
Pour les pleurs généreux, pour la grandeur humaine,  
Pour la mort bien soufferte et les nobles périls ?

L'art a le geste louche et l'allure mauvaise ;  
Ce qu'on cherche n'est pas le beau : c'est le succès.  
Grace unie à la force, élégance française,  
En est-ce donc fini de ce qui fut français !

... Va, retourne, mon frère, à tes déserts d'Afrique ;  
Va voir sous son burnous, pauvre avec l'air d'un roi,  
L'Arabe au geste lent, simple comme l'antique,  
Noble, vivre et mourir dans l'orgueil de sa foi !

Va les voir, sur les rails, lorsque le train s'arrête,  
Sortir de leurs wagons, le soir, cinquante ou cent,  
Et tous, courbés, frappant le sol avec la tête,  
Vers la Mecque tournés, prier le Seul Puissant !

Va les voir faire en paix ce qu'ils croient devoir faire,  
Sans s'occuper d'un mot, ou d'un rire moqueur,  
Gravement, comme s'ils n'avaient pas d'autre affaire,  
Vaincus, que de donner un exemple au vainqueur.

Et puis, soldat, au seuil de la tente de toile,  
Avant de t'endormir, tu pourras librement  
Voir, dès l'aube et le soir, Zorah, la Belle Étoile,  
Briller, près de la lune, au bord du firmament.

## **Rouville (Amédée de)** **conseiller d'État**

Paul-Amédée-Gustave Gervais de Rouville, né à Nîmes le 5 janvier 1850, fut un excellent élève au lycée de la ville, souvent cité dans les palmarès.

Il fit carrière au Conseil d'État comme auditeur (27 janvier 1873), maître des requêtes (15 juillet 1879), conseiller d'État (22 octobre 1892) et président de section (19 janvier 1915). Il exerça aussi les fonctions de chef de cabinet du ministre des Travaux publics et du ministre de l'Intérieur (1876 et 1878) ; il entra également au conseil général du Gard.

Il mourut à Paris (7<sup>e</sup>) le 28 août 1924. Il était commandeur de la Légion d'honneur par décret du 31 décembre 1918 rendu sur le rapport du ministre de la Justice.

## **Sarradon (Paul)** **pasteur de l'Église réformée**

Paul-Séryès-Ferdinand Sarradon naquit à Gallargues (Gard) le 16 novembre 1847 où ses parents étaient instituteurs. Il fit carrière comme pasteur, notamment à Marsillargues (Hérault) et, en juillet 1906, il obtint une pension ecclésiastique pour trente-trois années de services.

## **JULES GUÉRIN-PONZIO**

Je ne saurais terminer cette évocation de la vie nîmoise de Jean Aicard sans mentionner un personnage singulier qu'il découvrit par l'entremise du providentiel Alexandre Mouttet : le

négociant en vins, mais surtout littéraire et activiste politique, Jules Guérin, dit *Ponzio*, aujourd'hui bien oublié. Il ne semble pas que notre lycéen ait eu l'occasion de le rencontrer, mais ils échangèrent quelques lettres et des vers ; et il est certain que les idées fortes et généreuses exprimées par Guérin vinrent nourrir l'esprit du jeune Jean à la fin de sa scolarité à Nîmes, dans cette période décisive où sa pensée commençait à trouver sa première expression.

Jules Guérin naquit à Aigues-Vives (Gard)<sup>42</sup> le 17 octobre 1832, dans une famille d'agriculteurs petits propriétaires fonciers. Il s'y établit négociant en vins, probablement avec son père et son frère Abraham, car, dans le recensement d'Aigues-Vives pour l'année 1876, ils résident tous trois à la même adresse, place Coutelle, et sont tous trois déclarés négociants.

Jules Guérin se consacra également à l'action politique : en juin 1870, il fut élu au conseil d'arrondissement. En octobre suivant, il était membre du Comité de la Ligue du Midi pour le département du Gard : il était donc républicain d'extrême-gauche et, en juillet 1871, il recommanda la dissolution de l'Assemblée.

La Ligue du Midi, fondée à Marseille le 18 septembre 1870 après le désastre de Sedan et la chute de l'Empire, se proposait d'instaurer un puissant effort de défense nationale et de républicaniser une administration aux mains des suppôts de l'Empire. Le jeune médecin Louis Combet s'activa pour implanter la Ligue dans le Gard et Jules Guérin devint son collaborateur le plus actif ; mais l'initiative fit vite long feu dans le Gard, notamment par défaut de soutien des municipalités et en raison

<sup>42</sup> ATTENTION ! Il y a en France quatre villages nommés Aigues-Vives : dans l'Ariège (09), l'Aude (11), le Gard (30) et l'Hérault (34).

de la trop grande division des militants républicains en clubs concurrents.

En 1871, les leaders du parti républicain dans le Gard étaient majoritairement acquis à la politique légaliste incarnée par Gambetta et l'extrême-gauche y était minoritaire et dépourvue de moyens de propagande efficaces.

La Commune de Paris fut généralement approuvée à Nîmes en ce qu'elle exigeait des franchises municipales mais les Nîmois désapprouvèrent toute menée insurrectionnelle et ne purent qu'assister à l'écrasement du mouvement parisien.

Jules Guérin rentra alors chez lui et reprit ses activités professionnelles.

Il était enfin littéraire, journaliste et membre de l'Académie poétique de France, signant ses œuvres « Jules Guérin-Ponzio » ou « Jules-Guérin Ponzio ». Il fit imprimer quelques feuilles ou plaquettes :

*Autres couplets*, Arles, imprimerie de veuve Cerf, 1859, in-8°, 4 pages ; chanson datée à la fin « Aigues-Vives (Gard), 8 Avril 1859 ».

*Couplets adressés aux habitants de Vergèze*, Arles, imprimerie de veuve Cerf, 1859, in-8°, 3 pages ; chanson datée à la fin « Aigues-Vives (Gard), février 1859 ».

*Le Chant des chasseurs des Alpes, dédié au Général Garibaldi*, Arles, imprimerie de veuve Cerf, 1859, in-8°, 3 pages ; chanson datée à la fin « Aigues-Vives (Gard), 25 juin 1859 ».

*Le Mauvais Français*, Arles, imprimerie de veuve Cerf, 1859, in-8°, 4 pages ; chanson datée à la fin « Aigues-Vives (Gard), 18 novembre 1859 ».

*Souvenir. À M. Alphonse de Lamartine*, Mâcon, imprimerie d'Émile Romand, 1860, in-8°, 4 pages.

*Garibaldi*, musique de M. Étienne Pattus, Arles, imprimerie de

Dumas et Dayre, 1861, in-8°, 4 pages ; chanson datée à la fin « Aigues-Vives (Gard), février 1861 ».

*À toi, toujours !*, Nîmes, imprimerie de Clavel-Ballivet, 1862, in-8°, 3 pages ; chanson datée à la fin « Aigues-Vives (Gard), le 22 mars 1862 ».

*Izelle, rêverie.* — *Elle a ri*, Nîmes, imprimerie de Clavel-Ballivet, sd [DL 1863], in-8°, 4 pages.

*Ode à la Pologne*, Paris, Charles Vanier libraire-éditeur, 1863, in-12, 12 pages ; ode datée à la première page « Aigues-Vives (Gard), Avril 1863 ».

*Un dragon d'aujourd'hui*, à M. Puaux, en réponse à sa brochure "Les Dragons d'autrefois", Roubaix, imprimerie d'Alexandre Lesguillon, sd [DL 1864], in-8°, 8 pages.

*Pleurs sur une tombe*, Nîmes, imprimerie de Clavel-Ballivet et Cie, 1866, in-8°, 32 pages ; à la mémoire de sa belle-sœur Marie Roux, décédée à Aigues-Vives le 20 février 1866.

*Rouget de Lisle et la Marseillaise*, Nîmes, imprimerie de Clavel-Ballivet et Cie, 1868, in-8°, 16 pages.

ainsi qu'un recueil plus important : *Les Chants du peuple*, Nîmes, imprimerie de Clavel-Ballivet, 1864, in-12, 259 pages, préface de Léon Laurent-Pichat, que Jean Aicard salua d'un poème écrit au lycée de Nîmes en mai 1865 :

### À UN POÈTE DE COMBAT<sup>43</sup>.

Puisque la vérité sublime  
Vous embrase d'un saint désir  
Et vous pousse à combler l'abîme  
Que notre siècle doit franchir ;

<sup>43</sup> AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances* (1867), IV, II, pages 90-92.

Puisque le beau nom de justice  
Fait resplendir votre drapeau ;  
Puisque vous tenez pour le vice  
Les clous tout prêts et le marteau !

Puisque vous rêvez pour la ville  
La mort des préjugés railleurs ;  
Puisque le héros qu'on exile  
A lu votre amour dans vos pleurs <sup>44</sup> ;

Puisque vous avez l'espérance  
D'admirer un nouveau soleil  
Qui ressuscite notre France,  
Ou l'illumine à son réveil ;

Acceptez mon salut de frère,  
Car je veux vous suivre au combat,  
Et porter aussi la bannière  
Qu'en vain la tyrannie abat.

Mes aînés, vous jouez un rôle  
Aussi grand que je suis petit,  
Mais sur la vôtre ma parole  
S'aiguise, et le temps me grandit.

Hier j'ai dit : salut ! au poète  
Qui nous guide vers l'avenir,  
Et fait marcher à notre tête  
Sa pure gloire de martyr.

<sup>44</sup> Le seul manuscrit autographe de ce poème, dans le recueil *Flux et Re-flux*, pages 53-55, ajoute, après ce quatrain, quatre vers non reproduits dans *Les Jeunes Croyances* : Puisque votre noble anathème / N'a foudroyé que le forfait ; / Puisque vous aimez qui vous aime / Sans haïr celui qui vous hait ;.

Aujourd'hui : salut ! aux apôtres  
Qui vont prêchant la liberté,  
Tombant les uns après les autres,  
Seuls prêtres de la charité !

Salut ! j'ai voulu vous connaître,  
Et vous dévoiler mon amour,  
Mes frères, car bientôt peut-être  
Je vais me lever à mon tour.

Oh ! puissé-je, dans la bataille  
Que j'engagerai dès demain,  
Grandir assez ma courte taille  
Pour presser vos mains dans ma main !

Nîmes, mai 1865.

Et le poète l'en remercia :

Aigues-Vives (Gard), 16 mai 1865<sup>45</sup>.

Monsieur

J'ai reçu votre aimable lettre ainsi que les vers charmants qui l'accompagnaient. J'en accepte avec plaisir la dédicace et je vous prie de croire que je suis très-sensible à cette profonde marque de sympathie et que c'est du fond du cœur que je vous envoie mes plus sincères remerciements, mes plus chaudes félicitations.

<sup>45</sup> Lettre autographe signée de Jean-Guérin Ponzio à Jean Aicard, 2 pages ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance. — Le « M. Timol » cité dans cette lettre est le médecin Timoléon Pasqualini.

Vous avez, Monsieur, la poésie facile. Usez donc votre gracieux talent au service de la cause démocratique, propagez le plus possible les idées de progrès et de liberté : là est le devoir, là seul est l'avenir. Dans nos temps de défaillances ce n'est pas trop du concours de tous les esprits généreux pour porter haut le drapeau de nos pères. C'est ainsi que M. Mouttet et M. Timol comprennent la mission du poète et ces deux natures d'élite ne sauraient se tromper.

Je serai heureux, Monsieur, que le hasard me fasse vous rencontrer un jour pour vous serrer la main. Nous vivons sous le même ciel et la chose n'est par conséquent pas impossible.

Jusque-là croyez-moi, Monsieur, bien à vous de cœur.

J.-G. Ponzio

Jules Guérin mourut à Aigues-Vives le 14 février 1891, âgé de cinquante-huit ans.

Son œuvre littéraire est inspirée par ses idées politiques et son engagement généreux en faveur de l'esprit républicain, comme le démontrent ces deux articles publiés dans la presse locale :

#### QUELQUES MOTS

SUR LA BIBLIOTHÈQUE D'AIGUES-VIVES<sup>46</sup>.

Notre époque est, en vérité, une époque bien étrange. Il ne se produit aucune œuvre d'art importante, la saine littérature est éclipsée par ces romans obscènes qui soulèvent de dégoût le cœur des honnêtes gens ; on ne perfectionne rien, on invente encore moins, et il n'y a guère d'engouement que pour les jour-

<sup>46</sup> *Le Courrier du Gard*, 37<sup>e</sup> année, n° 53, samedi 23 février 1867, page 2, colonnes 2-3.

naux à un sou. Après l'*Encyclopédie* avoir la congrégation de l'Index ; après les drames puissants de Victor Hugo, les inepties de MM. tels et tels ; partir de Montesquieu et de Voltaire pour tomber en Veuillot... triste ! triste !! triste !!!

Disons cependant que quelques hommes intelligents ont essayé de réagir contre cette déplorable tendance en publiant des œuvres sérieuses à côté de ces œuvres malsaines et en propageant l'idée de fonder dans chaque localité une bibliothèque communale. Une bonne bibliothèque est, en effet, le meilleur moyen de propager les pensées généreuses, les nobles sentiments ; c'est le creuset où s'épurent les âmes dépravées, où se retrempent les âmes fortes ; c'est, pour tout dire, le pandémonium de la morale et de la justice. Les livres sont les plus fidèles amis, les meilleurs confidents de l'homme sage, de l'artisan laborieux qui, au lieu d'aller le soir dans les tavernes se gorger de vin et d'eau-de-vie, préfère converser avec les grands génies dont la France s'honore et qui font la gloire du monde entier. On apprend de Voltaire à aimer la liberté, comme aussi à fustiger le vice et la sottise ; Arago nous fait lire dans les astres ; Louis Blanc nous raconte dans des pages émouvantes l'histoire des géants de 92, histoire d'hier, que la haine des partis s'est plu jusqu'à présent à dénaturer, et Bernardin de Saint-Pierre nous initie aux secrets de la nature. On ne peut vivre en meilleure compagnie.

Mais il ne suffit pas de fonder des bibliothèques, il faut encore savoir les organiser : de l'organisation dépend souvent le succès. À Aiguesvives, par exemple, il existe une bibliothèque, mais dans des conditions si déplorables qu'il vaudrait mieux qu'elle n'existât pas. C'est M. le pasteur qui en est le bibliothécaire. Qui l'a chargé de ce soin ? Nous n'en savons rien, et probablement il n'en sait pas lui-même davantage. Aussi en use-t-il à son gré. Dès qu'il y a des fonds disponibles, notre bibliothécaire improvisé achète des livres dont il fait choix lui-même, et

ses choix tombent toujours sur des œuvres d'une nullité complète ; de sorte qu'après dix ans et plus de cette organisation inintelligente, la bibliothèque d'Aiguesvives qui, dit-on, est riche de 1,000 volumes, possède au moins 950 romans, ou traités religieux, ou autres productions de ce genre. Vous cherchiez en vain sur ses rayons les *Pamphlets* de Paul-Louis Courier, les chefs-d'œuvre de Lamennais, l'*Histoire de France* de Henri Martin, l'*Histoire de la Révolution française*. Et ce n'est pas tout : Molière, Corneille, Labruyère, d'Alembert, Beaumarchais, Condillac, Raynal y sont inconnus. Le théâtre, l'histoire, les sciences morales et politiques, les critiques d'art, en un mot tout ce qui élève l'âme, depuis les conceptions hardies des poètes jusqu'aux recherches graves du philosophe, en est systématiquement exclu. C'est assez dire, ce nous semble, les résultats obtenus et ceux qu'on peut en espérer par la suite, si une pareille organisation continue à présider à une institution destinée à former l'intelligence et le cœur de notre jeunesse.

Ajoutons que la bibliothèque n'est jamais ouverte à heure fixe. M. le pasteur en a la clé dans sa poche, et quand il lui plaît de ne pas ouvrir, le public doit se passer de livres. La bibliothèque est cependant pour tous ; elle ne peut pas être un privilège pour quelques-uns. Point de catalogue. Les personnes qui vont là n'ont pas l'embarras du choix, car elles reçoivent des mains de M. le pasteur les ouvrages qu'il plaît à celui-ci de leur donner. Qu'arrive-t-il ? C'est que la plupart des volumes prêtés sont rendus sans même avoir été ouverts une seule fois.

Eh bien ! cet état de choses ne saurait durer. Il est bon que l'administration connaisse les petits mystères de nos villages, afin qu'elle puisse y apporter remède. En écrivant ces lignes, nous nous faisons le sincère interprète de toute notre population. Nous demandons — et nous croyons notre demande juste et légitime — qu'il soit nommé, par le conseil municipal, une commission composée de six ou huit personnes compétentes,



pour faire les achats de livres ; nous demandons que, chaque dimanche, un des membres de cette commission soit chargé, à tour de rôle, de remplir les fonctions de bibliothécaire ; nous demandons que la bibliothèque soit ouverte tous les dimanches, de midi à trois heures ; nous demandons enfin qu'un catalogue de tous les volumes dont se compose la bibliothèque soit dressé et mis à la disposition du public, et qu'on ait soin d'y écrire régulièrement tous les nouveaux livres dont on pourra l'enrichir désormais.

C'est dans l'intérêt de tous que nous faisons ces réclamations, et nous verrions avec un vif sentiment de plaisir qu'elles fussent prises en considération. Il ne suffit pas au public d'avoir entre les mains des romans futiles ou des livres de controverse religieuse ; il lui faut une nourriture plus variée et plus substantielle. En dehors de l'autorité supérieure, l'autorité locale doit intervenir sans retard, car il s'agit d'une chose dont nul ne saurait méconnaître l'utilité. En agissant ainsi, la bibliothèque prendra un plus grand développement, et quand ils devront à la sollicitude du conseil municipal le libre usage de tous les trésors de la littérature et de la science, les lecteurs ne feront pas défaut. Il en résultera indubitablement un grand bien, car éclairer c'est moraliser, et moraliser c'est combattre les mauvais penchants comme les mauvaises passions.

JULES-GUÉRIN PONZIO.

#### Le colonel Charras <sup>47</sup>

Il y a juste aujourd'hui six ans que le colonel Charras fut enterré à Bâle, où il s'était retiré depuis que, sur l'injonction de Bonaparte, la Belgique l'avait expulsé de son territoire.

<sup>47</sup> *Le Progrès de la Côte-d'Or*, 3<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 15, samedi 4 février 1871, page 1, colonnes 3-4. — Jean-Baptiste-Adolphe Charras, né à Phalsbourg le

Nous nous promettons de publier prochainement une étude sur ce soldat du droit tombé au champ d'honneur. Nous dirons ce que fut cet homme illustre, vaillant parmi les vaillants, et qui, par la droiture de son caractère autant que par ses vertus civiques, sut gagner l'estime de ses adversaires. Nous dirons sa vie, trop courte, hélas ! pour la démocratie européenne, mais pourtant si bien remplie ! Nous dirons son calme au plus fort de ses souffrances, sa foi inébranlable dans le triomphe des idées républicaines, son amour profond pour cette France autrefois si belle.

Aujourd'hui, nous ne voulons qu'honorer sa mémoire et pleurer sur sa tombe !

Charras était l'ami de Barbès. Ces deux grandes figures, les deux plus grandes et les deux plus sympathiques, peut-être, de notre époque, devaient inévitablement se rencontrer pour s'aimer. Ils étaient dignes l'un de l'autre.

Barbès ! Charras ! noms aimés, noms bénis à qui la France régénérée et libre élèvera un jour un monument pour rappeler aux générations futures ce que furent ces nobles cœurs, ces héros martyrs.

« J'ai au-dessus de mon lit un grand portrait de Charras, me disait un jour Barbès, et quand je contemple cette mâle physiologie, il me semble que notre cher ami est encore vivant. » Puis il ajoutait : « Que c'est triste pourtant de mourir ainsi loin de sa patrie, après lui avoir tout sacrifié ! »

Pauvre Barbès ! en s'exprimant ainsi, il pensait sans doute à lui-même, sentant bien que sa fin était proche et qu'il ne reverrait pas avant de mourir sa France bien-aimée !

7 janvier 1810 et décédé en exil à Bâle (Suisse) le 23 janvier 1865, polytechnicien, fils du général Joseph Charras, était républicain : il s'opposa aussi bien aux Bourbons qu'à l'Empire, qui le proscrivit en janvier 1852.

Le jour des funérailles du colonel Charras, la ville de Bâle prit le deuil. La République suisse voulut rendre les derniers honneurs à notre cher exilé.

« Ce fut un moment saisissant et terrible quand la maison mortuaire s'ouvrit, disait le *Volksfreund*, quand parut le cercueil du colonel français, proscrit, porté par des sous-officiers suisses ; une couronne de chêne et de laurier, apportée par une députation au nom de la jeunesse française, une épée brisée, nous pouvons bien le dire, par la force brutale du coup d'État, cette épée que Charras avait si virilement maniée pendant quinze ans pour sa patrie, — en étaient les seuls ornements.

« Derrière le cercueil venaient de longues files de vétérans de la République, proscrits aussi pour la plupart ; de grosses larmes roulaient sur leurs barbes grises et inondaient ces fiers visages, pleins d'intelligence et d'énergie, sillonnés par tant d'orages et les misères de notre temps.

« Tout Bâle suivait le cercueil. Les diverses autorités, les officiers de toutes armes et de tous grades, bourgeois et habitants, un grand nombre de citoyens des environs et de toutes les parties de la Suisse se pressaient sur le champ du repos autour de la fosse ouverte qui reçut le cercueil, l'épée brisée et la couronne civique, sous une explosion de larmes et de sanglots des compatriotes et amis du colonel. »

C'est ainsi que les libres citoyens de la Suisse rendaient hommage à ce soldat-citoyen dont le nom était un drapeau, et qu'un misérable porte-couronne avait chassé de son pays.

C'était pour nous un devoir de rappeler aujourd'hui à la France ce qu'elle a perdu en perdant le colonel Charras.

Hélas ! livrée traîtreusement aux ennemis, sans soldats, sans armes et sans argent, la France a pu créer des armées et arrêter la marche des envahisseurs. Qui sait si, sous le souffle puissant de sa parole, avec son indomptable énergie et ses con-

naissances militaires, le colonel Charras n'aurait pas organisé des phalanges républicaines qui, sous son commandement eussent été invincibles !

Réjouis-toi, ombre de notre ami, car le jour n'est pas éloigné où la France, redevenue libre, ira chercher en triomphe tes ossements qu'elle a confiés au patriotisme des citoyens bâlois.

J. GUÉRIN-PONZIO.



Cette incursion dans la vie de Jean Aicard au cours des années 1859-1865 a donné l'occasion de « visiter » le lycée impérial de Nîmes, ou plutôt d'en apercevoir le fonctionnement à travers des documents et témoignages variés.

Certes, tout n'y était pas « rose » : le régime de l'internat, quasi militaire, avec sa discipline stricte, son uniforme et une vie réglée à la seconde, imposait à de jeunes enfants une existence presque carcérale que notre écrivain a dénoncée avec force dans plusieurs de ses œuvres, et principalement dans *L'Âme d'un enfant*, roman quelque peu autobiographique.

Mais aussi, dans le but de former « l'élite de la Nation », l'institution employait un personnel de qualité, et notamment des professeurs de haute conscience et d'une remarquable formation qui, dans la section des lettres, enseignaient à leurs élèves les langues, les civilisations et la littérature de l'Antiquité. Forts de cette robuste culture classique, les lycéens étaient capables de lire et traduire un texte grec ou latin, d'écrire une dissertation latine, de composer un discours ou des vers latins. Et les quelques discours de leurs professeurs publiés dans cette étude donnent une bonne idée du niveau d'érudition classique auquel ces jeunes gens avaient atteint.

Jean Aicard quitta donc le lycée de Nîmes riche de tout cet acquis fondamental ; et il avait particulièrement développé sa culture grecque comme l'attestent ses œuvres littéraires de cette époque.

## BIBLIOGRAPHIE

AICARD (Jean), *Journal d'un lycéen en vacances*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, n° 360, sd [juillet 1865], manuscrit autographe, non paginé, 26 pages.

AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, cahier n° 224, 180 pages.

AICARD (Jean), *Cahier vert*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, manuscrit autographe, non paginé.

AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, mi-mai 1867, in-18, 146 pages.

AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, décembre 1873, in-8°, 182 pages ; second tirage en janvier 1874.

AICARD (Jean), *Au bord du désert*, Paris, Paul Ollendorff éditeur, juin 1888, in-18, 262 pages.

## L'HELLÉNISME DE JEAN AICARD

Dominique AMANN

Le temps heureux n'est plus où rayonnait la Grèce,  
Où Périclès vivait, étoile du plein jour !  
Où les peuples, ardents de force et de jeunesse,  
Voyant un Dieu partout, sentaient partout l'amour !  
(Jean Aicard, *Les Jeunes Croyances*, IV, VI, « À Lamartine ».)

### I — L'HELLÉNISME AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Le substantif « hellénisme » est apparu dans la langue française à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, simple translittération du substantif grec ὁ ἑλληνισμός référant, au sens premier, à « la propriété des termes grecs » et particulièrement à leur emploi correct. Ici, il désigne l'inclination pour la civilisation grecque, un intérêt marqué pour cette culture antique.

### La littérature de l'Antiquité grecque

La littérature grecque de l'Antiquité a toujours été une des principales sources de la poésie française. Le rayonnement du-

<sup>1</sup> Cf. TRIPPAULT (Léon) *Celt-hellénisme, ou Étymologie des mots français tirés du grec*, Orléans, Éloy Gibier imprimeur et libraire, 1580, in-8°, pièces liminaires + 312 pages.

nable de la civilisation grecque et l'enseignement ininterrompu du dialecte attique ont assuré à la littérature de la Grèce antique une très large diffusion dans tout l'Occident.

La littérature primitive commence au VIII<sup>e</sup> siècle avec notamment les épopées homériques, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et se termine au début du V<sup>e</sup> siècle avec les premières guerres médiques. Elle était alors transmise oralement : les œuvres étaient composées par écrit mais l'absence de support et de procédés d'impression ne permettait pas leur reproduction en de nombreux exemplaires. Par ailleurs, en raison des pertes et des destructions, ce qui a subsisté représente à peine le dixième de ce qui a pu être créé. Enfin, aucune œuvre ne nous est parvenue dans son texte original : les manuscrits les plus anciens appartiennent à l'époque hellénistique et la plupart sont même des copies médiévales.

La littérature grecque primitive se compose principalement de quatre Cycles :

- le Cycle héracléen, narrant les exploits du demi-dieu éponyme ;
- le Cycle des Atrides, qui serait mieux dénommé Cycle des Tantalides puisqu'il relate les événements tragiques vécus par Tantale, son fils Pelops et ses descendants ;
- le Cycle des Labdacides ou Cycle d'Œdipe, développé autour d'Œdipe et de sa sœur Antigone ; on lui rattache le Cycle dionysiaque, lié au dieu de la vigne et du vin, de la démesure et de la folie ;
- et le Cycle troyen, évoquant la guerre de Troie, dont seules deux épopées ont subsisté : l'*Iliade* qui décrit les ultimes combats entre les Achéens venus du Péloponnèse et les Troyens d'Asie Mineure jusqu'à la chute de leur ville ; et l'*Odyssée* relatant l'errance d'Ulysse qui mit dix années à revenir dans Ithaque sa patrie. On leur rattache souvent les quatre épopées perdues d'un Cycle thébain.

## L'hellénisme en France

À partir du V<sup>e</sup> siècle de notre ère, en Gaule, c'est surtout en langue latine et par les auteurs latins que se développèrent les études littéraires et savantes ; mais la littérature classique des Romains s'était formée à l'école de la Grèce, si bien que la Gaule s'imprégna de façon naturelle d'hellénisme.

Cet hellénisme gréco-romain fut d'abord combattu, comme relevant du paganisme, par le jeune christianisme à l'aube de son formidable développement. En revanche, lorsqu'il fallut structurer le dogme pour faire pièce aux hérétiques, les grands penseurs occidentaux revinrent peu à peu aux traditions rhétoriques et philosophiques des Grecs : ce mouvement s'esquissa notamment avec Augustin d'Hippone (354-430) à la fin de l'Antiquité tardive mais resta circonscrit à des cercles très érudits.

Il fallut attendre la Renaissance pour voir un retour vers les études helléniques, puissamment secondé par l'apparition et le développement de l'imprimerie<sup>2</sup>. En Italie, c'est notamment Francesco Petrarca (1304-1374) qui initia le mouvement et Guillaume Budé (1467-1540) fut le premier helléniste français de cette époque.

De même que les Latins avaient enrichi leur langue en y transférant un vocabulaire grec considérable simplement transcrit, de même Joachim Du Bellay (1522-1560) invita ses

---

<sup>2</sup> En 1539, François I<sup>er</sup> confia la charge d'imprimeur du roi pour les textes grecs à Conrad Néobar ; celui-ci étant mort l'année suivante, c'est Robert Estienne, déjà imprimeur du roi pour le latin et l'hébreu, qui lui succéda. En octobre 1541, François I<sup>er</sup> ordonna de faire graver par Claude Garamond les matrices de trois corps complets de caractères grecs en neuf, treize et seize points, connus sous le nom de « types royaux ».

compatriotes à une conquête littéraire de la Grèce et de Rome : Henri Estienne (1528-1598), un des fils de Robert, Isaac Casaubon (1559-1614) gendre d'Henri Estienne et Joseph Scaliger (1540-1609) comptent parmi les plus grands érudits hellénistes de leur temps.

Dans la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, six poètes se réunirent autour de Pierre de Ronsard (1524-1585) : Jacques Peletier du Mans (1517-1583), Pontus de Tyard (1521-1605), Joachim Du Bellay (1522-1560), Rémi Belleau (1528-1577), Jean-Antoine de Baïf (1532-1589) et Étienne Jodelle (1532-1573). Ils prirent le nom bien grec de « Pléiade »<sup>3</sup>, comme les sept poètes alexandrins du iii<sup>e</sup> siècle avant notre ère qui s'étaient baptisés ἡ Πλειάς en référence à la constellation des Pléiades composée de sept étoiles.

Ils s'étaient fixé comme mission de perfectionner la langue française en enrichissant son vocabulaire et son style, notamment pour en faire l'instrument de l'unification politique du royaume ; en matière poétique, ils tentèrent un retour vers la prosodie antique... mais notre langue n'est guère capable de vers mesurés à l'antique avec pieds longs et courts, sans rimes.

À défaut de cette nouvelle poétique, les auteurs de la Pléiade inondèrent leur production d'idées et d'évocations de la Grèce, et même jusqu'à l'érudition la plus indigeste :

On dit que Iupiter pour vanter sa puissance  
Montroit vn jour sa foudre, & Mars montroit sa lance,  
Saturne sa grand'faux, Neptune ses grand's eaux,

<sup>3</sup> Vers 1547, un premier petit cénacle littéraire s'était constitué à Paris autour de l'helléniste Jean Dorat, au Collège de Coqueret, réunissant Pierre de Ronsard, Joachim Du Bellay, Antoine de Baïf et d'autres élèves moins connus : il se nomma « la Brigade ».

Apollon son bel arc, Amour ses traictz jumeaux,  
Bacchus son beau Vignoble, & Ceres ses campagnes,  
Flora ses belles fleurs, le Dieu Pan ses montaignes,  
Hercule sa massüe, & bref les autres Dieux  
L'vn sur l'autre vantoient leurs biens à qui-mieux-mieux :  
Toutesfois ilz donnoient par vne voix commune  
L'honneur de ce debat au grand prince Neptune [...] <sup>4</sup>.

L'hellénisme connu ensuite en France des fortunes diverses, ou plutôt des infortunes, voire un quasi-oubli. Le « retour à l'antique » marqua, dans la seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle, un déplacement de l'art romain vers l'art grec, censé avoir seul atteint le « beau idéal », une ἀρμονία (*harmonia*) consistant en éléments aux proportions numériques, bien choisis et parfaitement assemblés pour former un tout parfait <sup>5</sup>.

À la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, André Chénier (1762-1794), né à Constantinople d'une mère se disant grecque, développa très jeune un grand intérêt pour l'antique Hellade. Mais, mort à l'âge de trente et un ans, il n'eut pas le loisir de se rendre en Grèce et son hellénisme est surtout une construction de son esprit échauffé par la lecture passionnée d'anthologies poétiques.

De retour en France en 1800, François-René de Chateaubriand (1768-1848) conçut le projet d'une épopée chrétienne pour laquelle il voulut visiter lui-même les lieux où elle se déroulerait : il parcourut donc, en 1806, la Grèce, l'Asie Mineure, la Palestine et l'Égypte. Il sillonna la Grèce et en rapporta la

<sup>4</sup> RONSARD (Pierre de), *Les Hymnes de P. de Ronsard vandomois* ; le texte cité, extrait de « L'hymne de l'or à Iean Dorat », est pris à la page 162.

<sup>5</sup> Voir AMANN (Dominique), *Harmonia, l'ordre et les proportions dans l'art*, Toulon, La Maurinière éditions numériques, juillet 2021, 31 pages (site Internet [www.la-mauriniere.com](http://www.la-mauriniere.com)).



chronique dans *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*<sup>6</sup>. Mais le « paradis grec » qu'il avait rêvé lui apparut comme un paradis perdu : tout n'y était que ruines et les Turcs régnaient encore en maîtres. Chateaubriand décrit donc une Grèce reconstituée, idéalisée à la manière d'un tableau de Poussin — *ut pictura poesis*, — perçue dans une expérience mystique du Beau idéal. À défaut de pouvoir faire revivre la Grèce antique, que la Grèce de son époque n'évoquait plus, il en sublima l'idéal par la littérature.

Alors qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle l'étude de la langue grecque avait quasiment disparu de l'enseignement universitaire, il se produisit au XIX<sup>e</sup> siècle une nouvelle renaissance des lettres classiques par la découverte dans des bibliothèques ou sur des sites archéologiques et la publication de nombreux textes que l'on croyait perdus ainsi que par l'application de méthodes nouvelles à l'interprétation des textes et des monuments anciens connus. L'Université et l'École normale supérieure relancèrent les études et les recherches, vivifiées par la création de l'École française d'Athènes et les nombreuses découvertes archéologiques.

L'Antiquité fit également son retour en littérature à cette époque, d'abord timidement avec Alfred de Vigny, Gérard de Nerval ou Alphonse de Lamartine.

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les Parnassiens réintroduisirent la thématique grecque. Le nom de leur école, le

<sup>6</sup> CHATEAUBRIAND (François-René de), *Itinéraire de Paris à Jérusalem* ; le « Voyage de la Grèce » occupe tout le premier volume. — Chateaubriand quitta Paris le 13 juillet 1806 et passa par Milan, Venise (23-28 juillet) et Trieste (29 juillet au 1<sup>er</sup> août) ; après une longue navigation, il débarqua en Grèce le 10 août non loin d'Olympie.

Parnasse, est celui de la montagne de la Grèce centrale qui surplombe la ville de Delphes : il était, avec le mont Hélicon, une des deux résidences des neuf Muses. Ce nouveau cénacle se manifesta pour la première fois en 1866 en publiant, chez l'éditeur parisien Alphonse Lemerre, un recueil poétique collectif intitulé *Le Parnasse contemporain*<sup>7</sup>.

En matière d'hellénisme, les Parnassiens eurent pour initiateur Louis Ménard (1822-1901). Ce chimiste parisien dut s'expatrier au moment de la révolution de 1848 qu'il soutint avec ferveur. En exil, il s'intéressa à la littérature et à la civilisation grecques et, revenu en France, approfondit ses études et en tira deux ouvrages, *La Morale avant les philosophes* (1860) et *Le Polythéisme hellénique* (1863). En 1876, avec son volume *Rêveries d'un païen mystique*, il s'affirma comme le penseur le plus hellénisé de sa génération... encore que son hellénisme fût totalement livresque voire fantasmé !

Louis Ménard forma Leconte de Lisle, qui initia José-Maria de Heredia qui, à son tour, influença les jeunes Parnassiens ; outre la langue, Ménard leur fit découvrir l'histoire, la mythologie et la civilisation grecques. Les Parnassiens illustrèrent chacun à leur manière l'hellénisme et développèrent des conceptions différentes de l'esthétique grecque. Mais leur connaissance de la Grèce antique restait encore très livresque et ils en restituèrent une vision très idéalisée.

<sup>7</sup> *Le Parnasse contemporain*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1866. Deux autres volumes suivront, en 1871 et 1876 ; ils publièrent, au total, les œuvres de quatre-vingt-dix-neuf poètes. Le premier recueil fut constitué sous la direction de Louis-Xavier de Ricard et de Catulle Mendès ; le second par un comité placé sous la présidence de Leconte de Lisle ; et le troisième par un jury formé de Théodore de Banville, François Coppée et Anatole France.



Ernest Renan (1823-1892), enfin, notamment avec sa fameuse *Prière sur l'Acropole*<sup>8</sup> écrite à Athènes en 1865, contribua également à promouvoir l'hellénisme : « Or voici qu'à côté du miracle juif venait se placer pour moi le miracle grec, une chose qui n'a existé qu'une fois, qui ne s'était jamais vue, qui ne se reverra plus, mais dont l'effet durera éternellement, je veux dire un type de beauté éternelle, sans nulle tache locale ou nationale. Je savais bien, avant mon voyage, que la Grèce avait créé la science, l'art, la philosophie, la civilisation ; mais l'échelle me manquait. Quand je vis l'Acropole, j'eus la révélation du divin [...]»<sup>9</sup>. »

## II — L'HELLÉNISME DE JEAN AICARD

144

### Une formation très classique

Issu de la « section des lettres » des lycées de l'Empire, Jean Aicard y a acquis une vaste culture classique<sup>10</sup> : dans ses écrits, il réfère volontiers à l'antiquité latine mais il a une préférence nettement marquée pour l'antiquité grecque, notamment parce qu'il perçoit sa Provence natale comme une province grecque.

Notre écrivain, s'il a fait plusieurs voyages en Italie, ne s'est jamais rendu en Grèce : à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, le « voyage d'Orient » était encore une aventure et

<sup>8</sup> La *Prière sur l'Acropole* fut publiée pour la première fois en 1883 dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* d'Ernest Renan.

<sup>9</sup> RENAN (Ernest), *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, chapitre II, « Prière sur l'Acropole », pages 59-60.

<sup>10</sup> Voir, dans cette livraison d'*Aicardiana*, l'article précédent sur la scolarité de Jean Aicard au lycée impérial de Nîmes, pages 23-136.

peu de personnes osaient la tenter. « Sa » Grèce est donc un pays étudié et appris dans les livres, imaginé et reconstruit à partir des témoignages des voyageurs.

L'œuvre de Jean Aicard est tellement infiltrée de culture classique gréco-latine qu'il serait vain de vouloir en faire un catalogue détaillé. Mais je voudrais montrer comment, en s'introduisant dans sa pensée, en la nourrissant d'images poétiques, de références historiques et de concepts philosophiques, l'Antiquité a contribué à structurer la réflexion de notre écrivain notamment dans son idée fondamentale que le sens profond de la Création est que l'Homme, dont l'âme est déjà une part de divinité en lui, est appelé à se diviniser, à l'exemple de Jésus, et même à devenir le seul Dieu. Pour cela, je détaillerai les quelques étapes où son hellénisme a trouvé des formes très personnelles.

### Poèmes d'enfance et d'adolescence

Jean Aicard était trop jeune<sup>11</sup> pour avoir connu personnellement les premiers Parnassiens : sa correspondance conservée ne contient pratiquement rien<sup>12</sup>... En revanche, il les avait lus et la partie encore conservée de sa bibliothèque en témoigne

<sup>11</sup> Le volume I du *Parnasse contemporain*, publié en 1866, ne contenait aucun de ses poèmes. *Le Parnasse contemporain*, volume II (1871), publia cinq de ses poèmes, déjà insérés dans *Les Rebellions et les Apaisements* (« La Méditerranée », « l'Âme », « Vol d'hirondelle », « la Nuit », « l'Aspiration ») ; et le *Parnasse contemporain*, volume III (1876), un seul poème, « Les glaneuses de la Camargue », déjà publié dans la deuxième édition des *Poèmes de Provence*.

<sup>12</sup> Un billet de Théodore de Banville, un de José-Maria de Heredia, deux lettres et deux billets de Louis-Xavier de Ricard. Rien, en revanche, de Charles Baudelaire, Léon Dierx, Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Stéphane Mallarmé, Louis Ménard, Catulle Mendès et Paul Verlaine.

145

hautement<sup>13</sup>. Sa principale relation dans le Parnasse fut avec Sully Prudhomme<sup>14</sup>.

Il côtoya certes les écoles littéraires de son temps : le romantisme avec Alphonse de Lamartine, le Parnasse avec Sully Prudhomme, le Félibrige avec Frédéric Mistral, l'école de Victor Hugo... mais il ne voulut s'affilier à aucune d'elles. Il préféra conserver sa liberté pour développer une œuvre très personnelle, littéraire, dramatique et poétique, mais également humaniste et philosophique. Or, le mouvement parnassien était apparu en réaction au lyrisme sentimental du romantisme : il prônait la retenue affective voire l'impersonnalité, le rejet de tout engagement social ou politique et la recherche de la seule

<sup>13</sup> Voici, par exemple, l'inventaire des ouvrages conservés des principaux Parnassiens. — Théodore de Banville : *Gringoire* (comédie historique en un acte, 1866), *Les Exilés* (poésies, 1867), *Florise* (comédie quatre actes, 1870), *Mes souvenirs* (1882). — Charles Baudelaire : rien. — Léon Dierx : *Les Lèvres closes* (1867), *Poésies complètes* (1889-1890). — Théophile Gautier : *Mademoiselle de Maupin* (1835), *Voyage en Espagne* (1843), *Les Grotesques* (1843), *Italia* (1852), *Constantinople* (1853), *Le Roman de la momie* (1858), *Honoré de Balzac* (1859), *Émaux et Camées* (1872). — José-Maria de Heredia : rien. — Leconte de Lisle : *Poèmes antiques* (1/1852), *Poèmes et poésies* (1855), *Poésies nouvelles* (1858), *Histoire populaire du Christianisme* (1871), *Les Érinyes* (tragédie antique, 1873). Traductions : Homère, *l'Iliade* (1866), *l'Odyssée* (1868) ; Théocrite, *Idylles et Épigrammes*, *Odes anacréontiques* (1861) ; *Hymnes orphiques* (1869) ; Euripide (1884), Sophocle (1877), Eschyle (1872). — Louis Ménard : *Eros* (1872). — Catulle Mendès : *L'Évangile de l'enfance de N.S. Jésus-Christ selon Saint Pierre* (1894). — Louis-Xavier de Ricard : *Ciel, rue et foyer* (poèmes, 1866). — Sully Prudhomme : *Stances et poèmes* (1865), *Les Épreuves* (poésies, 1866), *Les Destins* (poésies, 1872), *La France* (poésies, 1874), *Les Vaines Tendresses* (poésies, 1875), *Poésies 1872-1878*, *La Justice* (poésie, 1878), *L'Expression dans les beaux-Arts* (1884), *Le Prisme* (poésies, 1886), *Le Bonheur* (poésie, 1888), *Réflexions sur l'Art des vers* (1892), *La Vraie Religion selon Pascal* (1905), *Le Lien social*, *Testament poétique*, *Trois études sociologiques*. — Paul Verlaine : *La Bonne Chanson* (1870).

<sup>14</sup> Pour les relations de Jean Aicard et Sully Prudhomme, voir AMANN (Dominique), « Sully Prudhomme et Jean Aicard », *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 11, 15 avril 2015, pages 73-114 ; et, dans cette même livraison, pages 115-124, AICARD (Jean), « L'inauguration du monument de Sully Prudhomme ».

beauté formelle au sein d'une théorie de « l'art pour l'art » : dans son étude sur Leconte de Lisle publiée en 1887<sup>15</sup>, Jean Aicard a très nettement marqué son désintérêt — et même sa répugnance — pour cette poésie désincarnée, sans sentiments ni émotions.

Notre écrivain connaissait mieux Ernest Renan, dont il admirait notamment la *Vie de Jésus*<sup>16</sup>.

Jean Aicard rencontra la langue et la civilisation grecques au lycée de Nîmes et ses œuvres d'alors en portent déjà de nombreuses traces.

Dans sa production des années 1861-1864, il cite volontiers les Muses, le luth, la lyre, la harpe, les nymphes ou Zéphyre... mais il ne s'agit là que de conventions ordinaires du discours poétique qui ne témoignent pas encore d'un intérêt très personnel pour l'Antiquité. Dans cette période de sa vie, les références sont surtout chrétiennes : il cite Dieu, Jésus, le Saint-Esprit, le Seigneur, le Sauveur, la Vierge, les anges et les saints, les chérubins et les séraphins, de nombreux personnages bibliques ; il mentionne l'Évangile, le ciel, la prière, l'âme, l'Espérance. On trouve seulement une mention d'Icare dans le poème *Des ailes*<sup>17</sup>, de décembre 1862, mais celui-ci, traduit de l'allemand, ne relève pas de l'inspiration personnelle de notre ap-

<sup>15</sup> En raison de son grand intérêt pour notre propos, je publie l'étude sur Leconte de Lisle *in extenso* à la suite de cet article.

<sup>16</sup> Dans la partie encore conservée de la bibliothèque de Jean Aicard se trouvent sept ouvrages d'Ernest Renan : *Le Livre de Job* (1858, deux exemplaires), *Vie de Jésus* (1863, deux exemplaires), *Caliban* (drame philosophique en cinq actes, 1878), *L'Eau de jouvence* (drame philosophique en cinq actes, 1881), *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883, deux exemplaires), *Le Prêtre de Nemi* (drame philosophique en cinq actes, 1885) et *L'Avenir de la science, pensées de 1848* (1890).

<sup>17</sup> AICARD (Jean), *Poésies à ma douce mère*, traduit de l'allemand, dix strophes de quatre vers.

prenti-poète ; quant à la Chlio du sonnet *À Chlio la blonde*<sup>18</sup> écrit en juillet 1863, il ne s'agit pas du tout de Clio, la Muse de l'Histoire.

Le poème « À Nîmes »<sup>19</sup> achevé le 1<sup>er</sup> juillet 1864 au lycée offre l'occasion des premières mentions de l'antiquité romaine en citant les arènes et César, la porte d'Auguste, la Maison carrée et son « gracieux style de Corinthe », le temple de Diane et les dieux Pans, les Nymphes, Phébé, Neptune.

À partir de l'été 1865 les références à l'Antiquité se multiplient : Jean vient d'achever la classe de rhétorique et a bénéficié, pendant l'année scolaire 1864-1865, de l'enseignement de Pierre-Émile Gaspard, agrégé de lettres, un helléniste distingué et un remarquable professeur. On trouve ainsi quelques mentions d'Homère, Pindare, Virgile, Électre, Égisthe, Érato, l'évocation d'« une Arlésienne au profil grec »<sup>20</sup>, deux titres latins<sup>21</sup>, cinq épigraphes latines<sup>22</sup> et, surtout, le long et magni-

<sup>18</sup> AICARD (Jean), *Vestiges de mes cahiers d'enfant*, sonnet.

<sup>19</sup> AICARD (Jean), *À Nîmes*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 10, chemise n° 101 ; poème lourdement corrigé par un censeur impitoyable qui a porté, dans les marges, des « Nul » et des « Nullissime ».

<sup>20</sup> Poème « À une Arlésienne. », 11 juillet 1865, AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, pages 17-19.

<sup>21</sup> Poème *Fata Volunt*, « le destin le veut », Toulon, dimanche 27 et lundi 28 août 1865, AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, page 38. — Poème *Vere Novo*, « au début du printemps », décembre 1865, AICARD (Jean), *À ma sœur*, page 3 ; titre d'un poème de Victor Hugo, *Les Contemplations*, I, XII.

<sup>22</sup> *Trahit sua quemque voluptas* « Chacun suit son bon plaisir » (Virgile, *Bucoliques*, églogue II, vers 65), poème « Consolation », décembre 1862, AICARD (Jean), *Poésies à ma douce mère*. — *Sunt lacrymae rerum [et mentem mortalia tangunt]* « il y a des larmes pour les malheurs [et elles touchent le cœur des mortels] » (Virgile, *Énéide*, livre I, vers 462), poème « À S. M. », décembre 1862, AICARD (Jean), *Poésies à ma douce mère*. — *Qui legitis flores et humi nascentia fraga, / Frigidus, o pueri, fugite hinc, latet anguis in herba* « Vous qui cueillez les fleurs et les fruits de la terre, Ô enfants, fuyez d'ici, un froid serpent est caché dans l'herbe » (Virgile, *Bucoliques*, églogue III, vers 92-93), poème « À mon ami Lamouroux F. »,

fique poème « La chute d'Athènes<sup>23</sup> » qui témoigne d'une très bonne connaissance de l'histoire grecque lors de cet événement.

## 1867 — Les Jeunes Croyances

Ayant réussi le baccalauréat à la fin de l'année 1865 sans même avoir suivi la classe de terminale, Jean commença, sur des incitations familiales, des études juridiques mais ne parvint aucunement à s'y intéresser et s'adonna plutôt à sa véritable passion, la poésie. Il y travailla tant durant l'année 1866 qu'en mai 1867 l'éditeur parisien Alphonse Lemerre publia son premier volume de vers, *Les Jeunes Croyances*.

On trouve principalement, dans ce recueil, une poésie personnelle où l'adolescent exprime ses peines et ses joies, ses enthousiasmes et ses désillusions, ses angoisses et sa dépression, ses aspirations et ses révoltes, laissant peu de place à des thé-

15 mai 1863, AICARD (Jean), *Cahier vert*. — *Hic amor, hæc patria est* « Là est mon affection, là est ma patrie » (Virgile, *Énéide*, livre IV, vers 347), poème « Le Génie de la navigation », janvier 1865, AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, pages 7-11. — *Magnificat anima mea Dominum / et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* « Mon âme exalte le Seigneur et mon esprit exulte en Dieu mon Sauveur » (Évangile de Luc, I, 47), poème « Magnificat. Tableau de Monsieur Melchior Doze », début juillet 1865, AICARD (Jean), *Journal d'un lycéen en vacances*.

<sup>23</sup> Poème « La chute d'Athènes », lundi 24 juillet 1865, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, chemise n° 215, manuscrit autographe, 9 feuillets ; belle mise au net corrigée par un professeur. Quelques vers ont été rayés au crayon mais j'ai préféré les conserver dans la version publiée dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 18, 15 septembre 2016, pages 228-234. — Après la bataille de Marathon en 490, Athènes avait pris l'hégémonie sur les cités voisines : la ville parvint alors à un très haut niveau de civilisation. Sa grande rivale, Sparte, en prit ombrage : les hostilités se poursuivirent jusqu'à la capitulation d'Athènes devant les armées de Sparte, conduites par Lysandre. Athènes demanda la paix et Sparte dicta de dures conditions : la ville vaincue perdait ses murailles, sa flotte, et toutes ses possessions.

matiques grecques ou romaines. Deux poèmes, néanmoins, portent un titre latin, *Vere novo* « Au début du printemps » (I, 1, pages 5-7) et *Solus eris* « Tu seras seul » (I, x, pages 27-28), — locution latine que l'on trouve dans différents textes de l'Antiquité — et deux poèmes des titres grecs très heureusement imaginés en ce qu'ils utilisent l'amphibologie de deux termes : Ψυχή (*Psuchê*) et Ἀσθμα (*Asthma*).

Dans son premier sens — et le plus connu — le mot ψυχή signifie « âme » ; mais il a également, dans la langue classique, le sens de « papillon », ce qui a suggéré à notre poète des vers délicieux où l'âme et le papillon émanent d'un même souffle divin :

#### Ψυχή<sup>24</sup>

Pour le Papillon et l'Âme  
La Grèce avait un seul nom ;  
Ô poètes ! je proclame  
Que la Grèce avait raison.

L'Âme et l'insecte ont des ailes  
Pour fuir la terre et le mal ;  
Ces deux Psychés ont en elles  
Un introuvable idéal.

Leur inconstance suprême,  
Leur course de fleur en fleur,  
C'est la constance elle-même  
Courant après le bonheur.

Toutes deux n'ont qu'une essence...  
Dieu, l'ayant fait de sa main,  
Souffla l'âme et l'existence  
Au père du genre humain.

Un peu de l'haleine douce,  
De l'haleine du Seigneur,  
Toucha, dans l'herbe et la mousse,  
La corolle d'une fleur.

Or, tout-à-coup, la corolle  
S'est émue et, vers les cieux,  
Palpitante, elle s'envole,  
Blanc papillon radieux ;

Car l'Éden parmi les branches  
Des profonds pommiers tremblants,  
N'ayant que des âmes blanches,  
N'eut que des papillons blancs.

Mais, depuis le péché d'Ève,  
Dans les clartés de l'éther  
Nul papillon ne s'élève  
Qu'il n'ait rampé comme un ver.

Ô mystère ! Ève et sa pomme  
Rejettent loin du ciel bleu,  
Dans la chrysalide et l'homme  
Ψυχή, le souffle de Dieu !

Un autre poème de ce recueil porte également un titre grec — Ἀσθμα (*asthma*) — et, en épigraphe, la mention « À mon père

<sup>24</sup> AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, deuxième partie, poème IX, pages 58-60. Poème daté à la fin « 6 septembre 1866 ».

Jean Aicard mort le 16 mai 1853 ». Bon helléniste, notre poète n'ignorait pas que le mot ἄσθμα avait deux sens : 1° « souffle court, essoufflement », 2° « souffle en général » ; et il les combina dans un même sonnet pour évoquer, d'un côté, son père mourant d'étouffement en raison d'une maladie pulmonaire et, de l'autre côté, le souffle poétique dont l'aspiration l'entraîne jusque dans le monde céleste de la divinité :

### ΑΣΘΜΑ. <sup>25</sup>

Ne pourrai-je saisir un espoir qui m'apaise,  
Ni voir luire la foi dans la clarté du jour,  
Dis, ô joyeux soleil dont le rayon me baise ?  
Réponds, toi que je sens dans la lumière, — Amour ?

Je ne sais si je crois en Dieu ! L'azur me pèse.  
Je voudrais d'un élan crever ce plafond lourd ;  
Depuis longtemps je marche, et la route est mauvaise ;  
Ma fatigue en vain jette un appel au ciel sourd.

Pourtant je veux donner à quelqu'un ma prière !...  
Les ailes de mon cœur me soulèvent de terre,  
Sans trouver aucun but à leurs brûlants efforts ;

Mais, aux vagues désirs quand mon être se livre,  
Je ne puis m'affirmer qu'on puisse ne plus vivre,  
Et l'Aspiration m'emporte vers les morts !

En ce début d'année 1867, Jean Aicard n'a encore manifesté qu'un hellénisme très conventionnel, bien dans la manière des

<sup>25</sup> AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, quatrième partie, poème VIII, pages 111-112.

poètes d'alors, puisé dans les manuels scolaires et censé appliquer un vernis d'érudition classique sur des œuvrettes en quête de quelque notoriété.

### 1869-1871 — *Les Rébellions et les Apaisements*

La plupart des poèmes composés à partir de l'été 1867, en 1868, en 1869 et une partie de ceux composés en 1870 ont été regroupés sous le titre *Les Rébellions et les Apaisements*. L'ouvrage était quasiment achevé à la fin de l'année 1869 mais les événements de la guerre contre l'Allemagne, de la chute de l'Empire et de la Commune de Paris en repoussèrent la publication jusqu'en septembre 1871. Le titre double signale un recueil en deux parties.

Jean Aicard y aborde un registre nouveau et singulier : celui de la poésie philosophique. Et il s'y engage en se reportant aux sources de la pensée occidentale, dans cette Hellade des premiers φιλόσοφοι, des premiers hommes qui eurent le goût des choses de l'Esprit et posèrent les fondements du savoir.

Dans la première partie, le poète célèbre les grands combats livrés par l'Intelligence contre l'aveugle et implacable Destin – la Μοῖρα (*Moira*) des Grecs ou le *Fatum* des Latins. Le poème liminaire fait référence à un état archaïque de la religion grecque, celui d'un panthéisme divinisant toutes les forces de la Nature. La cosmogonie imaginait un monde informe rempli de matière brute, le χάος (*chaos*), dont les forces aveugles se combinaient progressivement jusqu'à former un monde parfaitement organisé, le κόσμος (*cosmos*) :



## LES PREMIERS JOURS <sup>26</sup>

La terre informe était encore un chaos noir ;  
Dans le ciel sans soleil quelques étoiles mornes  
Regardaient l'élément primitif se mouvoir...  
Au-delà, la nuit trouble apparaissait sans bornes.

Tout existait dans tout cet amas sans couleur ;  
Les germes patients vivaient avec mystère ;  
Là, comme un filon d'or, circulait la douleur ;  
La joie ici, comme un épi, sortait de terre.

Un travail se faisait de longs enfantements ;  
Des frissons féminins frémissaient dans l'espace ;  
Les nouveau-nés n'étaient pas des êtres charmants,  
Car le principe fut la force & non la grâce.

C'étaient des végétaux géants & depuis morts  
Qui, dans l'ombre, dressaient subitement leur tête,  
Et la terre, parmi de terribles efforts,  
Aux naissances les plus augustes était prête.

Tout y gisait, & tout ne voulait qu'en jaillir ;  
Vivace, l'incrée se façonnait lui-même ;  
Le néant se prenait parfois à tressaillir,  
Et l'immobilité rêvait le vol suprême.

<sup>26</sup> AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, première partie « Rébellions », poème I, pages 3-4. — J'ai publié une édition, strictement conforme à l'édition unique de 1867 et augmentée de notes et commentaires en bas de page, dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° double 22-23, 15 septembre et 15 décembre 2017, fascicule 1 (poèmes et notes) et fascicule 2 (introduction).

C'est que l'âme brûlait là-dedans. Les esprits  
Y couraient dans le temps à travers la matière,  
Et c'est je ne sais quoi d'à jamais incompris  
Qui sort de tout & va sans fin vers la lumière !

[...].

Poursuivant dans ce registre, le poète évoque Prométhée enchaîné (poème III), qui a ravi aux dieux le feu, symbole de la connaissance, du savoir <sup>27</sup>. Vulcain a enchaîné Prométhée au sommet du Caucase : alors qu'il est environné par l'horreur de son destin, la nuit, le froid, les millions de regards qui le défient, lui, le héros humain, se met à penser. Il parvient même à se sentir « bienheureux » car il sait qu'il percera un jour le secret de la mécanique de l'Univers et qu'il défiera les dieux ; il sait que, déjà, « Jupiter n'est plus le maître » !

Le poète écoute aussi « vibrer l'harmonie universelle » dans les vagues de la mer, « les pins de la montagne & les herbes des champs » aux mouvements régis par des « nombres incertains » dont il explique « le sens intime à l'Univers » : il s'agit de la dynamique fondamentale qui anime l'Univers et que l'on perçoit dans le cycle nyctéméral, la succession des marées, les rythmes biologiques (poème IV). Et, en prenant conscience qu'il comprend l'ordre des choses, le poète se sent égal aux dieux qui l'ont créé.

<sup>27</sup> La légende de Prométhée (« le Prudent ») est un des grands mythes de la Grèce. Pour les uns, Prométhée aurait façonné les premiers hommes avec de l'argile et Athéna leur aurait communiqué le souffle de la vie ; pour d'autres, il aurait donné aux hommes un corps semblable à celui des dieux, leur permettant la station verticale. Prométhée aurait apporté aux humains le feu sacré de l'Olympe, symbole de la connaissance, et leur aurait enseigné la métallurgie. Pour cela, Zeus le condamna à être attaché à un rocher : chaque jour un aigle lui dévorait le foie qui, chaque nuit, repoussait ; Héraclès le délivra au cours de ses douze travaux. Le mythe de Prométhée est généralement interprété comme la révolte de l'humanité cherchant à égaler les dieux.



Il s'adresse aux étoiles qui intriguèrent tant les premiers savants de l'Antiquité (poème VI)... mais qu'il imagine également lasses de n'être animées que d'un « mouvement stupide & machinal » !

Lorsque le jour décline et que « l'horreur sacrée emplit les plaines & les bois », il voit surgir de « vagues déités » de « la nuit cyclopéenne » (poème VII). Dans ses insomnies il contemple la mécanique universelle dans laquelle « le firmament, / Avec ses millions de globes & de mondes, / Se meut & fait vibrer l'air en sonores ondes » (poème VIII).

Le jour, son âme « redevient tout à coup immense » et il comprend qu'il est « l'éclosion d'un dieu », mais sa divinité doit lutter avec « le dieu noir », avec la nuit qui voile « la forme & les trésors de Pan sacré » (poème IX) ; et dans ce combat permanent entre la certitude et le doute, entre la vie éclairée par une lumière éphémère et la mort assombrie par le silence éternel, il se sent comme un poisson prisonnier dans son aquarium (poème X) : l'homme doit s'opposer à un dieu despote qui ne fait pousser que « les ronces et l'ivraie », c'est-à-dire le chaos, en ordonnant l'espace et en produisant chaque jour sa subsistance (poème XI) ; cette lutte est aussi celle de l'âme dont Platon a décrit « l'anatomie », dans laquelle l'élément supérieur et de nature divine (τὸ λογιστικὸν) doit voisiner avec un élément très somatisé et aveugle, réservoir des instincts et des pulsions (τὸ ἐπιθυμητικὸν) (poèmes XII et XIII).

Notre poète est fasciné par l'aloès — plante au nom bien grec, ἡ ἀλόη, — l'aloès « insensible » :

« Je suis l'Aloès morne, impassible, stupide !  
Je supporte, muet, la volonté des airs,  
Et longtemps, sous l'aspect froid de la chrysalide,  
Je subis le soleil fatal & les hivers !

« Je suis l'Aloès triste, & je laisse en leur joie  
D'autres faire au printemps une éphémère cour !  
Vivez, riez, flatteurs brodés d'or & de soie ;  
L'impassible Aloès sait attendre son jour ! »

mais attendant son heure :

« Un jour, je grandirai d'un seul jet, ô prodige !  
Et dans un bruit de foudre & de rébellion,  
Souveraine, une fleur jaillira de ma tige,  
Comme l'Idée après la Révolution !<sup>28</sup> »

L'aloès est donc, à lui seul, l'image de ce monde froid d'où va émerger la vie.

Passant par Toulon, le poète y rencontre les « cariatides » sculptées par Puget qui ornent l'entrée de l'hôtel de la mairie : il ne s'agit pas, à proprement parler, de cariatides — du grec *Καρυάτιδος* (*Karuatidès*), « femmes de Karuès » — mais plutôt, puisque ce sont des figures masculines, d'Atlantes (*Ἀτλαντες*), dignes rejetons du dieu Atlas qui soutenait les colonnes du ciel : nos pauvres atlantes, sur qui « le ciel inclément tombe en ruisseaux de flamme », appartiennent à cette race d'êtres victimes des dieux, au peuple des esclaves et des persécutés :

Nous sommes, ô géants, faits exprès pour souffrir,  
Pour supporter, front bas, une lourdeur commune :  
L'angoisse d'exister ou l'effroi de mourir,  
Les soleils dévorants après les nuits sans lune<sup>29</sup> !

<sup>28</sup> AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, première partie « Rébellions », poème XXI, pages 51-54.

<sup>29</sup> AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, première partie « Rébellions », poème XXIII, pages 57-59.

La Méditerranée lui fait penser à « Amphitrite lascive, à longue tresse blonde », l'épouse de Poséidon, qu'il oppose au dieu Ὠκεανός (*Okéanos*), l'Océan, qui chaque jour fait « retentir dans un choc de révolte ses vagues » (poème XXVI).

Et cette première partie s'achève avec Prométhée qui se libère de ses chaînes, Prométhée « aïeul de la révolte humaine » et vainqueur de Jupiter (poème XXXIV), image de l'homme échappant à l'implacable Destin et devenant l'égal de la divinité<sup>30</sup>.

La seconde partie de ce recueil, intitulée « Les Apaisements », marque le retour à une poésie plus personnelle et plus introspective. Mais, si le jeune poète se retrouve chez lui et au milieu des siens, dans une atmosphère intimiste qui met en avant la simplicité de la vie quotidienne, son esprit s'en évade régulièrement et les images qui surgissent alors en lui proviennent souvent de l'Antiquité : l'amas de nuages qui s'accumulent dans le ciel — peut-être au-dessus du Coudon — et forment comme un troupeau, lui semble conduit par « Hercule pasteur » ; au gré du vent, ils s'amoncellent, nous dit le poète, « comme Ossa sur Pélion jadis » (poème II), Ὀσσα (*Ossa*) et Πέλις (*Pélis*) étant deux montagnes grecques que les Titans voulurent empiler l'une sur l'autre afin d'atteindre l'Olympe. Dans le poème suivant, l'auteur s'adresse aux esprits du ciel qui passent dans les vents et les invite à exposer aux dieux les malheurs des hommes : les Grecs nommaient δαίμων (*daimôn*) — au pluriel δαίμονες — ces esprits faisant la navette entre les hommes et les dieux ; Socrate prétendait qu'un δαίμων lui apportait ses meilleures inspirations.

<sup>30</sup> Les deux poèmes sur Prométhée ont été publiés dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 18, 15 septembre 2016, pages 235-236 (« Prométhée enchaîné ») et 237-240 (« Prométhée foudroyé »).

Et, d'une manière plus diffuse dans les pièces suivantes, l'intérêt pour la mécanique céleste et les rythmes de l'Univers, la recherche d'une harmonie universelle, les invocations à la Muse, une mention de la cigale « l'insecte d'or aimé de Platon » (poème XII), l'évocation du supplice infligé à Tantale (« Tantalides », poème XIV) confirment combien la poésie du jeune Aicard est imprégnée de culture et de philosophie grecques.

Dans ce premier essai de poésie philosophique, où il ressourc totalement son inspiration, notre écrivain a développé un nouvel hellénisme, moins « exercice scolaire » et moins « imitation parnassienne » : il a quitté le registre des citations conventionnelles et rabâchées pour puiser chez les penseurs de l'antique Hellade les idées fortes qui désormais vont structurer sa pensée : dans un Univers progressivement sorti du chaos primitif, une humanité asservie part à la conquête de la connaissance et du savoir qu'elle veut ravir aux dieux pour les égaler et les combattre. Aucune force ne pourra entraver ce lent processus de divinisation de l'Humanité : Zeus-Jupiter est déjà vaincu !

Par ailleurs, dans son répertoire dramatique, notre écrivain a achevé, durant l'été 1869, un « poème dramatique » en un acte et en vers, *Pygmalion*, tout aussi bien conçu pour la seule lecture. Les trois premières scènes sont très courtes et la pièce est composée, aux quatre cinquièmes, de la seule scène IV. L'action fait intervenir quatre personnages — une femme, un statuaire, une statue et un serviteur — évoluant dans l'atelier du sculpteur. La pièce est intitulée du nom d'un sculpteur chypriote dont Ovide popularisa la légende dans ses *Métamorphoses* : Pygmalion, révolté par l'inconduite des Propétides, — prostituées et sorcières qui sacrifiaient leurs hôtes et les dévoraient ! — se voue alors au célibat... et devient amoureux d'une statue

en ivoire, ouvrage de ses mains : il la nomme *Galathée*, la revêt d'habits somptueux et de riches parures. Aphrodite donne vie à Galathée et Pygmalion peut alors l'épouser.

La pièce n'a jamais été jouée — on peut lire, çà et là, qu'elle aurait été créée à Paris, sur le théâtre de l'Odéon, ce qui est faux — mais a été publiée<sup>31</sup> et bien accueillie par la critique.

Jean Aicard n'a pas transposé dans sa pièce toute l'histoire légendaire telle que de nombreux artistes l'ont illustrée mais n'a repris que l'idée de l'amour d'un artiste pour son œuvre : un sculpteur s'est donc épris de la statue qu'il a façonnée et qu'il assimile à l'Art ; mais sa femme revient et arrache le statuaire à son rêve. L'artiste la découvre alors vivante et palpitante et peut lui déclarer : « Je t'aime, car c'est toi l'âme de la Beauté ! ».

### 1873 — *Le laurier du pays natal*

En 1873, Jean Aicard remporta la médaille d'or du prix de poésie française de la Société académique du Var pour un long poème de deux cent quatre-vingt-six vers à la gloire de l'artiste provençal Pierre Puget. La municipalité toulonnaise organisa, au Grand-Théâtre de la ville, le dimanche 8 juin 1873, une soirée artistique et musicale : Jean, fraîchement revenu de Paris, vint y recevoir sa médaille et réciter son poème.

Il remercia la ville par un autre poème, « *Le laurier du pays natal* », aussitôt inséré dans le recueil en voie d'achèvement *Poèmes de Provence* : on notera qu'il reçut cette récompense comme le laurier qui ceignait le front des athlètes vainqueurs.

<sup>31</sup> AICARD (Jean), *Pygmalion*, Paris, Alphonse Lemerre, mi-juin 1872, in-16, 30 pages. *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 213-232.

### *LE LAURIER DU PAYS NATAL*<sup>32</sup>

Ô Provence natale, et toi, Toulon, ma ville,  
Interrogeons-les tous, de Ronsard à Banville :  
« Poètes, qu'êtes-vous ? » et tous vont s'écrier :  
« Des chercheurs qui vivons pour l'amour du laurier,  
Des marcheurs éternels, voilà ce que nous sommes,  
Et partout, dans les bois, sur les monts, chez les hommes,  
Nous allons poursuivant l'idéal rameau d'or ;  
Quand nous l'avons conquis nous le cherchons encor,  
Car dans la gloire, grand laurier toujours en sève,  
Où l'on cueille une branche un plus beau jet s'élève,  
Et le désir revient aussitôt dans nos cœurs  
Du laurier d'or, souci renaissant des vainqueurs. »

Or, je fuyais Paris ; j'étais aux bords du Rhône  
Qui, roulant des flocons d'écume en son eau jaune,  
Chante et devient joyeux de l'azur provençal.  
« Salut, disais-je, ô sol labouré du mistral,  
Arbres, que du soleil en poussière enveloppe ;  
Salut, fleuve, le plus terrible de l'Europe,  
Qui sais trouver ici des murmures d'amour.  
Ô mon pays, voici ton enfant de retour.  
Je viens de me mêler aux chercheurs de chimère...  
Mon peu de gloire était tellement éphémère  
Que déjà des amis nouveaux que j'ai là-bas  
De mes vers qu'ils aimaient ne se souviennent pas.  
Accueille-moi d'un beau sourire, ô terre aimée ;  
Je veux oublier tout, même la renommée,  
Et n'aimant plus que toi je veux, pour m'accueillir,  
Entendre tes joyeux tambourins tressaillir. »

<sup>32</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 123-126.

À ces mots, une voix lointaine encor s'avance,  
 Fraîche, jeune, chantant : « Beau soleil de Provence. »  
 Et bientôt, un bouquet sauvage dans sa main,  
 Une fille aux grands yeux passe sur le chemin :  
 La paysanne vient de la forêt prochaine ;  
 Ses durs cheveux sont noirs comme un charbon de chêne ;  
 Une tresse au hasard déroulée et qui pend,  
 Sur son sein de charmeuse a l'air d'un noir serpent ;  
 Elle va, les pieds nus, tranquille et solitaire.  
 Brune (un autre l'a dit) comme la bonne terre,  
 Elle va ; ses grands yeux où rêve un amour pur  
 Comme ceux de Pallas Athénè sont d'azur,  
 Et comme aussi les flots où se baigne l'Attique ;  
 Moi, j'admire étonné cette figure antique,  
 Car noble est sa démarche, — et, souple au gré des vents,  
 Sa robe sur son corps se moule en plis mouvants.

Une enfant d'Arzanno te sembla la Bretagne,  
 Ô Brizeux ! Celle-ci venant de la montagne  
 Cueillir son gros bouquet de thym, de genêt d'or,  
 D'olivier pâle et que sa fleur pâlit encor,  
 De plantes aux parfums ardents qui font qu'on aime,  
 Celle-ci me sembla la Provence elle-même.  
 Bientôt elle passait près de moi, détachant  
 De son bouquet, sans même interrompre son chant,  
 Un brin de laurier vert, et d'un geste superbe  
 Elle me le lançait devant mes pas dans l'herbe ;  
 Puis, avant d'être au loin, se tournant à demi,  
 Elle me saluait d'un beau regard ami...

Ô Provence, c'est donc ainsi que tu m'accueilles !  
 Va, ton brin de laurier vivace aux belles feuilles

Avec un long orgueil je le conserverai ;  
 Il me restera cher ; il m'est deux fois sacré,  
 Car il est glorieux, car ton soleil le baise,  
 Contrée au ciel d'azur, belle fille française !  
 Car il croît près des flots parmi les myrtes verts,  
 Sur les coteaux dorés que je chante en mes vers,  
 Où me sourit encor mon enfance première,  
 Où mon aïeul mourant regretta la lumière,  
 Où, mes jours accomplis, toujours vert, toujours beau,  
 En plein sol, il pourra grandir sur mon tombeau.

La jeune Provençale aux cheveux noirs qui arrive en chantant avec un bouquet de plantes sauvages à la main, aux grands yeux d'azur comme ceux de Pallas-Athénè, figure antique à la noble démarche qui le salue d'un « beau regard ami », n'est-elle pas une descendante de Polymnie — Πολύμνια, « celle qui dit de nombreux hymnes », — la muse de la rhétorique et de l'éloquence, représentée couronnée de fleurs et environnée de guirlandes ?

### 1873 — Les Poèmes de Provence

Avec son troisième recueil poétique, les *Poèmes de Provence*, Jean Aicard renouvelle son hellénisme, désormais inspiré du passé de sa province natale. Dès le poème liminaire « À la France » il rappelle ses racines romaines et grecques :

Vieille Gaule à l'esprit attique, au cœur romain,  
 Souviens-t'en : la Provence est l'antique chemin  
 Par où la race hellène et latine à ta race  
 Apporta ses trésors de lumière et de grâce,

L'exquise politesse, honneur de nos cités,  
L'art, la douce éloquence et toutes les beautés <sup>33</sup>.

Les poèmes composant le recueil décrivent une Provence parfois romaine, — celle de Virgile et de César, — parfois gauloise, mais, le plus souvent, grecque, même quand notre poète évoque Virgile, dont la poésie latine est tout inspirée de l'Hellade :

Pourtant dès qu'on eût mis entre mes mains ton livre,  
Consolé pour un jour, je me pris à revivre  
Car j'avais reconnu le natal horizon,  
Les figuiers décorant le seuil de la maison,  
L'ail odorant broyé pour nos tables frugales,  
Les pins au grand soleil résonnant de cigales,  
Les raisins mûrs, les fruits dorés de l'oranger,  
Le vif chevreau que suit du regard le berger  
Couché dans l'ancre frais d'où sa paresse veille,  
Et le bourdonnement endormeur de l'abeille,  
Et la flûte du pâtre apprenant à nos bois  
À redire le nom qui tremble dans sa voix... <sup>34</sup>

Ces quelques vers esquissent une Provence totalement grecque.

La végétation provençale que cite Jean Aicard était déjà celle de la Grèce antique.

L'Hellade avait ses forêts de pins (ἡ πίτυς, υος) ou de pins maritimes (ἡ πεύκη, ης) que notre poète dit « harmonieux » et

<sup>33</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « À la France », page 2.

<sup>34</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « À Virgile », pages 69-70.

qui se transforment en « luths éoliens » quand le vent les parcourt :

Or, ce qui fait surtout le charme de ces bois  
C'est leur bruissement doux et long, c'est leur voix  
Quand un souffle léger passe dans les ramures ;  
Oh ! les grandes rumeurs ! oh ! les tendres murmures !  
Non, nul arbre ne fait entendre un chant pareil ;  
Oh ! luths éoliens pleins d'âme et de soleil,  
Mes pins harmonieux, qu'il est doux à l'aurore  
De marcher à pas lents sous votre ombre sonore <sup>35</sup> !

ou bien « Les pins au grand soleil résonnant de cigales <sup>36</sup> »,  
« les pins vibrants comme un coucher d'oiseaux <sup>37</sup> ».

Le cyprès (ἡ κυπάριττος, ου) y fut chanté par les aèdes :

Ils sont fermes et droits avec des cimes souples,  
Et leur fierté fut chère à Virgile rêvant ;  
Théocrite avant lui les citait pour leur grâce,  
Et tandis qu'il chantait : « Cueillons le jour ! » Horace  
Par leur faîte onduleux jugeait l'effort du vent <sup>38</sup>.

<sup>35</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « Les pins », page 57.

<sup>36</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « À Virgile », page 69.

<sup>37</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 3/1878, poème « Bal dans la nuit », page 121.

<sup>38</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « Les cyprès », page 23.

Le laurier (ή δάφνη) toujours en sève, vert et vivace, était, à Delphes, cultivé pour Apollon Pythien<sup>39</sup>, et le laurier-rose (ή ροδοδάφνη, ης ου τὸ ροδόδεδρον, ου) « orgueilleux » poussait où bon lui semblait.

Le mûrier (ὁ ου ή συκάμινος, ου) y était déjà cultivé pour nourrir les vers à soie. Les collines y étaient plantées de figuiers (ή συκῆ, ῆς), d'oliviers (ή ἐλάα, άας ου ή ελαία, ας) et de vignes (ή ἄμπελος, ου). L'asphodèle (ὁ ἀσφόδελος, ου) et le thym (ὁ θύμος, ου) embaumaient déjà les garrigues.

L'abeille (ή μέλιττα, ης) fabriquait son miel (τὸ μέλι, ιτος) dans des ruches faites d'écorces de chênes-lièges (ή φελλόδρυς, υος) et des pâtres gardaient leurs troupeaux ovins et caprins.

En Provence, le terrible mistral se soumet aux nombres pythagoriciens :

Lors il souffle par trois, par six et par neuf jours,  
Car TROIS étant sacré pour les dieux et les mondes  
Sur ce nombre divin il a réglé son cours<sup>40</sup>.

D'Arles<sup>41</sup>, Jean Aicard ne voit que les arènes « cirque immense » et les Aliscamps, nom provençal des Champs élyséens : dans la mythologie grecque, l'Ἠλύσιον πεδῖον (*Hêlusion pédion*) est le lieu de félicité promis aux hommes vertueux après leur mort.

<sup>39</sup> THÉOCRITE, *Épigrammes*, I, page 224.

<sup>40</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « Le mistral », page 37. — Pythagore et ses disciples ont développé toute une théorie arithmosophique, ou arithmologique, mélangeant rationnel et mystique, scientifique et religieux, considérant les premiers entiers naturels non pas comme de simples outils de calcul, comme de vulgaires chiffres, mais comme des symboles primordiaux, des nombres quasi mystiques recelant des propriétés universelles.

<sup>41</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « Arles », pages 24-26.

Un poème est intitulé « Thestylis » (Θεστύλις), du nom d'un esclave cité par Théocrite.

La Marseille des *Poèmes de Provence* est la Μασσαλία (*Mas-salia*) des marchands hellènes.

La Sainte-Baume lui fait penser à Hélène, fille de Zeus et de Lédä, et ses forêts sont peuplées de personnages grecs :

Et c'est pourquoi le monde antique t'eût peuplée  
De chèvre-pieds furtifs, vaste forêt troublée,  
Et tes pâtres, le soir, soufflant dans les pipeaux,  
Auraient vu se mêler aux boucs de leurs troupeaux  
Le satyre épiant les jeunes nymphes nues<sup>42</sup>. »

Dans le poème « Les mayes », l'auteur rappelle les origines grecques de cette coutume :

Jadis, et dans ce mois où la colline fume,  
Nubile, se voilant d'un nuage amoureux,  
Où Pan tressaille et gronde au fond des antres creux  
Et se lamente, fou des baisers de l'aurore ;  
Où dans la fleur le fruit en germe s'élabore,  
Nos pères, qui fêtaient le renouveau divin,  
Fêtaient surtout la vigne en sève, espoir du vin ;  
Et, lorsque se montrait la pâle fleur d'ivresse,  
Tous ces Ioniens, le cœur plein d'allégresse,  
Aux premiers jours de mai, songeaient dès le réveil :  
« La joie est en sa fleur : fais-la mûrir, soleil ! »

Et les Mayes alors, de pampres couronnées,  
Chantaient le doux printemps et leurs belles années,

<sup>42</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « La Sainte-Baume », pages 52-55.



Car les Mayes étaient des filles de seize ans  
 Qui, sous les oripeaux et les bijoux luisants,  
 Sous les fleurs en couronne, en bouquets, en guirlande,  
 Échangeaient un baiser sonnant pour une offrande  
 Dont on faisait, le soir venu, de gais repas <sup>43</sup>.

Et l'on sait que la bouillabaisse marseillaise est issue d'une soupe de poissons que les anciens Grecs confectionnaient à partir du menu fretin et qu'ils nommaient ἡ κακάβια, ας, du nom de la marmite à trois pieds dans laquelle ce mets était confectionné.

Enfin, les *Poèmes de Provence* se terminent par vingt-neuf petites pièces célébrant la cigale. La cigale de Jean Aicard n'est pas celle des félibres, animal hiératique représenté les ailes fermées, érigé en symbole identitaire ou réduite à son seul grésillement obsédant. Sa cigale est la τέττιξ (*tettix*) <sup>44</sup> des Grecs, c'est l'insecte que les plus grands poètes et penseurs ont chanté :

Homère a comparé le charme de ta voix,  
 Quand tu vibres posée au faite des grands bois,  
 À l'éloquence auguste et pleine de sagesse  
 Des vieillards discourant entre eux ; toute la Grèce  
 T'aimait ; Anacréon te dit semblable aux dieux,  
 Et Socrate et Platon trouvaient mélodieux,  
 Aux bords de l'Ilyssus et sous les lauriers-roses,  
 Tes chants, écho du bruit universel des choses <sup>45</sup>.

<sup>43</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « Les Mayes », pages 85-88.

<sup>44</sup> τέττιξ, ἴγος (ὁ) : « cigale » (insecte) ; par extension « chanteur, poète ».

<sup>45</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « Les cigales V »,

Notre jeune écrivain a recherché, dans la célèbre *Anthologia graeca* si consultée de son temps, les pièces consacrées à la cigale et en a réalisé lui-même des traductions ou des adaptations en vers français :

— poème d'Apollonidas <sup>46</sup> :

Θάμνου ποτ' ἄκρους ἀμφὶ πρῶνας ἤμενος  
 τέττιξ περῶ, φλέγοντος ἡλίου μέσου,  
 νηδὺν ῥαπίζων, δαίδαλ' αὐτουργῶ μέλει  
 ἡδὺς κατωφγάνιζε τῆς ἐρημίας.  
 Κρίτων δ', ὁ πάσης ἰξοεργὸς Πιαλεὺς  
 θήρης, ἀσάρκου νῶτ' ἐδουνακεύσατο.  
 τίσιν δ' ἔτισεν· εἰς γὰρ ἡθάδας πάγας  
 σφαλεῖς ἀλᾶται παντὸς ἱμεῖρων πτεροῦ.

Accrochée à la tige extrême d'un buisson,  
 Une cigale, en plein midi, de sa chanson  
 Joyeuse, que scandaient ses frémissements d'aile,  
 Charmait la solitude attentive autour d'elle.  
 Or, avec ses pipeaux maudits, un oiseleur,  
 Criton de Pialie, ayant eu le malheur  
 D'engluer la chanteuse à son buisson ravie,  
 Le coupable ne prit plus d'oiseaux de sa vie.

page 154. — Pour Homère, voir l'*Illiade*, chant III, vers 150-152 : γήραϊ δὴ πολέμοιο πεπαυμένοι, ἀλλ' ἀγορηταὶ / ἐσθλοὶ, τεττίγεσσιν εὐικότες οἳ τε καθ' ὕλην / δεινδρέφ' ἐφεζόμενοι ὅπα λειριόεσσιν εἶσι « L'âge les éloignait du combat mais ils parlaient bien, semblables à des cigales qui, dans le bois, posées sur un arbre, font entendre une voix claire comme les lys ». — ANACRÉON, fragment Bergk 32, page 135 : Φιλέουσι μὲν σε Μοῦσαι, / φιλεῖ δὲ Φοῖβος αὐτός, / λιγυρὴν δ' ἔδωκεν οἴμην. / [...] σχεδὸν εἰ θεοῖς ὅμοιος. « Les Muses te chérissent ; Phoibos lui-même te chérit et t'a donné un chant clair. [...] Tu es presque semblable aux dieux ».

<sup>46</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « Les cigales VIII », page 158. — *Anthologia graeca*, volume II, IX, n° 264, pages 90-91. — Traduction très littérale.

— poème d'Archias <sup>47</sup> :

Πρὶν μὲν ἐπὶ χλωροῖς ἐριθιλέος ἔρνεσι πεύκας  
ἥμενος, ἢ σκιερᾶς ἀκροκόμου πίτυος,  
ἔκρεκες εὐτάρσοιο δι' ἰζύος, ἀχέτα, μολπάν,  
τέτιξ, οἰονόμοις, τερπνότερον χέλυσ.  
νῦν δέ σε, μυρμάκεσσιν ὑπ' εἰνοδίοισι δαμέντα,  
Ἄϊδος ἀπροΐδης ἀμφεκάλυψε μυχός.  
εἰ δ' ἐάλως, συγγνωστόν, ἐπεὶ καὶ κοίρανος ὕμνων  
Μαιονίδας γρίφοις ἰχθυόλων ἔθανεν.

Naguère, sur la cime ondoyante d'un chêne,  
Ou sur un vert sapin de la forêt prochaine,  
Cigale, tu chantaux aux pâtres d'alentour  
Tes chants plus doux qu'un luth qui résonne d'amour.  
Mais de noires fourmis, ô chanteuse dorée,  
Sur ton rameau, chemin rugueux, t'ont rencontrée ;  
Attaquée et vaincue, ô cigale, à présent  
Voilà ton corps léger sur la terre gisant,  
Et les ombres du Styx t'entourent avant l'heure.  
Mais pourquoi m'indigner, cigale que je pleure ?  
Homère, demi-dieu, n'a-t-il pas eu ton sort ?  
Et sous les coups d'obscurs pêcheurs n'est-il pas mort ?

— d'après Longus :

Chloé s'endort ; Daphnis : « Ô fâcheuses cigales ! »  
Dit-il en contemplant les deux rondeurs égales  
Du beau sein qui s'élève au gré du frais sommeil...  
« Elles ne cesseront de crier au soleil,

<sup>47</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « Les cigales IX », page 159. — *Anthologia graeca*, volume I, VII, n° 213, pages 367-368. — Traduction très libre.

« Empêchant son repos de leur voix importune ! »

— Il dit. Une cigale, à ces mots, par fortune,  
Fuyant une hirondelle, arrive étourdiment,  
Soudaine, se jeter dedans le sein charmant...  
C'est bien pourquoi ne put la prendre l'hirondelle  
Qui non plus ne retint son vol, et d'un coup d'aile,  
En passant effleura le visage endormi.  
Chloé crie, en sursaut dressée, et son ami  
Riait de sa frayeur... Ce rire et l'hirondelle  
Qui voletait encore en criant autour d'elle  
L'assurent, et frottant ses beaux yeux aux cils d'or  
Chloé sent le désir de s'endormir encor.  
Lors se met à chanter la cigale gentille  
Entre les deux tétins de la timide fille,  
Comme pour de ce doux abri dire : Merci ;  
Dont Chloé de nouveau surprise crie aussi  
De plus belle, et Daphnis de rire et, pour y prendre  
Cette cigale, usant de l'occasion tendre,  
Il lui glisse la main dans le sein, bien avant,  
D'où la cigale fut tirée en poursuivant  
Dans la main de Daphnis sa chanson familière.  
Chloé, joyeuse, vit la bête prisonnière,  
Et puis, l'ayant baisée, en son sein palpitant  
Elle-même la mit alors toujours chantant <sup>48</sup>.

Chez Longus, Daphnis et Chloé étaient deux pasteurs adolescents découvrant les premiers émois de la passion. Dans son poème, Jean Aicard n'est pas parti du texte grec, alors très peu diffusé, mais de la traduction de Jacques Amyot (1559) re-

<sup>48</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « Les cigales XVII », pages 166-167.

vue et complétée par Paul-Louis Courier (1809) et qui connut plusieurs éditions :

[...] Chloé ne se donna garde qu'elle fût endormie : ce que Daphnis apercevant, pose sa flûte pour à son aise la regarder et contempler, n'ayant alors nulle honte, et disoit à part soi ces paroles tout bas : « Oh ! comme dorment ses yeux ! Comme sa bouche respire ! Pommes ni aubépines fleuries n'exhalent un air si doux. Je ne l'ose baiser toutefois ; son baiser pique au cœur, et fait devenir fou, comme le miel nouveau. Puis, j'ai peur de l'éveiller. Ô fâcheuses cigales ! Elles ne la laisseront jà dormir, si haut elles crient. Et d'autre côté ces boucquins ici ne cesseront aujourd'hui de s'entre-heurter avec leurs cornes. Ô loups, plus couards que renards, où êtes-vous à cette heure, que vous ne les venez happer ? »

Ainsi qu'il étoit en ces termes, une cigale poursuivie par une arondelle se vint jeter d'aventure dedans le sein de Chloé ; pourquoi l'arondelle ne la put prendre, ni ne put aussi retenir son vol, qu'elle ne s'abattit jusqu'à toucher de l'aile le visage de Chloé, dont elle s'éveilla en sursaut, et ne sachant que c'étoit, s'écria bien haut : mais quand elle eut vu l'arondelle voletant encore autour d'elle, et Daphnis riant de sa peur, elle s'assura, et frottoit ses yeux qui avoient encore envie de dormir ; et lors la cigale se prend à chanter entre les tetins mêmes de la gente pastourelle, comme si dans cet asile elle lui eût voulu rendre grâce de son salut, dont Chloé, de nouveau surprise, s'écria encore plus fort, et Daphnis de rire ; et usant de cette occasion, il lui mit la main bien avant dans le sein, d'où il retira la gentille cigale, qui ne se pouvoit jamais taire, quoiqu'il la tînt dans la main. Chloé fut bien aise de la voir, et l'ayant baisée, la remit chantant toujours dans son sein<sup>49</sup>.

<sup>49</sup> LONGUS, *Daphnis et Chloé* (Λόγγου Ποιμενικά τὰ κατὰ Δάφνιν καὶ Χλόην), pour le texte grec ; *Les pastorales de Longus ou Daphnis et Chloé*, pour la

— poème de Marcus Argentarius :

Ακρίδι καὶ τέττιγι Μυρῶ τόδε θήκατο σῆμα,  
λιπὴν ἀμφοτέροις χερσὶ βαλοῦσα κόνιν·  
ἵμερα δακρύσασα πυρῆς ἐπὶ τὸν γὰρ αἰοιδὸν  
Ἄδης, τὴν δ' ἐτέρην ἤρπασε Περσεφόνη.

Myro, pour sa cigale, a construit ce tombeau ;  
Des larmes ont baigné son visage si beau,  
Quand Pluton appela sa cigale chérie.  
En rameaux de bruyère et de sauge fleurie  
Un bûcher fut dressé par elle avec amour ;  
Tous ses jeunes amis sanglotaient alentour,  
Et sur ce que la flamme a laissé de poussière  
Ils ont jeté des fleurs de sauge et de bruyère<sup>50</sup>.

— d'après Théocrite :

Quand Thyrsis eut chanté, — Thyrsis dans Théocrite, —  
Pour conquérir la coupe avec tant d'art décrite ;  
Quand il eut dit Daphnis aux yeux éteints d'amour,  
Oublieux des troupeaux, languissant tout le jour,  
Et Cypris lui criant, railleuse : « Éros te dompte ! »  
Quand il eut dit Daphnis vaincu, pâle de honte,  
Murmurant aux vallons, au fleuve, aux monts, aux bois,  
À Pan, ses doux regrets de sa plus douce voix,  
Et conjurant ce dieu d'être à son vœu facile,  
Et d'accourir (du haut du Ménale,) en Sicile,

traduction de Jacques Amyot (1559) revue et complétée par Paul-Louis Courier (1809), pages 40-41.

<sup>50</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « Les cigales XXII », page 172. — *Anthologia graeca*, volume I, vii, n° 364, page 411. — Traduction libre.

Car il lui lègue, avant de fuir le jour du ciel,  
 Sa syrinx, où la cire a mis l'odeur du miel ;  
 Quand Thyrsis eut pleuré Daphnis, le berger tendre  
 Que les nymphes jamais ne doivent plus entendre,  
 Les nymphes qui l'aimaient et qui voient son beau corps  
 Rouler dans le courant et s'éloigner des bords ;  
 Quand Thyrsis eut chanté, — Thyrsis dans Théocrite, —  
 En lui donnant la coupe avec tant d'art décrite,  
 Le chevrier lui dit : « Le prix est à toi ; prends ;  
 « Prends ma coupe sculptée, aux reliefs odorants ;  
 « Je ne l'ai pas touchée encore de ma lèvre ;  
 « Trais aussi Kissètha, ma plus féconde chèvre ;  
 « Et puis, je te souhaite, avec du miel doré  
 « Pour en emplir ta bouche adorable à ton gré,  
 « La figue d'Aigilos que nulle autre n'égale,  
 « Car toi, tu chantes mieux, Thyrsis, que la cigale ! <sup>51</sup> »

— poème d'Anacréon :

Μακαρίζομέν σε, τέττιξ,  
 ὅτε δενδρέων ἐπ' ἄκρων  
 ὀλίγην δρόσον πεπωκώς  
 Βασιλεὺς ὅπως αἰδεῖς·  
 σὰ γάρ ἐστι κεῖνα πάντα,  
 ὅποσα βλέπεις ἐν ἀγροῖς,  
 ὅποσα τρέφουσιν ὕλαι.  
 σὺ δὲ φαίνεαι γεωργῶν  
 ἀπὸ μηδένας τι βλάπτων·  
 σὺ δὲ τίμιος Βροτοῖσιν,

<sup>51</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « Les cigales XXIII », pages 172-173. — Poème librement adapté de la première *Idylle* de Théocrite, Θύρσις ἢ Ωιδὴ « Thyrsis ou le Chant », pages 20-29, dans laquelle la coupe fait l'objet d'une magnifique ecphrasis en hexamètres dactyliques.

θέρεος γλυκὺς προφήτης·  
 φιλέουσι μὲν σε Μοῦσαι,  
 φιλέει δὲ Φοῖβος αὐτός,  
 λιγυρὴν δ' ἔδωκεν οἶμην.  
 τὸ δὲ γῆρας οὐ σε τείρει,  
 σοφέ, γηγενής, φίλμυνε·  
 ἀπαθὴς δ', ἀναιμόσακρε,  
 σχεδὸν εἴ θεοῖς ὅμοιος.

Bienheureuse cigale ! — au front des bois posée,  
 Contente d'un peu de rosée,  
 Tu chantes comme un roi !  
 Tout ce que voient tes yeux, les chênes et la mousse,  
 Aux champs, aux bois, tout ce qui pousse,  
 Ô cigale, est à toi !

Étant inoffensive, on t'aime ; et l'on t'honore  
 Parce que ta lyre sonore  
 Nous annonce l'été.  
 La Muse te chérit ; et Phoïbos aussi t'aime ;  
 Et c'est par sa volonté même  
 Que ta voix a chanté.

Toi, tu ne connais rien de la vieillesse austère ;  
 Tu sais, sage enfant de la terre,  
 Des chants mélodieux.  
 Tu n'as ni chair ni sang ; la douleur, tu l'ignores,  
 Et tu vis tes quelques aurores  
 Presque semblable aux dieux <sup>52</sup> !

<sup>52</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « Les cigales XXIV », pages 174-175. — Jean Aicard reprend le fragment Bergk 32 d'Anacréon, qu'il a déjà cité dans « Les cigales V » et, en y grapillant à chaque fois un ou deux vers, il a composé ces trois sixains : voir *Anacréon et les poèmes anacréontiques*, pages 134-135.

— poème d'Événos de Paros :

Ἀτθὶ κόρα, μελίθρεπτε, λάλος λάλον ἀρπάξασα  
τέττιγα πτανοῖς δαῖτα φέρεις τέκεσιν,  
τὸν λάλον ἅ λαλόεσσα, τὸν εὐπτερον ἅ πτερόεσσα,  
τὸν ξένον ἅ ξείνα, τὸν θερινὸν θερινά ;  
κοῦχ' ἰτάχος ῥίψεις, οὐ γὰρ θέμις, οὐδέ δίκαιον,  
ὄλλυσθ' ὑπνοπόλους ὕμνοπόλους στόμασιν.

Quoi qu'ait dit Evenus de Paros, l'hirondelle  
Vagabonde, à chacun de ses foyers fidèle,  
Ne t'assaillit jamais, ô cigale. Les dieux  
Rythment son vol sur tes accents mélodieux,  
Et vous font toutes deux filles de la lumière.  
L'hirondelle, du vol infini coutumière,  
Sait que vous êtes sœurs et respecte ton chant.  
C'est le moineau goulé, criailleur et méchant,  
Qui de ton corps, chef-d'œuvre exquis, fait sa pâture.  
Car c'est la vieille loi dans la vieille nature  
Qu'aveugle et sourd, le ventre à l'esprit soit fatal.  
Donc le moineau barbare a droit d'être brutal,  
Mais que t'importe à toi le bec qui te dévore,  
Pourvu qu'en expirant ta douleur chante encore<sup>53</sup> !

Jean Aicard s'est peut-être également inspiré de la traduction donnée par André Chénier :

Fille de Pandion, ô jeune Athénienne,  
La cigale est ta proie, hirondelle inhumaine,  
Et nourrit tes petits qui, débiles encor,  
Nus, tremblants, dans les airs n'osent prendre l'essor.

<sup>53</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « Les cigales XXVI », page 176. — *Anthologia graeca*, volume II, IX, n° 122, page 42.

Tu voles ; comme toi la cigale a des ailes.

Tu chantes ; elle chante. À vos chansons fidèles

Le moissonneur s'égaye, et l'automne orageux

En des climats lointains vous chasse toutes deux.

Oses-tu donc porter dans ta cruelle joie

À ton nid sans pitié cette innocente proie ?

Et faut-il voir périr un chanteur sans appui

Sous la morsure, hélas ! d'un chanteur comme lui<sup>54</sup> !

La cigale était également l'insecte objet d'un mythe que, dans son dialogue *Phèdre*, Platon fait exposer par Socrate : « On dit donc que les cigales étaient des hommes avant la naissance des Muses. Quand le chant naquit avec les Muses, plusieurs des hommes de ce temps furent si transportés de plaisir que la passion de chanter leur fit oublier le boire et le manger, et qu'ils moururent sans même s'en apercevoir. C'est d'eux que naquit ensuite la race des cigales, qui a reçu des Muses le privilège de n'avoir aucun besoin de nourriture. Du moment qu'elles viennent au monde, elles chantent sans boire ni manger jusqu'au terme de leur existence, puis elles vont trouver les Muses, et leur font connaître ceux par qui chacune d'elles est honorée ici-bas : à Terpsichore, ceux qui l'honorent dans les chœurs, et ils lui deviennent plus chers sur le rapport de ces fidèles témoins ; à Érato, ceux qui l'honorent par des chants amoureux ; et pareillement à toutes les autres, ceux qui leur rendent l'espèce d'hommage qui convient à chacune. À la plus âgée, Calliope, et à la cadette, Uranie, elles font connaître ceux qui, vivant au sein de la philosophie, rendent ainsi hommage aux chants de ces deux déesses, les plus mélodieux de tous ; car ce sont elles

<sup>54</sup> CHÉNIER (André), *Œuvres poétiques*, volume I, « Traductions », VIII, page 142. — La « fille de Pandion » ici citée est Philomèle qui fut métamorphosée en hirondelle.



qui président aux mouvements des corps célestes et aux discours des hommes. Voilà bien des raisons pour parler au lieu de dormir en plein midi. »

et que Jean Aicard versifia ainsi :

Quand les neuf Muses sœurs, dit Platon, furent nées,  
Quelques hommes, épris des strophes alternées,  
Des cadences, du rythme, et de la lyre enfin,  
En oublièrent tout dès lors, même la faim,  
Et des soins de la vie insoucieux, ou même  
Incapables, ils ont passé l'heure suprême  
Sans voir la mort présente, en regardant les cieux.  
Pour les récompenser, c'est alors que les dieux  
Changèrent ces premiers poètes en cigales  
Qui peuvent subsister d'un rien, plus que frugales ;  
Et qui, mortes un jour, s'en vont, esprits légers,  
Vers les neuf blanches sœurs, comme des messagers,  
Sur les ordre divins dire à ces immortelles  
Quel poète ici-bas vit pour chacune d'elles.

Ainsi parle Platon. — Ô messagers sacrés,  
Cigales, nommez-moi là-haut, et vous direz  
Seulement qu'en ce siècle ingrat qui vous ignore,  
Moi j'ai chanté pour vous et que je vous honore<sup>55</sup> !

La cigale se trouve ainsi un des liens les plus forts de la Provence actuelle avec ses origines helléniques ; et l'importance de la section « Les cigales » dans les *Poèmes de Provence* répond

<sup>55</sup> Platon, *Phèdre*, 259 b-d. — Vers français : AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « Les cigales XI », pages 160-161.

à la présence particulière de l'insecte chez les auteurs de l'Antiquité.

Dans ses *Poèmes de Provence*, Jean Aicard inaugure ainsi un nouvel hellénisme, non plus historique et littéraire mais pastoral et bucolique, en référence à sa province natale, décrite au moyen de différents artifices stylistiques :

— le bucolisme : c'est la Provence de la vigne et de l'olivier, dont la culture était déjà pratiquée par les Minoens et les Mycéniens du III<sup>e</sup> millénaire ; c'est la Provence du miel dont Hipocrate avait fait un remède ; c'est encore la Provence du cyprès, des taureaux de Camargue<sup>56</sup> et des pâtres menant leurs troupeaux<sup>57</sup> ;

— le panthéisme : le poète représente des figures de la mythologie comme Éros, les Muses, Pan ; les Ondines, les Faunes, les Satyres, les Bacchantes, un Centaure... en donnant le sentiment que la Provence actuelle est toujours habitée par ces divinités antiques ;

— différentes métaphores : la cigale est l'image de la poésie éternelle, du poète-chanteur, la « voix des Muses »<sup>58</sup> ; le blé évoque la Terre-Mère ; le soleil brûlant des étés de canicule est le feu divin<sup>59</sup> ;

— la personnification : des éléments de la nature, — le Rhône, le Mistral, la Méditerranée — sont assimilés aux forces primor-

<sup>56</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « La ferrade », pages 31-33.

<sup>57</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « Idylle », pages 91-93.

<sup>58</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « Les cigales VII », page 158.

<sup>59</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, poème « Les cigales VI », page 156.



diales créatrices divinisées par les théogonies et, comme les dieux antiques, sont caractérisés par de véritables épiclèses <sup>60</sup>.

Notre poète fait volontiers référence aux principaux auteurs comme Homère, Platon, Théocrite, Anacréon..., qu'il a étudiés au lycée ; et Michèle Gorenc a magnifiquement établi que la composition du recueil des *Poèmes de Provence* répondait en tous points, quant à la forme, aux règles de la rhétorique grecque <sup>61</sup>.

Dans la « représentation poétique de la France » qu'il tentait d'initier, Jean Aicard, avec ses *Poèmes de Provence*, établit ainsi la Provence comme la « province grecque » de la France.

### 1874 – La Vénus de Milo <sup>62</sup>

Le 8 avril 1820, sur l'île de Milo, en mer Égée, Yorgos Kentrotas extrayait des pierres du sol afin de construire un mur autour de son champ : soudain le terrain se déroba et une galerie souterraine lui apparut, recelant une statue ainsi que divers fragments. Le hasard fit qu'un élève-officier de la Marine française, Olivier Voutier (1796-1893), se trouvât sur les lieux. Passionné d'archéologie, il comprit l'importance de cette découverte, prévint au plus vite Louis Brest (1789-1862) notre vice-

<sup>60</sup> Voir AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/1873, le poème « Le Rhône », pages 27-30 : le Rhône « frère du Rhin », « vieux géant », qui parle un langage amoureux aux belles filles d'Arles ; les « Alpes au cœur pur » ; « la Méditerranée aux grands ondes bleues ». Voir aussi le poème « Le mistral », pages 37-40 : le mistral « laboureur des ondes », qui « rêve autour de ses îles fécondes », vent au « cri sauvage » « formidable et moqueur ».

<sup>61</sup> GORENC (Michèle), « La poétique des Poèmes de Provence », *Jean Aicard et la Grèce antique*, actes du colloque Jean Aicard en son jardin n° 2, samedi 2 juin 2012, pages 7-19.

<sup>62</sup> AICARD (Jean), *La Vénus de Milo, recherches sur l'histoire de la découverte d'après des documents inédits*, Paris, Sandoz et Fischbacher, début juin 1874, in-18, 235 pages.

consul à Milo et le pressa d'inviter l'État français à acheter la statue.

Lorsque l'envoyé français accrédité, le comte Louis de Marcellus (1795-1861), arriva sur l'île, l'équipage d'un navire en partance pour Constantinople s'appêtait à embarquer la statue : le paysan grec, qui ne voyait pas revenir les Français, avait en effet vendu sa trouvaille au moine Oiconomos qui voulait en faire présent à un haut dignitaire turc.

Revendiquant l'antériorité et aux termes de tractations laborieuses, Marcellus « parvint à acheter la statue » : le marquis Charles-François de Rivière (1763-1828) l'offrit au roi le 1<sup>er</sup> mars 1821 et Louis XVIII en fit don au musée du Louvre.

Telle était, du moins, la version généralement admise depuis un demi-siècle. Mais, en 1874, Jean Aicard, portant son hellénisme sur le terrain de l'archéologie, la contesta en s'appuyant 1° sur la *Relation d'une expédition hydrographique dans le levant de la mer Noire, de la gabarre de S.M., la Chevrette, commandée par M. Gauthier, capitaine de vaisseau, dans l'année 1820*, manuscrit de Jules Dumont d'Urville (1790-1842) partiellement publié par les *Annales maritimes* en 1821 et dont il avait l'original en mains ; 2° sur les dires et un écrit du capitaine de vaisseau en retraite Amable Matterer (1781-1868), alors lieutenant à bord de *La Chevrette*. Ce digne officier assura au jeune écrivain que Dumont d'Urville et lui avaient vu, en 1820, la statue avec son bras gauche levé et tenant une pomme ; raison pour laquelle Dumont d'Urville y avait vu une *Venus victrix*.

Notre écrivain exposa longuement ses arguments dans le feuilleton du journal *Le Temps* (numéros 4742 du 9 avril 1874, 4743 du 10 avril et 4744 du 11 avril) : dans cette nouvelle version, la statue avait son bras gauche mais celui-ci fut brisé pendant le combat nécessaire aux marins français pour la dérober

aux marins grecs... péripétie peu glorieuse qu'il fallait dissimuler afin d'éviter l'incident diplomatique !

Jean essaya de relancer l'affaire l'année suivante, — *Le Temps*, *Bulletin bibliographique*, *La Revue positive*, *L'Opinion nationale* — non seulement quant aux bras — du moins le bras gauche et sa pomme, — mais aussi quant à la conception de l'œuvre : il soutenait que la Vénus était une statue isolée alors que des archéologues la supposaient appartenir à un groupe la représentant associée au dieu Mars.

Ce débat, malgré l'engagement ardent et courageux du jeune écrivain à faire éclater ce qu'il croyait être la vérité à propos de cette œuvre d'art, n'intéressa personne. Notre poète tenta — en vain ! — de relancer le débat en 1884, 1893 et 1912 : la version officielle conserva toujours son autorité !

Et pourtant... bien des doutes subsistent et regrettons, avec Jean Aicard, qu'ici le Vrai ne soit pas le compagnon du Beau !

## Un hellénisme en filigrane

### 1875 — *La Chanson de l'enfant*

Dans la première édition de la *Chanson de l'enfant*, qui n'est pourtant pas réputée être un manifeste helléniste, Jean Aicard mentionne à de nombreuses reprises le rythme et ses observations sont d'une grande justesse psychologique :

— l'enfant est sensible au rythme : son oreille n'est attentive « Qu'aux rythmes et qu'aux chants légers » (page 16) ; « Amour du rythme ! étrange amour, je te retrouve ! / Qui pourra nous conter ce qu'un enfant éprouve, / Ô Rythme, en t'écoutant ? » (page 89) ;

— l'enfant est séduit par le rythme : « Puisque, nouveau venu sur terre, / Rien ne te plaît tant / Que le rythme plein de

mystère / Du berceau chantant ! » (page 28) ;

— l'enfant est rassuré par le rythme : « Mais, par le mouvement, le rythme l'accompagne / Jusque dans le fond du sommeil. » (page 34) ; « Puis il faut les bercer : le rythme est rassurant ; / Le nourrisson qui pleure encor, bien qu'on l'embrasse, / Au bruit de son berceau s'apaise et nous comprend. » (page 70) ;

— l'enfant est calmé par le rythme : « La couchette où l'enfant repose / Fait un bruit rythmé : / Voilà pourtant la seule chose / Qui nous l'ait calmé. » (page 27).

La sensation de ce rythme lui est apportée par le balancement du berceau, le bercement : « Berceaux, vous êtes balancés / Par une douce main qui s'abaisse et s'élève, / Pour que les beaux enfants se croient toujours, en rêve, / Sur deux ailes d'ange bercés. » (page 23) ; « Il veut que votre main légère le balance / D'un mouvement égal et doux, » (page 34).

Le chant est également source de rythme : « Il faut les bercer par des chants. » (page 6) ; « Parce qu'elle avait vu, bercé d'un chant de femme, / Sourire un enfant endormi. » (page 7).

L'enfant perçoit aussi le rythme au battement des cœurs : « Pour l'enfant, c'est entrer dans une salle obscure, / C'est être seul qu'être endormi ; / La palpitation du berceau le rassure : / Il y sent battre un cœur ami. » (page 35) ; « Et le cher innocent vogue au pays du rêve, / Plus haut que l'azur éternel, / Dans le petit berceau qui s'incline et s'élève, / Rythmé sur le cœur maternel. » (page 35).

Il le perçoit enfin dans la Nature : « Car nul chant n'est plus doux que le doux bruit des eaux, / Et le roulis paisible est aimé des berceaux. » (page 63) ; « Filles, garçons, mêlés dans la barque penchante, / Sur le sein tout ému des eaux, / Ils s'endorment au bruit de la vague qui chante, / Et les barques sont leurs berceaux. » (page 83).

Or, ce rythme (ὁ ῥυθμός) est au cœur de la pensée grecque antique. Les philosophes de la vieille Hellade s'étaient aperçus que les nombres premiers les plus simples, en divisant l'Un (τὸ Ἐν) originel, rendaient compte de la structure de l'Univers. Et leur plus belle réalisation « mathématique » fut celle de la division de la gamme musicale, dans laquelle le rapport de 1 à 2 représente l'octave et le rapport de 2 à 3 la quinte, l'enchaînement de quintes successives générant ensuite tous les degrés de la gamme dans une construction parfaitement intelligible et ordonnée, image de la perfection du monde divin (ἁρμονία)<sup>63</sup>.

Le Rythme, qui fonde le Nombre, est un élément primordial : « Ah ! je te resterai fidèle, Rythme ou Nombre, / Toi qui des cœurs d'enfant aux feux de l'éther sombre / Règles l'ordre éternel ! » (page 90) ; c'est un élément divin : « Mais le rythme, tu veux l'entendre, / Le nombre divin ! » (page 27) ; il assure la perfection du Cosmos : « un monde idéal où tout est rythme » (page 20). Et l'enfant le comprend dès l'origine : « Qui pourrait te nier, puisque l'enfant t'écoute, / Puisqu'il te prête un sens, et qu'il t'aimait sans doute / Dès le sein maternel ! » (page 90).

Ce rythme est également inhérent à la poétique grecque. La métrique du vers grec découle de l'opposition entre syllabes longues (–) et syllabes brèves (˘) ; et Quintilien, théoricien latin mais s'inspirant principalement d'Aristote, a écrit, dans son *De institutione oratoria* : *longam esse duorum temporum brevem unius etiam pueri sciunt*<sup>64</sup>, « Même les enfants savent qu'une longue a deux temps et une brève un seul ».

<sup>63</sup> Pour un exposé plus développé de ces notions, voir AMANN (Dominique), *Ἀρμονία, L'ordre et les proportions dans l'art*, Toulon, La Maurinière éditions numériques, juillet 2021, 31 pages (site Internet [www.la-mauriniere.com](http://www.la-mauriniere.com)).

<sup>64</sup> QUINTILIEN, *Institution oratoire*, volume IV, livre IX, chapitre IV, page 344.

Le vers le plus couramment utilisé dans l'Antiquité est l'hexamètre dactylique<sup>65</sup>, composé de six « mètres » ou « pieds », dans lequel chaque pied est formé d'un « dactyle » (δάκτυλος), c'est-à-dire de trois syllabes : une longue (–) suivie de deux brèves (˘˘) ou, plus précisément, une lourde suivie de deux légères ; à l'exception toutefois du sixième pied qui est généralement un trochée (–˘), son ultime brève étant alors un silence. Le schéma de l'hexamètre dactylique est donc :

1                      2                      3                      4                      5                      6  
 –˘˘    |    –˘˘    |    –˘˘    |    –˘˘    |    –˘˘    |    –˘˘

Pour la variété de la scansion, chaque dactyle, à l'exception toutefois du pénultième, peut être remplacé par un spondée (– –). Et la dernière syllabe de chaque vers n'est généralement pas notée : elle reste indéterminée et peut être considérée longue ou brève.

L'exigence grecque du rythme se retrouve encore aujourd'hui dans notre poésie classique et notre musique ; c'est un paramètre que Jean Aicard mentionne souvent et auquel il est toujours resté sensible.

### 1878 – Le poète-troubadour

À partir de l'année 1878, Jean prit l'habitude de voyages dans les pays voisins de la France pour y déclamer ses vers et faire connaître ses œuvres nouvelles<sup>66</sup>, à la manière des rhapsodes

<sup>65</sup> Du grec ἕξ « six » et μέτρον « mètre » ; τὸ ἑξάμετρον δακτυλικόν « l'hexamètre dactylique ».

<sup>66</sup> Il fera ainsi cinq voyages en Suisse, en 1878, 1879, 1880, 1884 et 1893 : voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard et la Suisse », *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série,

de la Grèce antique. Il se rendit d'abord en Hollande<sup>67</sup>, à la fin de l'année 1878 :

Ce que jadis faisait le rapsode de Grèce,  
Je le fais aujourd'hui ;  
Esprit plein de chimère et cœur plein de tendresse,  
J'erre de ville en ville en chantant comme lui.

Il racontait Homère et je traduis Shakespeare :  
Homme antique ou français, notre sort est pareil ;  
Partout le rythme est beau : l'âme humaine y respire ;  
Quel que soit le rayon, il nous vient du soleil<sup>68</sup>.

Toutefois son lyrisme antique s'arrêta à cette évocation car la Hollande, n'étant illuminée que par un « soleil d'argent à la lumière grise », offre la plupart du temps un « ciel gris-de-fer », un temps « lourd et morose », une « eau livide », une mer du Nord « Linceul aux plis d'horreur, déchiré par les vents », un air « linceul flottant », qui inspirent au poète des visions mornes :

Par la fenêtre close et sous la vitre blême  
Je vois de grands oiseaux noirs et silencieux  
Qui sur la mer blafarde et sous les tristes cieux  
Vaguent, esprits de mort échappés de moi-même<sup>69</sup>.

n° 20, 15 mars 2017, pages 7-95. Voir également AMANN (Dominique), « Jean Aicard en Belgique » et « Jean Aicard en Hollande », *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 32, 31 décembre 2020, respectivement aux pages 7-19 et 20-33.

<sup>67</sup> Il donna une relation de ce voyage dans AICARD (Jean), *Visite en Hollande*, 1/ 1879.

<sup>68</sup> AICARD (Jean), début du poème « Le rapsode », *La Jeune France*, samedi 1<sup>er</sup> février 1879, pages 391-392. Poème daté à la fin « 9 décembre 1878 ».

<sup>69</sup> AICARD (Jean), *Visite en Hollande*, 1/ 1879, page 78, poème V « L'heure morne ».

Dans son premier voyage en Suisse, en avril 1878, il déclama notamment son poème *André Chénier*<sup>70</sup> nouvellement achevé, composé à la gloire du jeune martyr de la Révolution chantre de la Grèce :

Venez autour de moi, toutes, si j'en suis digne,  
Piérides au front ceint de lauriers et de vigne,  
Venez car je veux dire un nom que vous aimez,  
Fier entre les plus purs et les mieux renommés.  
Que si ma voix n'a rien, Muses, qui vous attire,  
Venez en l'honneur seul du nom que je vais dire,  
Car aux siècles nouveaux nul n'a mieux hérité  
Des anciens Grecs la grâce et la simple beauté,  
Nul n'a fait mieux connaître à notre âge moderne  
Votre chœur souverain et qu'Apollon gouverne ;  
Nul n'a fait mieux chérir vos chants trois fois sacrés.  
Je nomme André Chénier : Piérides, accourez.

Le poème se poursuit par neuf prosopopées dans lesquelles notre écrivain imagine le discours tenu par chaque Muse expliquant les talents qu'elle avait légué au jeune André.

Et le prologue dit par Sarah Bernhardt lors de la soirée d'inauguration du nouveau théâtre de Monte-Carlo le samedi 25 jan-

<sup>70</sup> AICARD (Jean), *André Chénier*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XII », chemise n° 359, manuscrit autographe, belle mise au net, 11 feuillets. Publié dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 20, 15 mars 2017, pages 16-21. — Les Piérides étaient les neuf filles de Piéros, roi d'Imathie. Elle défièrent les Muses dans un concours musical mais le perdirent et Apollon les métamorphosa en pies : les Muses victorieuses auraient alors adopté le nom de Piérides qui est parfois usité pour les désigner.

vier 1879 met en scène une déesse grecque s'éveillant progressivement après un sommeil de plus de deux mille ans<sup>71</sup>.

### 1880 — *Miette et Noré*

Revenu en Provence, Jean Aicard y acheva son grand poème *Miette et Noré*, qui sera publié en février 1880. Bien que contenant une histoire de son temps se déroulant dans sa Provence, le poète ne peut s'empêcher d'y retrouver la Grèce ou poussaient aussi « Le figuier, l'olivier, les vignes éternelles » et de rappeler la légende de la fondation de Marseille :

— Environ six cents ans avant l'ère chrétienne,  
Des Phocéens, quittant la mer Ionienne,  
Arrivèrent d'abord près du Tibre romain,  
Puis, poursuivant le long des côtes leur chemin,  
Parvinrent jusqu'au Rhône, et là, pleins d'allégresse,  
Trouvant ce beau pays aussi beau que la Grèce,  
Demandèrent au roi Nannus, chef redouté,  
Le droit d'établir là leur tente, et leur cité<sup>72</sup>.  
[...].

### 1885 — *Le Dieu dans l'homme*

Jésus est incontestablement le personnage central de cet ouvrage où Jean Aicard tente un nouvel essai de poésie philosophique :

<sup>71</sup> AICARD (Jean), « Prologue », Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 9, pages 1-2. Publié par *Le Figaro*, 25<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 26, dimanche 26 janvier 1879, page 1, colonnes 4-5 ; *Le Monde illustré*, 23<sup>e</sup> année, n° 1142, samedi 15 février 1879, pages 103 et 106. Voir également *Aicardiana*, n° 17, 15 juin 2016, pages 63-67.

<sup>72</sup> AICARD (Jean), *Miette et Noré*, 1/1880, page 306.

Et d'abord que signifie ce titre : le *Dieu dans l'Homme* ? Il signifie : ce qu'il y a de meilleur, de plus noble, de plus élevé dans la nature humaine. Et selon le poète, qu'est-ce que le sublime dans l'homme ? C'est la puissance d'amour, la pitié et le dévouement.

C'est donc la pensée chrétienne.

Et en effet, M. Jean Aicard rencontre à chaque pas la figure du Christ et il s'attache à la représenter ; il a une affection particulière pour la délicate, la fine et forte figure du jeune homme de Nazareth.

Seulement son Christ est le Christ des modernes, c'est-à-dire un doux et énergique penseur, un réformateur persécuté par les réactionnaires de son temps, le Christ de Renan, si vous voulez. Le Christ de Renan ? non, ce n'est pas assez dire, car Jean Aicard va jusqu'à montrer son Christ ressuscité et proclamant, au sortir du tombeau, la mort de Dieu le Père ! Son Christ est un athée<sup>73</sup>.

Mais aussi l'auteur y revient très naturellement aux sources de la philosophie, quand les premiers penseurs de l'Hellade partaient à la découverte de l'Univers.

Notre poète cite incidemment Diogène, Platon, Antigone, Sénèque, Virgile, Prométhée, les Titans, le Sphinx ; il fait référence à des concepts pythagoriciens comme le Nombre (τὸ πᾶθος), l'Un (ἡ μονάς), l'Illimité ou l'Infini (τὸ ἄπειρον) ; à la Substance originelle (ἡ οὐσία) ; au Vrai (τὸ ἀληθές), au Bien (τὸ ἀγαθόν) et au Beau (τὸ καλόν).

<sup>73</sup> *Le Petit Var*, 6<sup>e</sup> année, n° 1814, vendredi 25 septembre 1885, « Le nouveau livre de Jean Aicard », page 2 colonnes 3-4 et page 3 colonne 1 ; article non signé.



Et, surtout, il consacre tout un poème à Œdipe<sup>74</sup>, fils de Laïos et de Jocastre, de la dynastie des Labdacides, les rois légendaires de Thèbes.

Dès sa naissance, ses parents le pendirent par les pieds sur le mont Cithéron car l'oracle de Delphes leur avait révélé qu'il tuerait son père et épouserait sa mère. Mais le nourrisson fut sauvé par Polybe et Mérope, les souverains de Corinthe, qui l'élevèrent comme s'il avait été leur enfant. Œdipe devenu adulte apprend toute la vérité du même oracle et il décide de fuir Corinthe, pensant que Polybe et Mérope étaient ses vrais parents. Sur son chemin, il rencontre un vieil homme qui lui refuse le passage : il le tue... sans savoir que celui-ci était Laïos, son vrai père ! Arrivé à Thèbes, il délivre la ville de la Sphinx, dont il a deviné l'énigme : en récompense, il reçoit le trône de Laïos et la main de sa veuve Jocastre... mais comme celle-ci est aussi sa véritable mère, l'oracle funeste est accompli ! Thèbes est atteinte par la peste. L'épidémie devant cesser lorsque le meurtrier de Laïos aura été puni, Œdipe part à sa recherche. Il découvre ainsi qu'il a tué son père et épousé sa mère : il se crève alors les yeux pour ne plus voir ses crimes.

Jean Aicard imagine, dans une fiction très profonde, la rencontre d'Œdipe et de Jésus, qui tous deux « furent rois » et tous deux furent persécutés : le Christ révèle à celui qui fut le jouet des dieux et l'artisan de son propre malheur que l'Univers est désormais régi par un Dieu de pardon et de Pitié, supplantant l'antique *Fatum*<sup>75</sup>.

<sup>74</sup> AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, 2/1885, « Le Christ à l'Œdipe », pages 58-66.

<sup>75</sup> Poème déjà publié dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 18, 15 septembre 2016, pages 241-247.

## 1887 — *Leconte de Lisle*

Dans sa belle étude sur l'œuvre de Leconte de Lisle, publiée à l'occasion de la réception du poète à l'Académie française<sup>76</sup>, Jean Aicard s'est intéressé notamment au traducteur et a formulé des observations très justes sur la poétique grecque :

Ce que le poète ne peut pas nous rendre, c'est l'harmonie propre du grec, le nombre grec, la physionomie des mots grecs ; il y substitue une autre physionomie, un autre nombre, une autre harmonie, mais qui ne peuvent rien avoir de grec, — et, de plus, il traduit des vers en prose ! Pourtant, le poème subsiste et se transmet... Et cela dans une prose simple, savamment fruste, qui, présentant comme par blocs les idées et les images, est plus évocatrice que si elle se préoccupait d'arrondir, d'harmoniser ses périodes !

N'en faut-il pas conclure qu'il y a, dans l'art, autre chose que le nombre propre de chaque mot, autre chose que l'harmonie, née de l'arrangement des vocables, de la prononciation, de l'accent spécial à la langue ? — Si fait ! — Et quoi donc ?... Un assemblage d'idées, une chaîne d'émotions qui est la composition même, bref des qualités esthétiques autres que les qualités extérieures, matérielles pour ainsi dire, de l'œuvre écrite en langue rythmée<sup>77</sup>.

## 1894 — *Pour la Grèce ; le Congrès national olympique*

À la fin du mois d'avril 1894, d'importants tremblements de terre secouèrent la Grèce, faisant des victimes nombreuses et

<sup>76</sup> Charles Leconte de Lisle, né à Saint-Paul (La Réunion) le 23 octobre 1818 et décédé le 17 juillet 1894, fut élu membre de l'Académie française le 11 février 1886 et reçu le 31 mars 1887 par Alexandre Dumas fils.

<sup>77</sup> AICARD (Jean), *Leconte de Lisle*, page 15.



des dégâts matériels importants : même le célèbre Parthénon en fut ébranlé ! Il fallait secourir et réparer...

Jean Aicard apporta sa contribution au comité national formé par de nombreux écrivains ; il composa, notamment, le magnifique poème *Pour la Grèce* où, dans une vision inattendue, les dieux de la vieille Grèce reprochent aux Occidentaux d'avoir trahi l'idéal chrétien ; où la Pitié — autre nom de la Charité — vient au secours de la déesse Athéna dont le temple est menacé de ruine :

Je t'apporte de quoi panser quelques blessures.  
Voici ma main tremblante et mes tendresses sûres ;  
Dans cette heure finale, où tout est confondu,  
Mon cœur seul est certain : je ne l'ai pas perdu.  
Je souffre tous les maux, même ceux que j'ignore ;  
Je suis la Charité chrétienne, et je t'honore  
Comme je t'aime, ô fière Athènè, dont le nom  
Gouverne encor le monde, et règne au Parthénon <sup>78</sup>.

Par ailleurs, en cette même année 1894, Paris accueillit, du 16 au 23 juin, à l'initiative du jeune baron Pierre de Coubertin, un *Congrès international athlétique* chargé 1° d'étudier les rapports possibles entre un sport amateur et un sport professionnel, 2° de décider la création de jeux olympiques modernes, dans l'esprit de ceux de la Grèce antique.

Le Congrès s'ouvrit le samedi 16 juin à seize heures devant environ deux mille spectateurs par une séance inaugurale solennelle tenue dans le grand amphithéâtre de la nouvelle Sorbonne. Un aréopage de personnalités avait pris place sur la

<sup>78</sup> AICARD (Jean), *Pour la Grèce*, Paris, librairies-imprimeries réunies, 8 pages ; derniers vers du poème. Poème publié en entier dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 18, 15 septembre 2016, pages 248-253.

grande estrade : les représentants du ministère de l'Instruction publique — école et université, — les commissaires et les principaux délégués français et étrangers. Et un public nombreux se pressait sur les bancs, alléché par un programme très exceptionnel : discours du président, le baron de Courcel ; causerie de Jean Aicard intitulée *La Force et le Droit* <sup>79</sup> ; et première exécution de l'*Hymne à Apollon* récemment décrypté par le musicologue Théodore Reinach.

Pour cette manifestation certes très contemporaine, mais également inspirée par la Grèce antique, les organisateurs avaient souhaité la présence de Jean Aicard car ils connaissaient bien sa sensibilité hellénique et notre poète y fit un long discours, très applaudi par l'assistance et très commenté par la presse, défendant cette idée que « La gymnastique est le plus idéaliste des arts physiques » en ce qu'elle assainit et équilibre les idées, protégeant ainsi l'homme contre les troubles et les déviations de la pensée conséquence des déchéances physiques. Il insista une nouvelle fois sur la force du rythme (ὁ ρυθμός) qui produit la beauté et commande la grâce, sert l'hygiène, l'esthétique, la morale ainsi que l'Idéal, c'est-à-dire le désir du Bien et du Beau... tous concepts bien grecs :

Quand les promoteurs du Congrès ont cherché à désigner les jeux et les concours qu'ils veulent instituer, ils n'ont pu que retrouver ce mot : « olympique », où apparaît l'âme de la Grèce. Cette âme antique, et encore vivante, n'a été qu'une raison souveraine. Elle a cherché et trouvé l'accord parfait entre les sollicitations du rêve, de la pensée, et les exigences des corps. Elle a soumis l'idée aux conditions sans lesquelles la vie physique

<sup>79</sup> AICARD (Jean), « La Force et le Droit », *Aicardiana*, n° 1, mars 2013, pages 61-76 ; discours restitué par Dominique Amann et publié pour la première fois.

dépérit. Pour composer ses œuvres d'art, les plus éloignées de la représentation de la figure humaine, elle a su retrouver les proportions sans lesquelles la figure humaine cesse d'être harmonieuse et désirable aux yeux de l'amour. Elle a senti le rythme secret de la nature des choses, et elle lui a obéi. Elle n'a pas voulu du culte exclusif des abstractions. Elle a achevé la beauté des corps ; elle les a rendus sains et énergiques ; elle les a ennoblis de vigueur, de grâce et de rythme ; elle les a admirés, tout luisants de l'huile parfumée du gymnase, et elle les présente encore à l'admiration du monde moderne, en des statues qui, toutes mutilées, nous font comprendre et aimer encore ce qui fut leur beauté entière<sup>80</sup>.

### 1896 – *Jésus*

194

L'inspiration grecque de Jean Aicard culmine dans son recueil intitulé *Jésus*, publié en 1896, dont les différents poèmes paraphrasent très précisément les Évangiles, essentiellement celui de Luc pour l'enfance du Christ, et celui de Matthieu pour sa vie publique. Jean Aicard a toujours été fasciné par la personne de Jésus... mais cela en dehors de toute religion.

Le catholicisme, religion d'État sous l'Ancien Régime, connut une éclipse complète de dix années durant la Révolution française ; après le Concordat du 15 juillet 1801, les lieux de culte commencèrent à rouvrir : à Toulon, par exemple, la cathédrale fut rendue au clergé en 1802 et l'église Saint-Louis ouverte en 1803. Mais la religion romaine, même redevenue religion d'État sous la Restauration et l'Empire, ne reconquit jamais totalement ses droits. Théosophes, théophilanthropes, saint-simoniens — pour ne citer que les plus connus — eurent

<sup>80</sup> AICARD (Jean), « La Force et le Droit ».

leur heure de gloire et attirèrent, dans de véritables Églises, de nombreux fidèles.

La personne même de Jésus fut diversement comprise pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle : on y voit le Jésus sans-culotte de Camille Desmoulins et d'Hébert, le Christ aux barricades des révolutionnaires de 1848, le Christ de George Sand qui cimenterait l'alliance de l'Église et de la Révolution ; le Christ républicain prêchant un évangile social, de Lamennais ou de M<sup>gr</sup> Affre, l'archevêque de Paris tué sur les barricades en 1848 ; le Christ « socratique » de Pierre Leroux par qui le christianisme devient un mélange de platonisme et de stoïcisme ; le Christ libérateur des esclaves de Chateaubriand... Et, vers la fin du Second Empire, la *Vie de Jésus* d'Ernest Renan se voulut un essai d'histoire positive et rationnelle éliminant le mythe et le merveilleux.

195

C'est bien ce Christ homme et réformateur social que notre écrivain met en scène dans son recueil poétique intitulé *Jésus*. S'il suit parfaitement la chronologie des Évangiles, s'il paraphrase au plus près leurs versets, il exclut toutefois les miracles, l'enseignement théologique et les paraboles. Le Jésus de Jean Aicard ne parle guère de son Dieu, ne délivre aucune révélation divine. Il est plutôt le théoricien d'une nouvelle société et d'une nouvelle humanité ; il prêche la « Pitié » — c'est-à-dire la Charité, la fraternité entre tous les hommes, qu'il reconnaît égaux ; il invite à la bonté, au désintéressement, à la modestie, à la solidarité, au respect des plus faibles, au pardon.

Les derniers jours de Jésus, et notamment ceux de son supplice, occupent la moitié du recueil. On y voit un Jésus qui, pressentant sa fin prochaine, éprouve les angoisses les plus humaines : il doute de son propre message, ses amis l'ont abandonné et même son Dieu est absent.

Maintenant, dans son cœur diminué, fragile,  
 Le messager divin doutait de l'Évangile  
 Et sa robuste foi d'espérance et d'amour  
 Défaillait comme autour de lui l'éclat du jour.  
 ... Le prometteur de paix n'est qu'une âme en tumulte,  
 Sa promesse a menti ; sa douceur, on l'insulte ;  
 La trahison le suit dans l'ombre pas à pas,  
 Et son Dieu de pitié ne le console pas <sup>81</sup>.

Les poèmes intitulés « La grande solitude » (XLV, page 177),  
 « Le doute suprême (LXVII, page 237), « Où sont les  
 autres ? » (LXIX, page 243), « L'homme meurt seul » (LXXIV,  
 page 263), marquent les étapes de cette triste fin où l'on n'en-  
 tend que les invectives et les sarcasmes d'une foule haineuse.  
 Jésus meurt en homme, d'une mort définitive, et sa résurrec-  
 tion n'est qu'une illusion, une vision de quelques disciples exal-  
 tés :

Or, il ressuscita, si vivant dans leur âme  
 Que tous crurent le voir et le virent vraiment.  
 Il apparut d'abord dans le cœur d'une femme,  
 Car on garde la vie aux morts en les aimant.

Et le ressuscité du cœur de Magdeleine  
 Passa dans tous les cœurs, plus parlant que jamais...  
 La montagne a conté ce prodige à la plaine  
 Et la plaine en chantant l'a redit aux sommets <sup>82</sup>.

Ce n'est que dans le dernier poème du recueil, intitulé « Il  
 est éternel », que Jean Aicard apporte le fond de sa pensée : si

<sup>81</sup> AICARD (Jean), *Jésus*, poème « La sueur de sang », page 171.

<sup>82</sup> AICARD (Jean), *Jésus*, poème « La résurrection », page 279.

Jésus est bien mort comme tout homme, Dieu lui a toutefois  
 conféré l'immortalité. Jésus devient ainsi un « homme divin »  
 et son immortalité est manifestée dans la pérennité de son  
 message :

Nul de tes précurseurs n'est vivant dans notre âme ;  
 Pour nous c'est ton nom seul qui signifie amour ;  
 Dix-neuf siècles déjà se sont transmis ta flamme,  
 Et chaque heure est ton heure et chaque jour ton jour !

Quelques versets tombés de ta lèvre divine,  
 Quelques gestes inscrits dans un livre inspiré,  
 Le drame d'une mort où l'espoir se devine,  
 Voilà de quoi le monde est encor pénétré <sup>83</sup>.

Cette figure d'un homme à qui le Dieu suprême accorde  
 l'immortalité en raison de ses mérites exceptionnels est typi-  
 quement celle du héros grec : la notion de héros ou de demi-  
 dieu est, en effet, une particularité de la religion grecque. Si,  
 dans la période homérique, le ἥρως (*hèrôs*) est un simple chef  
 guerrier ou un homme d'illustre naissance, il devient, au ve  
 siècle, — par exemple chez Pindare (*Pythiques*), Hérodote  
 d'Halicarnasse ou Thucydide — un demi-dieu, c'est-à-dire un  
 homme qui acquiert, après sa mort, un statut divin, un homme  
 à qui le Dieu créateur confère l'immortalité ou, du moins,  
 l'éternité.

Sans le dire très explicitement, Jean Aicard fait de Jésus un  
 héros ou un demi-dieu, à la manière des Grecs.

<sup>83</sup> AICARD (Jean), *Jésus*, poème « Il est éternel », page 287.

## Un hellénisme persévérant

À partir de 1890, déçu par le théâtre qui lui apportait plus de tracas que de triomphes, Jean Aicard investit ses énergies dans le roman et il y trouva de grandes satisfactions : *Roi de Camargue* (1890), *Deux Consciences* (1891, inédit), *Le Pavé d'amour* (1892), *L'Ibis bleu* (1893), *Fleur d'abîme* (1894), *Diamant noir* (1895), *Notre-Dame d'amour* (1896), *L'Âme d'un enfant* (1898), *Mélita* (1898), *Tata* (1901), *Benjamine* (1906), *Maurin des Maures* et *L'Illustre Maurin* (1908). Ces œuvres contemporaines et provençales n'invitent plus leur auteur à des incursions dans l'Antiquité. Toutefois, notre écrivain eut d'autres occasions de manifester son hellénisme et j'en ai retenu quelques-unes.

198

### 1899 — Un bronze grec

Par son testament établi le vendredi 3 mars 1899 en l'étude de M<sup>e</sup> Charles-Gabriel Rey notaire à Paris, Marie-Joséphine de Suin comtesse de Beausacq légua à Jean Aicard un magnifique bronze à cire perdue représentant trois femmes et portant une inscription grecque<sup>84</sup>. Notre poète conserva bien précieusement, dans son appartement parisien du Luxembourg, ce bel objet d'art, tout d'abord en souvenir de celle qui fut une amie très chère et mourut le 19 décembre suivant, mais aussi pour sa valeur, son histoire et sa signification.

<sup>84</sup> Une expédition de ce testament est conservée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 7, pièce n° 53-57. — Voir mon étude sur ce bronze : AMANN (Dominique), *À propos des caryatides : un contresens de Vitruve*, Toulon, La Maurinière éditions numériques, avril 2020, 27 pages (site Internet [www.la-mauriniere.com](http://www.la-mauriniere.com)).

## 1903 — L'inhumation de Sainte-Beuve

Le poème que composa Jean Aicard pour l'inauguration du monument de Sainte-Beuve au cimetière Montparnasse, le lundi 11 mai 1903, est parcouru de références à l'Antiquité : sur la dalle funéraire, « Les Muses ont écarté le linceul » ; le poète convoque le Sphinx et la Chimère « sur les bords du Styx sacré » ; l'ensemble du monument lui semble inspirer « Un songe élyséen où le charme des choses / Donne à l'âme un repos plus aimant que l'amour ».

### 1904 — La Milésienne

Poursuivant son cycle théâtral intitulé *La Provence légendaire*, Jean Aicard y évoqua l'Antiquité par une légende tragique en quatre actes et en vers, *La Milésienne*, qui conte l'histoire, dans une tribu salienne des environs de Massalie, d'Érippe épouse de Xanthos, une âme déterminée par la cupidité, la sensualité et la perfidie.

199

### 1915 — La Mort du Bouvet

La perte du cuirassé *Bouvet* coulé par une mine dérivante turque, durant la bataille des Dardanelles, le 18 mars 1915, rappela notre poète vers les rivages de la Grèce antique :

#### *La Mort du « Bouvet »*<sup>85</sup>

Hellade, quand tes caps, toute la noble terre  
Que tes flots amoureux caressent en dormant,

<sup>85</sup> *Bulletin de l'Académie du Var*, 1914-1915, pages 37-40.

Virent nos cuirassés de France et d'Angleterre  
Devant eux passer lentement,  
Armés contre le Turc vassal de l'Allemand,  
Tes rivages crurent entendre  
Un soupir, un reproche amer,  
Dans la rumeur plaintive et tendre  
Que les vaisseaux puissants éveillent dans la mer.

« — Si tu reconnais qui nous sommes,  
Dresse dans ton ciel un signal,  
Grèce antique, dont les grands hommes  
Nous ont légué leur idéal.

« La beauté qui rayonne encore  
Sur l'univers désenchanté  
Naquit, ruisselante d'aurore,  
Dans tes flots, avec Astarté.

« Nous venons pour défendre, mère,  
Ton passé, ton âme, ton nom,  
La gloire d'Eschyle et d'Homère  
Et la Pallas du Parthénon.

« Nous venons — comme toi, les Perses,  
Comme Aristide à Marathon —  
Combattre les forces perverses  
Du Turc rouge et du noir Teuton.

« Nous voulons, nous, fils de ta race  
Par l'esprit plus fort que le sang,  
Sauver tes beautés et ta grâce,  
Du Minotaure renaissant.

« N'as-tu pas quelques jeunes hommes  
Héros d'amour, dompteurs d'effroi,  
Résolus comme nous le sommes,  
Prêts à nous suivre, avec ton roi ?

« Ou s'il faut que sans toi l'on batte  
L'affreux Turc, l'atroce Germain,  
Patrie auguste de Socrate,  
Nourrice du génie humain.

« Hellade ! qu'une gloire insigne  
Baigne d'azur et de rayons,  
Réponds du moins par quelque signe  
Au salut de nos pavillons ! »

Mais sur la terre grecque aux beautés éternelles,  
Rien ne répond, pas un geste, pas une voix...  
Or, là-bas, affrontant le feu des Dardanelles,  
Frémissante sous les pavois,  
Fièrement, vers Stamboul, l'escadre s'achemine,  
Quant au choc soudain d'une mine,  
Monstre pressenti qu'on bravait,  
Dans ta mer bleue, ô Salamine !  
Sombrèrent tout à coup les marins du « BOUVET ».

Déjà, dans le flot qui les roule,  
On accourt recueillir nos morts,  
Noyés que dispute à la houle  
Le lointain feu plongeant des forts.

Ils auront pour lit provisoire  
Le pont des contre-torpilleurs,

Et sur cette couche de gloire  
Flotte l'ombre des trois couleurs.

Et chaque fois que l'on transporte  
L'un d'eux vers l'hôpital flottant,  
À voir tant de jeunesse morte  
La mer frissonne en sanglotant.

Les marins présentent les armes  
Sur le pont des autres bateaux  
En tournant leurs yeux pleins de larmes  
Vers les navires-hôpitaux ;

Tous les pavillons sont en berne,  
Car la France est en deuil, hélas !  
L'âme en prière se prosterne ;  
La cloche, à bord, sonne le glas !

Et c'est alors, sainte merveille !  
Qu'aux rivages de l'Hellespont,  
Ton âme, ô Grèce ! se réveille,  
Se lève enfin, et nous répond :

Ton sol retrouve la mémoire  
De ses héros et de ses dieux ;  
Ta gloire saluera la gloire  
Avec les gestes des aïeux,

Et tandis que leur encens fume  
Pour nos morts, tes femmes en pleurs  
Dans la mer à la blanche écume  
À pleines mains jettent des fleurs.



Comme ses contemporains lettrés, formés comme lui dans les lycées de l'Empire, Jean Aicard eut une grande admiration pour l'Antiquité. Mais, peut-être plus que tout autre, il fut fasciné par la civilisation et la littérature grecques. Parlant, dans son discours de réception à l'Académie du Var, le 26 janvier 1870, de la poésie, qu'il définissait comme « beauté des êtres et des choses, *splendeur du vrai* », il n'hésita pas à affirmer : « la littérature de la Grèce indépendante le prouve hautement quand on la compare à celle de l'étréclant mais servile empire de Rome ».

## BIBLIOGRAPHIE

- AICARD (Jean), *Poésies à ma douce mère*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, album 327, registre noir oblong, non folioté, 60 pages.
- AICARD (Jean), *Vestiges de mes cahiers d'enfant*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 40.
- AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, cahier 224, 180 pages.
- AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, cahier d'écolier de 64 pages.
- AICARD (Jean), *À ma sœur*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38.
- AICARD (Jean), *Cahier vert*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, manuscrit autographe, non paginé.



AICARD (Jean), *Journal d'un lycéen en vacances*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, n° 360, sd [juillet 1865], manuscrit autographe, non paginé, 26 pages.

AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, mi-mai 1867, in-18, 146 pages.

AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, début septembre 1871, in-16, 190 pages.

AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/ Paris, Alphonse Lemerre, 1873, in-16, iv-182 pages. 3/ augmentée, Paris, Georges Charpentier, 1878, in-18, iv-248 pages, « édition définitive ».

AICARD (Jean), *La Vénus de Milo, recherches sur l'histoire de la découverte d'après des documents inédits*, Paris, Sandoz et Fischbacher, début juin 1874, in-18, 235 pages.

AICARD (Jean), *La Chanson de l'enfant*, Paris, Sandoz et Fischbacher éditeurs, fin décembre 1875, in-12, 274 pages.

AICARD (Jean), *Visite en Hollande*, 1/ Paris, Sandoz et Fischbacher éditeurs, février 1879, in-12, 142 pages.

AICARD (Jean), *Miette et Noré*, 1/ Paris, Georges Charpentier éditeur, fin février 1880, in-18, 408 pages.

AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, 1/ Paris, Paul Ollendorff éditeur, début 1885, in-12, 299 pages.

AICARD (Jean), *Leconte de Lisle*, Paris, librairie Fischbacher, 1887, in-8°, 24 pages.

AICARD (Jean), *Jésus*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, début mars 1896, in-18, 298 pages.

*Anthologia graeca* (Ἀνθολογία Ἑλληνική), Leipzig, libraria Dyckiana, 1813-1817, trois volumes in-8° ; édition de Friedrich Jacobs, texte grec.

*Anacréon et les poèmes anacréontiques*, Le Havre, Lemale, 1891, in-16, xii-185 pages ; texte grec avec les traductions et

imitations des poètes du xvi<sup>e</sup> siècle, publié par Achille Delboulle.

CHATEAUBRIAND (François-René de), *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce, et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne*, Paris, Le Normant imprimeur-libraire, 1811, in-16, trois volumes CIX-4-277, 413 et 370 pages.

CHÉNIER (André), *Œuvres poétiques*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1899, in-16, deux volumes, xxxii-330 et 306 pages ; avec une notice et des notes par Raoul Guillard.

EGGER (Émile), *L'Hellénisme en France, leçons sur l'influence des études grecques dans le développement de la langue et de la littérature françaises*, Paris, Didier et C<sup>ie</sup> libraires-éditeurs, 1869, deux volumes in-8°, viii-472 et 498 pages.

LONGUS, *Daphnis et Chloé*, Λόγγου Ποιμενικά τὰ κατὰ Δάφνιν καὶ Χλόην, Paris, Pierre Didot, 1802, in-folio, 103-9 pages ; texte grec ; dessins de François Gérard et Pierre-Paul Prudhon gravés sur cuivre par Barthélemy Roger, Adrien Godefroy, J.-B. Marais et Jean Massard ; serpentes avec légendes en grec et en français. — *Les pastorales de Longus ou Daphnis et Chloé*, Paris, Ernest Flammarion, collection « Nouvelle bibliothèque des éditions Jouaust », 1926, in-16, 174 pages ; traduction de Jacques Amyot (1559) revue et complétée par Paul-Louis Courier (1809) ; accompagnée d'un glossaire des mots difficiles par Pierre Jannet.

QUINTILIEN, *Institution oratoire*, Paris, Charles-Louis-Fleury Panckoucke éditeur, « Bibliothèque latine-française, collection des classiques latins », 1829-1835, six volumes in-8° ; édition de Charles-Vincent Ouizille.

RENAN (Ernest), *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, Calmann Lévy éditeur, 1883, in-8°, xxii-413 pages.

RONSARD (Pierre de), *Les Hymnes de P. de Ronsard vandomois*, Paris, André Wechel, 1555, in-4°, 199 pages.

THÉOCRITE, *Œuvres*, Paris, Louis Hachette, 1847, in-18, iv-372 pages ; texte grec et traduction française en regard ; édition de Léon Renier.

VIRGILE, *Œuvres complètes*, Paris, Charles-Louis-Fleury Panchoucke éditeur, collection « Bibliothèque latine-française », 1833-1835, in-8°, quatre volumes ; traduction nouvelle par MM. Mathieu-Guillaume Villenave, Jean-Pierre Charpentier, Valentin Parisot et Antoine-Laurent Fée.

JEAN AICARD

## LECONTE DE LISLE \*

Leconte de Lisle n'est pas un homme... c'est une école.

Celui-ci est un dieu, — à qui l'Académie confère aujourd'hui le titre honorifique qui n'ajoute rien au talent, et qui ajoute peu de chose à la popularité : le voici *Immortel*.

Nommer *Immortel* un homme qui hait la vie, chante la mort, aspire au néant, ceci a bien un peu l'air d'une malice académique ; mais quoi ! la malice est française, et les dieux, habitués à nos blasphèmes, — qui sont des actes de foi, — ne s'émeuvent pas pour si peu.

Celui-ci est un dieu. Affirmerai-je que je suis un des prêtres de son temple ? Ce serait mentir. Pourquoi donc, monsieur Périvier, m'avez-vous demandé, à moi, une « étude » sur Leconte de Lisle ? Peut-être vous êtes-vous dit, avec un sourire, que les poètes en général se nient volontiers les uns les autres, — occultement il est vrai, — et qu'il serait piquant de voir un des plus humbles, suffisamment obscur, aux prises avec un poète peu connu mais très grand, à qui l'Académie accorde solennellement, d'une manière d'autant plus éclatante qu'elle est tardive, la quantité de célébrité dont elle dispose.

---

<sup>86</sup> AICARD (Jean), *Leconte de Lisle*, Paris, librairie Fischbacher, 1887, in-8°, 24 pages.

Eh bien ! — quoique je n'aie jamais servi dans le temple du dieu, du moins je n'y saurais entrer sans me découvrir avec un respect qui tient bien un peu de la piété, car si aucun poète ne peut être à lui seul toute la poésie, tout vrai poète du moins la représente tout entière.

Depuis Iahvèh jusqu'à Zeus et à Prometheus, — homme et Dieu à la fois, celui-là ! — toute grandeur assurément doit être blasphémée, et il n'est pas mauvais qu'un insulteur bruyant suive le char des triomphateurs, pour leur rappeler qu'ils ne sont que cendre et poussière, — mais de quel « rien » parlerions-nous à celui-ci, dont il n'ait mesuré la profondeur et chanté l'infini ? — Rappeler son néant à l'évocat du néant, ne serait-ce pas souffler dans le vent ? Voilà bien, à défaut d'autres, une raison suffisante pour arrêter la critique si elle était disposée à se manifester...

\*

\* \*

Toute forme ne contient pas une idée, mais toute forme, même vide, inspire une idée.

Je veux essayer d'apprécier, dans l'œuvre de Leconte de Lisle, deux choses : d'un côté, sa forme poétique, ses qualités techniques (qui affectent en moi l'artiste), et en même temps l'idée que son art fait naître en moi ; — d'autre part, l'idée qu'il veut exprimer, — et qui atteint en moi l'homme.

## I

Quant à la forme de Leconte de Lisle, oh ! je suis bien à mon aise ! Empruntant à Victor Hugo le mot central de son étude sur Shakespeare, je peux m'écrier, moi aussi : « J'admire tout comme une brute ! » tellement qu'il a pu m'arriver d'affirmer que Leconte de Lisle a plus de talent que Victor Hugo.

Dans cet ordre d'idées, Théodore de Banville, l'étincelant jongleur de rythmes bien vivants, et Théophile Gautier, le parfait ciseleur de camées, ont plus de talent que Lamartine et Alfred de Musset.

Que Leconte de Lisle ait plus de talent que Victor Hugo, cela n'est pas vrai ; il en a autant, — ce qui est déjà bien joli, — avec moins de mélodie, moins de sentiment, moins de pensée, moins d'émotion, et, par conséquent, moins de fécondité, — mais n'oublions pas que telle est sa volonté souveraine : comme artiste, il se refuse à l'expression des passions qu'il regrette d'avoir à éprouver comme homme ; il aspire, cet immortel, à n'être pas, ou du moins à n'être plus... hélas ! les dieux sont faits à notre image, et pleins de contradictions.

Alors, direz-vous, pourquoi faire des vers ? N'est-ce pas plus d'action qu'il ne convient à un bouddhiste qui sait l'inanité de toute chose ? Dire, à grand'peine, en beau langage durable, la vanité de tout, n'est-ce pas une vanité plus vaine que toutes les autres, quelque chose comme l'ombre d'une ombre d'ombre ? Leconte de Lisle, qui est un sincère, se pose souvent à lui-même cette question : je la lui ai entendu formuler sous les galeries de l'Odéon en 1867. Mais, hélas ! si les formes d'art peuvent être parfaites, il n'en va point de même des philosophies, dont aucune n'atteint encore l'absolu. On n'est pas absolument sûr du néant tant qu'on n'est pas anéanti, c'est-à-dire hors d'état de s'en apercevoir ! et dans la Salle-d'attente-du-néant, que nous appelons en grec : KOSMOS, il faut bien s'amuser à quelque chose, pour tuer le temps : KHRONOS ; — et faire des vers descriptifs est une façon de jouer au « LOTOS »... C'est ce que fait Leconte de Lisle, au pied de l'Himalaya, au bord du Gange divin !

Les calembours, « c'est la fiente de l'esprit qui vole », a dit Victor Hugo, qui ne les dédaignait pas... Mais redevenons sérieux.

Aussi bien le sujet le commande à tous égards ; et — qu'on ne s'y trompe pas, — si je me permets de badiner un instant, c'est uniquement pour tâcher de me faire lire, sachant qu'on ne lit pas son journal du matin comme on relirait le soir *la Henriade* : pour appeler le sommeil.

Nul poète français, à aucune époque, n'a fait mieux les vers que Leconte de Lisle.

Théodore de Banville y a plus de dextérité et se joue dans des combinaisons plus variées de rythme : il les a toutes épuisées ; — mais les qualités de métrique pure, dans l'alexandrin, sont de même valeur chez ces deux maîtres. Seulement, la Muse de Banville me rappelle, pour la grâce, l'adresse, et pour le pailleté de l'habit, — l'arlequin de Saint-Marceau, bien campé sur ses jambes écartées, les reins souples et tout le corps frémissant ; la Muse de Leconte de Lisle tient du Sphinx roide et massif, qui rêve immobile, assis au désert.

Leconte de Lisle n'est pas un homme, c'est une école.

Quelle école ? Appelons-la le *Parnassisme* ou l'*Impassibilisme*, le mot importe peu ; il suffit d'un signe qui serve à la désigner, à la faire distinguer des autres.

Appelons *Romantisme* l'école de Victor Hugo, lequel a de beaucoup dépassé le titre de chef d'école, ayant été simplement un faiseur de libertés, — qui a usé pour son compte, à sa manière, des libertés par lui proclamées.

Sainte-Beuve n'a-t-il pas constaté que toute école renie la précédente, pour la défense de sa naissante existence, mais se rattache volontiers à une école plus antérieure ?

Il n'y a pas à le nier, — surtout depuis que, Victor Hugo étant mort, on n'est plus arrêté par des considérations de respect personnel, — le *Parnassisme* a renié le *Romantisme*.

Le Romantisme avait pour marques l'abandon au souffle, dans le lyrisme créé par lui ; un entraînement d'éloquence ; un

certain oubli du mot propre, pourvu que la mélodie des syllabes aidât l'évocation des choses à montrer ou des sentiments à transmettre ; le négligé de la passion pressée de se communiquer ; le dédain, — peut-être plus philosophique que les dégoûts de vivre soigneusement exprimés en beau langage, — le dédain de la recherche, grâce à laquelle le poète nous trouble par la prétention constamment affichée de trouver sa parole plus précieuse que son émotion ; une abondance souvent nuisible à la fermeté de la composition ; bref, un goût de l'agitation, de la vie dans l'art.

L'inspiration romantique « charriait » de tout, du soleil, des épaves et des écumes, comme un fleuve débordé sous un ciel éclatant.

Tous ces éléments, l'école nouvelle les a reniés, et même conspués, — à bon droit ! si l'on songe à son légitime désir de vivre d'une vie propre, et de ne refaire aucun chef-d'œuvre !

Plutôt faire un moindre chef-d'œuvre que d'en refaire un grand ; c'est le droit, c'est le devoir de l'artiste.

Alors, les nouveaux venus se sont rattachés à la fois aux jongleurs de rimes de la Pleïade, et, il faut bien le dire, — c'est chose bizarre ! — à la queue des classiques, — à l'abbé Delille, par exemple... Qu'on ne croie pas à un frivole désir de faire un calembour avec des noms propres !

Théodore de Banville, espiègle et charmant, s'est souvenu de Ronsard. Leconte de Lisle a pensé, je le répète, à l'abbé ; puis, d'autre part, chavirant le vers d'André Chénier, il s'est dit :

Sur d'antiques pensers faisons des vers nouveaux.

Nouveaux ? — oui et non. — Des vers qui ont un air de nouveauté particulier, grâce surtout à l'étrangeté des choses exotiques et archaïques dont ils parlent, et grâce encore à des bizarreries d'orthographe. Il est évidemment plus nouveau

d'écrire *Kaïn* que *Caïn*, et si on remplace le K par un Q, l'illusion est complète. *Qaïn* avec un Q est le dernier mot du moderne !

Non, dans Leconte de Lisle, la tournure du vers n'est pas infailliblement moderne, bien que notre poète soit merveilleusement enrichi des ressources de langue créées par Victor Hugo qui a lâché le mot propre et mis au rancart la périphrase.

Ceci est, bien entendu, une caractéristique générale, car ça et là langue et prosodie sonneront ensemble le pur classique :

Ô belle Thyoné,  
Viens, et je bénirai le destin fortuné  
Qui, loin de la Phocide et du toit de mes pères,  
*Au pasteur exilé gardait des jours prospères.*

Et encore :

Déjà, sur la mer vaste, *une propice haleine*  
*Des bondissantes nefs gonfle la voile pleine...*

Et encore :

*Préviens des immortels la naissante colère !*

Est-ce Leconte ou l'abbé ? on ne sait trop ; mais, notons bien que cet accent sonne rarement sur la lyre du maître parnassien. Elle n'a que des cordes de fer, cette lyre mystérieuse ; aucun boyau ; nulle corde lâche ; et il faut mettre le microscope sur l'éléphant pour découvrir les cirons sous les replis de la puissante peau. Il y faut l'œil malin du critique — ou, que Zeus me pardonne ! — du confrère !

Ce qu'il faut dire, en dépouillant les mauvais sentiments naturels à tout critique, c'est que le procédé suprême de Leconte de Lisle, dans son travail de constitution d'un art où la poétique

classico-romantique et la couleur purement romantique sont admirablement assemblées, a été celui-ci :

Ne faire que de beaux vers classiques, en se refusant au genre de faiblesses particulier aux versificateurs classiques ; garder tout l'éclat de la langue romantique — en se refusant à l'exubérance, à la fougue romantiques ! — Comme conception d'une forme poétique, rien de plus complet.

Et Leconte de Lisle n'a fait que de beaux vers. De là l'admiration absolue que lui vouent les initiés ; de là, en partie, l'éloignement que lui témoigne le vulgaire.

Je défie, en effet, qu'on puisse lire de suite cinq cents beaux vers également beaux entre eux, car la beauté constamment tendue, implacablement soutenue, dans l'ensemble d'une composition littéraire, et, à la fois, dans chacun des détails, même dans la valeur de chaque mot, est une chose monstrueuse, et par là fatigante. Les initiés seuls peuvent soutenir la vue du tabernacle ouvert. Il y a, dans une pareille monotonie de beauté, un mystère dont le rayonnement aveugle et fait se détourner les faces profanes.

Il nous vient, d'une telle perfection possédée, une satisfaction qui anéantit tout désir, en supprimant tout attrait.

Leconte de Lisle pourrait dire, avec le *Moïse* d'Alfred de Vigny :

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire !...  
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

## II

Leconte de Lisle est aussi un traducteur, et prestigieux. Pourquoi prestigieux ? Parce qu'il est grand poète.

Je m'explique. Le texte lui transmet l'impression que le poète original, — Homère, par exemple, — a reçue des choses ;

l'inspiration même qu'Homère eut en lui, non pas l'impression que peut transmettre le texte à n'importe quel hellénisant. Et, sur nouveaux frais, le poète — visionnaire — refait l'*Iliade* ou l'*Odyssée*, inspiré par le texte qu'il commande en même temps qu'il en est commandé.

Ici, une observation — capitale.

Ce que le poète ne peut pas nous rendre, c'est l'harmonie propre du grec, le nombre grec, la physionomie des mots grecs ; il y substitue une autre physionomie, un autre nombre, une autre harmonie, mais qui ne peuvent rien avoir de grec, — et, de plus, il traduit des vers en prose ! Pourtant, le poème subsiste et se transmet... Et cela dans une prose simple, savamment fruste, qui, présentant comme par blocs les idées et les images, est plus évocatrice que si elle se préoccupait d'arrondir, d'harmoniser ses périodes !

N'en faut-il pas conclure qu'il y a, dans l'art, autre chose que le nombre propre de chaque mot, autre chose que l'harmonie, née de l'arrangement des vocables, de la prononciation, de l'accent spécial à la langue ? — Si fait ! — Et quoi donc ?... Un assemblage d'idées, une chaîne d'émotions qui est la composition même, bref des qualités esthétiques autres que les qualités extérieures, matérielles pour ainsi dire, de l'œuvre écrite en langue rythmée.

Or, il se trouve que Leconte de Lisle, comme traducteur du simple, naïf et vivant Homère, se montre nécessairement poète d'idées, d'émotions, de mouvement passionnel et d'action, — lui, l'impassible ! — et qu'il abandonne forcément, dans le texte original, — dont elles sont la propriété inviolable, — les qualités de langue et de métrique qui le préoccupent exclusivement lorsqu'il chante, en vers français, pour son compte !

Ainsi, quand il a fait son œuvre personnelle, il a dû tuer en lui, avec préméditation, certaines facultés maîtresses du poète,

— qui sont en lui, puisqu'il est un très grand poète ; — et la traduction lui est une occasion de les retrouver et de les prouver, sans doute malgré lui-même.

Traducteur, il s'est mis, comme Homère, en face des choses telles que les voyait Homère ; poète pour compte, il met toujours, entre lui et les choses de la nature, une littérature quelconque, française, grecque ou syriaque, — oubliant que les Grecs, ses maîtres, ne copiaient aucune forme, mais inventaient une forme, expression spontanée de leur émotion !

Qu'il ait voulu ne mettre dans son œuvre personnelle aucune émotion, oh ! cela a dû lui coûter vraiment un merveilleux effort.

Cet homme à la tête massive, olympienne, chevelu comme son Kheroub de *Qaïn*, cet homme vit pourtant ! Il sent, tressaille, souffre ! Il s'abandonne certainement quelquefois, en dépit de la philosophie, à l'illusion de vivre, qui est traîtresse... Il marche, il remue enfin ! — Il n'a pas voulu que ces conditions inférieures de l'être apparussent dans son œuvre, et cela au profit de la beauté plastique qui, — on le sait, — est faite d'immobilité.

D'aucuns ont confondu quelquefois chez Leconte de Lisle l'absence d'idée et l'absence d'émotion. — « Il ne pense pas ! » se sont-ils écriés, et on a pu rappeler sévèrement et injustement, à son sujet, ces magnifiques paroles de Lamartine :

*Les vers sont les formes, transcendantes et comme divinisées de la pensée humaine : les remplir de rien, c'est nous déshonorer !*

... Bien loin de ne pas penser, Leconte de Lisle a trop pensé ! Il est bien vrai qu'il n'a qu'une idée, une idée fixe, qui est : RIEN, — mais qui résume tout !

C'est ici que nous l'abandonnons, non pas comme artiste, mais comme homme.



Ajoutons, avant d'étudier la pensée de son œuvre, que, — poète de mots, de sonorités superbes, de langue et de métrique incomparables, mais d'idée nihiliste, — il a (ce traducteur de l'émotion d'Homère !) rendu, — grâce à l'absence d'émotion, — son œuvre *intraductible*, et par là cent fois moins extensible que tout autre dans l'espace et dans le temps !

### III

Ce poète a parcouru toutes les philosophies ; il a feuilleté tous les âges ; il a interrogé tous les climats du globe ; il a passé la revue de toutes les manifestations de la souffrance et de la pensée humaines ; il a étudié dans leur tombe toutes les races ; il en a ressuscité quelques-unes ; et, selon le mot de Jules Lemaitre, « l'archéologie et l'anthropologie rendent seules possibles des résurrections pareilles ! » Tous les livres, il les a lus ; il les a condensés ; et le résumé de tout, et la condensation de tout, il nous l'apporte dans un mot : RIEN !

Certes, il n'a pas commencé, mais il finit par le néant !... et il prêche l'immobilité, qui paraît en être la condition initiale !

Conclusion formidable ! — Non, je ne suis pas le prêtre de cette religion. Aisément, elle pourrait rendre sévère pour l'artiste, qui reste incomparable, jugez-en :

Les Muses, à pas lents, mendiante divines,  
S'en vont, par les cités, en proie au rire amer.  
Ah ! c'est assez saigner sous le bandeau d'épines,  
Et pousser un sanglot sans fin comme la mer !

Oui ! le mal éternel est dans sa plénitude !  
L'air du siècle est mauvais aux esprits ulcérés.  
Salut, oubli du monde et de la multitude ;  
Reprends-nous, ô Nature, entre tes bras sacrés !

Dans ta chlamyde d'or, Aube mystérieuse,  
Éveille un chant d'amour au fond des bois épais ;  
Déroule encor, Soleil, ta robe glorieuse ;  
Montagne, ouvre ton sein plein d'arôme et de paix !

Soupirs majestueux des ondes apaisées,  
Murmurez plus profond en nos cœurs soucieux ;  
Répandez, ô forêts, vos urnes de rosée ;  
Ruisselle en nous, silence étincelant des cieux !

Consolez-nous enfin des espérances vaines :  
La route infructueuse a blessé nos pieds nus.  
Du sommet des grands caps, loin des rumeurs humaines,  
Ô vents ! emportez-nous vers les dieux inconnus !

Mais si rien ne répond dans l'immense étendue,  
Que le stérile écho de l'éternel désir,  
Adieu, déserts où l'âme ouvre une aile éperdue !  
Adieu, songe sublime, impossible à saisir !

Et toi, divine mort, où tout rentre et s'efface,  
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé ;  
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,  
Et rends-nous le repos que la vie a troublé !

Ah ! que j'aime pourtant bien mieux l'inquiète souffrance égoïste, mais semblable à nos souffrances, de Musset, qui vit et qui chante ; la lamentation de Lamartine chrétien, qui sent et qui pleure sur tous ; la pensée libre de Hugo, qui, concluant à la pitié suprême, veut répandre sur le monde la joie d'un art étincelant, l'enchantement d'un art adorable.

Comment se résigner à n'être qu'un artiste, en cessant d'être un homme accessible aux tendresses, quand l'art est le moyen

le plus sûr, s'il daigne se mêler à la vie, de charmer la vie et de la consoler ?

Et si vous aimez assez votre art pour vous y livrer volontiers en dépit du Nirvâna et du reste, faites un pas de plus vers les vanités de l'Illusion éternelle et parlez parfois d'eux-mêmes à quelques-uns des dix millions de Français, agissants et pensants, qui se moquent un peu de Çâkya-Mouni !

Il vit, ce peuple de France, sous la menace des avenir sombris, il vit, ou du moins il essaye ! Dans l'agonie du siècle, nous sentons tous des approches de mort, mais nous ne voulons pas mourir ! Un seul mot de Michelet relu nous fait tressaillir encore !

Et l'art aussi se déclare vivant, ou du moins aspirant à la vie ! — Et puisque le seul désir du néant ne suffit pas à nous donner la paix, accommodons-nous à la destinée, et acceptons les lois inéluctables.

Tâchons surtout de ne pas aggraver l'horreur de notre destin,

*La honte de penser et l'horreur d'être un homme,*

et tenons en quelque estime les belles pensées et les beaux sentiments.

Puisque tout est mensonge également dans le songe de vivre, pourquoi ne pas préférer, aux vaines apparences tristes, les vaines apparences qui réjouissent les cœurs ?

On le voit, ce n'est pas à l'écrivain en vers, c'est au penseur que je prétends échapper, car c'est ici affaire de conscience, — de religion.

Il ne s'aperçoit pas qu'en dépouillant le plus possible son œuvre de toute vie, par l'absence d'émotion au point de vue moral, — et d'aisance, de défaillance même, au point de vue de la forme ; par sa méprisante indifférence de penseur et sa pla-

cide perfection d'artiste, — il passe en transfuge, renégat d'humanité, du côté de ces dieux qui laissent la vie se tordre douloureuse au-dessous d'eux, sans daigner y prendre part, non pas même pour permettre une espérance !

Il pourrait, — et combien puissamment avec un tel génie de versificateur ! — mettre en ses vers un secours de joie et d'espérance pour ceux qui luttent et souffrent ; nous montrer du moins qu'il ne nous a pas abandonnés ; prêter une voix aux douleurs confuses, comme Sully ; un cri qui soulage, aux âmes muettes... Non ! il s'isole dans une impassibilité extra-humaine qui semble anti-humaine, qui paraît par moments une injure à notre faiblesse.

Est-il sûr d'ailleurs, scientifiquement, que son attitude soit bien celle du Bouddha, frère du Christ ? Est-il sûr que le Nirvâna, — c'est ici la doctrine isotérique, — « ne recouvre pas les splendeurs d'une immortalité cent fois plus brillante que celle de tous les cieux mythologiques, et d'une évolution spirituelle *en harmonie avec toutes les lois de l'univers ?* » (Édouard SCHURÉ.)

Son nihilisme à lui attriste les tristesses, blesse les blessures, et légitime contre lui les mêmes indignations qu'il a contre les dieux indifférents !

Tu nous donnes envie

D'arrêter dans nos bras nos travaux généreux !

.....

Nous planterions l'espoir sur l'univers détruit !

.....

*Ton livre m'a fait mal : je ne l'ouvrirai plus !*

s'écrie Sully Prudhomme, cinglant d'un coup de fouet Alfred de Musset dont le scepticisme vivant a pourtant des allures d'enthousiasme !

Aux profondeurs ou plonge Leconte de Lisle, toute joie meurt...  
Qu'on me rende les pentes du vert Hélicon ! je veux m'ébattre à  
la surface des phénomènes. Si la vérité (qui est d'après vous  
une illusion comme le reste !) est triste, faisons, plus généreux  
que les dieux, de meilleurs mensonges !

Persuadé qu'il est le

Sublime puisatier du noir puits-vérité.

(c'est ici un vers, — inédit, je crois, — de Victor Hugo), Leconte  
de Lisle, — remonté de l'abîme, — en rapporte le miroir terrible  
où celui qui se regarde ne se voit plus !

Il est absent de son œuvre. On n'y aperçoit que le spectre  
immobile d'un rêve pétrifié.

Oui, c'est étrange, il l'a marquée, son œuvre, d'un caractère  
de non-être, qui lui assure une existence immortelle ! L'im-  
mortalité assurée, par la perfection de la forme, à l'expression  
du mépris pour l'effort, cette antinomie consterne ! Elle ne dé-  
couragera pas si on veut bien songer à l'effort patient qu'un tel  
résultat a dû coûter !

L'œuvre de Leconte de Lisle ressemble bien, comme nous  
l'indiquions tout à l'heure, au Sphinx de pierre, qui résiste à  
Tout, grâce à la massivité de sa forme, et qui, avec un sourire  
dédaigneux sur sa lèvre, rêve et aspire à Rien, assis dans la du-  
rée lamentable, au fond des déserts — qui s'ennuient.

## JEAN AICARD ET LES MARINS

Dominique AMANN

Enfant de Toulon (Var) où il passa ses premières années, Jean  
Aicard s'est toujours senti proche des marins, qu'il s'agisse des  
modestes artisans locaux, *li pescadou tourounen*, parcourant  
la rade à bord de leurs *pointus*, ou du personnel de l'imposante  
Marine nationale, et notamment de ses « cols bleus » dont il a  
maintes fois salué le courage et l'abnégation.

Il serait illusoire de tenter un inventaire exhaustif des œuvres  
de notre écrivain consacrées aux marins : je me limiterai donc  
ici à deux croisades dans lesquelles il s'investit particulièrement,  
d'une part en faveur des pêcheurs d'Islande et d'autre part en  
faveur des sauveteurs.

Et ce sera aussi l'occasion d'évoquer un personnage haut en  
couleurs, le chantre des marins, Yann Nibor.

### I — LES PÊCHEURS D'ISLANDE

Le roman *Pêcheurs d'Islande*<sup>1</sup> de Pierre Loti (1850-1923) parut  
en 1886 et apporta à son auteur son plus grand succès de librairie.

---

<sup>1</sup> LOTI (Pierre), *Pêcheurs d'Islande*, Paris, Calmann-Lévy, collection « Bi-  
bliothèque contemporaine », 1886, in-18, iv-320 pages, figures, planches,  
portraits.

C'est l'histoire d'une jeune fille d'origine bretonne, Gaud Mével, vivant à Paris avec son père, un patron-pêcheur enrichi. Gaud revenait de temps en temps dans son pays natal et, au cours d'une noce, elle rencontra et s'éprit de Yann Gaos, un pêcheur paimpolais de condition modeste qui, tous les ans, de février à fin août, partait pour de longues campagnes à la morue en Islande. Mais les conventions sociales contrarièrent les passions et ce n'est qu'au bout de trois ans qu'ils purent se marier, juste avant le départ de Yann. Et, cette année-là, son bateau ne revint pas...

L'auteur s'attache à décrire la vie de ces marins-pêcheurs affrontés à de dures conditions de vie : travail de bagnard durant douze à quinze heures par jour dans le froid et l'humidité ; logement inconfortable, crasse des corps et des vêtements. Il montre aussi la résignation des épouses condamnées à les attendre de longs mois dans la plus grande incertitude... et le malheur des familles quand les pères ne revenaient pas.

Le livre et les pièces de théâtre qui en furent tirées firent connaître à tout le pays le sort tragique de ces pauvres pêcheurs hauturiers décimés par les naufrages.

Jean Aicard, toujours compatissant aux grandes souffrances humaines et soucieux de soulager les infortunes, se prit de passion pour ces prolétaires de la mer et développa une action en leur faveur. Il attira l'attention publique sur leur sort dans un article publié au début de l'année 1893 dans la presse marseillaise :

#### PÊCHEURS D'ISLANDE<sup>2</sup>

Paris, février 93.

<sup>2</sup> *Le Petit Marseillais*, 26<sup>e</sup> année, n° 9038, vendredi 24 février 1893, page 1, colonnes 1-2.

— « *L'année 1892 a vu disparaître, à elle seule, douze navires. Cent trente-neuf hommes ont été engloutis.* »

M. le capitaine de vaisseau Bienaimé<sup>3</sup>, qui commandait naguère la station d'Islande, ajoute : « *Ce serait une catastrophe, s'il s'agissait d'un incendie, d'un accident de chemin de fer ou d'un coup de grisou. Les journaux en seraient pleins... Mais ce ne sont que des pêcheurs d'Islande. Ces gens-là vivent et meurent sans qu'on pense à eux !* »

Et moi, je pensais à eux, tout le temps, l'autre soir, pendant cette première représentation de *Pêcheur d'Islande*, de Pierre Loti, et cette pensée m'embellissait le chef-d'œuvre. Je sentais une grande tristesse utile venir de la scène, comme d'une ouverture d'abîme, et passer sur toutes ces têtes de spectateurs attentifs, stupéfaits et respectueux. Beaucoup n'étaient venus chercher qu'une « bonne soirée » ; que demande-t-on d'autre au théâtre ? Et voilà qu'entre chaque réplique des personnages, entre chaque parole, le silence leur criait : « Pitié ! pitié ! pitié ! »

Il était plein de commentaires, le silence ; il disait : « Ce n'est pas ici une fiction. Cette tragédie que tu vois s'est jouée cent trente-neuf fois, en cette année dernière, dans la réalité. Tu écriras peut-être dans ton article de demain, toi, critique, qu'il y a vraiment « trop de cadavres dans cette pièce !... » Eh bien, écoute ceci, qui n'est pas dans la pièce de théâtre, mais dans les rapports officiels. « Cent trente-neuf hommes ont été engloutis, en 1892, cent trente-neuf pêcheurs d'Islande. » Que de femmes en deuil, songe ! Et que de fois il a été prononcé sur le ton du désespoir étonné et stupide, ce mot où M<sup>me</sup> Marie

<sup>3</sup> NDLR. — Amédée-Pierre-Léonard Bienaimé (1843-1930), vice-amiral, préfet maritime de Toulon en 1902 ; élu député de Paris en décembre 1904, réélu en 1906, 1910, 1914 ; battu aux élections de 1919, il quitta la vie publique.

Laurent met un accent de par-delà la vie : « Mon petit-fils est mort ! » Elle a été secouée, à ce mot, dans les entrailles, la salle où j'entendais, quelques minutes avant, de jolies femmes chuchoter sous l'éventail : « Ah non, vrai, c'est trop triste ! » Il les a pris, les sceptiques, notre Loti, d'une main rude, par le cou, et il leur a tourné la face du côté de cette tragédie réelle, quotidienne, et jusqu'à ce qu'ils se soient tous mis à pleurer, vaincus, attendris, les rieurs, il les a tenus, je vous dis, par le cou, par la gorge ! Ah vous ne voulez pas voir ? Ah ! c'est par trop triste ? Eh bien, vous verrez, vous regarderez, vous souffrirez cinq heures durant, au théâtre, et vous *aurez pitié* !

Grâce à l'appel admirable de notre cher Loti, l'existence des veuves et des orphelins de *Pêcheur d'Islande* sera protégée. Comme le souhaitait Armand Dayot dans le *Figaro*, l'autre jour, les armateurs, imitant les maîtres de forges et autres chefs d'industrie, se décideront, dans un généreux mouvement collectif, à assurer la vie des 3.000 travailleurs dont ils utilisent les pénibles et périlleux efforts, « Dans le cas contraire, concluait M. Dayot, c'est à l'État à intervenir... *L'heure de la colère approche... Pourquoi n'en pas prévenir l'explosion ?* »

Et toutes ces choses, je les pensais plus vivement encore, hier soir, durant le beau dîner auquel nous avait conviés M<sup>me</sup> Edmond Adam, pour fêter le succès de *Pêcheur d'Islande*.

On était une vingtaine : M<sup>gr</sup> le duc d'Aumale, M. de Freycinet, M. Mézières, M. Challemel-Lacour, M. et M<sup>me</sup> Alphonse Daudet, M. et M<sup>me</sup> Léon Daudet, M. Magnard, le prince Karageorgewitch, M. et M<sup>me</sup> Houssaye...

La table semée de fleurs, était charmante, entourée de ces beaux visages expressifs d'hommes et de femmes. Loti, toujours silencieux, regardait le vague indéfini de ses pensées, pareilles à la mer.

M<sup>gr</sup> le duc d'Aumale, répondant à un mot d'Alphonse Daudet, se mettait à raconter, avec une verve jeune et attachante, les souvenirs du procès Bazaine.

— « Quand je lui lus la lettre dans laquelle, bien à l'avance, il osait prévoir cette chose impossible : « la capitulation », le maréchal rougit ; je ne l'ai vu rougir, au cours du procès, que cette seule fois ! »

Et, à ces mots, on eût dit que les lampes, tout à coup baissées, donnaient moins de clarté... les fleurs étaient moins jolies... Une tristesse passait... On parla d'autre chose.

Et je me disais, en rentrant chez moi par le long boulevard désert : « Est-ce beau, tout de même, cette puissance du génie pur, du vrai, de celui « qui est au cœur, » est-ce beau ! Voilà réunis, grâce à *Pêcheur d'Islande*, roman ou pièce de théâtre, des hommes très divers et par la situation et par les opinions politiques, ou même littéraires ! Voilà, à la table d'une républicaine déterminée, un descendant des rois de France ! Les voilà tous, sachant oublier ce qui les divise pour ne songer qu'à ce qui rapproche...

À eux tous, ils représentent un monde bien éloigné, le plus éloigné peut-être, des pauvres pêcheurs d'Islande. Mais l'art de l'un d'eux a invité le grand Yann <sup>4</sup> à cette table ; il y était, je l'ai vu, non pas irrité, mais souriant et il disait : « Je sais bien que vous pensez à moi, car vous êtes ceux qui, par la plume, par la parole, par l'art ou la politique, pouvez amener pour nous, pour nos femmes et nos enfants, le règne de la justice. Pour nous, qui ne capitulons jamais devant la mort, entendez-vous bien ? pour nous qui mourons sans cesse, qu'allez-vous faire, vous les heureux et les puissants ?... qui va parler de nous utilement, demain, à présent que notre Pierre Loti vous a émus

<sup>4</sup> NDLR. — Yann Nibor, le chansonnier des marins.

sur nos destinées... Répondez, répondez vite... n'attendez pas l'heure de la colère ! »

Il revint à la charge dans un quotidien national :

LE DÉPART  
DES  
PÊCHEURS D'ISLANDE<sup>5</sup>.

Des goélettes massées en flottille devant Paimpol, la première est partie voici deux jours... Une autre a suivi, puis une autre... Elles se détachent du port, une à une, ouvrent leur voile latine et demandent au vent de les pousser « vers Islande », au sombre pays de la pêche... et des naufrages.

Dans quatre ou cinq jours, la dernière de ces goélettes aura fui là-bas, lentement disparue entre ciel et mer, sur cette ligne confuse de l'horizon, où les regards et les cœurs des mères et des fiancées les suivent, inutilement... C'est fini, on ne les voit plus !...

Souffle, bon vent ! car il faut l'appeler bon, puisqu'il mène au travail, le vent qui vient de la patrie et qui éloigne d'elle, le vent qui fait les absences et qui peut faire les deuils ! Souffle, bon vent, emporte loin de nous les fiancés, les pères, les fils — et même les tout petits, le mousse de onze ans, qui, la nuit, au balancement des grandes houles, se croira blotti encore dans son berceau....

Pourquoi ces tristes départs réguliers aux époques dangereuses ? Que vont-ils faire, ces marins ? Oh ! peu de chose : *ils vont gagner leur vie* !... La gagner, oui ! c'est ici le mot, terri-

blement ironique. Gagner leur vie, songez à quel jeu émouvant !... Oh ! la course tragique !... Ils vont gagner leur vie — ou la perdre, car jamais, entendez bien, jamais ils ne reviennent tous !... Et quel prix magnifique obtiennent les vainqueurs ? Ils auront, messieurs, la vie sauve ! Voilà leur salaire et leur récompense, voilà le prix de la course à la mort ! Et bien exigeants êtes-vous si, à vos yeux, cela ne suffit pas...

Non, cela ne suffit pas, à nos yeux du moins, car eux, les pêcheurs. ils ne demandent pas autre chose : gagner leur vie. Ce qui, pourtant, les tourmente, c'est que, s'ils viennent à la perdre, celle de leurs femmes et de leurs enfants ne soit pas assurée. Ne doit-on pas reconnaître qu'un travail exceptionnellement périlleux mérite d'exceptionnels salaires ? Nos scaphandriers reçoivent de l'État des soldes honorables... Les pêcheurs d'Islande sont misérablement rétribués... En vérité, il ne faudrait laisser à personne le droit de dire que s'ils étaient groupés en syndicats influents, ils exciteraient plus vite la partielle bienveillance des politiciens. Nulle part la charité et la pitié ne peuvent, ne doivent permettre qu'on doute d'elles.

◇

Le prêtre les a bénis, les goélettes. Et à plusieurs de ces braves pêcheurs d'Islande il a semblé que Notre-Dame de Bonne-Nouvelle étendait vers eux ses mains secourables... Ils partent... Ils voient diminuer, s'affaïsser dans la mer, fondre dans la brume le rivage de Paimpol, les grèves familières... Ils ont aperçu longtemps le groupe des femmes qui, la main en visière au-dessus de leurs yeux, les suivaient d'un regard où elles ont mis toute leur âme, amour, regret, désir... espérance épouvantée ! — Est-ce qu'il reviendra, mon fiancé, mon mari, mon fils ?... Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, vous êtes notre seul recours, car le vent et la mer n'obéissent point aux pauvres hommes !

<sup>5</sup> *Le Gaulois*, 27<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 3755, vendredi 3 mars 1893, page 1, colonnes 1-2.



La petite goélette, la dernière, disparaît là-bas... Reviendra-t-elle ?



Oh ! que nous sommes loin des jeux du luxe, de la galanterie et de l'art, — et quelle distance y a-t-il entre ce morne départ pour les rudes labeurs périlleux et ce joli *Départ pour Cythère*, où la galère amoureuse s'enfonce dans un lointain léger, joyeux, d'azur et d'or. Songez à cela, les heureux, et faisons tous quelque chose en faveur des pauvres pêcheurs d'Islande.

Eux aussi, s'ils partent, c'est à cause de l'amour. C'est pour nourrir la femme et les enfants, pour pouvoir, au retour, épouser la fiancée qui, aujourd'hui, pleure éperdument.

« Voyez-vous, monsieur, me disait, l'autre jour, un Paimpolais, je les connais bien, les pêcheurs d'Islande. Et croyez-moi, quoi qu'on en puisse penser, ils ne demandent rien pour leurs femmes... » parce que, disent-ils, si, après notre mort, on donnait de l'argent à nos veuves... elles se remarieraient ! »

Et quand bien même quelques-uns d'entre eux l'auraient prononcée, cette parole d'égoïsme, il faudrait encore n'y voir que l'amour !... Quelle puissance d'aimer, au cœur de ces éternels absents ! Combien doit leur être effroyablement cruelle l'absence, s'ils peuvent sentir ainsi ! S'ils veulent être éternellement pleurés ! Qui oserait tenir compte de ce cri de passionnée tendresse pour priver des femmes, si fortement aimées, d'un dernier secours, gagné par la mort même de leurs hommes !



Toutes ces idées m'ont serré le cœur, l'autre soir, à la première représentation de *Pêcheur d'Islande*, où Mme Marie Laurent a été sublime dans l'au-delà par l'accent dont elle a dit le mot tout simple : « MON PETIT-FILS EST MORT !... »

Et, à la fin de la pièce, j'entendis ma voisine, fort jolie femme, en vérité, qui murmurait derrière l'éventail, en manière de cri-

tique définitive : « Ah ! bien, non ! Décidément, trop de cadavres ! »



Trop de cadavres, certainement, — mais pas dans la pièce ; trop de cadavres, oui ! Mais dans la réalité ! Savez-vous combien ils ont eu de morts, en l'année 1892, les pêcheurs d'Islande ? Cent trente-neuf, madame. Et nous voilà d'accord : trop de cadavres ! Le généreux et compétent critique de cette tragédie réelle, le capitaine de vaisseau Bienaimé, qui a commandé la station d'Islande en 1892, après avoir donné ce chiffre : *cent trente-neuf*, ajoute : « C'est à l'époque prématurée du départ de France que sont dus les neuf dixièmes des accidents. La loi de 1840, qui interdisait les départs pour l'Islande *avant le 1<sup>er</sup> avril*, était parfaitement justifiée. » Et il conseille des changements à ce drame annuel de la pêche en Islande. On les fera, pour sûr, les changements, et il y aura moins de cadavres ! Et c'est ici l'œuvre d'art qui aura modifié la réalité, ce qui prouve la toute-puissance de l'idéalisme. Au lieu de copier servilement la réalité, transformons-la !

Loués deux fois, les chefs-d'œuvre deux fois bienfaisants qui charment les heureux et qui servent les misérables.



Où sont-elles, les goélettes ?

Les goélettes, au milieu de la brume épaisse, opaque, en pleine nuit, dorment sur les eaux monstrueuses qui se soulèvent et s'abaissent... Elles sont là, les goélettes, dans la nuit, dans le brouillard dense, dans la glauque obscurité où les feux de position sont invisibles. Elles sont là, sur la route des grands paquebots. L'un d'eux s'avance... précédé du mugissement de sa sirène, dans le tumulte des hautes vagues... Où est-il ? À l'est, à l'ouest ? On ne sait ; quelque part, près de nous. Rien à faire !... Il vient, il s'avance... Ses feux, dans tout ce noir, demeurent

inaperçus... Il va droit son chemin, dans la direction que lui indique, inflexible, le doigt tendu de la boussole... Et, tout à coup, la goélette, frappée en plein flanc, s'ouvre, crevée... et sombre... avec un cri perdu, dans l'épouvantement des grands abîmes... Ils étaient dix-huit à bord, dont un enfant, le mousse... Et à l'époque du retour des goélettes, les femmes de ceux-là attendront, comme les autres... Mais on ne saura jamais... Un seul mot dira tout : disparus !



Voilà pourquoi, cette année, au mois de mai, une fête de charité sera donnée au Trocadéro, organisée par la Société de secours aux familles des marins français naufragés. Cette fête aura lieu sous la présidence du fondateur de la Société, M. Alfred de Courcy. Nous apporterons tous, n'est-ce pas, notre appui à cette œuvre bonne, chacun selon nos forces ? Les artistes dramatiques nous aideront, nous en sommes sûrs : ils ne refusent jamais de servir la charité, la pitié.

Et pourquoi, comme me l'écrivait, hier, Armand Dayot, un fidèle ami des Islandais, pourquoi Paris ne donnerait-il pas, chaque année, une fête pareille, au profit des familles des naufragés, en attendant du moins que la politique ait trouvé une solution convenable au problème qui se pose ?

Paris, qui a un navire dans ses armes, un navire qui, toujours ballotté, jamais ne sombre, pourrait accorder, chaque année, une pensée et une obole aux familles de ces humbles Français qui, toujours ballottés, sombrent si souvent !

La fête au palais du Trocadéro fut effectivement organisée par la Société de secours aux familles des marins français naufragés le samedi 27 mai 1893. Jean Aicard l'inaugura par un discours en vers, appelant la pitié et l'humanité vis-à-vis de tous les marins, tous soumis à un métier dangereux :

MESSIEURS <sup>6</sup>,

Bien au-dessus des combats pour la vie  
Où s'enlacent l'orgueil, l'avarice et l'envie,  
Où se guettent, sournois, ennemis toujours prêts,  
Toutes les passions et tous les intérêts,  
Où l'idée elle-même à l'idée est hostile,  
— Bien au-dessus de la mêlée horrible ou vile,  
Tel qu'un soleil, un Mot s'élève tous les jours,  
Étincelant, plus haut que les plus hautes tours,  
Plus haut que la science, allumeuse de flammes,  
Plus haut même que l'Art divin, créateur d'âmes,  
Et ce mot, tous les jours mieux su, mieux répété,  
A deux sens ; c'est un mot profond : HUMANITÉ.

Dès qu'il est prononcé, la Guerre même hésite,  
Et prêtres et savants, dont le cœur bat plus vite,  
Oubliant comme ils sont divers et divisés,  
Laissant là dogmes morts et systèmes usés,  
Citoyens d'un royaume ou d'une république,  
S'accordent sur le mot et sur le rêve unique.  
Un astre fixe luit sur nos destins flottants.

HUMANITÉ ! Voilà le mot d'ordre des temps !  
Voilà le sentiment qui plane sur les autres,  
Le recours des maudits, l'idéal des apôtres,  
Le doux lien qui va des grands au plus petit...  
Par là l'homme commence, et là l'homme aboutit.  
Les hommes, à travers leurs maux, leurs pauvres joies,  
Tous en marche, au hasard, par d'innombrables voies,

<sup>6</sup> Plaquette imprimée publiée par la Société de secours aux familles des marins français naufragés, in-8°, 14 pages.

Qu'ils le sachent ou non, vont à ce carrefour  
Où les mille sentiers ne font qu'un seul amour...

Le riche doit aimer le pauvre qui travaille ;  
L'homme qui tue, appelle un prêtre à la bataille ;  
L'homme qui blesse, impose un secours au blessé...  
Même le mal qu'on veut, on veut qu'il soit pansé.

Mesdames et Messieurs,

C'est une chose étrange,  
Qu'au siècle des savants... et des agents de change,  
En plein Paris sceptique, au siècle des railleurs,  
On trouve, plus qu'en aucun temps et plus qu'ailleurs,  
La pitié pour ceux-là qui, pour les autres hommes,  
Travaillent, sous le plan lumineux où nous sommes,  
Et qui, tous nos bonheurs n'étant que leurs fardeaux,  
Feraient pencher le monde en relevant le dos !  
Oui, le siècle ironique est surtout charitable ;  
Il ne veut pas laisser le pauvre sous la table ;  
Pour le mieux relever, il lui donne la main ;  
Il pèse tous les droits : il est le siècle humain.

L'œuvre humaine qui vous réunit, hommes, femmes,  
Est digne de toucher toutes les nobles âmes.  
... Parmi les travailleurs qui, dans le monde entier,  
Exercent sans révolte un périlleux métier,  
Les plus silencieux, comme aussi les plus braves,  
Sont les marins !... Comptez, sur les mers, les épaves !  
Comptez les abordés, comptez les naufragés ;  
Sur les radeaux mal joints, sur les écueils rongés,  
Sous les soleils mordants, sous les froides étoiles,  
Nus ou mal abrités par quelques vieilles toiles,

Comptez ces affamés, ces morts demi-vivants  
Dont l'adieu nous attriste encor le bruit des vents !  
Et comptez, tout au fond des mers aux plaintes rauques,  
Ces pontons où, dardant l'effroi par leurs yeux glauques,  
Les monstres familiers des grands abîmes verts  
Visitent les noyés, aux yeux toujours ouverts !

Certes, la mort n'est pas ce qui les épouvante,  
Nos marins ! — Les marins embarquent, dès qu'il vente !  
Car il faut aux terriens de la houille et du fer...  
Ton sucre et ton café, tout nous vient par la mer,  
Le riz et le froment, le coton et la laine,  
Et ces vins renommés dont votre cave est pleine,  
Ces bronzes précieux dont on s'enorgueillit,  
La poutre de ma chambre... et le bois de ton lit.

... Toi qui dors dans ton lit, vous qui dormez à terre,  
Dans la ville où jamais l'homme n'est solitaire,  
Dans la maison solide aux volets bien fermés,  
Si le vent vous réveille un peu, vous qui dormez,  
Bonnes gens, sur le chaud duvet et sous la laine,  
Donnez une pensée aux matelots en peine  
Qui vont chercher pour vous la laine et le duvet,  
Gens qui dormez si bien sur un tiède chevet ;  
Songez que leur lit bouge et qu'ils n'y restent guère,  
Que l'eau, l'air et le feu leur font la grande guerre,  
Et qu'à l'heure où le vent, qui gémit au dehors,  
Vous fait sentir le prix d'avoir chaud dans vos corps,  
Les gabiers, dans ce vent, sous la nue ou l'étoile,  
En danger de périr, vont serrer une voile !

À cheval, pieds croisés sous la vergue, ou debout,  
Le roulis les secoue en hurlant, coup sur coup !

Qu'ils tombent sur le pont ou dans les grandes ondes,  
C'est le départ certain sous les vagues profondes...  
Mais ils ont un devoir : ils le font ! — Hurlez, flots !  
Bonnes gens à l'abri, pensez aux matelots.

Nous y pensons souvent. Cette grande Assemblée  
Le prouve. Sur la mer sans fond, toujours troublée,  
Nous les suivons du cœur, ces hommes courageux  
Qui, tout enfants, bravaient l'abîme dans leurs jeux,  
Et qui sont devenus l'orgueil de la patrie !  
... Ah ! si l'humanité, toujours plus attendrie,  
Abolissait demain la guerre, loi du sang,  
Le courage sacré n'irait pas décroissant,  
Rien ne disparaîtrait des vertus militaires,  
Tant qu'au large, là-bas, entouré de mystères,  
Sur son vaisseau fuyant que l'ouragan poursuit,  
Un gabier se battrait avec l'onde et la nuit !

Ils sont le pur courage armé pour la concorde...  
Un peu de bois, un pan de toile, un bout de corde,  
Voilà tout ce qu'ils ont contre tout l'infini !  
Ô patrie, aime-le, ton éternel banni !

... L'absent de tous les jours, qui te fuit, qui t'adore,  
Qui ne revient jamais que pour partir encore,  
En guerre comme en paix héros quotidien,  
L'Éternel exilé, c'est ton grand citoyen.

Eh bien, ce matelot superbe, à l'âme grande,  
Qui fait le tour du monde ou qui pêche en Islande,  
Qui doit finir par un voyage sans retour,  
Et qui rêve à ses morts, en attendant son jour,

Ce marin, — qui déjà connut plus d'un naufrage, —  
Ce héros, quelquefois sent faiblir son courage...  
Et quand ? — C'est lorsqu'il voit, en songe, les petits,  
Nourrissons ou gamins aux riants appétits,  
Lui mort, pleurer de faim, dépérir de famine !  
Leur mère en vain travaille : ils ont mauvaise mine,  
Et ce mal d'avoir faim les tuera peu à peu.  
Ah ! qui pourrait dormir tranquille, juste Dieu !  
En sachant qu'on répond d'une telle misère !  
Mais l'esprit est vaincu dès que le cœur se serre :  
Ô vous qui m'écoutez, donnez tous, pour l'enfant  
Du marin qui vous sert, vous aime et vous défend.  
Savez-vous ce que font leurs enfants et leurs femmes,  
De votre or ? — Un bateau, des voiles et des rames,  
Voilà ce qu'on achète avec votre trésor,  
Et des femmes, et des enfants, petits encor,  
Sur l'eau toujours grondante et jamais assouvie,  
Partent, l'homme étant mort, pour y gagner leur vie !...  
Donnez et dites-vous si jamais, en donnant,  
Vous avez mieux conçu l'idéal rayonnant :  
L'Amour, — et mieux servi l'humanité sublime,  
Qu'en aidant le marin, cet affronteur d'abîme,  
Qui, sur la mer houleuse et sous l'éclair des cieux,  
Vit en silencieux et meurt silencieux.

... Voici le jour des Morts. Venez sur la falaise  
Bretonne, à l'un des bouts de la terre française.  
Là finit la patrie où commence la mer,  
Car ni les amiraux ni les flottes de fer  
Ne commandent la mer libre ! Elle est à Dieu même.  
Voyez venir, en deuil, pour un adieu suprême,  
Les mères, les enfants des marins disparus...

C'est le même horizon où, lentement décrus,  
 Les bateaux ont plongé sous la brume lointaine.  
 L'un matelot, l'un mousse, — un autre, capitaine, —  
 Sont partis les aimés qui ne reviendront pas !  
 Comment ont-ils péri, vers le Pôle, là-bas,  
 Sur les flots effrayants qu'un jour sinistre éclaire ?  
 Ont-ils été broyés par la vague en colère,  
 Ou, sans qu'on ait rien su, rien vu, rien entendu,  
 Un steamer, dans la nuit, — couvrant leur cri perdu  
 Du long mugissement rauque de sa sirène, —  
 Les a-t-il, comme un soc fait l'herbe de la plaine,  
 Renversés et noyés dans son sillage affreux ?  
 On ne sait pas... On sait qu'il faut prier pour eux !

Et l'on prie, — et l'on baise, en priant, le Calvaire  
 Où souffre sur la croix Jésus que Jean révère,  
 Et qu'enseveliront les Femmes de pitié !  
 Oh ! comme il les bénit, le doux supplicié,  
 Ces veuves des marins qui sont les morts sans tombe !  
 Et maintenant, au bord du rocher qui surplombe,  
 Elles pleurent... Et tous, les petits orphelins,  
 La fiancée et les grand'mères, leurs bras pleins  
 De couronnes de deuil, de bouquets funéraires,  
 Les jettent, pour les chers disparus, fils ou frères,  
 Dans la profonde mer qui n'obéit qu'au vent,  
 Et qui berce ses morts, vaste tombeau mouvant !

Ô don, trois fois touchant, des femmes économes !  
 Hier, on maudissait la mer, mangeuse d'hommes ;  
 On l'honore aujourd'hui parce que, sous ses flots,  
 Elle berce en pleurant tant de bons matelots !

« Toi qui nous prends nos fils, prends ces fleurs, mer  
 [ sauvage !  
 C'est pour eux... Haute mer, prends ce don du rivage !  
 Emporte nos douleurs et nos présents de deuil  
 Jusqu'à nos pauvres morts qui n'ont pas de cercueil ! »

Ils gémissent ainsi, dans la nuit de leur âme...

Ô mes amis ! offrons du moins à cette femme,  
 Donnons à cet enfant qui pleure un être cher,  
 La couronne de deuil qu'ils jettent à la mer !

*Paris, Mai 1893.*

L'année 1894 vit plusieurs interventions de notre écrivain en faveur des pêcheurs d'Islande. Tout d'abord un article dans un quotidien parisien :

#### LA PÊCHE EN ISLANDE<sup>7</sup>

Quand la guerre tue les hommes, il n'y a pas lieu de trop s'étonner. Jacques Bonhomme assure qu'elle est faite pour ça, l'horrible guerre.

Quand la mer tue des marins qui ont entrepris, pour la gloire de leur pays, un voyage d'exploration, ils ont une destinée de héros, on les salue glorieux ; et s'ils ne reviennent pas, sans qu'on ait la preuve de leur mort, leur nation envoie à leur recherche un navire qui, pour tenter de retrouver au moins la trace du naufrage, expose d'autres vies humaines à de nouveaux périls !

<sup>7</sup> *L'Éclair*, journal de Paris, politique, quotidien, 7<sup>e</sup> année, n° 1892, mercredi 31 janvier 1894, 2<sup>e</sup> édition, « Opinions », page 1, colonnes 1-2.

Quand le misérable pêcheur saute avec son fils, encore petit, dans sa pauvre barque, il a, bien qu'il soit esclave de sa misère, l'illusion de lutter en homme libre contre la grande mer, pour gagner sa vie et le pain de sa famille.

Mais il y a un paria de la mer ; il y a, en France, dans la France de la Révolution, dans la France républicaine de 1894, un esclave de la spéculation, un maudit, condamné à *l'enfer de glace*, aux limbes du brouillard éternel — c'est le pauvre pêcheur d'Islande.

Et cet esclave, ce martyr, ce damné, ne se plaint pas, jamais ! il vit, souffre et meurt en silence.

À peine gagne-t-il son pain. Il n'a pas la noble compensation de la gloire. C'est le plus grand déshérité de son pays libre. Les révolutions politiques lui sont inutiles. Aucune d'elles n'a amélioré son sort. Il est le serf tel que nous le présentent les temps légendaires.

On dit qu'au moyen-âge, des seigneurs capricieux ont contraint parfois leurs paysans de battre les mares voisines des châteaux, pour faire taire les grenouilles. Ceci fut un vrai jeu d'enfant. Le pêcheur d'Islande, lui, va battre les mers monstrueuses ! Il va jeter, plusieurs mois durant, son engin de pêche, dans les vagues glauques, pour rapporter à Dunkerque et à Paimpol la morue qui enrichit l'armateur et qui nourrit à peine sa famille à lui.

Mais le pauvre pêcheur d'Islande n'a pas de journaux ; il n'appartient à aucun syndicat ; il ne fait pas de politique ; il est aussi timide qu'il est courageux ; il est silencieux, comme le sont toujours les gens de mer ; il ne sait ni ne peut se défendre. Et c'est, parmi les humbles, les souffrants, les déshérités, le plus intéressant, le plus touchant — comme le plus résigné et le plus courageux ! Son industrie est la plus meurtrière de toutes les industries. Elle dévore quatre et demi pour cent des vies humaines qu'elle emploie !

Quand notre pays songe à l'avenir de cette grande marine dont la belle tenue, la discipline merveilleuse, on peut dire la majesté, ont donné récemment, lors de la visite des Russes dans la rade de Toulon, une si haute idée de la France au monde entier, — quand notre pays s'inquiète de ses lendemains, il songe tout de suite à ses Dunkerquois, à ses Paimpolais, à cette flottille de pêcheurs d'Islande, à ces misérables meurt-de-faim, sans lesquels *il n'y aurait pas de marine d'État* ; sans lesquels la France serait bornée à elle-même, réduite à rien, et forcée de laisser à l'Angleterre le reste du globe !

La pêche en Islande est une école d'héroïsme au profit de la France.

Il faut donc aimer les pêcheurs d'Islande.

Il faut donc protéger les pêcheurs d'Islande.

Il faut donc parler pour les pêcheurs d'Islande, puisqu'ils ne réclament rien, puisqu'ils ne savent pas réclamer eux-mêmes !

La vie des mineurs, qui chaque soir retrouvent le foyer, est heureuse encore à côté de celle des pêcheurs d'Islande !

Et — ne l'oublions pas — ils vivent et meurent en silence !

C'est pourquoi nous poussons un cri d'appel pour eux, pour ces muets de la plus grande douleur sociale qui soit peut-être en France.

On demande quelquefois la grâce d'un criminel.

Nous demandons la grâce de ces braves gens, de ces héros, — condamnés à mort par la spéculation.

Raisonnons.

Le département de la marine, considérant la pêche en Islande comme une école de marins, la favorise, mais aussi il considère tous les inscrits comme une grande famille qu'il protège.

Or, la loi de 1851 accorde à l'armement, *par homme embarqué*, une prime de 50 francs, qui est comme la rémunération du service rendu à la France par la grande pêche.



En dehors de cette prime à l'embarquement, l'armateur reçoit :

Une prime de vingt francs par quintal de *rogues* (appâts) ; une autre prime de vingt à seize francs, suivant la destination, par quintal de morue. De plus, il existe des droits de douane de 60 francs au tarif général, et de 48 francs au tarif minimum, qui frappent, à leur entrée en France les morues de provenance étrangère, — en sorte que la pêche française ne peut pas souffrir de la concurrence.

Donc, les armateurs, en échange de tous ces privilèges, doivent des marins à la France.

Que font-ils de ceux qu'ils emploient ?

Ils les noient en les faisant partir trop tôt, au commencement de février, juste au moment des plus grands froids, des vents les plus terribles, des brumes les plus redoutables !

Ils les exténuent en les soumettant à un travail intensif, auquel les contraint, quand ils échappent au naufrage, leur lutte contre la mauvaise saison.

Enfin, — chose effroyable ! ils en font des alcooliques !

En effet, pour obtenir de la pauvre machine humaine un rendement exagéré, il faut la surchauffer avec de l'eau-de-vie, — et l'abus de l'eau-de-vie, constant à bord, presque forcé, se continue à terre et nous prépare pour l'avenir une race dégénérée.

Dès lors, où est le bénéfice moral que demande la marine française en échange de la protection qu'elle donne à l'industrie de la pêche en Islande ?

Voilà ce qu'on pourrait dire si la simple humanité ne nous imposait pas le devoir de réclamer l'amélioration du sort si pitoyable des pêcheurs d'Irlande.

Cette amélioration comment l'obtenir ?

Tout simplement, en réglementant les départs, en les retardant jusqu'au 1<sup>er</sup> avril.

Ce ne serait pas une innovation. En 1839, d'effroyables sinistres attirèrent sur la pêche en Islande l'attention publique.

En 1840, une loi intervint et fixa le départ au 1<sup>er</sup> avril.

Jusqu'en 1870, les départs eurent lieu en avril, et les statistiques sont là pour dire que, sous le régime de la loi de 1840, la pêche en Islande, aussi prospère que jamais, *n'offrait pas plus de péril que toute autre navigation*.

C'est ce qu'il s'agit d'obtenir.

Le ministère actuel est favorable, nous dit-on, à cette solution. M. Burdeau<sup>8</sup>, aujourd'hui ministre des Finances, a, il y a deux ans, comme ministre de la Marine, ordonné une enquête sur cette question.

L'enquête établit que la grande majorité des armateurs, l'immense majorité des patrons, la totalité des marins sont d'avis que la réglementation des départs doit être rétablie.

Alors seulement cessera cette course à la mort, cette lutte pour arriver et *vendre premiers*, seule cause des départs prématurés.

Qu'attend-on ? Puisque tout le monde semble d'accord ! Puisque les enquêtes sont faites et bien faites ; puisque d'admirables rapports, déposés au ministère, signalent les faits, exposent les raisonnements, tirent les conclusions que nous venons de résumer.

Attend-on un désastre général comme celui de 1839 ?

Jamais on n'aura une preuve plus heureuse de la nécessité des départs tardifs — que la suivante :

Il faut qu'on le sache, en effet. À la suite de l'enquête ordonnée par M. Burdeau, la flottille n'est partie, en 1893, que le 20 mars. Eh bien, on n'a eu aucune perte d'homme à déplorer.

<sup>8</sup> NDLR. — Auguste Burdeau (1851-1894), normalien, agrégé de philosophie, écrivain. Député et ministre sous la Troisième République.

Un seul bateau, très vieux, s'est perdu : mais l'équipage a été sauvé, parce que le temps l'a permis... Et notons en terminant que les bateaux sont assurés, mais que les hommes ne le sont pas !... il n'y a jamais qu'eux qui perdent tout.

Il saisit également l'Académie des sciences, qui prit sa demande en compte dans sa séance du lundi 12 février :

#### MÉMOIRES PRÉSENTÉS<sup>9</sup>

NAVIGATION. — *Sur l'époque du départ pour la pêche en Islande.*

Lettre de M. JEAN AICARD à M. Berthelot.

(Renvoi à la Section de Géographie et de Navigation)

« Paris, ce 6 février 1894.

« L'industrie de la pêche en Islande dévore tous les ans quatre et demi pour cent des vies humaines qu'elle emploie ; il n'y a pas d'industrie plus meurtrière ; les pays d'où partent les pêcheurs d'Islande peuvent s'appeler les *pays du deuil*.

« Peut-on la rendre moins meurtrière, cette industrie que le département de la Marine considère, à bon droit, comme une école de marins héroïques, nécessaires à la force et à la gloire du pays ? Oui.

« En 1839, la flottille d'Islande subit de tels désastres que l'opinion publique s'émut ; et une loi, promulguée en 1840, fixa les départs au 1<sup>er</sup> avril. Jusqu'en 1870, cette date du 1<sup>er</sup> avril fut maintenue, et il est constaté que la pêche en Islande, de 1840 à 1870, *aussi prospère que jamais*, fut en même temps beaucoup moins meurtrière aux hardis pêcheurs.

« Il semble avéré que *l'époque de février et de mars est celle des mauvais temps*. Est-ce vrai ? Toute la question est là.

<sup>9</sup> *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, tome 118, janvier-juin 1894, pages 330-331.

« Depuis 1870, une sorte de lutte s'est établie entre les armateurs, jaloux d'*arriver premiers* à Islande afin de revenir *vendre premiers* en France.

« C'est ainsi que chacun se croit obligé, pour défendre ses intérêts, de partir un jour plus tôt, et c'est ainsi que, peu à peu, de jour en jour, la date des départs est remontée du 1<sup>er</sup> avril (fixée par la loi de 1840) au 1<sup>er</sup> mars et même aux premiers jours de février. À cette époque de la saison dangereuse, c'est une véritable course à la mort.

« En signalant ces faits à l'Académie des Sciences, compétente entre toutes les Sociétés savantes, je suis certain que cette Compagnie, émue des malheurs si étrangement immérités qui frappent depuis tant d'années les populations de notre littoral breton, trouvera une solution à ce problème d'où dépendent la vie et la joie ou la douleur et la mort de tant de Français. »

L'académie des Sciences s'intéressa à la requête et sa section de géographie et de navigation rendit son rapport dans la séance du lundi 9 avril, en faisant valoir toutes les facettes de l'affaire :

#### RAPPORTS<sup>10</sup>.

NAVIGATION. — *Rapport de la Section de Géographie et de Navigation sur les sinistres de la pêche d'Islande.* M. GUYOU<sup>11</sup>, rapporteur.

« La pêche d'Islande, sur les dangers de laquelle M. Jean Aicard a appelé l'attention de l'Académie (séance du 12 février

<sup>10</sup> *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, tome 118, janvier-juin 1894, pages 780-785.

<sup>11</sup> NDLR. — Émile Guyou (1843-1915), après une carrière comme officier de Marine (1860-1898), présida la Société mathématique de France. Il fut élu membre de l'Académie des sciences en janvier 1894.

1894), est en effet une des professions maritimes qui occasionnent le plus de sinistres. À de bonnes années, malheureusement trop rares, dans lesquelles la flottille ramène ses équipages au complet, succèdent des années désastreuses où la mortalité atteint 6 et 7 pour 100 ; elle s'éleva même à 10 pour 100 en 1888, pour les équipages de Dunkerque. Ces sinistres produisent chaque fois une émotion d'autant plus vive qu'ils frappent en général sur de petits centres de population dont ils laissent toutes les familles en deuil.

« Hâtons-nous de dire cependant que la mortalité moyenne est loin d'atteindre ces terribles proportions ; d'après une statistique<sup>12</sup> roulant sur 29 années et sur une moyenne annuelle de 860 hommes du quartier de Paimpol, elle est de 1,52 pour 100.

« En janvier 1840, à la suite de désastres attribués aux départs prématurés des bateaux de pêche, le Gouvernement interdit le départ de la flottille avant le 1<sup>er</sup> avril. Ce régime dura jusqu'en 1864, époque à laquelle, après enquête auprès des intéressés et avis des commandants de la station d'Islande, la liberté fut rétablie.

« Depuis cette époque, à chaque campagne malheureuse, la question de la réglementation s'est posée de nouveau ; l'Administration de la Marine a procédé à plusieurs enquêtes dont les résultats sont restés contradictoires, sauf un seul, l'accumulation du plus grand nombre des naufrages dans une période qui comprend le voyage d'aller et la première pêche. Cette pêche se fait sur les côtes sud de l'île, elle dure non pas seulement pendant le mois de mars, mais encore pendant tout le mois d'avril et le commencement de mai.

<sup>12</sup> Rapport de M. Leissen, commissaire de l'Inscription maritime à Paimpol (mai 1893).

« Voici, en effet, les totaux mensuels de la statistique de Paimpol de 1864 à 1892 :

Victimes.		Victimes.		
Février	65	Juin	»	Moyenne annuelle
Mars	108	Juillet	»	862 hommes.
Avril	129	Août	6	Total : 380 victimes
Mai	38	Septembre	34	en 29 ans.

« Ces chiffres semblent montrer que la réglementation des départs au 1<sup>er</sup> avril aurait pour résultat de diminuer notablement la proportion des sinistres. Cependant les avis des commandants de la station d'Islande sur ce point sont partagés.

« D'un autre côté, les statistiques relatives au régime de la réglementation et au régime actuel sont loin d'être convaincantes. D'après un écrit publié en 1891<sup>13</sup> par M. le commissaire Littaye, chef du service de la Marine à Dunkerque, les statistiques montrent que « le régime de la liberté absolue n'a pas eu pour résultat d'occasionner plus de victimes que le système de la réglementation ».

« De la statistique de Paimpol pour les années écoulées depuis l'introduction de la pêche dans la baie de Saint-Brieuc, c'est-à-dire depuis 1842 jusqu'en 1863, il résulte que la mortalité d'un régime à l'autre n'a varié que de 1,28 à 1,52<sup>14</sup>. Ajoutons enfin que les sinistres signalés plus haut, qui ont décimé en 1888 les équipages de Dunkerque, se sont produits du 23 au 28 avril, c'est-à-dire à une époque où tous les pêcheurs auraient été rendus sur les lieux de pêche malgré la réglementation.

<sup>13</sup> NDLR. — *Pêche de la Morue*, Challemel, éditeur.

<sup>14</sup> Il convient toutefois de dire que cette statistique ne roule que sur une moyenne annuelle de 300 hommes.

« Si enfin l'on consulte les intéressés eux-mêmes, on trouve les pêcheurs et les armateurs du Nord réclamant ou acceptant la réglementation du 1<sup>er</sup> avril ; au contraire, pêcheurs et armateurs bretons réclament énergiquement le maintien du *statu quo* ou acceptent tout au plus la date du 1<sup>er</sup> mars.

« Pour placer la question qui nous occupe sous son vrai point de vue, il est indispensable d'expliquer cette divergence d'avis des intéressés.

« Les pêcheurs du Nord salent la morue en barils, et obtiennent un produit de choix dont l'écoulement se fait sur les marchés de l'intérieur. Les pêcheurs bretons au contraire salent la morue en *vrac* dans la cale ; leurs produits sont de qualité inférieure et trouvent leur principal écoulement sur les marchés étrangers. Les premiers n'ont à craindre qu'une concurrence réciproque ; une réglementation commune ne peut donc pas porter un grave préjudice à leur industrie. Les seconds au contraire ont à lutter avec la concurrence étrangère ; ils subissent les cours des marchés, et, ces cours décroissant du mois de juin aux mois de septembre et octobre, ils ont un intérêt majeur à arriver le plus tôt possible. Enfin, il convient d'insister sur ce point que, dans les deux régions, armateurs et pêcheurs ont une communauté d'avis résultant de la communauté des intérêts ; dans le Nord les pêcheurs sont payés proportionnellement à leur récolte personnelle ; en Bretagne, leur paye est, en outre, proportionnelle au *prix net de vente*.

« Pour ces derniers, la première pêche est de beaucoup la plus rémunératrice ; la réglementation aurait donc pour effet de porter un coup fatal à leur industrie ou, du moins, de la réduire à un état précaire.

« Les circonstances actuelles sont bien différentes de celles qui existaient en 1840. Alors, en effet, la pêche était monopolisée par les pêcheurs du Nord, et l'intervention du Gouverne-

ment, dans la réglementation des départs, se bornait à prêter la sanction de son contrôle et de son autorité à une mesure universellement consentie par les intéressés. Il s'agirait au contraire aujourd'hui d'imposer une réglementation commune à deux industries distinctes dont l'une, celle qui est en voie de prospérité, en serait gravement atteinte.

« On conçoit donc les hésitations du Gouvernement devant une mesure aussi grave, en faveur de laquelle ni les statistiques comparatives, ni les personnes compétentes ne fournissent d'arguments convaincants.

« Pour justifier des dispositions aussi exceptionnelles, il faudrait qu'il fût prouvé que l'élévation de la mortalité est due à des circonstances particulières à cette navigation et surtout que ces dispositions n'auraient pas, par contre-coup, des conséquences aussi funestes que celles qu'elles tendraient à éviter.

« Or il résulte, d'une part, de l'analyse des causes des naufrages dans la statistique mentionnée plus haut, que tous ceux de février et de septembre, soit le quart du total, ont eu lieu dans les traversées d'aller et de retour ; et, si l'on tient compte du nombre relativement faible des bateaux en mer à ces époques, on arrive à ce résultat que la mortalité sur les lieux de pêche n'excède pas beaucoup celle qui frapperait la flottille dans le cabotage des mers du Nord, c'est-à-dire dans une navigation qu'il ne saurait être question de réglementer.

« D'autre part, les sinistres maritimes dépendent moins des dangers des régions et des intempéries des saisons, que du rapport de ces causes à la valeur du matériel et du personnel. Nous avons pu constater, à l'aide de renseignements qu'a bien voulu mettre à notre disposition M. le Directeur du Bureau *Veritas*, qu'en Islande les navires vieux et usés étaient surtout frappés. Or, toute mesure atteignant une industrie dans sa prospérité a pour conséquence inévitable un amoindrissement

de valeur du matériel et du personnel. Le bon matériel et le personnel expérimenté vont d'eux-mêmes aux industries rémunératrices, c'est-à-dire florissantes ; c'est ce que montre clairement la comparaison de l'âge moyen des bateaux expédiés en 1894 par Paimpol où l'industrie est prospère (8 ans) et par Dunkerque où elle est en décroissance (17 ans). Par suite, pour la flottille bretonne, la réglementation proposée en vue de la diminution d'un des termes du rapport dont dépendent les sinistres aurait pour conséquence une diminution simultanée du second terme, et le résultat final risquerait fort d'être contraire au but poursuivi.

« Ajoutons enfin qu'à un autre point de vue, non moins humanitaire, une mesure qui compromettrait l'industrie à laquelle la population du quartier de Paimpol, autrefois très pauvre, doit actuellement une aisance relative, aurait peut-être des conséquences sinon aussi dramatiques, du moins aussi funestes que les sinistres que l'on veut éviter.

« Nous sommes ainsi conduits à conclure que, pour ce qui concerne les pêcheurs bretons, la réglementation des départs au 1<sup>er</sup> avril pourrait être plus nuisible qu'utile.

« Nous émettons cependant, avec la réserve que nous impose le côté administratif et commercial du sujet, l'avis qu'il ne serait peut-être pas impossible de donner satisfaction à tous les intérêts en cause, en établissant pour les bateaux de pêche deux régimes distincts, suivant que leurs produits seraient destinés à l'importation ou à l'exportation. Les premiers subiraient la réglementation et on laisserait aux derniers la liberté actuelle, sauf à exiger d'eux des garanties supérieures dans le matériel et le personnel.

« Nous estimons d'ailleurs que la valeur de beaucoup de bateaux, et il faut bien le dire aussi, l'instruction de certains capitaines, ne sont actuellement en rapport ni avec les difficul-

tés de la navigation, ni avec le chiffre élevé des équipages de pêche, et qu'il serait indispensable de prendre des mesures en vue d'améliorer cet état de choses.

« Pour ce qui concerne l'amélioration du matériel, nous ne nous dissimulons pas que l'action des commissions de visite est peu efficace ; elle ne peut guère que prévenir de trop grands écarts au-dessous d'un état moyen qui est, comme nous l'avons montré plus haut, la conséquence forcée du degré plus ou moins grand de prospérité de l'industrie. Peut-être obtiendrait-on des résultats utiles en modifiant la législation des primes d'encouragement attribuées à la pêche de manière à tenir compte de l'âge des navires.

« Pour ce qui concerne l'instruction des capitaines, le moyen est tout indiqué : augmenter les programmes et recommander plus de sévérité aux commissions d'examen. Les capitaines sont, il est vrai, recrutés parmi les pêcheurs, et il est impossible d'exiger d'eux des connaissances étendues ; il est cependant vraisemblable que l'on pourrait aujourd'hui augmenter des programmes qui n'ont pas varié depuis 1840.

« Telles sont les conclusions que nous a suggérées l'étude du sujet. Nous proposons à l'Académie de les porter à la connaissance des Ministres de la Marine et du Commerce. »

Mais l'inertie seule répondit à l'urgence de la situation :

*Les pêcheurs d'Islande.* — À diverses reprises nous avons signalé la triste situation faite aux pêcheurs de morue par la date choisie pour le départ de la pêche, à une époque de tempêtes et qui cause de si fréquents désastres. Le commandant Bienaimé, au nom du ministre, avait entrepris une campagne pour faire modifier cette date, et une vigoureuse campagne de presse s'était engagée. M. Jean Aicard avait porté la question devant l'Institut. Jusqu'ici aucune solution n'est intervenue.

Un député de la Seine, M. Ernest Roche, vient de déposer une proposition de loi aux termes de laquelle le départ serait fixé au 1<sup>er</sup> avril. Les familles des marins décédés auraient droit à une pension <sup>15</sup>.

d'autant plus que les propositions de réglementation de la date de départ ne faisaient pas l'unanimité :

SAINT-BRIEUC. — Dans nos notes du 16 et 17 février sur les *Pêcheurs d'Islande*, une confusion involontaire a été commise. [...].

De plus, Mgr de Saint-Brieuc et de Tréguier n'a jamais eu l'intention d'intervenir dans la question du départ de la flottille d'Islande.

Cette information n'a nullement trait aux « Islandais » de Paimpol, mais plutôt à ceux de Dunkerque, qui ne veulent partir que le 15 mars, au plus tôt.

De tout temps, cette question des départs a été l'objet de nombreuses controverses. Dunkerque a toujours tenu à retarder ces départs et c'est du syndicat des pêcheurs de morue de ce port d'armement que l'on doit la furibonde et blâmable campagne de l'année dernière pour la réglementation des départs.

Paimpol, au contraire, a toujours demandé la liberté des départs, rétablie depuis 1863. Elle a protesté en 1894, par des pétitions couvertes de plus de quinze cents signatures, contre la campagne de Jean Aicard et de l'abbé Lemire, député du Nord ; contre l'enquête du commandant Bienaimé, autant qu'envers le projet de loi de M. Ernest Roche. L'Académie des

<sup>15</sup> *Le Temps*, 34<sup>e</sup> année, n° 12098, mercredi 11 juillet 1894, « Affaires militaires. Marine », page 1, colonne 5.

sciences, par le rapport du commandant Guyon, et le Parlement, par le rejet pur et simple de la prise en considération de la proposition Roche, ont donné raison aux pêcheurs libres des ports bretons qui vont à « Islande », et qui sont bien les seuls et véritables approvisionneurs des marchés français et étrangers de la morue d'Islande – ceux de Dunkerque ne travaillant que pour une clientèle réservée et sur une branche spéciale de cette grande industrie maritime. Tel est l'état exact de la question <sup>16</sup>.

Les interventions réitérées de notre écrivain ne furent donc guère entendues :

#### NOS MARINS <sup>17</sup>

Vous connaissez la situation des pêcheurs d'Islande.

Tous les ans, vous savez quels sinistres sont inévitables. Les goélettes ne reviennent jamais toutes. Celles qui ne reviennent pas, on les espère longtemps... le plus longtemps possible..., puis les veuves, les mères prennent la cape noire : on écrit sur une pierre le nom des marins vainement espérés, avec cette mention mélancolique : *Disparus*...

Or, avant de mourir, ils souffrent beaucoup, là-bas, dans le brouillard, dans le froid, nos pêcheurs d'Islande.

Jusqu'à la mi-juin, bien souvent ; les côtes d'Islande demeurent gelées... méditez ce mot : Il faut jeter de l'eau bouillante sur les poulies, sur les gonds du gouvernail, afin de pouvoir manœuvrer ; il faut jeter de l'eau bouillante, quelquefois, sur le filet ; on travaille dans le froid ; on dort dans le froid.

<sup>16</sup> *Le Gaulois*, 29<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 5447, lundi 25 février 1895, « En province », page 3, colonne 4.

<sup>17</sup> *Le Petit Marseillais*, 28<sup>e</sup> année, n° 9782, vendredi 8 mars 1895, page 1, colonnes 1-2.



Ces marins souffrent, meurent, — et beaucoup de ceux qui reviennent, reviennent malades. L'un d'eux, tout jeune, raconte : « Après cinq ans de cette vie, je fus saisi de douleurs ; elles me clouèrent à la maison, sur mon lit, pendant vingt et une semaines. »

Eh bien, chers lecteurs marseillais, songez à ceci :

Un comité vient de se fonder à Paris, 5, rue Bayard, sous la haute direction de l'amiral Lafont. Ce comité recevra les sommes qu'on voudra bien lui envoyer et qui seront destinées à porter des secours à nos pêcheurs d'Islande. On enverra à nos flottilles de pêche un navire-hôpital.

Aidez cette admirable pensée. Envoyez-le vers vos frères douloureux, dans les limbes d'Islande, à travers la nuit et le froid, ce navire qui portera, sous le pavillon de France, la charité humaine.

En 1900, Jean Aicard tenta de relancer le débat :

#### DÉPART POUR L'ISLANDE<sup>18</sup>

##### I

##### LE DESTIN DES PÊCHEURS

Il y a quelques années, un capitaine de vaisseau fut chargé d'une enquête sur les pêcheurs d'Islande. Cet officier commande aujourd'hui à Madagascar. C'est l'amiral Bienaimé. Ses rapports sont d'une netteté et d'une fermeté exemplaires. Et il conclut à la réglementation des départs pour Islande. C'est une question sur laquelle nous avons été battus à la Chambre. On y reviendra. On reviendra sur tous les points de l'enquête qui a été admirablement conduite, mais qui a des adversaires. Leur mot d'ordre est celui-ci :

<sup>18</sup> *Les Annales politiques et littéraires*, 18<sup>e</sup> année, n° 870, dimanche 25 février 1900, « Impressions et paysages », page 117, colonne 1.

— Les pêcheurs veulent eux-mêmes partir en hiver !

C'est entendu, les pêcheurs veulent souffrir et mourir le plus possible !... Non, en réalité, ce qu'ils veulent, c'est gagner leur vie, au péril de leur vie ; et, certes, ils seraient libres d'approuver la date de départ que fixent leurs armateurs si l'industrie qu'exercent ces armateurs était indépendante, et si eux-mêmes, les pêcheurs, étaient affranchis. Il n'en est rien. L'armateur touche de l'État une prime, il est subventionné par l'État. Donc, s'il se prétend en droit de repousser la réglementation, il doit refuser la subvention, soyons justes. Quant aux pêcheurs, ce sont des *inscrits*, forcés de partir au jour dit, et contraints, au besoin, *manu militari*. Mon Dieu, oui, — l'État met ses gendarmes au service des armateurs, qui sont assurés ainsi de la bonne volonté du marin ; mais quand on parle de faire protéger par l'État ce même marin que l'État contraint à leur profit, les armateurs trouvent mauvaise la protection. Une telle situation mérite examen.

Hélas ! la vérité, c'est que le plus grand nombre des pêcheurs blâme les départs prématurés, regrette la réglementation, et n'ose pas le dire tout haut, par crainte de mécontenter le patron et l'armateur ; la vérité, c'est que la peur du gendarme est pour beaucoup dans l'empressement que mettent les marins à courir à la mort ; c'est que, ivres, pour la plupart, le jour où ils ont signé leur engagement, ils s'enivrent encore, pour s'étourdir, le jour où il faut appareiller ; la vérité, c'est qu'on n'éloigne pas toujours d'eux cet utile auxiliaire des racoleurs : l'alcool ; la vérité, c'est que la mer du Nord est un véritable enfer de glace et de nuit où les damnés sont des martyrs, où l'on souffre tous les tourments, où l'on meurt dans un horrible abandon — en silence !

puis de nouveau en 1911, en redonnant, dans *Les Annales politiques et littéraires* (29<sup>e</sup> année, n° 1449, dimanche 2 avril 1911,

page 336, colonnes 1-3), l'article précédemment publié dans *L'Éclair, journal de Paris, politique, quotidien* (7<sup>e</sup> année, n° 1892, mercredi 31 janvier 1894, 2<sup>e</sup> édition, « Opinions », page 1, colonnes 1-2)... mais sans plus de succès...

## II — LES SAUVETEURS EN MER

### Le sauvetage en mer

Les marins ont toujours exercé un métier dangereux, sur de frêles esquifs affrontés aux éléments et parfois aux tempêtes. Mais la solidarité des gens de mer n'est pas un vain mot et ils prirent tôt les moyens d'assurer eux-mêmes leur sécurité, notamment en allant secourir leurs naufragés.

Un événement dramatique, la catastrophe de l'*Amphytrite*, attira l'attention des autorités françaises sur le besoin urgent d'équipements pour le secours aux naufragés. Le 31 août 1833, au petit matin, au large de Boulogne, un trois-mâts en détresse, venant de Wolwich, cherchait à gagner le large pour éviter les brisants mais les vents le repoussaient inexorablement vers la côte et il se fracassa sur les rochers en face l'établissement de bains. On tenta de mettre un canot à l'eau, mais il ne put approcher ; des courageux se jetèrent à l'eau mais la force des vagues obligea les plus intrépides à revenir. Le navire était anglais, baptisé *Amphytrite* et transportait des condamnés à la déportation : il avait à son bord cent huit femmes, douze enfants et seize hommes d'équipage. Tous périrent, à l'exception de trois matelots qui parvinrent à gagner la côte<sup>19</sup>.

<sup>19</sup> *Le Moniteur universel*, n° 259, samedi 7 septembre 1833, page 2 colonnes 2-3 et page 3 colonne 1.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, face aux drames de la mer de plus en plus fréquents et coûteux en vies humaines, le monde maritime se résolut à organiser le sauvetage en mer. En France, la *Société humaine* fut créée en 1825 à Boulogne.

Le premier canot de sauvetage français, l'*Amiral de Rosamel*, dérivé d'un modèle britannique ayant fait ses preuves, entra en service à Boulogne en 1834. Il y avait ainsi sept canots de sauvetage en service vers 1850, mais disposant de moyens très limités.

Une nouvelle catastrophe endeuilla la Marine en 1855. Le 14 février, la frégate impériale de premier rang de soixante canons *La Sémillante*, commandée par le capitaine de frégate Gabriel-Auguste Jugan (1807-1855), quitta Toulon pour aller ravitailler l'armée d'Orient à Constantinople. Elle avait embarqué du matériel de guerre, des baraques et quatre cents fantassins ; son équipage était de plus de trois cents hommes. Alors qu'elle avait atteint les eaux de la Sardaigne, une tempête d'une rare violence l'assaillit dans le détroit de Bonifacio et la poussa sur les récifs dans la nuit du 15 au 16 février. Elle y périt corps et biens et cette catastrophe fit sept cent soixante-treize morts : c'est encore aujourd'hui la plus grande catastrophe maritime survenue en Méditerranée.

La *Société centrale de sauvetage des naufragés* (SCSN) vit le jour le 12 février 1865, sous la présidence de l'amiral Charles Rigault de Genouilly (1807-1873) qui en avait conçu le projet et la vice-présidence du baron Théodore Gudin (1802-1880). La société reçut des dons et des legs ; et l'impératrice Eugénie offrit deux canots.

La société ouvrit aussitôt quatre stations, à Audierne, Barfleur, Saint-Malo et Saint-Jean-de-Luz. S'y ajoutèrent, en 1866, les stations de Sein, Ouessant, Groix et Roscoff. En 1867, seize

stations étaient en service. Les canots insubmersibles étaient propulsés à rames ou à voiles.

En 1873, Henri Nadault de Buffon (1831-1890), arrière-petit-neveu du célèbre naturaliste et avocat général à Rennes, fonda dans cette ville la *Société des hospitaliers sauveteurs bretons* (HSB), à la fois société de sauvetage et de secours mutuels, pour venir en aide aux familles des périls en mer et améliorer les conditions de vie des marins. La nouvelle société prit également part au sauvetage en mer.

En 1945, ces deux sociétés unirent leurs efforts pour reconstruire les stations pour la plupart détruites et les armer.

En 1967, alors que les activités maritimes avaient pris un grand essor et que les loisirs nautiques connaissaient un grand développement, les deux sociétés ne pouvaient suffire à assurer le sauvetage en mer sur l'ensemble du littoral. Elles fusionnèrent donc sous le nom de *Société nationale de sauvetage en mer* (SNSM) sous la présidence de l'amiral Maurice Amman (1904-1988), dont la principale mission était de secourir bénévolement et gratuitement les marins en danger. Cette association loi 1901 fut reconnue d'utilité publique en 1970. En 2015, elle comptait quatre mille quatre cents sauveteurs embarqués bénévoles, deux cent dix-neuf stations de sauvetage réparties sur tout le littoral français et trente-deux centres de formation et d'intervention.

### Jean Aicard et la SCSN

Toujours prêt à apporter son concours à toutes les actions charitables, notre poète offrit son soutien à la Société centrale de sauvetage des naufragés. En 1893, il lui consacra l'une de ses chroniques dans *Le Gaulois* :

### LES DEUX CIRQUES<sup>20</sup>

Du centre de l'arène, comme du fond d'un puits immense, le gladiateur regarde, tout autour de lui, le formidable rempart qui se dresse, gradins sur gradins, jusqu'au bleu du ciel, apparu entre la faîte du cirque et les bords du velum tendu.

Déjà obliques, les rayons du soleil rebondissent sur ce voile, comme des flèches sur un bouclier. La grande ombre qui en tombe est triste, moins triste cependant que l'implacable lumière du jour brutal...

Le gladiateur, lui, est en pleine lumière, et les rayons, parfois, dangereusement l'aveuglent quand, pour faire face au fauve qui rôde, il tourne sur lui-même, les jarrets ployés, l'échine ronde, la pointe du glaive en avant, le brassard de cuir toujours prêt à parer le coup de griffe, et devenu félin lui-même par l'onduleuse souplesse des mouvements rusés.

Le fauve, habitué à ces jeux, sûr d'avoir, à la fin, de manière ou d'autre, sa pâture, ne se hâte point trop. Il joue.

Et, aux yeux des milliers de spectateurs avides, c'est un délicieux spectacle que ce combat de deux bêtes dont l'une à face humaine.

Le grand fauve s'amuse. Il s'arrête et baille. Puis, tranquille, il s'assied, la queue tordue dans la poussière, qu'elle bat de petits coups joyeux, comme pour dire : « Rien ne presse. Je t'aurai. Et je suis bien là... à jouir de mon désir même... »

Et de nouveau, en cette seconde de répit, le Bestiaire, habitué, lui aussi, au jeu barbare d'où il est sorti plus d'une fois sanglant, mais vainqueur, a levé les yeux vers les hautes murailles qui l'enserrent.

<sup>20</sup> *Le Gaulois*, 27<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 3809, mercredi 26 avril 1893, page 1, colonnes 1-2.

Ce ne sont plus des parois de pierres étagées... Elles sont faites, ces murailles, de têtes superposées, pressées, vivantes et menaçantes, dont tous les regards, convergents, viennent clouer à sa place de combat le Bestiaire esclave.

Lydia, la plus jolie des patriciennes, — qui, ce matin, en ses impatiences légitimes, perçait d'une longue épingle d'or le sein de sa plus jeune esclave, un peu trop lente à son gré, — donne à ses amies élégantes le signal des approbations et des blâmes ; et le beau Gallus qui sait, tout comme un autre, faire jeter, à l'occasion, un serviteur de prix dans son vivier grouillant de congres tachetés, dirige les critiques de tout un groupe de débauchés.

Oh ! l'effroyable édifice, si large et si haut, dont chaque pierre est une tête vivante hideusement curieuse, épouvantablement immobile, avec des yeux ardents, d'où jaillit, — en dix mille regards dardés sur un point unique, — dix mille fois la volonté fixe de voir souffrir et de voir mourir.



En reculant devant la bête qui subitement s'est relevée, l'homme au glaive, tout à coup, a fait un faux pas...

Le peuple aussitôt le hue : « À mort, le maladroit ! qu'il meure ! qu'il soit dévoré ! à mort ! »

Gallus explique à Lydia que le gladiateur, un favori, a sûrement dû songer, pour être ainsi distrait tout à coup, aux charmes célèbres de Cynthia, la courtisane, laquelle vient d'entrer à grand tapage, suivie d'un cortège d'amants...

Et cela est vrai, ma foi, car Cynthia s'amuse à modeler, en ses loisirs, des figurines d'argile rouge, et le gladiateur que voici l'a tentée, dit-on, par la beauté violente de ses formes. Ils se connaissent très bien. C'est pourquoi, en la voyant entrer, il s'est troublé, le Bestiaire, et il a fait un faux pas jugé par tout le monde comme une marque d'insigne faiblesse... « Il faut qu'il

meure ! à mort ! » De tous côtés, des spectateurs esquissent le geste fatal : ils tournent vers leur poitrine leur pouce tendu...

— S'il meurt de ce faux pas, dit Gallus à Lydia, il mourra donc par l'amour ! C'est un beau destin, en vérité... il faut donc qu'il meure ! Qu'en dis-tu, belle Lydia ?

— C'est juste, répond-t-elle, souriante. C'est une mort poétique ! Il faudra mettre cela en vers pour moi, si tu veux me plaire, Gallus. C'est, j'en conviens, un beau sujet.

Et la courtisane Cynthia, qui a vu, elle aussi, le faux pas du gladiateur, et qui en a compris la cause, le méprise aussitôt, songeant : « Il n'est pas l'homme que j'aurais cru ! Par Hercule ! j'ai honte de lui ! » Et comme elle connaît César, qui a eu récemment des bontés pour elle, elle le cherche des yeux ; et César, de son côté, l'ayant regardée, elle a tendu vers lui sa main petite et potelée, avec quatre doigts repliés et le pouce mignon tourné vers son sein qui palpite : « *Pollicem verto !* » Le cirque tout entier s'ébranle d'un seul cri poussé par dix mille têtes : *Pollicem verto ! pollicem verto !*

... Le sentiment nommé humanité n'est pas né encore. Les chrétiens n'ont pas arrosé encore de leur sang le sable des arènes de Rome. Et ce cri de cruauté joyeuse, poussé par dix mille hommes, éveille seulement le rugissement fraternel des panthères d'Afrique et des lions de Lybie, enfermés dans leurs loges infectes, sous les assises du cirque. *Pollicem verto !...* Sur le couronnement des arènes les gamins en délire hurlent, s'accrochant aux cordes du velum, qui lentement s'agite comme pour secouer, sur le gladiateur condamné, l'ombre même de la mort.

César a « retourné son pouce ». Tout le monde l'a imité. Tout le monde est déjà debout pour le départ, car la fête touche à sa fin... Et l'on veut bien voir...

— Étiez-vous au cirque, aujourd'hui ! ma chère... Ah ! c'était un beau spectacle ! Le plus habile des gladiateurs, pour un faux

pas ridicule, nous l'avons livré aux bêtes... Je n'oublierai jamais cela ! C'était magnifique. Ayant jeté son glaive au loin, il s'est livré debout, les yeux tournés, non pas vers la loge de l'Empereur, mais vers celle de Cynthia... En voilà une qui est heureuse !

◇

Étiez-vous, lecteur, samedi dernier 22 avril, au Nouveau-Cirque, rue Saint-Honoré, où a eu lieu l'assemblée générale de la *Société centrale de sauvetage des naufragés*, sous la présidence de M. le vice-amiral Lafont <sup>21</sup> ?

Dans l'arène, au pied de l'estrade où siégeait l'Amiral, étaient assis des marins bretons, jeunes et vieux, un lieutenant de douanes, un commandant de paquebot transatlantique, un vieux patron que son âge va forcer à la retraite, un novice de quinze ans, tous des *Sauveteurs*.

Il eût été beau à peindre, ce banc d'honneur, où les vieux à barbe blanche coudoyaient des enfants, où l'homme en vareuse coudoyait le chef galonné !

Un des patrons avait à ses côtés sa fille, aux cheveux bien lissés, à la coiffe bien blanche, en châle bleu, en tablier pou-de-soie, au visage ovale et paisible comme celui d'une vierge de Memling.

Quand on a nommé son père, elle a pleuré... Et qui ne pleurerait pas, dans cette grande assemblée ?

Tous les regards du cirque convergeaient vers le *Sauveteur* dont on proclamait le nom, dont on racontait le dévouement. Venez, patron Menou ; venez, patron Delamer ; venez, patron Fabien ; venez, lieutenant Jeanne ; venez, Huitel, Philippe, Autret ; et toi, petit Morvan, qui n'as que douze ans ; et toi,

<sup>21</sup> NDLR. — Louis Lafont (1825-1908) rejoignit la Marine en 1841 et y fit une brillante carrière qu'il acheva en avril 1890 avec le grade de vice-amiral et la grand-croix de la Légion d'honneur. Il s'occupa alors des sociétés de sauvetage.

Yves-Marie Lecoq, qui en as quinze ; venez, commandant Boyer ; la patrie française vous remercie. Un peuple, assemblé dans un cirque, pour vous regarder seulement, pleure de tendresse et d'admiration, parce que vous avez, en exposant vos vies, sauvé d'autres vies humaines... Et dans le discours qu'il vous adresse, un homme, qui a été de la marine, lui aussi, M. le docteur Jules Rochard, trouve ces magnifiques paroles : « La question de nationalité disparaît devant la solidarité qui unit, entre eux, les marins de tous les pays. Ceux qui sont, là-bas, dans les brisants, sont des étrangers ?... Qu'importe ! des ennemis, peut-être ?... Qu'importe encore ! *Quand le pavillon est en berne, il n'a plus ses couleurs : il s'appelle le pavillon de l'humanité.* »

Quel était le spectacle ? De grands chefs illustres embrassaient, en pleurant, d'humbles marins qui ont employé leurs forces d'athlètes à arracher à la mer des naufragés. Ce sont aussi des belluaires, ces dompteurs de tempêtes ; mais, que nous sommes loin du gladiateur de Rome ! *Pollicem verto* ! — Je pensais à ce cri horrible du cirque antique. Et je pensais encore à la parole que plus tard entendit Constantin : *Hoc signo vinces*. Et je regardais la petite croix bretonne suspendue au cou de la jeune fille du patron Menou... il a vaincu, le petit signe mystérieux. L'humanité peut prendre le parti qu'elle voudra. Religieuse ou philosophique, elle est forcée de rester chrétienne. Elle est, pour son honneur, sous l'ombre vivifiante et infinie de la petite croix...

Qui donc a osé dire que le cœur de l'humanité ne monte pas ?

L'année suivante, Jean Aicard fut invité par le président à faire un discours lors de l'assemblée générale de la société le samedi 28 avril 1894. Fidèle à son habitude, notre écrivain choisit la forme poétique :



**SAUVETEURS**  
**POÉSIE DE JEAN AICARD**<sup>22</sup>.

**I**

Nous vivons dans une heure affreuse et singulière,  
Où l'on fait l'épouvante avec de la lumière ;  
Où la science, en qui notre siècle espérait,  
Livre au plus ignorant le vide, son secret ;  
Où le plus faible joue avec la force obscure  
Des éléments du feu, volés à la nature ;  
Où l'esprit, confondu de sortir des cerveaux,  
Dans son propre néant cherche ses dieux nouveaux,  
Mais où les anciens dieux, crucifiés et pâles,  
Au-dessus des combats, des meurtres et des râles,  
Dans la pourpre du soir qui saigne au firmament,  
Ouvrent leurs bras plaintifs plus désespérément !

Jours maudits ! — D'un côté, L'Égoïsme morose,  
Toujours blessé d'un pli de sa couche de rose,  
Se réclame, insolent jusque sous le linceul,  
Du droit hideux de vivre et de jouir tout seul ;  
De l'autre, la Misère au flanc creux, au front blême,  
Croit forcer la pitié par la cruauté même,  
Et, blessant la fois l'idéal et la chair,  
Décourage l'amour par des haines d'enfer.

Entre le haineux pauvre et l'infâme égoïste,  
C'est un duel monstrueux, dont la raison s'attriste.

Hélas ! qui l'aurait dit ? le siècle finissant  
Traîne ses rayons morts dans des flaques de sang.

Or, si nous redoutons qu'amour ou sacrifice,  
L'héritage sacré du monde ne périsse,  
C'est que notre esprit juge et pèse à faux, toujours :  
Nous croyons à la haine et jamais aux amours ;  
C'est nos mains sur nos yeux, qui, méprisables voiles,  
Nous font croire à la mort de toutes les étoiles !

Mais, regardez ! comptez les riches généreux,  
Et ces pauvres surtout, secourables entre eux,  
Que leur propre misère a faits bons pour les autres !  
Ils l'ont compris, ceux-là, le grand mot des apôtres :  
*Aimez-vous...* Et ce mot, c'est comme un feu divin ;  
Il ronge le boisseau qui l'emprisonne en vain,  
Et rien ne t'éteindra, flamme sourde, étincelle,  
Espoir de tous les temps, raison universelle !

**II**

À l'heure où nous croyons au triomphe du mal,  
Le Sauveteur affirme et prouve l'idéal.  
Suivez-moi. C'est la nuit, en hiver... Dans nos villes  
Les uns veillent, en proie à des passions viles ;  
D'autres sont au théâtre, et d'autres, les meilleurs,  
Goûtent le bon repos promis aux travailleurs ;  
Sous les rideaux tirés, au fond des chambres closes,  
Les enfants au berceau font, de leurs lèvres roses,  
Leur plus divin sourire à des anges gardiens.

Dormons en paix, soldats ou marchands, — citoyens.

<sup>22</sup> *Annales du sauvetage maritime*, 29<sup>e</sup> année, tome XXVIII, 2<sup>e</sup> fascicule, avril-juin 1894, pages 107-110. Tiré à part : AICARD (Jean), *Les Sauveteurs. Discours du 28 avril 1894*, Paris, 1907, 26 cm, 11 pages.



Le Sauveteur, lui, dort aussi, dans la chaumière.  
 Demain matin, il doit, avant l'aube première,  
 Repartir, demander à la sauvage mer  
 Un morceau de pain noir salé d'embrun amer.  
 Hier soir, demi-mort, il revint du grand large,  
 N'ayant rien pris... Le vent de nuit sonnait la charge...  
 Ce père a des soucis, mais il est las : il dort.  
 En dormant, il gémit, car il rêve de mort :  
 Il est veuf et, depuis trois jours, sa fille aînée  
 Se plaint, sur un grabat, malade et condamnée ;  
 On la veille, et, garçons ou filles, les petits,  
 Les orphelins, sont là, dans l'alcôve blottis,  
 Pleurant la pauvre morte et l'appelant en songe...

Brusquement, dans l'écho hurleur qui le prolonge,  
 Tonne un coup de canon !... c'est l'alarme... Debout !  
 À peine éveillé, l'homme entend un second coup...  
 Il s'habille, entouré de plaintes et de larmes,  
 Tandis qu'à temps pressés, le canon des alarmes  
 Lui jette, dans le vent ennemi, mais plaintif,  
 L'appel d'un grand steamer blessé par le récif.  
 — Tu ne peux pas partir, patron : ta fille pleure...  
 — Ma fille ? Elle mourra si Dieu veut qu'elle meure ;  
 Son mal n'est pas de ceux que je sache guérir.  
 Je dois aller vers ceux que je peux secourir...  
 Dieu sauve mon enfant ! J'irai sauver des hommes.

Il part, quand nous dormons, nous autres, nos bons sommes,  
 Il va, bientôt, suivi de vingt hommes pareils,  
 Toujours prêts à quitter leurs utiles sommeils,  
 À courir au péril dont on sauve les autres !  
 — Quels autres, dis, patron ? sais-tu s'ils sont des nôtres ?

— Je ne sais pas, ce sont des marins en péril.  
 — Sont-ils Français ?  
 — Ce sont des hommes, répondit-il.

Ainsi la mer sublime élargit la patrie.

Entrez dans la tourmente où l'on meurt, où l'on crie,  
 Entrez, les sauveteurs, et, fermes, barre en main,  
 Gouvernez, guidez-nous vers l'idéal humain !...  
 Ce qu'ils font, ces vaillants, le monde s'en étonne.  
 Sous l'éclair, dans le vent, dans l'orage qui tonne,  
 Beaux combattants, plus beaux que s'ils étaient armés,  
 Et plus beaux, même obscurs, que les mieux renommés,  
 Ils se donnent, soldats de paix, d'amour sublime,  
 Aux inconnus qui les appellent dans l'abîme,  
 Et, sous le noir assaut des vents et de l'embrun,  
 Tous sont prêts à mourir afin d'en sauver un !

En des périls égaux, ils ont même courage  
 Que des guerriers, nos fiers combattants du naufrage :  
 Mais la mer et les vents n'acceptent pour vainqueurs  
 Que ceux dont ils ont fait eux-mêmes les grands cœurs ;  
 Ils ont horreur, ceux-là, de voir la chair qui saigne ;  
 C'est pour l'humanité que la mer les enseigne,  
 Et le marin n'entend, dans ses mille clameurs,  
 Qu'un cri, le cri d'appel et d'amour : Sauve, — ou meurs !

### III

Notre siècle a nié l'amour. Il est sceptique,  
 Notre siècle ; et l'amour n'est plus qu'un rêve antique ;  
 Et tu vas demandant, toi, sceptique endurci  
 Qu'on te montre un héros ?... Des héros, en voici !

C'est un des graves torts de la sottise humaine,  
De proclamer trop haut les exploits de la haine...  
Vous voyez ces vaillants ? Nul n'est obscur comme eux,  
Tandis qu'un criminel est bien vite fameux ;  
Les annales d'horreur emplissent le registre,  
De sorte que la vie en apparaît sinistre...

Eh bien ! changeons d'usage ! et quand nous les tenons,  
Les héros au grand cœur sublime, aux humbles noms,  
Ne leur permettons plus de rentrer dans leur ombre,  
Car le siècle a besoin d'en connaître le nombre...  
Songez qu'un seul suffit au monde racheté ;  
Un héros ennoblit toute l'humanité.

Ah ! si j'avais la voix, la force, le génie,  
Pour répondre assez haut à l'esprit qui les nie,  
Pour qu'ici même, ici, dans le frémissement,  
Dans l'élan de vos cœurs frappés subitement,  
L'amour, l'amour éclate en tonnerre, et réponde  
À l'autre explosion, qui désole le monde !...

Il est temps d'être bon, et de l'être au grand-jour...  
Si tous les cœurs aimants avouaient leur amour,  
L'invincible torrent de la tendresse humaine  
Noierait les deux enfers : l'égoïsme et la haine !

Sauveteurs ! Sauveteurs ! hommes du dévouement,  
Nous avons bien besoin de vous, en ce moment,...  
Vous que l'idéal suit et guide sur les lames,  
Ô sauveurs, vous pourriez sauver aussi des âmes,  
Car si l'on conçoit bien vos stoïques vertus,

Magnifiques héros, si simplement vêtus,  
On comprend que la vie a de plus nobles choses  
Que le plus noble luxe et les plus belles roses ;  
On comprend que l'Art même, en regardant vers vous,  
S'inspirant du conseil d'être puissant, mais doux,  
Peut, de tout l'idéal, accroître la patrie...  
Oh ! quelle vision ! l'âme humaine attendrie,  
Prête à donner, au moindre appel, tous les secours,  
Voulant tous les pardons, aimant tous les amours !  
Et plus d'autres combats que des combats sans arme,  
Et plus d'autres canons que les canons d'alarme  
Et les canons sauveteurs répondant à leur tour  
Par la flèche qui porte aux malheureux — l'amour !

et le pasteur Auguste Sabatier<sup>23</sup> s'attacha à caractériser cette poésie, « une poésie qui devient ainsi, à un moment donné, la révélation, lumineuse pour tous, de l'idéal humain, le verbe divin qui manifeste à chaque homme le secret de son cœur, la loi de sa conscience et le but de sa vie » :

#### VARIÉTÉS<sup>24</sup>

*Correspondance particul. du Journal de Genève*

Paris, 3 mai.

*Poésie active.*

Je crois bien, en écrivant le titre de cette lettre, commettre une sorte de pléonasme. Le mot poésie ne signifie-t-il pas déjà

<sup>23</sup> NDLR. — Auguste Sabatier, pasteur de l'Église réformée, historien et journaliste suisse. Voir : *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 20, 15 mars 2017, page 69, note 53.

<sup>24</sup> Périodique non identifié citant *Le Journal de Genève*, jeudi 3 mai 1894. Coupures conservées aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 44, agenda n° 1, pages 98-100.

action ? Cependant, j'ai mon idée, comme disait l'autre, et cette idée, la voici :

Il y a deux espèces de poésie : une poésie active et une poésie passive. Laissez-moi vous définir la seconde, vous verrez tout de suite ce que j'entends par la première. La poésie passive est celle où, l'âme du poète abdiquant et s'abandonnant sans réagir aux sensations, le talent poétique limite son effort et son œuvre à décrire et à coter, en exactes et belles images, ces impressions fatales du *moi*, et ces modifications de sa vie intérieure comme un peintre, disons mieux, un photographe s'attache à reproduire un paysage de la nature. Cette poésie qu'on nomme impersonnelle est une poésie dont le *poète* est absent, et je la nomme passive précisément parce que l'activité propre du *moi* poétique y est nulle et que ce *moi*, d'après la théorie de l'école, y reste et doit rester indifférent, c'est-à-dire inerte. Tel est le genre qui a fleuri durant ces trente dernières années et qu'on a nommé l'*École du Parnasse*. En poursuivant partout, dans l'art, dans la morale comme dans la science, cette chimère de l'objectivité pure, on avait réussi à détacher complètement la poésie de la vie nationale et de la vie individuelle, du souci de la patrie comme de celui de l'humanité. Par la force même des choses, elle se réduisait de plus en plus à je ne sais quel art ésotérique dont les initiés seuls pouvaient jouir, inintelligible à la masse, et bientôt, comme dans le *décadentisme*, inintelligible même à ceux qui le pratiquaient. En poésie comme en tout le reste, la passivité pure c'est la mort.

Heureusement il y a une autre poésie, celle du *moi* actif et créateur, je veux dire agissant d'après sa loi propre ; créant son monde et ses héros d'après le modèle idéal qu'il porte en lui et auquel il aspire et aspire l'humanité ; une poésie qui devient ainsi, à un moment donné, la révélation, lumineuse pour tous, de l'idéal humain, le verbe divin qui manifeste à chaque homme

le secret de son cœur, la loi de sa conscience et le but de sa vie. Tels furent dans l'antiquité Homère, Eschyle, Sophocle, et dans les temps modernes Shakespeare, Corneille, Racine, La-martine. Sans doute l'idéal humain et sa révélation par la poésie changent avec les temps et les lieux. Mais, dans ce changement, il y a ceci de fixe que chaque poète vraiment créateur exprime toujours le plus haut idéal de son temps et prophétise sur la plus haute cime qu'ait atteinte la caravane humaine. Ainsi la poésie active dont je parle et dans laquelle le moi du poète se donne tout entier, avec ses douleurs et ses espérances et sa foi, avec ses énergies intimes et ses luttes au dehors, cette poésie, fille de la vie même, devint aussitôt la traduction de cette vie de l'esprit, pour tout un peuple qui se prend à acclamer et à aimer le poète en qui il retrouve sa propre âme et qu'il nomme aussitôt « son poète ».

Et ne confondez pas la poésie active avec la poésie laborieuse. La poésie laborieuse, c'est bien plutôt la poésie passive qui est condamnée à copier minutieusement « des états d'âmes ou des aspects de choses », à ciseler des métaphores, à construire de petits ouvrages d'art, où la forme est tout et le fond à peu près rien. La poésie active, au contraire, est une poésie inspirée. C'est le moi exalté à l'intérieur et s'affirmant et triomphant de tout ce qui tend à l'opprimer, c'est ce moi humain en qui réside un dieu, qui parle, qui crie, qui s'indigne, qui pleure, et dont les paroles pressées s'épanchent comme les ondes bouillonnantes d'une source trop pleine. Voilà pourquoi je conclus cette petite dissertation en disant que si la première est encore poétique, la seconde l'est deux fois, la question du génie, dans les deux ordres bien entendu, étant réservée.

Voulez-vous savoir maintenant à quel propos me venaient ces réflexions qui paraîtront peut-être un peu bien philosophiques, mais que je crois justes ? C'était la semaine dernière

la fête des sauveteurs. Dans le Nouveau-Cirque de la rue St-Honoré, la Société centrale de sauvetage des naufragés, dont l'amiral Lafont est le président, tenait son assemblée générale. Peu d'œuvres sont aussi populaires. Sur toutes nos côtes de la Méditerranée et de l'Océan, elle crée des postes de salut, elle entretient des appareils de sauvetage, canots, canons porte-amarres, ceintures, cordages, pharmacie, le tout confié à des équipes de matelots librement enrôlés sous la conduite d'un patron. Ces braves gens font des miracles. Aucune mer ne les effraie ; aucun signal d'alarme ne les trouve sourds. Chaque année, ceux dont ils sauvent la vie en exposant la leur se comptent par centaines. La Société centrale de sauvetage distribue quelques médailles aux plus méritants de ces humbles héros du devoir. La foule, une foule nombreuse et choisie, se pressait donc dans le vaste cirque, l'autre jour, pour entendre le récit de leurs exploits et les applaudir.

Le comité directeur avait eu la bonne pensée de demander au poète Jean Aicard un discours, et celui-ci n'avait pu naturellement faire ce discours qu'en vers. Car il est poète d'essence, Jean Aicard, et le projet qu'on lui proposait était de ceux qui montent aussitôt son âme et sa lyre au ton de la grande poésie. J'ai été le témoin d'un spectacle que je n'oublierai pas : je veux parler de l'admirable puissance de la poésie vraie, de la poésie active sur l'âme populaire. Vous connaissez la voix du poète et comment il sait dire et faire partir ainsi que des fusées éclatantes les vers émus, les vers humains qui jaillissent de son cœur.

Debout donc, devant trois mille spectateurs, il a dit, il a chanté le dévouement des petits et des humbles, la lutte du matelot contre l'ouragan pour sauver ceux qui vont mourir, la réalité sublime de l'amour, la beauté du sacrifice. Par un contraste saisissant, c'était le jour où Émile Henry, l'anarchiste, était ju-

gé en cour d'assises et débitait les inspirations meurtrières d'une haine et d'un égoïsme féroces. Cette antithèse était dans tous les esprits ; le poète s'en est admirablement emparé, opposant ceux qui *sauvent* à ceux qui *tuent*, pour mieux dégager la réalité de l'idéal humain de toutes les passions et de tous les calculs qui le voilent ou l'oppriment. Il traduisait si bien, en images si populaires et si lumineuses, ce qui était dans la conscience de tous, que la foule, soulageant son cœur, fondait en larmes et saluait son interprète inspiré d'acclamations qui ne voulaient pas finir. J'ai vu des triomphes esthétiques aussi grands ; je n'en avais pas encore vus de cette nature ; car ce n'était pas ici le triomphe de l'art : c'était la communion morale des âmes dans l'enthousiasme pour le bien et le vrai, magiquement réalisée dans cette foule par les accents d'un poète de cœur.

Les sauveteurs vont dans la nuit et à travers la tempête, au secours d'un steamer en détresse :

- Quels sont-ils, patron ? sais-tu s'ils sont des nôtres ?
- Je ne sais pas ; ce sont des marins en péril.
- Sont-ils Français ?
- Ce sont des hommes, répond-il.

Ainsi la mer sublime élargit la patrie.

Entrez dans la tourmente, où l'on meurt, où l'on crie,  
Entrez, les sauveteurs, et fermes, barre en main,  
Gouvernez, guidez-nous vers l'idéal humain !...  
Ce qu'ils font, ces vaillants, le monde s'en étonne  
Sous l'éclair, dans le vent, dans l'orage qui tonne  
Beaux combattants, plus beaux que s'ils étaient armés,  
Ils se donnent, soldats de paix, d'amour sublime  
Aux inconnus qui les appellent dans l'abîme,  
Et sous le noir assaut des vents et de l'embrun

Tous sont prêts à mourir afin d'en sauver un.

. . . . .

C'est un des graves torts de la sottise humaine  
De proclamer trop haut les exploits de la haine...  
Vous voyez ces vaillants ; nul n'est obscur comme eux,  
Tandis qu'un criminel est bien vite fameux !  
Eh bien ! changeons d'usage ! et quand nous les tenons  
Les vrais héros, au cœur sublime, aux humbles noms  
Ne leur permettons plus de rentrer dans leur ombre,  
Car le siècle a besoin d'en connaître le nombre.  
Sachez qu'un seul suffit au monde racheté ;  
Un héros ennoblit toute l'humanité.

Je m'arrête, car j'en viendrais à vous réciter tout. Il me fallait bien vous dire quelques-uns de ces beaux vers pour vous expliquer et justifier le succès d'émotions, de bravos et de larmes qu'a remporté l'autre jour notre cher poète.

Il donne en même temps un grand et bienfaisant exemple ; il montre comment un cœur généreux et une droite conscience peuvent associer intimement la littérature et la poésie à la vie nationale, à l'effort populaire d'une démocratie qui veut grandir, s'émanciper, monter vers les cimes. Et cette intime association qui rend si vibrants tous ses vers et tous ses discours, Jean Aicard la réalise avec une franchise d'inspiration, une sincérité de sympathie, une simplicité de moyens telles que l'art, loin de déchoir ou de s'asservir dans ce nouveau rôle social, en paraît au contraire plus noble, plus libre et plus sacré. Et que parlons-nous d'ailleurs de nouveau rôle ! Ce rôle n'est nouveau que par comparaison avec l'école d'hier ; mais dès l'origine ne fut-ce pas la mission de la poésie que de se faire le guide, la conseillère et la consolatrice des hommes, d'adoucir leurs mœurs, d'exciter leurs courages et de conserver la gloire des

héros. N'est-ce pas le sens primitif du beau mythe d'Orphée ? N'est-ce pas la tradition des bardes homériques, de Tyrtée et de Pindare ? N'est-ce pas l'histoire de nos troubadours et de nos trouvères ? Aicard a la Provence pour mère et la Grèce pour aïeule. Ce sont nos pédants d'écoles fermées qui s'égarèrent ; c'est lui qui est dans la vérité et par conséquent dans la vie.

Cette communion féconde de l'âme du poète avec l'âme populaire fait le trait distinctif et l'originalité singulière de ce barde provençal. On l'a nommé président de la Société des gens de lettres ; on le nommera, je l'espère bien, membre de l'Académie française. Tous ces honneurs parisiens ne valent pas, à mon avis, le petit fait tout local que je m'en vais vous dire.

En Provence, aux environs de Toulon, il n'y a plus de bonnes fêtes populaires sans la muse de Jean Aicard. Vous savez quel a été son rôle pendant les fêtes russes. Ce qui s'est manifesté alors au grand jour existait depuis des années. Le poète qui aime le peuple et qui parle pour lui devient bien vite populaire.

À quelques lieues de Toulon, dans les montagnes, il y a un petit village de bûcherons et de *bouchonniers*, qui exploitent la forêt de liège environnante. Ces braves gens ont voulu témoigner à l'auteur de *Miette et Noré* leur admiration et leur reconnaissance. Ils se sont cotisés et ont fait frapper une belle médaille d'or qu'ils comptent lui offrir un de ces jours, avec un étui sculpté renfermant sur de petits carrés de carton les noms de tous les souscripteurs. La médaille porte l'effigie de Jean Aicard, avec cette simple légende : *À notre poète aimé*. Croyez-vous qu'un tel hommage tout spontané, venant de gens courbés tout le jour aux choses matérielles et touchés à ce point de choses idéales et du labeur en apparence frivole de celui qui ne

fait ici-bas que chanter, ne vaille pas toutes les couronnes de l'Académie ? A. S.

Pour son assemblée générale du 7 mai 1899, la société sollicita de nouveau Jean Aicard. Il composa un poème que le célèbre acteur de la Comédie-Française, Mounet-Sully déclama :

### SAUVETEURS <sup>25</sup>

LA Mer. Pas de plus beau spectacle que la mer  
Au repos, dans le jour levant, sous un ciel clair,  
Ou le soir, quand, sous la splendeur occidentale,  
Dans la pourpre du grand soleil, elle s'étale  
Et respire, tranquille, au rythme des remous.  
Elle a l'attrait d'un ciel tombé, là, près de nous ;  
C'est l'immense miroir des couleurs de l'espace.  
Sur ses vivants reflets, le navire qui passe,  
Labourant du soleil, nage dans des rayons,  
Ou, la nuit, va brisant des constellations.  
La mer, c'est la berceuse immortelle du monde.  
La terre est attentive à sa chanson profonde,  
Et, comme suspendue à son balancement,  
Dans le rythme des flots rêve éternellement.  
C'est la source réelle et palpable du songe,  
Qui dans l'inaccessible infini se prolonge,  
Mais l'homme n'a plus peur d'un infini béant ;  
Il a dompté les airs : il dompte l'Océan,

<sup>25</sup> *Annales du sauvetage maritime*, 34<sup>e</sup> année, tome XXXIV, 2<sup>e</sup> fascicule, mai-juin 1899, pages 131-136. Tiré à part : AICARD (Jean), *Sauveteurs*, poème dit par M. Mounet-Sully, de la Comédie-Française, à l'assemblée générale de la Société centrale de sauvetage des naufragés, le 7 mai 1899. Paris, imprimerie Philippe Mouillot, 1899, 13 pages. Daté « Paris, 10 Avril 1899 ».

Et d'un isthme, fendu par de larges tranchées  
Où se mêlent deux mers brusquement épanchées,  
Il fait un chemin creux où ses vaisseaux de fer  
Chassent comme un troupeau les moutons de la mer,  
Et l'Océan entier, mesuré par les sondes,  
L'Océan dont le Dieu qui sépara les mondes  
Fit l'obstacle interdit à notre pas humain,  
Tout l'Océan n'est plus pour nous qu'un grand chemin.

◇

Pour l'avoir contemplée aux beaux jours d'accalmie,  
Pour l'avoir admirée un soir, belle endormie,  
Ou pour l'avoir vue, humble, offrir son vaste dos  
Comme un esclave vil sous les plus vils fardeaux,  
Nous avons cru la mer à tout jamais domptée ?...  
Mais la voici qui dresse, affreuse révoltée,  
Contre l'audace et le mépris des matelots  
Ses millions de bras, de têtes et de flots.  
Ses escadrons sans fin de vagues écumantes,  
Hippogriffes d'horreur, cavales de tourmentes,  
Coursiers échevelés montés par des démons.  
Elle soulève, abaisse et relève des monts  
Inattendus sous les navires en détresse.  
Une haine la pousse et la convulse toute.  
Rien d'immobile, rien de fixe autour de nous ;  
Le plus fort sent trembler et plier ses genoux ;  
Les embruns de la mer éteignent les étoiles ;  
Le vent sinistre a fait des loques de nos voiles ;  
À bord, tout est fracas, cris, plaintes, craquements,  
Et, reformant sans fin ses monstres écumants,  
La mer, brisant sur nous sa lame, lourde masse,  
La fait suivre aussitôt d'une autre, qui menace,



Et le navire court, sous les vents, dans la nuit,  
Et la mer — qui pourtant le dépasse — le suit !



On peut compter les morts et les vivants, les âmes,  
Mais non pas sur la mer en démente, les lames  
Qui ne sont rien, devant l'esprit épouvanté,  
Que le geste infini de son éternité.

L'Océan quelquefois se révolte et se venge.

Ô marins, qui portez le commerce et l'échange  
Ou qui reconduisez au pays le retour  
D'un voyageur que sur la plage attend l'amour,  
Le chemin n'est pas sûr que creusent vos sillages.  
Humbles petits bateaux du pêcheur des villages,  
Grand paquebot, chargé de mille passagers,  
Noir cuirassé de fer affronteur de dangers,  
Le chemin n'est pas sûr ; la mer parfois s'irrite ;  
On a beau fuir devant l'orage ; il court plus vite.  
Veillez ! voici venir le grain terrible et noir.  
C'est le naufrage. Adieu la terre... plus d'espoir.  
Cependant elle est là, la terre, toute proche...  
Mais le bateau perdu s'ouvre contre une roche,  
Et les cœurs et les cris, dans un songe d'enfer,  
Invoquent le secours de Dieu contre la mer !



Le secours espéré te viendra de la terre,  
Ô naufragé ! — Comment ? — C'est un touchant mystère.  
Ce prodige du cœur étonne la raison.  
Des hommes, endormis là-bas, dans leur maison,  
Levant sur l'oreiller, au bruit du vent, leur tête,  
Te devinent perdu dans l'horrible tempête,

Viennent dans ton danger te crier de le fuir,  
Et sauveront ta vie au risque d'en mourir.



Savent-ils seulement quel pavillon te couvre ?  
Ils savent que la mer c'est l'abîme qui s'ouvre ;  
Ils sont le dévouement, ils sont, sans le savoir,  
L'idéal fait réel, les héros du devoir,  
L'in vraisemblable amour des hommes par les hommes,  
L'inconscient dédain de tout ce que nous sommes,  
Le malheur sur un mal plus grand apitoyé,  
L'espoir divin qu'implore en mourant le noyé,  
La réponse que Dieu ne fait jamais lui-même,  
Mais qu'il a mise en nous comme un secret suprême,  
Verbe muet qui se révèle en traits de feu,  
Dans les simples de cœur, qui répondent pour Dieu.



Ô dans nos sombres jours de détresse morale,  
Soyez bénis, — héros de la cause idéale,  
Sauveteurs ! Un honneur du moins nous est resté,  
Marins, c'est votre honneur, c'est votre humanité.  
Le feu de vos bateaux éclaire toute l'ombre.  
Vous ne demandez pas au navire qui sombre,  
Avant de le sauver, son pays et son nom.  
La flèche de secours sort de votre canon.  
Jamais la cruauté n'a souillé vos courages ;  
Vous opposez le calme aux haines des orages ;  
Vous n'avez d'ennemis que l'embrun et l'éclair  
Et, sous l'horreur des nuits, les assauts de la mer,  
Vous êtes le combat, sans être la tuerie,  
Et vous réalisez, sublimes sans-patrie,  
Ce rêve qui sera la France de demain :  
Une patrie aimante, au cœur vraiment humain.

La forme du discours en vers étant particulièrement appréciée, Jean Aicard intervint à nouveau à l'assemblée générale du dimanche 5 mai 1907 tenue à la Sorbonne :

**DISCOURS EN VERS <sup>26</sup>**  
**SUR LES SAUVETEURS**

PRONONCÉ PAR M. Jean AICARD

*à l'Assemblée générale de la Société Centrale de Sauvetage  
des Naufragés, le 5 mai 1907.*

La nuit vient ; un grand feu fait du jour dans la chambre.

— « Dieu me laisse au logis par ce soir de décembre,  
Femme !... soyons joyeux pour ne pas être ingrats. »

Dehors, désespéré, l'arbre, tordant ses bras,  
Jette un long cri d'effroi vers la mer qui sanglote...

— « Mauvais, par ces temps-là, le métier de pilote !  
Mais bah ! tous nos bateaux sont rentrés dans le port  
Et déjà le vent dur ne souffle plus si fort.  
Donne l'enfant ; qu'on voie un peu cette frimousse !  
C'est barbouillé de lait : ça n'est pas encor mousse !  
Mais dans sept ans ça vous aura le pied marin.  
... Diable ! Le vent forcit, ça ronfle... C'est un grain.

À table, Yves.

— On y va.

— La soupe est bonne et fume. »

---

<sup>26</sup> *Annales du sauvetage maritime*, 42<sup>e</sup> année, tome XLII, 2<sup>e</sup> fascicule, avril-juin 1907, pages 216-224.

— « Maudit temps tout de même : il vente dans la brume !  
Mais, lorsque l'on entend l'hiver siffler dehors,  
On sent mieux la chaleur du feu dans tout son corps  
Et, tout bas, on bénit, content devant la flamme,  
Le bonheur d'être là, chez soi, près de sa femme. »

L'homme qui parle est un pilote de secours,  
De ceux qui se dévouent à toute heure et toujours.

Mais moi, mais vous, nous tous, nous les hommes, ses frères,  
Y pensons-nous assez que, par des vents contraires,  
Mille bateaux, en proie aux ouragans rageurs,  
Explorateurs hardis ou marchands voyageurs,  
Pris entre l'eau féroce et le ciel en furie,  
Tendent des bras crispés vers la terre chérie ?

Hélas, non ! Nous lisons Lucrèce au coin du feu ;  
Nous laissons les marins à la garde de Dieu ;  
On est si bien, les volets clos, quand le vent souffle ;  
On est le bon bourgeois qui chauffe sa pantoufle ;  
Riche de l'or qu'on gagne ou d'un or hérité,  
On est du monde ; et la pitié, l'humanité,  
L'amour, sont de vieux mots dont le sage se moque.  
On est sceptique et sensuel ; de son époque.  
L'amour ? chacun comprend ce mot à sa façon !  
Les souffrances des gens de mer ? — vieille chanson ! —  
Matière à vers émus, chère aux mauvais poètes  
Qui seuls osent encor décrire des tempêtes  
Et, naïfs, s'attendrir — ce que l'art pur défend —  
Sur un marin qui meurt et qui laisse un enfant.  
L'homme est né pour mourir, et c'est partout qu'on souffre !

Oui, mais les mêmes maux soufferts sur le grand gouffre  
Qui vous jette aux récifs, puis qui vous y reprend,  
Vous aspire broyé, vous ballotte mourant,  
C'est, — pensons-y parfois, nous que le pauvre envie, —  
Toute l'horreur du songe ajoutée à la vie.

Le vent hurle à la mort, il renforce toujours.

— Au secours !

— « Le signal de détresse ? »

— Au secours !

L'homme a quitté le lit tiède où la femme pleure.

— « Tu pars, Yves ?

— Parbleu !

— C'est juste.

— À la bonne  
[ heure ! »

Tout n'est qu'amour, clarté, dans le logis étroit.  
L'homme en hâte revêt le glacial suroît,  
Ouvre à demi la porte, au vent qui la referme.  
Il la rouvre... et la mer folle et la terre ferme  
Se confondent, devant ses regards, dans du noir...  
Il entre dans l'horreur, plein d'un sublime espoir.  
Où va-t-il ? secourir, sur le canot qu'on arme,  
Les inconnus dont il entend l'appel d'alarme...  
Le canon mêle au bruit du ressac son coup sourd.

— « Debout les sauveteurs ! »

Le dernier homme accourt.

— « Le canot à la mer ! »

On l'y traîne, on l'y pousse...

Il y monte, enlevé d'une grande secousse ;  
Tous les hommes, d'un seul élan, sont à leur banc,  
Et l'embrun monstrueux les couvre en retombant.

— « Avant partout ! »

Ce mot que le pilote clame,  
La barre en main, les yeux fixes guettant la lame,  
A dominé les bruits sauvages de la mer !  
Les avirons coupants reluisent d'un éclair...  
Il faut trouver l'étroit passage, entre les roches  
Dont la barque, en plein jour, redoutait les approches ;  
Il faut choisir l'instant précis où, dans le bruit,  
Dans les remous, dans tous les pièges de la nuit,  
Rusant avec le flot et trompant sa démence,  
Le canot, soulevé sur son échine immense,  
Évitant le retour des ressacs convulsifs,  
Passera d'un seul bond par-dessus les récifs...

◇

Sang-froid du sauveteur ! Témérité sublime !  
Pour soi, pas un, ce soir, n'irait dans cet abîme ;  
Mais là-bas, cet éclair qui disparaît souvent,  
Ce feu noyé, perdu, ce signal émouvant,  
C'est l'autre, l'inconnu, c'est le navire en peine...  
Ce n'est pas vous ni moi, mais c'est la vie humaine !

Tenir ferme le bras du gouvernail vibrant,  
Activer sans repos, juste à contre-courant,  
Les avirons, ces pieds qu'on meut sous l'eau fuyante ;  
Être, dans tout ce noir, l'œil sûr qui s'oriente ;  
Crier, entendre un ordre en des fracas d'enfer ;

Recevoir coup sur coup les soufflets de la mer,  
 Sans savoir si le lourd paquet qui vous inonde  
 Ne va pas vous traîner, brusque, sous l'eau profonde ;  
 Dans ce canot, près de périr à tout instant,  
 Ne songer qu'au bateau qui, là-bas, vous attend,  
 Puis, dès qu'on l'entrevoit, savoir qu'il est lui-même,  
 Lui que l'on vient sauver, votre péril suprême,  
 Car il flotte au hasard et l'océan sournois  
 Cherche à broyer sur lui votre coque de noix ;  
 Rester maître du flot qui le traite en épave ;  
 Et tandis qu'il subit l'ouragan que l'on brave,  
 Dans le vent, dans le froid, dans l'horreur de la nuit,  
 Poursuivre obstinément tous les dangers qu'il fuit ;  
 Tendre l'oreille à son grand appel, qu'il vous crie  
 À contre-sens du vent, dans l'espace en furie ;  
 Lancer le fil sauveur qui s'accroche à son bord ;  
 Choisir en hâte ceux qu'il faut sauver d'abord,  
 Parmi les malheureux crispés devant l'échelle...  
 Puis repartir... sur l'eau folle qui s'échevèle,  
 Toujours dans l'ombre opaque où les embruns salés  
 Jettent encor de l'ombre en vos yeux aveuglés ;  
 Et lorsqu'on a, dans le conflit des deux espaces,  
 Pu trouver, cette fois encor, les bonnes passes,  
 Sauter à terre avec tes sauvés dans tes bras,  
 Voilà ce que tu fais et ce que tu feras,  
 Sauveteur ! jusqu'au jour où la mer qui se venge,  
 Fatiguée à la fin de ton audace étrange,  
 Te happera, noyé sublime, en plein travail,  
 La main sur l'aviron ou sur le gouvernail.

Effroyable labeur, cruel comme un martyr !  
 Quel est le juste prix, du moins, qu'on en retire ?

— On ne demande rien pour s'y jeter ; on part !



À cette heure où chacun veut la plus grosse part  
 Et maudit des travaux payés d'un bon salaire,  
 Ce pauvre vit sans haine ; il mourra sans colère.  
 Sur l'eau terrible où tout gronde haineusement,  
 C'est lui le grand muet ; c'est le Soldat aimant...  
 Sauveur des naufragés en peine, il sauve encore  
 Le cœur qui le contemple et l'esprit qui l'honore.  
 Il est l'Exemple. Il est, aux lueurs de l'éclair,  
 Le fantôme du Christ qui marche sur la mer.

Oh ! pourquoi donc faut-il, Dieu qu'on nommait le Père,  
 Désespérer à l'heure où ce sauveur espère ?  
 Juste à l'heure où le monde, épris de liberté,  
 Rend sa part d'héritage à tout déshérité,  
 À l'heure où nous rêvons une paix unanime,  
 Pourquoi la bombe aveugle ? et la guerre, autre crime ?  
 Pourquoi tous ces engins de bataille et de mort ?  
 Pourquoi tourner contre nous-même un seul effort ?  
 L'élément est le seul ennemi qu'il faut vaincre...  
 Quels mots divins trouver pour nous en mieux convaincre ?  
 Quoi ! Pasteur a passé, son microscope en main,  
 Consolant, soulageant les maux du genre humain !  
 On brise l'échafaud d'un dernier coup d'épaule ;  
 Santos chevauche l'air ; Charcot travaille au pôle ;  
 Curie invente un corps vivant et rayonnant ;  
 La foudre n'est plus rien qu'un esclave étonnant ;  
 L'opacité ? notre œil la transperce et la sonde ;  
 Goutte de terre et d'eau, notre boule du monde  
 Est prise dans les fils des réseaux voyageurs ;  
 La pitié rend les rois et les peuples songeurs.

Et, malgré les conseils de la science apôtre,  
 Nous restons, l'arme au pied, — armés l'un contre l'autre !

Pourquoi le torpilleur, effroi des hauts vaisseaux ?  
 Et pourquoi, dès qu'on peut naviguer sous les eaux,  
 Ne veut-on qu'emporter, récif caché qui bouge,  
 La mort par l'incendie affreux, brusquement rouge ?  
 Manquons-nous d'inconnus libres à parcourir ?  
 Pourquoi tant s'acharner à tuer, à mourir ?  
 L'horreur s'engouffre en nous lorsque, dans la mer sombre,  
 Le sous-marin, croyant plonger, bascule et sombre,  
 Quand ce cachot scellé, dans les gouffres mouvants,  
 Comme un lourd monstre mort descend, plein de vivants !  
 Certes, ils sont glorieux, ces martyrs de nos haines,  
 Mais leur cœur eût aimé des gloires plus humaines...  
 Hélas ! nous le savons combien leur cœur fut grand,  
 Mais devant leur malheur un désespoir nous prend,  
 Car ils ont disparu sous une mer unie  
 Dont le calme à nos yeux est comme une ironie,  
 Et le canot sauveur ne pourra rien pour eux !



Il faut les secourir pourtant, ces malheureux !

Un homme vient, couvert d'une armure savante,  
 Sauveteur aussi, lui, héros que nul ne vante,  
 Et qui sous l'eau descend, tous les jours, jusqu'au fond,  
 Pour voir en bas nos morts et quels gestes ils font !  
 Il a plongé... L'abîme autour de lui murmure...  
 Casqué, — botté de plomb, lourd de l'étrange armure,  
 À travers les barreaux d'un masque singulier,  
 Il observe à tâtons, ce morne chevalier,  
 L'agonie ou l'espoir du monstre qui se noie.

À toute l'eau qui gronde il ravira sa proie ;  
 Sous la mer oppressante, un long tube mouvant  
 Le suit — et le relie en haut à l'air vivant !  
 L'eau sinistre sur lui pèse en masses énormes ;  
 Des monstres fuient devant ses monstrueuses formes ;  
 Il va et vient, certain que les hommes d'en haut  
 Par la pompe rythmique enverront l'air qu'il faut,  
 Et pourtant si l'un d'eux oublie une manœuvre,  
 Ou si ce fil, aux longs ondoiemens de couleuvre,  
 Se rompt, — il restera debout, hagard, au fond,  
 Retenu dans la mort par ses souliers de plomb !

Mais il ne songe pas au péril qui l'entoure,  
 Car plus d'une agonie attend qu'il la secoure :  
 L'espoir habite encor l'effroyable cercueil  
 Où des vivants, dont les mères portent le deuil,  
 Supputent quel travail peut les rendre à l'air libre !  
 Or le scaphandrier, sur la coque qui vibre,  
 A frappé trois coups sourds... et, pris d'un tremblement,  
 Le fer a répondu trois fois plaintivement !

Alors, ce sauveteur, sentant son œuvre bonne,  
 Oubliant quelle mort le guette et l'environne,  
 N'a plus qu'un seul désir : rendre ces emmurés  
 Aux êtres chers et qui déjà les ont pleurés !  
 Il travaille, et taillant le roc, fouillant le sable,  
 Lourd, le geste gêné par l'onde insaisissable,  
 Il creuse un lent tunnel sous leur tombeau de fer,  
 Pour la chaîne qui doit les ramener à l'air...



L'homme est chétif : les mers sont puissantes et grandes ;  
 C'est pourquoi les marins, dompteurs des océans,

Ont la beauté qu'on voit aux héros des légendes,  
Nains qui posent leur pied sur des fronts de géants.

Quel que soit le nom, humble ou fier, dont on les nomme,  
Tous, du pêcheur qui sombre à l'Amiral vainqueur,  
Ils incarnent l'audace et la gloire de l'homme...  
Tout l'horizon du large est moins beau que leur cœur.

Mais il est, parmi tous, le plus vraiment sublime,  
Celui d'entre eux qui, las de ses âpres travaux,  
Pour disputer aux flots haineux une victime,  
Trouve et réveille en lui des courages nouveaux.  
Le bateau sauveteur sauve aussi la Pensée !...  
Oh ! nous tous, sur qui vient le flot du doute amer,

Évoquons en esprit cette barque ; — poussée,  
En pleine nuit, sur les démentes de la mer.  
Regardez ! Elle accourt, belle comme un symbole,  
Vers nous, les naufragés, qui n'avions plus d'espoir :  
C'est pour nous, les vaincus d'une tourmente folle,  
Que sa fusée en feu jaillit jusqu'au ciel noir.

Oh ! s'être dit, — perdu sur un radeau sans voile —  
Qu'on ne verra plus rien de la beauté des jours...  
Puis voir monter au ciel, tout à coup, cette étoile  
Qui répond : « Me voici ! Tu m'appelles... J'accours ! »  
Oh ! ce feu du bateau sauveur ! cette fusée  
Qu'il lance dans l'effroi des plus horribles nuits

Et qui nous semble éteinte aussitôt qu'embrasée,  
Rien ne l'éteindra plus dans nos cœurs éblouis.  
Sur l'océan du mal, dans l'ouragan de haine,

Le flot peut lui jeter tous les crachats d'en bas ;  
Fixe en la nuit des cœurs, elle est l'étoile humaine :  
Tous les vents souffleraient qu'ils ne l'éteindraient pas.

Pour l'assemblée générale du dimanche 1<sup>er</sup> mai 1910, la Société centrale fit une nouvelle fois appel à Jean Aicard mais notre écrivain, probablement pris par ses nombreuses activités provinciales et parisiennes, n'eut pas le temps composer un discours. Aussi, Lucie Brille<sup>27</sup>, une actrice de l'Odéon, redit-elle, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, le poème déjà déclamé le samedi 28 avril 1894.

Pour l'année 1912, la Société centrale de sauvetage des naufragés tint son assemblée générale annuelle le dimanche 5 mai à deux heures et demie dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Jean Aicard présenta le rapport<sup>28</sup> sur les faits de sauvetage accomplis depuis la dernière assemblée générale et qui avaient mérité des récompenses à leurs auteurs : vingt-deux prix d'une valeur de 1,000 à 50 francs furent ainsi décernés aux patrons de différentes stations de sauvetage, à des douaniers et à des gendarmes maritimes.

En 1914, Jean Aicard était toujours administrateur de la Société.

### Le sauvetage en Méditerranée

Si les premières sociétés de sauvetage en mer virent le jour sur les côtes de la Manche et de l'Atlantique, les mêmes dangers

<sup>27</sup> Lucie Weil (1879-1970), dite à la scène *Lucie Brille*, après ses débuts en 1900, était devenue rapidement une tragédienne très appréciée.

<sup>28</sup> Voir les *Annales du sauvetage maritime*, 47<sup>e</sup> année, tome XLVII, 2<sup>e</sup> fascicule, avril-juin 1912, pages 62-88.



menaçaient les pêcheurs et marins de Méditerranée comme le montra bien l'échouage du vapeur *Russia*, de la Société générale des transports maritimes à vapeur, commandé par le capitaine François Jouve, le lundi 7 janvier 1901 au large de Faraman, sur le rivage de la Camargue. Parti d'Oran le 5 janvier à cinq heures du soir pour rallier Marseille, avec une centaine de passagers et une grosse cargaison, le vapeur fut pris, aux approches des côtes françaises, dans une tempête avec une forte houle. L'équipage confondit les phares de Faraman et du Planier et, le 7 janvier à cinq heures du matin, le navire s'échoua à environ quatre cents mètres au large de la plage de Faraman. L'état de la mer ne permit pas une évacuation immédiate : des chaloupes ne purent ramener à terre les passagers et l'équipage que le 11 janvier à sept heures du matin.

Dans un article très documenté — mais qui ne semble pas avoir été publié — Jean Aicard relata les circonstances de ce sauvetage, en citant largement une lettre du peintre d'origine russe Ivan Pranishnikoff, installé aux Saintes-Maries et devenu ami des félibres et gardians du coin :

Ceux des Saintes-Maries-de-la-Mer<sup>29</sup>

Quelques Parisiens ont assisté aux distributions des prix de la Société de secours aux naufragés. Ceux-là savaient que, chaque année, on récompense tant bien que mal un certain nombre de ces modestes héros qui, pour sauver quelques existences humaines, risquent à tout instant leur propre vie, au milieu des périls les plus effrayants. Ces périls, la parole ne peut en donner l'idée à des terriens qui ne connaissent pas le spectacle des

<sup>29</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, dossier « Manuscrits XVI », chemise n° 400 ; manuscrit autographe, 13 feuillets avec une carte des lieux dessinée par Ivan Pranishnikoff.

vagues déchaînées, la puissance démesurée des grandes eaux en fureur sous la démente des vents d'hiver.

Et chaque année la Société de secours aux naufragés et son bien-aimé président l'amiral Lafont souffrent de ne pouvoir mieux récompenser le peuple des sauveteurs. On a peu d'argent et les croix sont rares... Nous crions notre admiration, mais le bruit de la politique, la rumeur des affaires publiques et celle des plaisirs mondains couvrent souvent nos voix... Et si le peuple des sauveteurs n'était le désintéressement même, il pourrait dire comme l'Hercule du poète Sully Prudhomme :

Je suis las, à la fin, des peines sans salaire !

Mais les sauveteurs ne se plaignent pas. Les marins, dans le fracas tumultueux des tempêtes, sont les vrais grands silencieux. Ils ne réclament rien — jamais. Ils luttent, souffrent, vivent et meurent sans parler. Et si l'amour des hommes, la sainte pitié, le divin dévouement venaient à disparaître de la surface de la Terre — on les retrouverait sur les « grandes ondes » à bord des coquilles de noix de ce *Pauvre Pêcheur* dont Puvis de Chavannes a peint la symbolique et attendrissante image.

Ainsi, il faut bien qu'on le sache, l'héroïsme dont les pêcheurs de Carro ont montré, il y a peu de jours, un si admirable exemple — cet héroïsme n'est pas rare. Il s'exerce et se prouve quotidiennement — mais dans l'ombre et le silence. Des circonstances particulièrement dramatiques ont entouré le sauvetage de la *Russie* et mis en pleine lumière les sauveteurs provençaux — mais des exploits pareils au leur, aussi beaux, aussi désintéressés, aussi purs et consolants — à tout instant sont accomplis par d'autres, surtout sur les côtes de Bretagne, où la mer est plus souvent en révolte et en démente.

En sorte qu'il y a, à la fois, un acte de souveraine justice à crier à ceux de Provence qu'on les aime, qu'on les admire, qu'ils sont

l'honneur de la patrie et de l'humanité — et un acte de souveraine injustice à donner seulement à eux et comme en bloc les plus hautes, les meilleures admirations. De grâce, pensons à jeter vers tous les autres au moins une pensée de nos cœurs. Soyez tranquilles, elle leur arrivera, ne fût-ce que par les soins de l'amiral Lafont — et le peuple entier de ces braves, qui auraient sans cela le droit, — dont ils n'useront pas — d'être un peu jaloux — sera réjoui ; car tout homme a besoin de se sentir aimé — quand il aime.

J'écris ces lignes sous le coup d'une émotion profonde. Une lettre vient de m'arriver d'un témoin du sauvetage de la *Russie*, qui me dit : « On ne raconte que les résultats ; on ne dit pas assez, en détail, quels efforts les ont précédés et amenés... Et puis, on donne tout l'honneur à ceux de Carro parce que leur embarcation est arrivée bonne première en dépassant celle des Saintins d'une demi-longueur. Cela est injuste... Écoutez, et, de grâce, racontez à votre tour ce que je vais vous dire... »

Suit le récit que je me contenterai de reproduire. La lettre est signée : Ivan P. Pranishnikoff.

Ivan Pranishnikoff est un peintre bien connu, en Russie et en France, qui a pour la Camargue une vieille et tenace amitié. Nous avons parcouru ensemble, à cheval, il y a quelques douze ans, les landes camarguaises et toutes ces grandes plages sablonneuses où les taureaux sauvages broutent les roseaux torturés du vent.

Pranishnikoff retrouve là, sans doute, le souvenir des steppes russes. Fidèle à la Camargue, il y retourne tous les ans. Il y vit à cheval parmi les bouviers. Il est aimé des gens du pays, gardians et pêcheurs. Il parle maintenant le provençal comme un Saintin. Je ne l'ai plus revu depuis dix ans. Voilà qu'il songe à m'adresser son récit... Peut-être eût-il mieux fait de l'envoyer directement au *Figaro*. Sa lettre aurait paru déjà ; il eût déjà

accompli l'acte de justice qu'il désire, en bon et loyal témoin d'un sublime drame d'humanité. Voici sa lettre ; en voici du moins les passages essentiels :

« Les Saintins, que vous connaissez, venaient d'apprendre l'échouement de la *Russie*. Ils pleuraient de rage — à se sentir impuissants — « Ce n'est pas possible, disaient-ils, de rester comme ça. Nous savons bien qu'il n'y a pas moyen de porter secours à ces gens ; non, des moyens, il n'y en a pas... Eh bien, il faut en faire ! »

Les Saintes-Maries sont loin, à quarante kilomètres, du bateau naufragé. Et personne, aux Saintes-Maries-de-la-Mer, ne tient plus en place. On discute, dans la grande salle du café...

Finalement, deux jeunes patrons pêcheurs, récemment mariés, n'y tenant plus, courent chez eux. Taillet, — vous ne connaissez pas Taillet ? — maigre, nez long, longues moustaches rousses, 32 ans, dit à sa femme : « Je ne peux plus tenir ; il faut que je parte. » Sa femme et sa sœur répondent : « Vous devriez déjà y être, tous !... il y a des chrétiens à sauver ! » L'autre patron, c'est Sellier, 28 ans, père d'un tout petit bébé. Il dit à sa femme : « Je ne peux plus tenir ; je vais là-bas : il faut. » Sa femme dit : « Va vite ; j'espérerai. » *Espérer* ici, comme vous savez bien, veut dire attendre.

Ils reviennent toujours courant dans la salle de café que vous connaissez. Ils disent : « Nous partons tous deux. Qui vient avec nous ? » Neuf volontaires s'élancent avant tous les autres. On est assez. On part. Parmi ces neuf, deux seulement sont des pêcheurs ; il y a donc, en tout, quatre marins. Les sept autres sont : deux boulangers qui lâchent le four, un perruquier qui abandonne l'étroite boutique bien chaude, et un berger qui laisse son troupeau de brebis à la garde de Dieu. Les trois derniers sont des gamins de quinze ans — les gavroches de la dune, — des goélands, des oiseaux de tempête.

On leur dit : « Vous êtes fous ! Vous n'avez ni barque ni rien. Savez-vous seulement ce que vous allez faire ? »

— Nous allons sauver ces gens...

— Mais comment ?

— Nous ne savons pas, mais nous les sauverons. Il faut. »

Les sauveteurs se dirigent vers la Gacholle, qui est à quinze kilomètres des Saintes. Dans la mouillure et le froid, ils marchent, et pour marcher plus vite ils ont ôté leurs souliers ; ils ont ôté leur veste ; il faut d'abord atteindre la Gacholle. Encore quinze kilomètres, et, là, ils auront un bateau plat, une bette, si le patron, dont elle est la seule ressource, le trésor, le seul bien, consent à la leur confier.

À ce moment, les parents de l'un des gamins de quinze ans accourent et rattrapent leur enfant : « Rentre à la maison ! » Le gamin pleure, il trépigne, il refuse ; on l'entraîne ; on le ramène à la maison où l'on se voit forcé de l'enfermer à triple tour de clef... Les autres se perdent dans la nuit, dans le sable, dans le fracas de la mer voisine ; ils vont, courbés sous le vent. Il est dix heures. Ils sont dix. À minuit ils sont à la Gacholle. La Gacholle, c'est un phare et une cabane avec rien à l'entour. Des montilles de sable. Le sable, envolé, tourbillonne. D'un côté la mer qui se dresse, de l'autre des enganes qui s'aplatissent. Dans le phare, le phariste et sa femme ; dans la cabane, un vieux pêcheur (père de Sellier susnommé) et ses deux jeunes fils. Les Saintins heurtent à la porte. Le vieux ouvre. Le vieux, — petit ; en guise tête une noisette ; tanné, rasé partout ; peau de pomme cuite ornée d'une boucle d'oreille :

« Que voulez-vous à cette heure ? »

— Ta barque, pour sauver ceux de la *Russie*.

— Ma barque ? c'est tout mon avoir, ma chair et mon sang. Vous l'aurez... mais à une condition...

— Laquelle ?... Quelle condition ?

— Vous emmènerez mes deux petits... D'abord, voyez, ils sont prêts, les bougres !... Avancez ici ! »

Les jeunes bougres s'approchent. Il les bénit. Puis se tournant vers les Saintins : « Vous aussi je vous bénis... et maintenant, je vais vous dire par où vous devez passer ; — par les étangs... » Et il leur explique, ajoutant : « On ne peut pas passer, mais vous passerez, comme vous pourrez, puisqu'il faut... Allez, les enfants ! »

Et les voilà partis, les voilà au milieu des étangs. Quarante centimètres d'eau, quarante de vase ; vase gluante qui aspire le voyageur et ne le lâche guère. La barque chargée cale trop. Ils sont dans l'eau jusqu'à la ceinture et ils poussent... Ils n'ont plus que vingt-cinq kilomètres à faire comme ça ! Ils sont là, poussant la barque, dans les viscosités des étangs, s'arrachant à chaque pas avec peine à la glu du fond ; dans le noir, dans le froid, dans la mouillure... ils poussent. La pluie fouette les faces, cingle les doigts ; le vent est glacé ; le sable vole en sifflant, venu de la plage ; de l'eau, de l'eau, de la vase, de la nuit, du vent, quelques roseaux, quelques tamaris qui se tordent... des oiseaux de tempête qui s'enlèvent et tournoient, criant la terreur. Quel cauchemar ! Les Saintins poussent la barque. Le vent, de temps en temps, renverse l'un d'eux. Il se relève et l'on pousse. Il faut. Il y a des barres à franchir, de plusieurs centaines de mètres, — où l'on enfonce, parfois jusqu'au genou. Alors, on soulève le canot et on passe... On passe là où, en plein jour, un homme, sans nul fardeau, ne passerait pas ! Eux, ils passent avec leur bateau sur l'échine, sur l'épaule, le bateau chargé de cordages et d'avirons ; et en le poussant, le traînant, le portant, on arrive à Faraman après le dernier, le plus long et le plus pénible des « portages », à 6 heures du matin... Ils avaient fait ainsi, depuis la Gacholle, leurs vingt-cinq kilomètres ! en cinq heures ! dans l'eau !

Et ça, après une trotte de quinze kilomètres pour aller des Saintes à la Gacholle !

Une fois sur la plage, en vue du spectre sombre de la *Russie*, vous penser s'ils vont s'arrêter ? souffler un instant ? Pas du tout. Les quatre marins se trouvent encore trop vêtus ; et dans cette glace de gravier, les voilà en caleçon et en *camise*, qui s'apprêtent à lancer leur embarcation. Un matelot de douane accourt : « Vous n'êtes pas assez ; prenez-moi ! un de plus, c'est nécessaire. » On le prend. Hourrah ! les brisants sont franchis, la barre est sautée... *Le pire est fait*. Il n'y a plus qu'à souquer ferme... qu'est-ce que cette explosion ? C'est le canon porte-amarre. Ah !... il ne faudrait pas être atteint par la flèche ! — On hisse le fanal. À terre, les autres sauveteurs qui attendent le jour, et les curieux, angoissés, s'interrogent : « Quel est ce feu au large ? — Pardi, ce ne peut être que les Saintins ! il n'y a qu'eux pour tenter ce coup-là ! »

La nouvelle court sur la plage. Les Saintins *nagent* vers la *Russie*... au-delà des brisants ! C'est alors que les sauveteurs de Carro, douze nageurs (c'est-à-dire rameurs) se jettent dans leur embarcation, et une course folle commence. L'amour-propre des héros est sublime comme l'héroïsme lui-même. Le but c'est la mort peut-être, mais la grosse affaire c'est d'y arriver *bon premier* !... quelle course ! quelle joute ! quels efforts ! Les quatre marins (le cinquième est à la barre) de la barque des Saintes luttent contre les douze de Carro ! Ils sont épuisés de lassitude après la nuit de marche que vous savez, et ils luttent, quatre contre douze !... Hélas ! ils sont battus d'une demi-longueur ! Ceux de Carro accostent la *Russie* quelques secondes avant ceux des Saintes !... Et du bord du navire naufragé une voix jette vers le bateau des Saintins, cette apostrophe inattendue : « Comment, c'est encore toi, Taillet ? » Taillet répond : « Qui es-tu ? — Je suis un homme que tu as sauvé, une fois déjà, à Jaffa il y a dix ans ! »

Taillet a 32 ans ; il en est à son septième sauvetage.

Le débarquement commence. Le premier des passagers sauvés est une petite fille de six mois. On la passe au timonier qui la prend de son bras gauche, sa main droite étant occupée à tenir la barre ? La mère, naïvement, dit : « Vous en aurez bien soin, au moins ? — Ayez pas peur, madame ! » Encore trois femmes, et le bateau des Saintins retourne vers la terre, franchir les brisants... Ah ! cette barre !... Enfin, à la grâce de Dieu ! Le timonier gouverne... et il jette un regard sur la petite... Elle rit, la petite !... Confiance ! on arrivera !... Un dernier bond de la barque sur la vague bondissante et l'enfant, la première, est à terre — riant toujours !...

Cette fois les Saintins sont arrivés premiers. Leur barque a amené à terre, à elle seule, en plusieurs trajets, quarante-six personnes.

Je vous serre la main. Ivan P. Pranishnikoff. »

N'est-ce pas que le détail de toutes ces actions héroïques, n'est-ce pas que la physionomie des personnages, la continuité de l'effort sont dignes d'une admiration absolue ?

En quelle époque d'amour chrétien nous transporte le vieux pêcheur qui fait sa condition sublime avant de prêter sa barque, son seul trésor !

À bord de la *Russie*, on était dans l'attente et l'angoisse, et dans l'immobilité forcée. Les vrais naufragés, ce sont ces hommes des Saintes, traversant leurs vingt-cinq kilomètres de marécages en poussant et portant leur barque ; naufragés par dévouement, naufragés par solidarité, par amour, ils font plus que partager les périls des naufragés du paquebot ; ils en affrontent de plus grands, de plus nombreux ; ils souffrent davantage — parce qu'ils veulent être des héros. Et pourquoi ? Demandez-le leur. Ils répondraient : « Il faut. » Et c'est tout.

Jean Aicard.

L'événement fit grand bruit, la presse s'en empara. Quelques mois plus tard, le Président de la République, Émile Loubet, vint lui-même à Toulon remettre les médailles de sauvetage à tous les participants à cet acte de courage. Les trois frères Sellier et Taillet avaient certes accompli une grande partie du travail mais leurs compagnons les avaient bien aidés. Ils reçurent une montre en or gravée à leur nom et portant la mention « sauvetage de la *Russie*, janvier 1901 » ; de plus chaque matelot eut aussi la médaille en or avec leur nom gravé et une médaille décernée par la Société de sauvetage de Toulon (en argent celle-là).

Sur la photo réalisée avec les sauveteurs autour de leur barque, on peut lire les noms suivants : Patron pêcheur François Sellier et matelots : Henri Sellier, Baptistin Sellier, Marius Maximen, Honorat Aillet et Joseph Manaud.

Deuxième barque : patron B. Taillet, matelots : Jean et Joseph Boisset, Blaise Caillet, Marius Boisset et Jean Fabre.

*Lou Marques* Folco de Baroncelli-Javon consigna l'événement en un poème provençal :

EN LENGO NOSTRO  
PER LI SOUVADOU DE LA « RUSSIO »<sup>30</sup>

*Vivo li Santo !  
Li gràndi Santo !  
Emé lou lum dóu Paradis,*

<sup>30</sup> BARONCELLI-JAVON (Folco, marquis de), *Blad de luno, recuei de pouësio prouvençalo*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1909, in-4°, 239 pages, figures ; avec la traduction française et 155 illustrations ; préface de Frédéric Mistral ; poème daté à la fin *I Santo, 5 de Mars de 1901* « Aux Saintes-Maries, le 5 mars 1901 ».

*En marchant lis  
Sus lis erso bramanto  
An mena si Santen au batèu negadis !  
[...].  
E boufas la Fe dins li cor luchaire  
De vòsti pescaire  
E cargon sa nau  
E, passant palun, abisme e mountiho,  
Per la grand Russia  
An douna l'assaut.*

« Vive les Saintes !  
« Les grandes Saintes !  
« Avec la lumière du Paradis,  
« En marchant comme sur un miroir,  
« Sur les vagues hurlantes,  
« Elles ont conduit leurs Saintains au bâtiment qui se noyait !  
[...].  
« Et vous soufflez la Foi dans les cœurs hardis  
« De vos pêcheurs,  
« Et ils chargent leur barque sur leurs épaules  
« Et passant marécages, abîmes et dunes,  
« Pour la grande *Russie*  
« Ils ont donné l'assaut. »

### Le peintre Ivan Pranshnikoff

*Ivan-Petrovitch Pranshnikoff*, peintre et illustrateur russe, prospecteur archéologique en Languedoc et Provence, naquit le 13 mai 1841 dans la région de Kursk, en Russie occidentale, de parents aristocrates. Durant son enfance, il suivit son père, officier du tsar affecté en Pologne, et fit ses études secondaires



dans un lycée militaire de Varsovie. Il étudia ensuite la peinture à l'académie Saint-Luc à Rome puis, entre 1861 et 1866, à Florence et enfin à Paris pour y travailler avec Charles-Gabriel Gleyre.

En 1867, il retourna en Russie où il exerça différents métiers. En 1871, il s'en fut au Canada, et s'y maria en 1874 ; vers 1875-1876, il était à New York.

En 1879-1880, il s'installa à Paris. Il y rencontra notamment Ivan Tourgueniev dont il traduira des œuvres en provençal.

En 1880, il découvrit la Provence grâce à Daudet, Lamartine et Mistral venus présenter *Mirèio* à Paris.

En 1882, il se fixa aux Saintes-Maries. En 1887-1894, étant peintre officiel du ministère de la Guerre d'Alexandre III, il se rendait tous les étés en Russie.

Il fréquenta les félibres, dont Frédéric Mistral et Folco de Baroncelli-Javon ; il établit un recensement très exhaustif des monuments mégalithiques et des sites archéologiques du Languedoc et de la Provence. Il devint membre en 1904 de la *Société préhistorique de France* et la *Société archéologique de Provence*.

Il mourut le 15 avril 1909 et fut enterré aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Sa femme fit réaliser un buste en bronze de son époux par le sculpteur Léopold-Bernard Bernstamm (dérobé depuis).

Il fut un dessinateur et un illustrateur très apprécié de 1880 à sa mort, et les critiques remarquèrent chaque année ses envois aux Salons.

Devenu un excellent Provençal, félibre, membre de l'*Escolo Mistralenco* et gardian de la *Nacioun gardiano*, il participa à la nouvelle organisation du *Museon Arlaten*. Il illustra également le livre de Marius Jouveau *En Camargo* : avec dix-sept en-têtes, dix-sept culs-de-lampe et cinq illustrations hors-texte,

il en fit le premier livre d'art félibréen paru après l'édition de luxe de *Mirèio*.

### III — LE CHANSONNIER YANN NIBOR

#### Biographie

Les jeunes années et les débuts artistiques de Yann Nibor sont bien connus par le bel article que leur consacra Jules Claretie dans *Le Temps*<sup>31</sup>. Le célèbre critique dramatique avait rencontré le chansonnier breton dans un dîner d'étudiants :

C'était dans une de ces réunions de jeunes gens, soirées littéraires, vivantes et curieuses, où les anciens viennent parfois fraterniser avec les nouveaux, demander à la jeunesse le secret de ses espoirs, écouter la poésie de ceux qui ont vingt ans, chercher à deviner, dans les essais, les troubles, les recherches, les exagérations d'aujourd'hui, ce qui sera les œuvres et les gloires de demain. Un dîner de la *Plume*, dans un café de la rive gauche, avec toute une foule de rimeurs, d'artistes, de chansonniers, des peintres, des poètes, des conteurs. Un monde en ébullition, un monde narquois, agressif et mélancolique à la fois, tour à tour railleur et attendri, démolisseur et enthousiaste, épris de formules nouvelles, affamé de succès, avide d'espace, d'air libre, de publicité, — et c'est justice, — de fortune et de tapage. Au total, charmant et attirant parce que la jeunesse est là et,

<sup>31</sup> CLARETIE (Jules), « Le poète des matelots, Yann Nibor », *Le Temps*, 34<sup>e</sup> année, n° 12142, samedi 25 août 1894, « Notes et souvenirs », page 3, colonnes 3-6.



avec la jeunesse, l'appétit de la bataille, le besoin de vivre la vie !

Parmi tous ces jeunes visages, originaux ou sympathiques, quelques-uns inquiétants, un surtout m'avait frappé, celui d'un grand gars roux et solide, la face pétrie à coups de pouce, comme la maquette largement traitée d'un maître sculpteur, une bouche grande avec des maxillaires puissants, des cheveux drus sur un front têtue, et, sous les sourcils froncés, un regard d'une fixité et d'une énergie magnétiques, un gaillard solide et franc, la poitrine vaste, la main rude, à poignée robuste. Celui-là ne devait pas être un décadent, certes, et si le rêve allumait sa flamme dans ses yeux clairs, étincelants de ces reflets qu'on voit sur la crête des lames, ce n'était pas le songe confus de quelque symbole mais un rêve d'action énergique, immédiate.

Je demandai son nom.

— Vous ne le connaissez pas ? C'est Yann'Nibor, le poète des matelots<sup>32</sup>.

Yann Nibor, — de son vrai nom *Albert-Auguste Robin*, Nibor étant l'anaclyse de Robin, — naquit à Saint-Malo le 4 octobre 1857. Son grand-père paternel et son père furent également des marins :

C'est dans une vieille maison de bois du dix-huitième siècle, à Saint-Malo, qu'il est né — Saint-Malo, la ville des corsaires et des poètes, des aventuriers qui font du rêve en action, comme Cartier, ou des songeurs, comme Chateaubriand ou Lamennais, qui se débattent, génies inquiets, sous les nécessités mélancoliques des choses. Il y a là, dans la cité noire, rue du Bayen, un

<sup>32</sup> CLARETIE (Jules) , « Le poète des matelots, Yann Nibor », *Le Temps*, 34<sup>e</sup> année, n° 12142, samedi 25 août 1894, « Notes et souvenirs », page 3, colonne 3.

logis habité depuis des temps par des pêcheurs de Terre-Neuve, pauvres gens partant de ce foyer d'hiver, de ce pied-à-terre, pour aller vers l'inconnu chercher le pain de leur petit monde. Le père Robin, le père de Yann'Nibor, à qui l'humble maison appartenait, exerçait le métier d'ébéniste, tournant du bois et songeant aux traversées d'autrefois, à ses campagnes de mer, ayant été mousse en son temps, lui aussi, et, plus tard, matelot, naviguant avec son père, maître au cabotage, sur un petit cotre de quarante-cinq tonneaux qui lui appartenait, et allait ainsi de Bourbon à Madagascar.

Tous ces Robin connaissaient et aimaient la mer. L'arrière-grand-père, Michel Robin, de Saint-Servan, fils de marin et marin lui-même, inscrit à Saint-Malo, f° 553, n° 603, avait jadis bataillé avec ces corsaires malouins qui se frottèrent plus d'une fois aux Anglais, du temps de Surcouf. Ses états de services sont là, à l'aïeul oublié, brave homme dont l'héroïsme anonyme a, comme tant d'autres, servi la patrie, sans récompense. Et j'éprouve, comme toujours, à manier ces vieux papiers dont chaque ligne dit un devoir rempli, un dévouement et un sacrifice, une sorte d'émotion pieuse. Nous ne connaissons que les hauts faits des chefs, dans les histoires. Mais la bravoure des petits, le sang des pauvres gens, qui s'en occupe ? Ouvrier sur des bâtiments de l'État armés, en 1787, pour le service des travaux de la rade de Cherbourg, Michel Robin est, l'année suivante, à Miquelon. Je le trouve en course sur le *Tigre*, en qualité de gabier, le 14 mai 1793. Il devient matelot, en prairial an II, sur le *Redoutable*. Il va, vient, passe d'un vaisseau à l'autre, fait la course en l'an V sur le corsaire la *Minerve*. Le voilà quartier-maître sur le *Duguay-Trouin*, autre corsaire. On se bat, on se canonne, on court à l'abordage. L'Anglais est comme la proie unique, pendant deux ans, trois ans. Le 16 décembre 1799, (25 frimaire an VIII), Michel Robin, de-

venu contremaître, est pris en course sur le *Furet*, par l'amiral Hape. L'ennemi l'emmène aux prisons d'Angleterre. Il rentre à Cherbourg, échangé sans doute avec d'autres prisonniers, et reprend le service sur la canonnière n° 13. À la date du 29 juin 1803, les états de service du quartier-maître de l'*Aimable-Julie* portent : « Pris par les Anglais dans sa chaloupe, s'est sauvé dans ce bateau et s'est rendu à Boston, où il s'est embarqué le 7 floréal sur le navire américain *Victory*, capitaine Blay. Arrivé à Paimbœuf le 10 prairial an XII (30 mai 1804). » Après quoi la feuille officielle porte : *Absent, sans nouvelles*. Toute une existence de brave homme se termine ainsi, comme par de tragiques points de suspension, par ces mots de mystère.

Tel était l'arrière-grand-père. Le grand-père, lui, mourut aux Îles, laissant à Jean-Marie, son fils, la vieille maison de Saint-Malo et le petit bateau de cabotage. On vendit l'un, on garda l'autre. Le marin sans barque se disait qu'au moins le logis paternel pouvait être un asile, et, en attendant à Saint-Denis un transport de l'État qui devait le ramener en France, il s'était mis en apprentissage comme ébéniste. Deux états valent mieux qu'un.

C'est le dernier que garda Jean-Marie Robin. Et, épousant une femme aimée, qui maintenant est seule au logis, il s'établit au rez-de-chaussée de la bicoque, tandis qu'il louait — pour peu de chose, cent francs, soixante francs par an — aux *terre-neuvas* les autres étages de la maison de bois. Seulement, comme il y avait chaque année des déménagements au logis parce que les veuves des disparus demandaient à partir, emmenant leurs petits, allant habiter ailleurs avec leur mère ou leur sœur, la demeure presque toujours était trop grande et sonnait le vide<sup>33</sup>.

<sup>33</sup> CLARETIE (Jules) , « Le poète des matelots, Yann Nibor », *Le Temps*, 34<sup>e</sup> année, n° 12142, samedi 25 août 1894, « Notes et souvenirs », page 3, colonnes 3-4.

C'est dans cette maison fréquentée par les Terre-neuvas et leurs familles que le jeune Albert découvrit la vie de ces forçats de la mer, leurs récits, les contes et légendes malouines.

En décembre 1870, il rejoignit *L'Inflexible*<sup>34</sup>, navire-école des mousses de la Marine française. Après deux années et demie de formation, il embarqua, en juillet 1873, sur l'*Océan*, le navire-amiral de l'escadre de la Méditerranée. Engagé pour cinq années, en novembre, comme fourrier, il prit passage sur la *Bretagne*, la *Victoire* et enfin la frégate mixte *La Magicienne*, à bord de laquelle il partit dans le Pacifique pour une campagne de trois ans :

Et ce fut là, pendant la longue campagne sur l'Océan, que, pour faire passer les jours, les soirs tristes, le matelot chantait des chansonnettes sur le pont, en s'amusant à contrefaire le parler drôle des *diseurs* de cafés-concerts. Les officiers s'en amusaient, trouvant très bien que ce garçon, solide au poste, dur à l'ouvrage et très aimé, estimé de ses chefs, puisqu'à vingt et un ans il avait les galons de second maître qu'on n'obtient guère avant vingt-cinq ans dans la marine, divertît en outre les hommes en chassant, par le rire, le mal du pays. Les romances sentimentales n'empêchaient ni les *mathurinades* bien salées et les gais vau-devilles. On avait monté sur la *Magicienne* un petit théâtre, et l'on y jouait du Labiche, l'*Affaire de la rue de Lourcine*, le *Misanthrope* et l'*Auvergnat*, au bon franc rire moliéresque. Albert Robin était des acteurs<sup>35</sup>.

<sup>34</sup> Vaisseau à voiles de quatre-vingt-dix canons construit à Rochefort et mis en service en novembre 1839. Désarmé en septembre 1856, il devint bâtiment-école de l'École des mousses en juin 1861.

<sup>35</sup> CLARETIE (Jules) , « Le poète des matelots, Yann Nibor », *Le Temps*, 34<sup>e</sup> année, n° 12142, samedi 25 août 1894, « Notes et souvenirs », page 3, colonne 5.

Revenu en métropole, il quitta la Marine, avec le grade de second-maître fourrier et, en mai 1879, entra comme commis à l'administration centrale du ministère de la Marine, à Paris<sup>36</sup>. Il continuait à pousser la chansonnette, dans des soirées estudiantines :

Mais le métier de plumitif ne suffisait point à ce Breton épris de rêves comme ceux de sa race. Il avait appris que, dans ce Paris, un professeur de diction, très enthousiaste et très dévoué, M. Léon Ricquier, faisait des cours et venait de fonder même une Société de lecture et de récitation où l'on pouvait dire des vers en public. Non pas des monologues spirituels ou fantasques, mais des vers de poètes, des pages de maîtres. Il y alla, l'ancien matelot — toujours « pour s'instruire ». Et, un dimanche, au lycée Charlemagne, il s'essaya même à *dire*, lui aussi. Il récita l'*Épave*, de Coppée, qu'il venait d'apprendre. Il récita, avec son accent malouin, pittoresque et mâle, ce drame de la mer, qui serre le cœur ; et, pleurant à demi, il fit pleurer l'auditoire.

— C'est excellent ! lui dit M. Ricquier.

Il n'en fallut pas plus. L'ancien marin, dès lors, chercha dans les poètes tout ce qui lui parlait de la mer. Il apprit le *Naufragé*, il ouvrit Victor Hugo, et, par cœur, sut bientôt les *Pauvres gens*, *Oceano*, *Nox* :

Oh ! combien de marins, combien de capitaines,  
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,  
Dans ce morne horizon se sont évanouis !

<sup>36</sup> Au sein de ce ministère, il fut nommé commis de 4<sup>e</sup> classe le 1<sup>er</sup> juillet 1881, de 3<sup>e</sup> classe le 1<sup>er</sup> janvier 1884 ; commis expéditionnaire de 3<sup>e</sup> classe le 12 août 1886, de 2<sup>e</sup> classe le 18 mai 1887, de 1<sup>re</sup> classe le 1<sup>er</sup> juillet 1890 ; commis rédacteur de 2<sup>e</sup> classe le 1<sup>er</sup> janvier 1892, de 1<sup>re</sup> classe le 1<sup>er</sup> janvier 1895. Il fut ensuite bibliothécaire au Service hydrographique de la Marine puis au ministère de la Marine. Il acheva sa carrière comme sous-chef de bureau de 3<sup>e</sup> classe.

Ce lui fut, en 1885, une grande joie lorsque parut, de M. Jean Richepin, ce livre, *la Mer*. Il le dévorait. Il en apprenait toutes les pièces, la nuit, préférant surtout les morceaux où quelque matelot avait des paroles à dire et mettant alors dans son intonation la voix même de Jean-Marie Robin, le père, et des *terreneuvas* de la bicoque de la rue du Bayen.

Il fut, avant d'être l'interprète de ses propres chansons, le diseur attitré des marines de Richepin, les *Trois matelots de Groix*, les *Hâleurs*, le *Chalut*, le *Mot de Giglioury*. L'Association des étudiants entendit un jour et acclama, puis adopta, en quelque sorte, ce grand gars qui donnait ainsi aux vers du poète son propre accent, son émotion virile, tout son cœur<sup>37</sup>.

En 1889, la disparition de deux navires partis à Terre-Neuve, le brick *Les Quatre Frères* et la goélette *L'Ella*, ayant entraîné la perte de cent soixante-dix-neuf hommes d'équipage tous Malouins, lui inspira sa première chanson :

Sur les Quat'-Frèr' et su' L'Ella, (*bis*)  
Y'avait cent-soixant'dix-neuf gars  
Y sont partis de Saint-Malo, (*bis*)  
Tous biens portants, vaillants et beaux.

Pour aller à Terre-Neuve, au banc  
Pêcher la morue et l'cap'lan.  
Mais jamais on les r'verras plus  
Les pauv' p'tits gars sont bien perdus.

<sup>37</sup> CLARETIE (Jules), « Le poète des matelots, Yann Nibor », *Le Temps*, 34<sup>e</sup> année, n° 12142, samedi 25 août 1894, « Notes et souvenirs », page 3, colonnes 5-6.

Ceux qui sont les plus malheureux  
C'est les marmailles, les veuves, les vieux.  
Car cet' hiver y'aura pas d'pain  
Et plus d'un crèvera de faim.

Mais y'en a qui se régal'ront  
C'est les poissons qui les mang'ront.  
Allons Pell'tas et Terr'neuvras  
Faut pas s'faire de la bile pour ça.

Faut boire à la santé des gars  
Qui sont coulés, au fond, en tas.  
Car comme les Quat'-Frèr' et L'Ella  
Faut s'attendre à passer par-là !

À l'annonce de la tragédie :

Il revit du coup toutes les misères qu'un souffle, une colère de mer abat sur les maisons des pêcheurs : les foyers où le pain manque, les foyers vides où jamais, jamais ne reviendront ceux que dévorent les poissons au fond de l'eau glauque. Et de sa tristesse, de ses souvenirs, de sa pitié pour les pelletas et les terre-neuvras jaillit sa première plainte — les *Quatre-Frères* — qui vous prend aux entrailles et qu'il chanta à la grande fête des étudiants français et étrangers, sur la terrasse de Meudon. Ce jour-là, un grand frisson courut, comme la plainte d'un vent de mer<sup>38</sup>.

<sup>38</sup> CLARETIE (Jules) , « Le poète des matelots, Yann Nibor », *Le Temps*, 34<sup>e</sup> année, n° 12142, samedi 25 août 1894, « Notes et souvenirs », page 3, colonne 6.

Fort de ce premier succès, Nibor<sup>39</sup> développa rapidement un répertoire personnel puisqu'il publia successivement, chez Ernest Flammarion : *Chansons et récits de mer* (1893), préface de Pierre Loti ; *Nos matelots* (1895), préface de Jules Claretie ; *Gens de mer* (1897), préface de François Coppée ; puis *La Chanson des Cols bleus* (1901). Il obtient de l'Académie française, en 1894, un prix Montyon de mille francs pour ses *Chansons et récits de mer* et, en 1902, un prix Capuran de six cents francs pour *La Chanson des Cols bleus*.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle la mode régionaliste arriva dans les cabarets parisiens et les Bretons y eurent la part belle, notamment à la suite du fantastique succès du roman de Pierre Loti, *Pêcheur d'Islande*, publié en 1886, et qui, dans une description à valeur véritablement ethnologique, révéla à la France la condition misérable des marins participant aux campagnes de pêche en Islande et de leurs épouses condamnées à les attendre durant de longs mois.

Le roman de Loti inspira à Théodore Botrel (1868-1925) sa célèbre chanson *La Paimpolaise* (1895). Mais Botrel avait quitté sa Bretagne natale à l'âge de sept ans et il n'apprit un peu de breton que tard dans sa vie : Parisien, il ne chantait qu'en français et fabriqua un répertoire « breton » totalement folklorisé, d'un romantisme fleur-bleue, qui lui sera longtemps reproché.

À l'inverse, Yann Nibor, même s'il chantait lui aussi en français, avait une véritable culture bretonne et une connaissance vécue du monde des matelots. Il s'imprégna totalement de leurs mœurs et de leur parler et sut les restituer de manière authentique dans ses chansons.

<sup>39</sup> À partir de cette année 1889, Albert Robin prit le pseudonyme *Yann Nibor* : Yann était le prénom du personnage principal du roman *Pêcheur d'Islande* de Pierre Loti ; Nibor est le « chavirement », ou anacycle, de son nom Robin.

Dans son œuvre, il imposa un style très personnel, utilisant le parler des matelots qu'il mettait en scène :

Il avait fait une chanson, il en fit une autre, puis deux, puis trois, jusqu'à cinq par mois. Connaissant les règles de la prosodie, il voulut essayer de rimer des poésies, comme Richépin. Il ne put pas. Ses matelots n'arrivaient jamais à parler comme il voulait qu'ils parlissent. « *Ce n'était pas ça !* » Les Islandais ne l'eussent point compris. Alors, il prit la résolution d'abandonner la forme adoptée par tout le monde, et sans se soucier de la rime riche, puisque les matelots n'emploient que très peu de mots du dictionnaire et avalent les *e* muets, il s'étudia, ou plutôt il se laissa aller à faire parler nos *mat'lots* en vers comme ils parlent en prose dans leurs propos de tous les jours, pleins d'élisions et d'images.

Ah ! ce n'est pas un raffiné, un déliquescent, un fanatique de l'épithète rare, Yann'Nibor ! c'est un marin, c'est un homme qui crie, pleure, chante, exprime les douleurs ou les joies des pauvres, les douleurs surtout, car la vie de la mer est dure. Les livres de Loti, si poignants, si profondément humains, où tant de pitiés tiennent dans le raccourci d'une phrase, avaient, après les vers de Richépin, enthousiasmé Robin. Par admiration pour l'auteur de *Pêcheur d'Islande*, il prit le nom de Yann, ajouté à son nom « chaviré » : *Nibor*. Et c'est sous ce nom qu'il se présenta, voilà quatre ans, aux soirées de la *Plume*, à l'heure où les chansonniers ne la fréquentaient pas encore. On y disait beaucoup de poèmes symboliques et décadents que sa pauvre imagination de matelot ne pouvait pas comprendre. Il y risqua cependant ses refrains, ses plaintes. Et comme ces *jeunes* entendent tout, il amusa, il attendrit. Le président de ces soirées, le très intelligent M. Deschamps, le prit en affection. C'est

lui qui nous le présenta, le soir dont je parlais, au banquet de la rive gauche<sup>40</sup>.

Afin de procurer de saines distractions aux équipages, le ministère de la Marine donna mission à Nibor d'organiser des tournées de chant : il débuta en juillet 1892 à Brest, puis en octobre à Toulon. On le retrouve ensuite à Toulon en octobre-novembre 1893 ; à Saint-Malo en août 1894 et à Brest en octobre ; tournée à Cherbourg, Le Havre, Dieppe, Boulogne, Saint-Malo, Groix, Quiberon en août 1895 puis à Toulon en octobre-novembre-décembre et janvier 1896 ; à bord des navires croisant en Algérie en novembre 1896 ; à Toulon en octobre-novembre 1897 ; à Brest en mai-juin 1898, puis sur les navires de la côte normande en août ; à Cherbourg en juillet 1900 puis à Toulon en décembre.

Il prit sa retraite le 1<sup>er</sup> août 1906. En 1935, il quitta Paris et rejoignit ses enfants établis à La Chapelle-sur-Erdre (Loire-Atlantique). C'est là qu'il mourut le 26 septembre 1947.

Yann Nibor fut un poète-chansonnier, mais aussi un dessinateur et peintre de talent. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 9 août 1899 rendu sur le rapport du ministre de la Marine et officier d'académie le 10 janvier 1892.

### Yann Nibor et Jean Aicard

Jean Aicard fit la connaissance de Yann Nibor au début de l'année 1891 et lui fit parvenir un exemplaire de sa pièce *Smilis*

---

<sup>40</sup> CLARETIE (Jules) , « Le poète des matelots, Yann Nibor », *Le Temps*, 34<sup>e</sup> année, n° 12142, samedi 25 août 1894, « Notes et souvenirs », page 3, colonne 6.



mettant en scène le personnel de la Marine de Toulon. Il eut l'occasion de le rencontrer longuement en septembre-octobre 1892, lorsque celui-ci vint chanter son répertoire à bord des bâtiments de l'escadre de la Méditerranée. Il l'emmena à la grande fête de Bormes le samedi 24 septembre<sup>41</sup> ; puis, le dimanche 2 octobre, il l'invita à un banquet qu'il donnait aux *Lauriers-Roses*, auquel participa notamment Georges Hugo, le petit-fils de Victor Hugo<sup>42</sup> ; et le lundi suivant, il le convia à un banquet littéraire donné à Saint-Raphaël<sup>43</sup>. Dans toutes ces manifestations, le barde breton interpréta des pièces de son répertoire personnel.

Jean Aicard aimait particulièrement Yann Nibor, non seulement en tant que poète régionaliste faisant valoir son pays natal, mais aussi pour la véracité de son répertoire appelant à la pitié pour les « forçats de la mer ». Il en dressa un joli portrait, bien observé<sup>44</sup> :

Yann Nibor. — Nibor, c'est Robin, un beau nom de race, qui sent la terre, la mer et la chanson populaire. Yann, c'est Jean arrangé en souvenir du héros de *Pêcheur d'Islande*. Et Yann Nibor, fils et petit-fils de marin, mousse à treize ans, fourrier à

<sup>41</sup> Au cours de cette fête, Jean Aicard reçut le titre de *Citoyen de la ville de Bormes*. Voir notamment *Le Rappel du Var*, lundi 26 septembre 1892 ; *Le Petit Var*, 13<sup>e</sup> année, n° 4358, mardi 27 septembre 1892, page 2 colonnes 4-5 et page 3 colonne 1 ; et *Hyères Journal*, dimanche 2 octobre 1892.

<sup>42</sup> Voir *Le Rappel du Var*, 4 octobre 1892 ; et *Le Petit Marseillais*, 24<sup>e</sup> année, n° 8897, mardi 4 octobre 1892, « Chronique régionale. Var », page 2, colonne 4.

<sup>43</sup> *Saint-Raphaël-Revue*, 6<sup>e</sup> année, n° 275, dimanche 9 octobre 1892, « Un banquet littéraire », page 1 colonnes 1-4 et page 2 colonnes 1-2.

<sup>44</sup> *Saint-Raphaël-Revue*, 6<sup>e</sup> année, n° 275, dimanche 9 octobre 1892, « Un banquet littéraire », page 1 colonnes 1-4 et page 2 colonnes 1-2. — Portrait déjà publié dans *Le National*, le 2 juillet 1892.

seize, a, comme il le dit, dix ans de col bleu. Et je crois le lui voir encore, le col bleu, — et le tricot rayé, le chapeau ciré d'autrefois, posé en arrière sur la nuque, tenant tout juste comme s'il était accroché à un clou.

— « Attention pour les couleurs ! » — Yann va dire et chanter des vers... il s'avance.

Yann ne porte jamais l'habit noir.

Yann est un gaillard serré vigoureusement dans sa redingote, vêtement marin au bout du compte, puisque c'est celui de l'officier de vaisseau. Yann est grand, il a les cheveux en brosse ; sa tête de Breton aux angles simples, a dû être taillée en plein bois de chêne en trois coups de hache ; la bouche fendue par le même procédé se relève sur un des côtés, où elle laisse voir des dents, un peu écartées, de chien de mer. Au coin, une à peine visible fossette souriante indique la bonne humeur maligne sans aucune méchanceté. Yann a évidemment l'énergie et la sincérité d'un coup de poing. Yann ouvre la bouche. La jambe droite s'est avancée ; le jarret de la gauche s'est replié légèrement ; — il est bien évident que Yann est décidé à tenir ferme au tangage et au roulis qui se préparent... Attention !... Yann a commencé :

— « Au cap Horn ! »

D'une voix formidable, d'une voix de commandement, d'une voix qui éclate comme éclatent les bombes, et qui doit faire tinter sur les tables les verres trop rapprochés, il a commencé un de ses récits maritimes.

Il n'y a pas à dire : Yann est un matelot.

Je l'ai entendu, pour la première fois, au Dîner breton, un soir que M. Renan présidait...

Ce soir-là il me frappa plus qu'il ne m'émut, parce qu'il est très étonnant, en effet, et qu'il faut se faire « à son genre de beauté. »



— « Au cap Horn ! »

Dès qu'il a mugi ces trois mots : « Au cap Horn », je vous prie de croire qu'il n'y a plus de Paris, plus de salon autour des auditeurs. Les tables se mettent à se balancer et les lampes aussi... On est en mer. On entend le grésillement de la lame écumeuse contre les joues du bateau... Ah ! la bonne brise !

— « Au cap Horn »...

Il faut vous dire que je les connais, les matelots. Mes plus vieux amis sont des marins... Vivre toujours dans un pays où ne serait pas la mer, me paraîtrait chose impossible. Il me la faut. Elle est, sur l'horizon, la grande trouée bleue qui dit aux pensées et à l'espérance : « Volez, élanchez-vous ! La terre n'est pas une prison. Il y a un bleu terrestre qui mène au bleu de l'infini. Il y a autre chose au monde que des rues, des maisons, et des intérêts en lutte. Il y a la mer et le ciel, la beauté des grands paysages libres... »

Il me la faut, la mer familière. Et dès que j'aperçois un col bleu (fût-ce dans une pièce de théâtre !) quelque chose de profond en moi s'émeut.

— « Au cap Horn ! » Ce diable de Yann Nibor ! quels souvenirs, il éveille en moi tout de suite. Je me revois là-bas, au pays, dans une villa qui domine la mer. Par les fenêtres du salon et de la salle à manger, dès qu'on lève les yeux, elle apparaît, la mer, et, sur la longue ligne d'horizon, un navire passe... Ah ! comme cela élargit la vie intérieure ! Comme le rêve sans cesse flotte sur ce mobile horizon, comme il s'envole avec les goélands...

— « Au cap Horn ! »... Ce qui arriva au cap Horn, je puis enfin vous le dire, mais vous n'aurez ni le ton, ni le geste, ni la physionomie de Yann Nibor pour faire vivre sous vos yeux le drame.

Tout cela, Yann Nibor seul peut vous le donner. Aucun art de comédien n'y réussirait parce que chez lui, geste, ton, phy-

sionomie, tout vient du métier de marin qui a été le sien, tout vient de la vie, de la vérité.

Au cap Horn, le patron du canot-major ayant été enlevé par un paquet de mer en pleine tempête, l'homme de bouée coupe la corde... La bouée tombe... Le nageur la saisit et s'y cramponne, mais la mer est trop dure pour qu'on puisse essayer de sauver l'homme... On s'éloigne... Alors on voit le pauvre diable éperdu, assailli par une bande de gros albatros blancs qui s'acharnent contre lui et le dévorent, tandis que du bord, sur le pont,

L'aumônier dit, face au mourant,  
La prièr' des agonisants !

La simplicité du drame et de l'expression est terrible. C'est une superbe chose vraiment que les *Albatros* de Yann Nibor.

La rime n'est pas riche et le style en est vieux,  
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux  
Que ces colifichets dont le bon sens murmure ?...

La chanson de Yann, c'est la chanson populaire retrouvée. Mais retrouvée « en plein » : avec sa franchise, ses libertés, ses procédés et la puissance concentrée de la composition.

La franchise ici est entière. On sent l'homme qui a navigué dix ans et ne chante que ce qu'il connaît et ce qu'il aime. Les libertés de cet art-là, c'est la rime assonante, et l'apostrophe perpétuelle qui supprime les muettes, et l'usage constant de mots populaires — qui ne sont pas français. Le procédé, c'est que les personnages n'y sont jamais dépeints. Ils parlent : et c'est seulement ce qu'ils disent qui les représente à nos yeux. Quant à la composition des chansons de Yann Nibor, elle est admirable. Ce qu'il raconte ne peut pas être dit avec moins de mots, et la succession des idées et des faits est infailliblement logique, rapide, chaque détail étant en son lieu et placé avec

son importance propre. En sorte que cet art naïf arrive à être du grand art.

Demandez-lui l'*Ella*, maintenant :

Su' les quatr' frèr' et su' l'Ella  
Su' les quatr' frèr' et su' l'Ella,  
Y' avait cent-soixante-dix-neuf gars !

C'est la première de toutes ses chansons, celle par laquelle il s'est révélé poète à lui-même. Je voudrais la citer tout entière.

Y sont partis de Saint-Malo  
Tous ben portants, vaillants et biaux,  
Pour aller à Terr' Neuv', au ban,  
Pêcher la morue et le cap'lan.  
Mais jamais on n' les r'verras *pus* :  
Les pauvr's p'tits gars sont ben perdus !  
Ceux qui sont les plus malheureux,  
C'est les marmail's, les veuv's, les vieux !  
Car cet hiver y aura pas d' pain,  
Et pus d'un crèv'ra de faim !  
Mais y en a qui s' régal'ront  
C'est les poissons qui les mang'ront !  
In troun, déri-tra, lonlaire ! introun déri-tra, lon là !

Il faut entendre, entre chacun de ces distiques, chanté par Yann Nibor, dire les différentes émotions du matelot chanteur...

Comme ils sont partis joyeux les cent soixante-dix-neuf gars !  
*In troun déri-tra, lon laire !...* Comme c'est chose cruellement mélancolique de penser qu'on ne les reverra plus... *In troun déritra, lon là*. Ah ! comme il devient un cri de rage — le refrain — *In troun déritra, lon-laire*, quand le chanteur pense aux poissons voraces... Et puis ? Ah ! voici le plus beau, le couplet de la consolation virile :

Allons, Pell'tas et Terr'neuvvas,  
Allons, Pell'tas et Terr'neuvvas  
Faut pas s' fair' de la bi' pour ça...  
Il faut chanter quand même : *In troun déri-tra lon là !*  
Faut boir' à la santé des gars,  
Faut boir' à la santé des gars  
Qui sont coulés au fond... en tas !

Ce « en tas » est un trait d'art idéaliste de premier ordre. Rien ne correspond moins à la *réalité*. En réalité, des naufragés sont dispersés dans les vagues et chacun s'en va rouler seul dans les profondeurs... Mais le poète nous montre, d'un mot, ces cent soixante-dix-neuf gars entassés au fond de l'eau et nous sommes saisis... L'étendue du désastre nous apparaît dans toute son horreur, grâce à un trait physiquement *inexact*. Et cela devient « plus vrai que la vérité » !

Ça « en tas » Yann le détache avec la voix du plus profond, et la vision passe en nous de cent soixante-dix-neuf gars, amoncelés sous l'eau profonde... *In troun déri-tra lon laire !*

Car, comm' les quatr' frèr' et l'Ella  
Car, comm' les quatr' frèr' et l'Ella  
Faut s'attendr' à passer par là.

N'est-ce pas que tout cela est vraiment superbe d'énergie joyeuse, de résignation active !

Et il en a bien d'autres ! Il a les *Quatre sabots de Noël*. Les deux hommes sont en mer. Les femmes à terre, dans la cabane. Les hommes se promettent une bonne pêche. Les femmes promettent aux enfants des sabots de Noël pleins de choses joyeuses... Les hommes luttent. Les femmes prient... Et, au matin, le cadeau qu'elles reçoivent, ce sont les quatre gros sabots des deux marins,

Rapportés au plein par les lames,  
Avec l'arrière du *Jean-Thomas*.

Je ne sais rien de plus pignat et de plus apitoyant. L'héroïsme obscur et vénérable des pêcheurs et des pauvres éclate dans ces couplets simples avec un caractère presque sacré...

*La Boîte de Chine, l'Immersion*, quelles belles choses encore !

L'soir, à l'heur' du branl'bas,  
Devant l'équipag' bonnets bas,  
Et l'fanal en guis' d'cierge  
J'avons mis l' pauvr' petit mort,  
Su' un' tabl', dans un sabord,  
En attendant qu'on l'immerge.  
Pour mon mat'lot, gai jadis,  
On a dit l' *De Profundis*  
Ben pu tristement qu'un prêtre !...  
Puis au roul'ment du tambour  
Il est allé fair' un tour  
Ousqu' bentôt j'irons peut-être !

On peut prédire un gros succès d'émotions à ce Yann Nibor. C'est une figure. Et cette œuvre originale a son opportunité, en cette heure de pessimisme, car elle dit les énergies simples et joyeuses, même et surtout en face de la mort.

À ceux qui jouissent de tous les plaisirs délicats du monde, tout en maudissant la vie, — elle montre dans leur action vigoureuse, quotidienne, ce peuple de pêcheurs et de marins qui est bien le plus vaillant, le plus ignoré et le moins plaintif dans tous les pays, comme le plus facile aux pitiés profondes et douces, parce qu'il sait la dureté de la mer, et que — auprès — toutes les misères qu'on souffre sur la terre solide lui semblent des clémences.

Cet enseignement-là sort si puissant des chansons de Nibor, qu'on peut dire de son œuvre qu'elle est une action, une utile action.

C'est un inoubliable spectacle, celui de Yann Nibor debout devant un auditoire de femmes élégantes, au milieu du chatouement des diamants, des fleurs et des épaules nues, quand, — fixant son œil clair sur le grand large évoqué, — il dit, après tous ces drames émouvants de la vie maritime, cet appel à la tendresse humaine :

Quand su' la mer y a des gros flots,  
Terriens, plaignez les pauvr's matelots !

Il est un autre spectacle que je n'oublierai pas. C'est celui d'un auditoire de simples matelots, venus pour m'écouter dire l'autre jour, sur l'ordre d'un officier, à bord d'un cuirassé, *la Chanson de l'Ella*. Je l'avais ému, cet officier, en la lui chuchotant « au cigare ». Il a voulu que « les hommes » l'entendissent. Je la leur ai dite, mon cher Yann. Et une voix de Breton s'est élevée du milieu de cet auditoire de braves gens, pour ajouter tout bonnement ce témoignage profond : « C'est la vérité ! » Vous pouvez venir à Toulon. On vous donnera pour auditeurs tous les marins de la division. Vos chansons sont une école. Quel plus bel éloge pouvez-vous désirer ? Je n'en connais pas de plus haut.

Jean Aicard retrouva Yann Nibor en avril 1893 :

#### NOS MATELOTS<sup>45</sup>

Enfin, à deux reprises, cette semaine, j'ai « réentendu » le poète des matelots, le brave Yann Nibor, chanter, de sa voix

<sup>45</sup> *Le Petit Marseillais*, 26<sup>e</sup> année, n° 9078, mercredi 5 avril 1893, page 1, colonnes 1-2.

éclatante, *les Quatre Sabots de Noël*, *la Boîte de Chine*, *l'Immersion*, *les Quatre frêr' et l'Ella*, et *les Albatros*.

Connaissez-vous ces chansons ? Elles sont énergiques, et, au fond, très tendres, pleines d'une pitié juste et forte pour le peuple des marins et des pêcheurs.

Elles viennent de paraître avec une préface de Pierre Loti, et elles donnent, à la lecture, l'émotion qu'on éprouve à les entendre. Yann Nibor, le savez-vous ? est un ancien matelot. C'est un Breton. Il a connu l'école des mousses, et les rudes besognes, et les grands périls, les *coups de tabac*, et la douleur des longs exils et la joie rajeunissante des bons retours qui fait chérir mieux la patrie et connaître les biens qu'elle est seule à donner, quand elle se nomme France.

Rien de saisissant comme ses *Albatros*.

Le patron du canot-major (la scène est au cap Horn), par un grand coup de vent, est emporté à la mer. La bouée, aussi vite que l'homme, est tombée dans les sombres vagues, l'a suivi dans l'horrible océan démonté... Le marin la saisit aussitôt, et il s'y cramponne... Mais la mer est trop dure pour que l'amiral songe à tenter le sauvetage. Ce serait noyer « quinze hommes pour un ! » Le navire s'éloigne du malheureux... Et alors, du fond de l'horizon, l'équipage voit accourir les albatros qui viennent, bêtes affamées, s'acharner à cette proie, la dévorer vivante !... Et voyant qu'il est condamné, le misérable, à cette épouvantable agonie, l'amiral fait appeler l'aumônier. Le prêtre arrive, « avec tout ce qu'il faut pour bénir », et, pendant que tout le monde pleure sur le pont du navire secoué, au milieu des hautes lames, sous les vents déchaînés en tempête, le geste de la bénédiction s'envole vers l'agonisant...

C'est une superbe chose...

Et le poète conclut :

Quand su' la mer y a des gros flots,  
Terriens, plaignez les pauv's mat'lots !

Le ministère dépêcha Yann Nibor à Toulon en octobre 1893 à l'occasion de l'envoi dans la ville d'une escadre russe commandée par l'amiral Avellan. Le chansonnier et son ami Jean Aicard participèrent à de nombreuses festivités et le barde breton réjouit grandement les équipages : « On a dansé beaucoup, et beaucoup applaudi Yann Nibor, le vaillant chanteur des marins qui a véritablement retrouvé la chanson populaire ; les marins l'acclament et l'accompagnent au refrain. C'est une voix utile, celle d'un poète comme lui qui chante l'énergie et la patience, la forte résignation, l'audace invincible du matelot en des termes de simplicité que les plus simples comprennent et retiennent. Quand j'arrive, c'est aux belles dames qu'il est en train de chanter *Les Quatre frères* et *l'Ella* et nous le couvrons d'applaudissements bien mérités <sup>46</sup>. »

Nibor immortalisa cet événement par une chanson de son cru :

#### Les Fêtes Franco-Russes à Toulon <sup>47</sup>

Les bell's fêt's Franco-Russ's sont loin,  
Mais pourtant, bien souvent y pense,  
Celui qu'en a été l'témoin,  
Dans not' joli pays d'Provence.  
L'arrivée en rad' de Toulon,  
De leurs cinq bons bâtiments d' guerre,

<sup>46</sup> *Le Temps*, 33<sup>e</sup> année, n° 11841, jeudi 26 octobre 1893, « La visite de l'escadre russe. À Toulon », page 2, colonne 4.

<sup>47</sup> *L'Indépendant de Mascara*, 12<sup>e</sup> année, n° 1250, dimanche 29 novembre 1896, page 2, colonne 3.

Salués d'grands cris et d'coups d' canon,  
Est un' chos' que l'on oublie guère.

J'revois encor, lent, majestueux,  
L' *Nicolas premier*, qui défile,  
D' ses hourras nous mouillant les yeux,  
Puis les aut' qu'arriv' à la file  
La *Rynda*, l'*Paniat Azowa*,  
Le *Nakhimof*, et puis derrière,  
Le p'tit *Teretz*, tout blanc, qui va  
S'amarrer au coffr' qu'est près d' terre.

Chaq' cri : *Hourra ! Hourra ! Hourra !*  
Qui d' leurs ponts aux pomm's de mâts s' gueule  
Nous fait sentir, dès c' moment-là,  
Qu' la Franc', not' chér' France, n'est plus seule  
Aussi tous, nous y répondrons,  
Voulant leur entrée réussie,  
De nos hun's blindées à nos ponts,  
Par de grands cris d' *Viv' la Russie !*

Sous l' chaud soleil méridional,  
Je r'vois leur amiral descendre,  
Venant d' traverser l'étroit ch'nal  
De *pointus* rangés pour l'attendre.  
Sur les quais d' Toulon, quel chambard  
Faisait cet' gross' foul' qu'était v'nue  
Entend' le maire et M'sieu Aicard  
Souhaiter aux Russ's la bienv'nue.

Et les jours suivants, mes mat'lots,  
Quell's cuit's gai's, pendant ces trois s'maines

Où l'soir, dans tous les caboulots  
On emm'nait les Russ's par douzaines !  
Quels guel'tons valant d' rich's festins,  
Nous faisions à bord comme à terre,  
Bouffant d'tout, soiffant d'tous les vins  
Qu' payait la ville... ou l'ministère.

Bon Dieu d' bon Dieu, a-t-on crié :  
*Viv' la Russie ! et viv' la France !*  
S'est-on des fois égosillé  
Pendant qu'on s'emplissait la panse !  
Et, pour prouver qu'on s'aimait bien,  
Comme on s'embrassait à plein' bouche,  
C' qui remplaçait — n' comprenant rien, —  
Un mot d' grande amitié qui touche.

Pour c' qu'est des bals à cotillons,  
Qu'avaient lieu sur nos grands navires,  
Dans l' demi-jour de pavillons  
Rougissant les plus frais sourires,  
J' vous pari'rais bien qu'en c' moment  
Plus d'un jeune officier russ' pense,  
Quand il n'en rêv' pas en dormant,  
Aux bell's fill's d'attaque pour la danse.

Leur départ nous a tous remués !  
Chaqu' Russe était un camarade  
Auquel nous étions habitués,  
V'là pourquoi j' peux vous dir' qu'en rade,  
Quand leurs cinq bateaux sont partis  
Pour aller mouiller aux îl's d'Hyères,  
Quoiqu' sortant d' bonn's gueul's d'abrutis,  
Nos hourras fur'nt des adieux d'frères.

Gustave Derepas, le professeur de philosophie du lycée de Toulon, consacra l'une de ses conférences au chansonnier des marins. Il parla d'abord des tenants de l'art pour l'art ayant « le souci de la forme et le goût de la beauté plastique », qui se sont mis « à la chasse du mot rare, à la confection minutieuse des phrases ciselées » et dont la virtuosité a apporté des jouissances raffinées à leurs lecteurs... mais en laissant leur cervelle vide et leur cœur froid. Il leur opposa les naturalistes et les réalistes, attirés par « les chairs pantelantes et des plaies cancéreuses » ; ou encore les pessimistes qui « nous jettent dans les pires découragements »...

Et il préféra à tous ces esprits stériles les « souffles bienfaisants » apportés par Yann Nibor :

Ah ! ce n'est pas un dilettante ! Il ne parle pas le langage précieux des raffinés, pas davantage l'argot des bouges, à l'usage des lettrés qui tiennent à scandaliser le bourgeois et prétendent, par cet artifice, donner l'illusion peu enviable qu'on y est.

Dans les vers frustes, taillés à la hache d'abordage de Yann Nibor, vous entendrez l'idiome primitif et pittoresque des gens de mer. Élisions multipliées pour dire plus vite et plus fort, emploi naïf d'une seule conjugaison, comme : « tombït, empoignit » ; termes de métier : « larguer, crocher, paumoyer » ; incorrections spontanées, bref, le parler habituel des pêcheurs et des mathurins, pratiqué jadis par lui et reproduit fidèlement.

Avec cela, une sobriété de détails, une concision énergique, une évocation brusque des personnages, en un mot, tout ce qui constitue l'art très rare et poussé par lui au dernier degré, d'aller tout droit aux éléments essentiels du drame ou des scènes familières et de concentrer l'action dans un cadre étroit et nu.

Cela, c'est le vrai réalisme, celui qui place au cœur même de la vie positivement et longuement vécue <sup>48</sup>.

À une époque où certains songeaient à lui nuire, Jean Aicard apporta un nouveau soutien à son ami, à la une du *Figaro* :

#### La question Yann Nibor <sup>49</sup>

Il paraît qu'il y a, dans les « hautes sphères », une question Yann Nibor et certains vont jusqu'à répéter que le brave chansonnier des matelots est une victime de la politique. Laissez-moi rire !

On a dit : Ce ne sont pas les chansons qui l'enrichiront jamais, le chanteur. Alors, il faut qu'il garde, au ministère de la marine, sa place de « cul de plomb », comme il est dit irrévérencieusement dans les chansons de Yann. — Il va donc la perdre, sa place ? — Non ! mais on a craint qu'il la perdît ; on a imprimé qu'il la perdrait, et si souvent s'est répété ce mauvais bruit que les amis de Yann demeurent inquiets... Qu'ils se rassurent. Les ministres se succèdent, mais tous également ont de l'affection pour ce bon être très simple, très loyal, qui, de Paris à Brest, dans les carrés d'officiers et dans les salons à la mode, promène sa juste renommée de chanteur populaire, avec l'orgueil touchant d'un vieux matelot que l'avancement a surpris et qui, souvent, en louchant un peu, regarde sur ses manches le galon du fourrier, le beau galon d'or, tout frais cousu.

Et pourquoi lui en voudrait-on ? Yann n'est pas seulement un inoffensif sur notre pavé de Paris, c'est un bienfaisant « en escadre » et par conséquent en France... Il arrive souvent, à l'heure bizarre ou nous vivons, qu'on hésite à dire tout le bien qu'on pense d'un homme ; pourquoi ? — Eh ! très cher, c'est

<sup>48</sup> *La Méditerranée*, 13<sup>e</sup> année, 5 novembre 1895, « Yann Nibor », page 2, colonnes 1-3. Causerie faite le lundi soir 28 octobre pour présenter le poète des matelots au public marseillais.

<sup>49</sup> *Le Figaro*, 42<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 142, mercredi 10 juin 1896, page 1, colonnes 1-2.



qu'il faut de la mesure. La mesure en tout, c'est du bon goût, c'est de l'élégance. Un critique prompt à l'éloge, et qui, avec facilité, lâche le gros compliment, ne donne, de la finesse de son esprit, qu'une pauvre idée. On ne paraît vraiment supérieur à ce que l'on juge qu'en y trouvant, du premier coup, quelque défaut. L'admiration au contraire est également facile aux sots et à l'homme d'esprit. Et pour se distinguer des imbéciles, l'homme d'esprit n'a qu'un moyen sûr : « Ne louez jamais ! » De là le mot de l'homme de génie : « Oh moi, j'admire comme une bête ! »

Voilà, bien des précautions prises pour répéter une vérité des mieux établies : Yann est un bienfaisant. Ses chansons sont une école. École de fiers sentiments, de bonnes pensées. Il est heureux que le répertoire des « beuglants » ne pénètre pas seul à bord de nos grands cuirassés et qu'une Chanson, d'allure vraiment populaire, y coure sur les lèvres des hommes et leur reste au cœur. Cette Chanson, elle existe : Yann Nibor en est le trouvère.

C'est une de mes joies de l'avoir un peu aidée, cette chanson, à s'envoler, quand elle était naissante... Elle se cognait les ailes, un soir, dans une salle de cabaret littéraire, aux quatre murs et aux vitres de la croisée. Je reconnus qu'elle avait des ailes d'oiseau de mer, capables de tenir le large, et — n'est-ce pas, Yann ? j'ouvris la fenêtre par où elle s'en alla vers Brest, vers Toulon et vers Rochefort où j'avais prié Loti de lui faire accueil.

J'avais entendu Yann pour la première fois au *Dîner breton*. M. Renan présidait. On disait des vers. On lisait des « proses ». Yann Nibor chanta. Sa forte voix fit trembler les vitres. Et je crus voir autour de moi les goélands de ma ville natale, les innombrables mouettes qui, l'hiver, tourbillonnent en nuées dans le port de Toulon ; ils tournaient, les oiseaux d'orage, tournaient, montaient, redescendaient dans le bleu du ciel, passaient à travers les cordes et les mâts des navires, comme à travers les bran-

chages d'une forêt. Vision saisissante !... Et en même temps que nous concevions toute la misère inquiétante de nos gens de mer, voilà que, dominateur, nous arrivait aussi le sentiment de leur résignation active, de leur énergie invincible, de leur courage plus fort que la mort ! La Chanson agitait nos cœurs, navrés de pitié d'abord, à l'idée des souffrances de marin, puis, subitement, réconfortés par un mot, par un trait, par un accent.

Nous passions de la pitié à la confiance, puis à l'enthousiasme. Ainsi une lame de fond relève parfois le navire qui semblait descendre aux abîmes. Oui, une vertu est dans ces chansons. voulez-vous que je vous dise ? si elles étaient anonymes et contemporaines de Jean Bart, les malins y découvriraient un million de beautés, toutes celles que reconnaissait Alceste à la chanson du roi Henri !... oui, ce sont là vraiment chansons populaires. Yann est un pur instinctif. Tout cela lui est sorti du cœur, sans phrases, sans critique, sans théorie, sans esthétique. Ce sont des cris de matelot, mais des cris bien vrais. Et cela va au cœur du marin, tout droit, comme cela en est sorti.

Elle n'existait presque plus, la vraie chanson du marin, la chanson d'autrefois, la bonne chanson, noblement simple. Elle s'était perdue. Quand les chansons du gaillard d'avant n'étaient pas grossières, bassement grossières, elles étaient ridiculement sentimentales. Romances et barcarolles, dont survivent deux ou trois modèles : *Vers les rives de France* — *Voguons en chantant...* ou bien : *Nos vallons et nos chalets* ! (apportée sans doute par un amiral suisse !) et enfin : *Ô Neptune, dieu des eaux*, — *Protège nos vaisseaux* !... Paroles de Despréaux (?).

J'ai aimé les chansons de Yann tout de suite, en terrien dont les amis et les parents sont des marins. Les simples et perpétuels héroïsmes du matelot, je les connais, depuis mon enfance, pour les avoir suivis du rivage, avec douleur souvent, du fond des sécurités que nous donne la terre solide. La chanson de Yann

exalte ces héroïsmes. Le matelot qui la chante prend une conscience toute neuve de ses énergies propres et de ses obscurs mérites. Il se sent plus fort et plus fier de lui. La signification des choses qui l'entourent, sans lui être définie, est expliquée à son cœur par la vaillance des paroles et par l'élan de la voix. Quand ils sont réunis à cent, à deux cents, en plus grand nombre encore, le rythme et la mélodie fondent en une seule âme toutes leurs âmes entraînées. Les poitrines n'ont plus qu'un souffle... Les faces rient, montrant des dents de bons chiens de mer ; les yeux s'enflamment, tandis qu'au milieu des vareuses flotte au vent du large l'ample redingote de Yann :

Pour aider ta mère et ta sœur  
Qui s'crève à fair' de la couture,  
D'viens comme moi, puisqu' t'as du cœur,  
Vite, un bon gabier d'empointure !

Il y a toutes les énergies nécessaires dans ces chants frustes, toutes les croyances, tous les respects. On ne s'attarde pas aux lamentations :

Buvons à la santé des gars  
Qui sont coulés au fond, — en tas !

Et voulez-vous voir, en un mot, traitée la question essentielle de la dépopulation en France ?

L'amour, c'est cor c'qu'y a de mieux  
Pour pas qu' vienn' la fin du monde !

Lorsque Yann, à terre, chante, au beau milieu d'une compagnie de débarquement, le pas des hommes est plus alerte, d'un rythme plus sûr et plus allègre. On me raconte à Toulon que l'amiral Gervais, qui connaît les chanteurs attitrés des régiments russes, a voulu plusieurs fois voir ce spectacle des matelots en

marche, chantant, avec Yann perdu dans les rangs, la bonne chanson vivante... mais chaque fois qu'ils ont aperçu leur grand chef, les hommes respectueux, ont fait brusquement silence... Et il a gardé son désir.

Yann est vraiment une voix utile. Et c'est pourquoi les officiers, les matelots, les amiraux et les ministres sont d'accord pour ne faire aucun chagrin à Yann. Tous désirent également qu'il n'ait plus à s'inquiéter trop de la vie matérielle. En dépit des mauvais bruits qui ont couru, Yann, sous une « rubrique » ou sous une autre, ne perdra plus — c'est décidé — le bienfait de l'avancement obtenu. La question Yann Nibor est close.

On a songé, dit-on, à lui donner le titre officiel de *chanteur des matelots*. Soit, mais à quoi bon ? La haute et libre fonction morale est bien supérieure à l'emploi de l'employé. Qu'il continue à s'en aller, par permission supérieure mais en homme libre, à bord de nos escadres, parler au cœur des mathurins le langage qui fait les consciences, qui inspire les fières et les belles énergies, qui apporte les nobles consolations. Et qu'il soit récompensé par ce mot que vient de m'apporter un de mes vieux amis, capitaine de vaisseau, un mot lu dans une revue maritime de Londres : « *Il serait bien à souhaiter que nous eussions un pareil chanteur, à bord des escadres anglaises !* » Yann, mon vieux Yann, sur ce mot-là, un refrain de notre cher Pierre Dupont a chanté dans ma mémoire :

Je songe, en remerciant Dieu,  
Qu'ils n'en ont pas,  
Qu'ils n'en ont pas,  
Qu'ils n'en ont pas  
En Angleterre !

Yann Nibor est encore signalé à Toulon en avril 1907 : le 15 de ce mois, il participa à la soirée donnée par le cabaret chat-

noiresque *La Cheminée* où il dit « de sa forte voix une amusante chanson et fit frissonner l'auditoire au récit tragique de ses *Albatros* »<sup>50</sup>.

## Les fumeurs d'opium

Sous son pseudonyme *Sergines*, le journaliste Adolphe Brisson, alors directeur des *Annales politiques et littéraires*, apporta une évocation fort pittoresque de Yann Nibor dans certaines virées nocturnes parisiennes :

[Article publié sans titre<sup>51</sup>]

La police taquine les fumeurs d'opium. Car il y a, à Paris, des fumeurs d'opium...

Adolphe Brisson, en compagnie de M. Louis Peytral et du poète Yann Nibor, a eu, dernièrement, l'occasion de visiter une de ces fumeries, analogues à celles qui viennent d'être fermées. Et il a raconté ses impressions.

Le lettré A-Seing-Leing demeure aux environs de l'Arc de Triomphe de l'Étoile. Il occupe, dans un hôtel meublé, un modeste appartement, où il reçoit, chaque nuit, les rares fumeurs d'opium disséminés dans Paris. Il tire un maigre profit de son hospitalité et ne demande à ses visiteurs que le remboursement de leurs dépenses. Je pourrais citer les noms de quelques soldats illustres qui viennent, entre deux campagnes, lui dire bonjour. Cela les amuse de retrouver en France des sensations d'outre-mer. Ajoutons que, chez le lettré A-Seing-Leing, ils n'aperçoivent pas un seul objet qui rappelle l'Indochine. Ce fils

du Ciel néglige la couleur locale. Point de laques, point de vieux ivoires, point de magots aux têtes branlantes ; pas même un de ces paravents en papier peint que les magasins de nouveautés vendent à vil prix et dont toutes les loges de concierges possèdent un exemplaire. Les meubles qui garnissent la chambre sont d'une fâcheuse banalité : lit d'acajou à bateau, fauteuil Voltaire, chaises cannées, rideaux de reps et, dans la cheminée, un fourneau économique, sur lequel chante une bouilloire... La photographie de M. Gervais-Courtellemont donne une idée de ce bric-à-brac, au milieu duquel le teint jaune et la longue queue de M. A-Seing-Leing paraissent dépayés.

Cependant, ce lettré est un homme d'une politesse raffinée — un gentleman. Il s'exprime aisément en notre langue, mais sa prononciation est affectée d'un zézaïement qui rend ses phrases inintelligibles. Nous retenons de ses discours qu'il a gagné une grosse somme d'argent à l'Exposition de 1889, qu'il l'a perdue l'Exposition de Chicago et qu'il n'a pas un tempérament assez solide pour tenter de nouveau la fortune. Il se console de ses déceptions en fumant quatre-vingts pipes d'opium par jour.

— Vous vous tuez, lui dis-je...

Il écarquille ses yeux fiévreux, et découvre, en souriant, des dents noirâtres à demi déchaussées :

— Bon ! bon ! fumer ! très bon pour santé !

Il est allé quérir une pipe — la pipe des invités — et se met en devoir de la préparer à notre intention. Nous regardons avec inquiétude ses doigts maigres courir le long du tuyau et sa bouche s'approcher de l'orifice. Il nous la tend d'un air gracieux. L'intrépide Yann Nibor n'hésite pas. Il se comporte en vrai mandarin. Je surmonte également mon appréhension. Nous expédions, chacun, une demi-douzaine de pipes que nous arrosons avec du thé. Notre mal de tête augmente. Le seigneur A-Seing-

<sup>50</sup> *Je dis tout*, n° 16, 20 avril 1907, « Soirée libre à la Cheminée », page 8.

<sup>51</sup> *Les Annales politiques et littéraires*, 18<sup>e</sup> année, n° 875, 1<sup>er</sup> avril 1900, page 198, colonnes 2-3, rubrique « Les échos de Paris ».

Leing continue de rester placidement étendu ; il articule des phrases sans suite qui nous arrivent comme un lointain murmure...

— Une autre fois, s'écrie Louis Peytral, ce Chinois vous fera manger un mets de son pays : des vers de palmier confits dans le sucre... Vous verrez, cela est divin !

Nous demeurons anéantis. Eh quoi ! des vers de palmier ! Est-ce possible ? — En vain cherchons-nous à réagir contre la stupeur qui nous accable. Des fourmillements courent le long de nos membres. Et nous n'avons pas l'énergie de nous lever, de nous secouer. Encore une minute d'abandon, et l'invincible somnolence nous terrasse...

— Adieu, A-Seing-Leing. À bientôt !

Nous avons pris nos chapeaux, nos pardessus et nous dégringolons l'escalier, en toute hâte. Yann Nibor déclame des vers. Et soudain, il s'arrête, la sueur au front :

— Je perds la mémoire, sacré nom de ...

Il profère un de ces jurons retentissants qui sont la gloire de la marine française... Quel malheur ! Yann ne pourra plus chanter ses chansons, lui qui les chante si bien ! Mais Louis Peytral le rassure :

— Ne vous tourmentez pas, Yann, ça reviendra !

Et, en effet, ça revient !... À la hauteur du rond-point des Champs-Élysées, Yann a déjà retrouvé un de ses volumes... Place de la Concorde, c'est tout à fait revenu... Et le joyeux barde s'éloigne en déclamant tout seul — pour son plaisir ! — la complainte de l'*Hella*.

Je n'ai pas cette ressource, n'ayant point rimé, comme Yann Nibor, des complaintes... Je m'en retourne au gîte, le regard levé vers les étoiles et songeant avec tristesse que, malgré les vertus de l'opium, je n'ai pas aperçu le plus petit coin du paradis...

## Correspondance croisée Aicard-Nibor

La correspondance croisée entre Jean Aicard et Yann Nibor, ou du moins ce qui en a été conservé, se trouve aujourd'hui sur deux sites :

— aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, correspondance : six lettres de Yann Nibor ; cinq sont datées très précisément ; une lettre n'est pas datée mais est datable d'après son contenu ;

— à la bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin » : cinq cartes et quatorze lettres de Jean Aicard, la plupart non datées.

Cette correspondance, il faut en convenir, n'est pas très abondante, discontinue et d'un intérêt assez mince. Les lettres de Yann Nibor sont toutefois rendues fort pittoresques par le style très particulier de leur auteur.

**Mardi 5 mai 1891**

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 67.

Lettre autographe signée de Yann Nibor à Jean Aicard, 2 pages.

5 Mai 1891

Mon Cher Maître,

J'ai lu *Smilis*, hier soir, et je dois vous avouer sincèrement que j'ai été aussi empoigné par cette lecture, qu'aux représentations de la pièce, en 1884.

Vous avez fait un véritable chef-d'œuvre et je suis très heureux de l'avoir, grâce à votre amabilité, dans ma bibliothèque à côté de *Pêcheur d'Islande*.

Je vous adresse, ci-joint, quelques exemplaires de la chanson qui vous a intéressé.

Si M. Pierre Loti en accepte la dédicace, veuillez, je vous prie, lui offrir, de ma part, une de ces copies, en lui adressant mes remerciements.

À la vie à la mort, mon cher maître,  
votre vieux matelot bien dévoué,

Yann Nibor

Robin  
2 rue Royale

#### NOTES :

1° *Smilis*, la pièce en quatre actes en prose de Jean Aicard, mettant en scène la marine toulonnaise, avait été publiée en février 1884 par l'éditeur parisien Paul Ollendorff, au moment où elle se jouait à la Comédie-Française.

2° « 2 rue Royale » : adresse du ministère de la Marine à Paris.

### Mardi 22 mars 1892

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin ».

Lettre autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, 2 pages.

5, Rue Michelet  
22 mars 1892

Mon cher poète,

Le 7 Avril, jour de la réception de Loti à l'académie française, il y aura soirée en son honneur, chez Madame Adam. Elle a bien voulu me consulter sur la composition du programme de sa fête... j'ai pensé tout de suite que c'était le cas de vous rap-

procher de Loti, de vous faire entendre chez M<sup>me</sup> Adam, et par un public naturellement choisi de par la circonstance même. Ça vous va-t-il ?

Écrivez-moi vite si ça vous plaît. Auquel cas nous arrangerons l'affaire pour le mieux, c'est-à-dire que nous conviendrons des pièces à dire et de la place à vous donner dans l'ordre de la soirée.

Cordialement vôtre

Jean Aicard

Loti me dit qu'il vous a écrit.

NOTE : Pierre Loti (1850-1923), élu membre de l'Académie française le 21 mai 1891 alors qu'il était embarqué comme officier à bord du *Formidable* stationné en rade d'Alger, fut reçu solennellement sous la Coupole le 7 avril 1892.

### Lundi 4 juillet 1892

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 70.

Lettre autographe signée de Yann Nibor à Jean Aicard, 4 pages.

Paris, le 4 juillet 1892.

Mon cher et bon maître

J'ai lu avec un plaisir du feu de Dieu le *Pavé d'amour*, dont vous avez bien voulu honorer votre vieux matelot.

J'ai pleuré comme un veau dans des masses de passages.

C'est une étude qu'est bougrement bien faite sur nos nom de Dieu de tempéraments de brutes. On voit que vous nous connaissez à fond, et n° 1, et que vous regrettez que vos sacrées mœurs de la haute ne soient pas réglées comme il faudrait au point de vue du bonheur de l'amour.

Je pars samedi matin pour la Bretagne je compte bringuer quèqu's jours par Brest avec les vieux frères.

J' tach'rai d'abraquer une quinzaine, fin septembre pour me payer quèqu's muffées avec les lascars de l'escadre.

J'en profiterai, si vous me le permettez, pour aller, avant de me foutre du vent dans les voiles, vous serrer vos chouettes phalanges, à votre jolie case.

À bientôt donc mon bon maître et une bonne poignée d'abat-tis de votre vieux matelot dévoué pour la vie et qui signe

Yann

Bien le bonjour à Madame votre sœur et mes amitiés respectueuses au commandant Loti quand vous lui écrierez en attendant que je lui adresse les épreuves de mon sacré livre.

Merci, bon Dieu, et tout à vous

Yann

#### NOTES :

1° Le roman de Jean Aicard *Le Pavé d'amour* a été publié à Paris, par l'éditeur Paul Ollendorff, en juin 1892. L'action se déroule à Toulon.

2° « mon sacré livre » : *Chansons et récits de mer*, publié en février 1893 avec une préface de Pierre Loti.

### Début juillet 1892

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin ».

Lettre autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, 1 page.

La Garde.

Merci, ami.

Avez-vous mon article sur vous dans le *National* ?

Quand vous viendrez à Toulon, un mot à la Garde près Toulon.

À vous

J. Aicard

ÉLÉMENT DE DATATION : l'article de Jean Aicard sur Yann Nibor a été publié par *Le National* le 2 juillet 1892. — Il parut de nouveau dans l'hebdomadaire *Saint-Raphaël-Revue*, 6<sup>e</sup> année, n° 275, dimanche 9 octobre 1892, page 1 colonnes 1-4 et page 2 colonnes 1-2.

### Mardi 26 juillet 1892

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 69.

Lettre autographe signée de Yann Nibor à Jean Aicard, 4 pages.

Paris, 26 Juillet 1892

Comment diable voulez-vous que je vous exprime le plaisir et l'émotion que j'ai eus en lisant votre article torché de patte de grand maître ? J'ai pleuré comme un veau. C'est dur pour un loup ! On n' vous fout pas d' l'encens comme ça ! Ça r'mue trop d' s'apercevoir qu'il y a un lascar qui vous aime sérieusement et comprend à fond c' qu'on a sous la couenne.

Quand j' pense qu'i n'y a pas un bougre parmi mes nom de Dieu d'amis, qui m'ait parlé de votre article soigné. C'est à dégoûter d' faire du bon journalisme.

C'est heureux que vous m'avez prévenu.

J'ai été ach'ter c' matin des masses de numéros du *National* en arrivant de Bretagne où, des mousses aux officiers, j' te les ai s'coués mais n° 1 à Brest. J' vous raconterai ça à La Garde où j' m'amèn'rai à la fin de septembre.

J'ai coupé en deux ma permission pour pouvoir bringuer avec



les vieux frères parmi lesquels se trouv'ra, j' l'espère bien, çui d'Jeanne, à l'occasion du 22 7<sup>bre</sup>.

Ce sacré Georges comme on parle de lui dans la Flotte ! Il est populaire comme tout parmi les maîtres. J'espère mon cher et bon grand maître que vous ne manquerez pas de me faire faire sa connaissance une fois que j' vas être par là-bas.

Mille choses aimables à M<sup>me</sup> votre sœur et une bonne poignée de phalanges de votre vieux matelot dévoué pour la vie,

Yann

#### NOTES :

1° L'article de Jean Aicard sur Yann Nibor a été publié par *Le National* le 2 juillet 1892. — Il parut de nouveau dans l'hebdomadaire *Saint-Raphaël-Revue*, 6<sup>e</sup> année, n° 275, dimanche 9 octobre 1892, page 1 colonnes 1-4 et page 2 colonnes 1-2.

2° « Georges » : probablement Georges Hugo, petit-fils du célèbre Victor, qui avait contracté un engagement de trois ans dans la Marine.

### Septembre 1892

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin ».

Lettre autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, 2 pages.

Mon bon Yann,

Je viens d'être alité. De là mon long silence.

Voici la chose. Lisez vous-même les corrections.

Mettez un i qui ne soit pas grec à mon nom.

Retrouvez le texte qui est tronqué en deux endroits. En un de ces endroits, je n'ai pu retrouver ce qui manque, cherchez... :

« Il faut entendre, entre chacun de ces distiques chantés par Yann Nibor, ..... dire les différentes émotions. »

De grâce, ne laissez pas ça comme ça.

J'ai très mal à la tête. Adieu. À bientôt.

Bonne année de tout mon cœur, J. Aicard

ÉLÉMENT DE DATATION : Jean Aicard cite ici son article publié dans *Le National* le 2 juillet 1892 ; ou plutôt l'épreuve préparatoire de republication dans le *Saint-Raphaël-Revue*, 6<sup>e</sup> année, n° 275, dimanche 9 octobre 1892, page 1 colonnes 1-4 et page 2 colonnes 1-2 : la correction qu'il demande n'y a pas été faite.

### Vendredi 9 décembre 1892

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 68.

Lettre autographe signée de Yann Nibor à Jean Aicard, 4 pages.

MINISTÈRE  
DE LA MARINE  
ET DES COLONIES

Paris 9 X<sup>bre</sup> 1892

Mon cher maître,

J'ai vu le maire de St Raphaël qui doit être en ce moment là-bas. Il compte organiser quelque chose pour la fin de janvier. J'en suis très content car mon volume sera lancé à ce moment-là.

Flammarion est très content de la préface mais me demande à supprimer la phrase *Ma crainte est que vous ne soyez pas toujours compris même par ceux qui en auraient le cœur capable*.

Il craint que cette ligne empêche beaucoup de gens d'acheter le volume.

Comme Loti m'a dit qu'il changerait tout ce que je voudrais j'ai envie de la supprimer et de faire commencer le paragraphe par : *Vous semblez n'avoir écrit que pour des marins*.

Zola parle de moi de tous les côtés et comme il m'a félicité très chaudement pour les 4 *sabots* je les lui ai dédiés. Ils vont paraître dans le *Monde Illustré* du 25 X<sup>bre</sup>. Zola m'a remercié par une lettre charmante.

Je viens d'être nommé adhérent de la Société des gens de lettres mes parrains sont Zola, Toudouze, de Larmandie et Pierre Maël.

C'est Pierre Maël qui m'a présenté il vous aime beaucoup et dit grand bien du *Pavé d'amour*.

Jean Dargène a fait un article de dix pages pour la *Nouvelle Revue* du 15 janvier.

Vous voyez cher maître que votre matelot va bien grâce à vous qui avez lancé sa barque. Espérons que le premier voyage sera bon et rapportera gros à l'armateur.

Mes respects à Madame Lonclas et à bientôt j'espère le plaisir de vous voir rue Michelet.

Votre tout dévoué matelot

YannNibor

#### NOTES :

1° « Mon volume » : Yann Nibor était en train d'achever son livre *Chansons et récits de mer*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, fin janvier 1893, préface de Pierre Loti.

2° La chanson *Les Quatre Sabots de Noël*, paroles et musique de Yann Nibor, a été publiée par *Le Monde illustré*, 36<sup>e</sup> année, n° 1865, 24 décembre 1892, page 425 pour le texte et 424 pour la mélodie, composée sur quatre notes. Elle est dédiée à Émile Zola.

3° Georges-Gustave Toudouze (1877-1972), auteur notamment de romans pour la jeunesse.

4° Léonce de Larmandie (1851-1921), écrivain.

5° « Pierre Maël » est le pseudonyme collectif de Charles Causse (1862-1904) et de Charles Vincent (1851-1920) qui écrivirent ensemble des romans pour la jeunesse.

6° DARGÈNE (Jean ), « Gens de Mer. À propos des "Chansons et récits de mer" de Yann Nibor », *La Nouvelle Revue*, 13<sup>e</sup> année, tome 80, janvier-février 1893, pages 393-403.

### Décembre 1892

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin ».

Lettre autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, 3 pages.

mon cher poète

Bravo.

Mais il faut consulter Loti, ne pas se permettre de rien changer par vous-même. Il le blesserait sans doute et avec raison.

D'ailleurs l'idée de Flammarion n'est pas juste. Mais cela vous regarde et lui :

Donc, écrivez à Loti.

Bravo encore pour tout ce que vous me dites d'heureux, en faveur de votre œuvre, tout ce qui se fait m'enchanté. J'ai poussé la barque de mon mieux pour ma part. Le reste est aux dieux inconnus. Je suis content que Zola vous aime. Du reste ce diable d'homme dit, à chaque instant, en dehors de ses œuvres, des choses belles, nobles... voir son article sur Bourget. Vous voilà plus avancé que moi : je ne suis pas encore de la société. Remerciez de ma part Pierre Maël.

J'attends le maire de St Raphaël.

À vous de cœur

J. Aicard

Je retourne à ma besogne qui m'appelle, pressée, très pressée !

J. A.

ÉLÉMENT DE DATATION : cette lettre est de toute évidence la réponse de Jean Aicard à la lettre que Yan Nibor lui a écrite à la date du 9 décembre 1892.

NOTE : « Pierre Maël » est le pseudonyme collectif de Charles Causse (1862-1904) et de Charles Vincent (1851-1920) qui écrivirent ensemble des romans pour la jeunesse.

### Début janvier 1893

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin ».

Lettre autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, 2 pages, écrite à La Garde.

340

mon cher ami

J'arrive d'une excursion dans les bois, et je trouve votre lettre. Acceptez toujours la séance de Paris — c'est plus sûr.

Et allez voir M. Félix Martin, maire de St Raphaël — qui est à Paris 66 rue Chaussée d'Antin. Demandez-le sous son titre de directeur de la Compagnie du sud de la France (chemins de fer). Et arrangez q.q. chose ensemble.

Moi, j'attends les nouvelles de Paris. Je ne sais si je partirai dans huit jours ou dans un mois pour la rue Michelet.

Merci de votre bonne lettre. Avez-vous la préface de Loti ? J'en suis bien anxieux pour vous. Votre affectionné

Jean Aicard

ÉLÉMENT DE DATATION : Jean Aicard arriva à Paris le 24 janvier 1893 et partit le soir même pour la Belgique où il paraît être resté deux à trois semaines.

### Février 1893

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin ».

Lettre autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, 1 page.

Mon cher ami

Elle est superbe, la préface de Loti. Soyez très heureux, je le suis pour vous

Bien affectueusement vôtre

Jean Aicard

Vous ne me dites pas si vous avez vu M. Martin. C'est le Cercle de St Raphaël qui a répondu à ma question : dites à M. Nibor de voir M. Martin à Paris.

ÉLÉMENT DE DATATION : Jean Aicard fait ici référence à : NIBOR (Yann), *Chansons et récits de mer*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, fin janvier 1893, préface de Pierre Loti.

341

### Été 1893

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin ».

Lettre autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, 3 pages.

Bravo, mon cher ami ; j'attends pour vous écrire de savoir quelque chose. J'ai parlé de vous : je crois que vous serez de notre comité toulonnais, mais je ne sais rien de définitif. Rien n'est fait encore. On ne sait même pas s'il y aura une représentation théâtrale. Soyez tranquille. Je ferai mon possible pour que vous en soyez si elle a lieu.

Je vous quitte. Mon roman nouveau, en train, me prend tout entier. Pour être prêt, je ne peux être à rien d'autre. Et j'en ai pour quelques mois !

Bravo encore  
Bien à vous  
J. Aicard

ÉLÉMENT DE DATATION : Cette lettre me paraît évoquer la visite des marins russes arrivés à Toulon le vendredi 13 octobre 1893. Elle aurait donc été écrite probablement à l'été 1893 et le roman « en train » serait alors *Fleur d'abîme* qui parut d'abord en feuillets dans le *Journal des débats politiques et littéraires*, du vendredi 23 février au lundi 21 mai 1894, et fut publié à Paris par Ernest Flammarion à la fin du mois de mai 1894, in-18, 412 pages.

### Lundi 20 novembre 1893

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin ».

Lettre autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, 4 pages.

La Garde 20 nov. 93

Bien jolie, mon cher poète, votre narration des *fêtes de Toulon*. Tout cela a bien la couleur voulue, la même, la vôtre.

Maintenant en hâte — car je suis écrasé par une besogne inouïe — je réponds à votre lettre.

Pour les conférences,... il m'est impossible de faire des conférences. Ce que j'ai fait à Toulon est tout différent et doit rester exceptionnel.

— Pour l'académie, il faut envoyer votre volume avec une lettre ainsi conçue :

Monsieur le secrétaire perpétuel,  
J'ai l'honneur d'adresser mon volume *Récits etc.* à l'académie française en vue d'un des prix Monthyon qu'elle décerne annuellement.  
Veuillez agréer etc.

De plus, cela fait (et fait au plus tôt) vous irez trouver M. Pingard, secrétaire à l'académie française vous lui direz que vous venez de ma part lui offrir à lui personnellement votre volume et vous lui remettrez en même temps votre lettre (voir plus haut) adressée à M. Camille Doucet secrétaire perpétuel et les deux exemplaires destinés à l'académie.

À vous de cœur

Jean Aicard

Pour la suite, à l'académie, nous agissons en février. La chose se décide en mars... Bonne poignée de main. J. A.

NOTES :

1° Les « fêtes de Toulon » : il s'agit de la réception à Toulon en octobre 1893 de l'escadre russe commandée par le contre-amiral Avellan. Voir *Aicardiana*, n° 6, janvier 2014, pages 55-98.

2° l'Académie française : Ernest Flammarion publia le premier livre de Yann Nibor, *Chansons et récits de mer*, à la fin janvier 1893, avec une préface de Pierre Loti, de l'Académie française ; cet ouvrage lui mérita un prix Montyon de mille francs de l'Académie française en mai 1894.

### Fin mai 1894

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin ».

Carte autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, recto-verso.

6, Avenue de l'Alma

Mon cher poète,

L'article sur vous est au *Gaulois*. Je ne sais pas quel jour.

En attendant, je vous prie de venir samedi (après-demain) à 1 heure de l'après-midi Avenue de l'Alma n° 6 chez M. le vicomte Savigny de Moncorps. J'y serai.

C'est une présentation qui vous sera très bonne. Ne manquez pas. Réponse s. v. p.

À vous. Jean Aicard

ÉLÉMENT DE DATATION : l'article mentionné ne peut être que « Une répétition générale à Versailles », *Le Gaulois*, 28<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 5190, mardi 29 mai 1894, page 2, colonnes 3-4.

NOTE : Charles Régnauld de Savigny (1836-1914), auditeur au Conseil d'État (1863), chef de cabinet du ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics (1864-1867), inspecteur des chemins de fer (1868-1880) ; conseiller général de la Nièvre (1871), sénateur de la Nièvre (1889-1897), élu de la droite.

### Dimanche 2 mai 1897

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 66

Lettre autographe signée de Yann Nibor à Jean Aicard, 2 pages

Cher père bien aimé

Je suis chargé de vous dire par le secrétaire de la Rédaction de la *Nouvelle Revue* que Madame Adam serait très heureuse d'avoir un article de vous sur mon livre le plus long que vous

pourrez, votre prose faisant le plus grand honneur à la *Nouvelle Revue* qui voudrait en avoir le plus souvent possible.

Comme c'est un article bibliographique M<sup>me</sup> Adam serait très heureuse de l'avoir le plus tôt que vous pourrez.

Là d'sus j' vous dis d'avance merci de tout mon cœur et j' vous embrasse bien fort

Yann Nibor

Mes bons souvenirs à Madame Lonclas.

NOTE : « Mon livre » : il s'agit de NIBOR (Yann), *Gens de mer*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, mai 1897. Jean Aicard ne semble pas avoir écrit l'article demandé...

### Samedi 16 octobre 1897

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin ».

Lettre autographe signée de Jean Aicard à François Armagnin et transmise à Yann Nibor, 3 pages.

La Garde. 16 octobre 97.

Mon cher Armagnin

Je suis désolé de ne pas vous avoir prévenu de mon départ et que vous ayez trouvé porte de bois.

Excusez-moi, mon cher ami. Et pour éviter pareille déconvenue à l'avenir, attendez pour me rendre visite, que je vous écrive. Je dois en effet faire plusieurs absences successives, (Marseille, Bandol...) et vous pourriez, à mon grand regret, arriver ces jours-là précisément.

Je ferai signe à Yann Nibor en même temps qu'à vous. Dites-le lui, je vous prie, car vous devez certainement le voir.

Bien affectueusement à vous,

J. Aicard

NOTE : lettre envoyée à Yann Nibor par François Armagnin, puisque le chansonnier breton y est cité.

### Fin juillet 1901

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 71.

Lettre autographe signée de Yann Nibor à Jean Aicard, 1 page.

Mon cher père

Je suis bien content d'apprendre votre nomination d'officier de la Légion d'honneur et je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre très affectionné pour la vie  
Yann

ÉLÉMENT DE DATATION : Jean Aicard fut promu officier de la Légion d'honneur par décret du 23 juillet 1901.

### Non daté, non datable

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin ».

Carte autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, recto.

Jean Aicard  
Robin Nibor

mon cher poète

Cette carte vous servira à entrer dans ma baignoire.

NOTE : Invitation à une séance théâtrale.

### Non daté, non datable

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin ».

Carte autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, recto.

Jean Aicard  
Dimanche 11 heures 1/2  
Clément Lt de vais.

NOTE : Jules Clément fut promu lieutenant de vaisseau le 7 janvier 1874 et le resta jusqu'au 29 mai 1890. Concernant Jules Clément, voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 32, 31 décembre 2020, pages 159-230.

### Non daté, non datable

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin ».

Carte autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, recto-verso.

Jean Aicard  
M. A. Robin

Si vous rentrez avant 7 heures venez dîner rue Picot 50 au 3<sup>e</sup>, chez le Comm<sup>t</sup> Clément. Sonnez trois fois à la porte de la rue.

ÉLÉMENT DE DATATION : Jules Clément fut promu capitaine de frégate le 29 mai 1890 et, après une affectation à Rochefort, s'installa à



Paris en mars 1894. Par ailleurs, Jean Aicard habita rue Michelet de mars 1889 à mai 1899. Cette carte a donc été écrite entre mars 1894 et mai 1899. Concernant Jules Clément, voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 32, 31 décembre 2020, pages 159-230.

### Non daté, non datable

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin ».

Carte autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, recto-verso.

Jean Aicard 40, rue du Luxembourg

Merci, cher ami, de votre fidèle et bon souvenir — mais je suis à la diète depuis huit jours. Il est probable que je garderai la chambre huit jours encore. Nous vous envoyons à tous nos meilleurs vœux.

### Non daté, non datable

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin ».

Lettre autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, 1 page.

Jeudi

Mon cher Yann Nibor, si vous êtes libre samedi soir 29 (après-demain) venez, je vous prie, rue de la Trémoille 4 chez Madame Allouard où j'ai promis de tâcher de vous amener.

Je serai personnellement très heureux si vous venez.

Affectueusement vôtre

Jean Aicard

Réponse s. v. p. 5 rue Michelet

ÉLÉMENT DE DATATION : Jean Aicard a habité l'immeuble du n° 5 de la rue Michelet à Paris d'avril 1892 à mai 1900 : dans cet intervalle, on trouve plus de dix « samedi 29 » !

NOTE : Madame Allouard : épouse du statuaire Henri Allouard (1844-1929). Ce sculpteur, élève de Laquesne et Sharneweck, exposa des sculptures et des tableaux aux Artistes Français, de 1865 à 1928, et obtint une médaille d'or en 1900. Membre des jurys de Sculpture et des Arts Décoratifs depuis 1889. Il présida le Cercle artistique et littéraire de la rue Volney à Paris. Inscrit aux « Parisiens de Paris », il entra au comité en 1898, fut élu vice-président en 1899 et président en 1900.

### Non daté, non datable

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin ».

Lettre autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, 1 page.

Mon cher poète,

En redingote, c'est entendu.

J'ai la cravate de votre « mathurin ».

À vous,

J. A.

### Non daté, non datable

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français, Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Nibor dit Robin ».

Lettre autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, 1 page.

La Garde

27 X<sup>bre</sup>

De nous deux à vous deux les meilleures affections et les vœux  
les meilleurs chers amis.

Je vous embrasse nous vous embrassons

Jean Aicard

**Non daté, non datable**

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français,  
Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Ni-  
bor dit Robin ».

Lettre autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, 1 page.

merci mon cher Yann. Vous êtes un brave cœur, — et je le  
sais bien, — et je vous embrasse.

JeanAicard

Mes souvenirs à votre chère famille. *L'ami du chanteur* me  
demande votre adresse après lecture du *Figaro* pour vous re-  
produire.

L'ami du chanteur 222 boul. st Germain.

NOTE : *L'Ami du chanteur*, hebdomadaire publié à Paris par Henri  
Geoffroy, 1<sup>re</sup> année, n° 1, 6 décembre 1895, à 3<sup>e</sup> année, n° 157, décembre  
1898.

**Non daté, non datable**

SOURCE : Bibliothèque municipale de Nantes, manuscrits français,  
Ms 2968/2, « Documents adressés au chansonnier marin Yann Ni-  
bor dit Robin ».

Lettre autographe signée de Jean Aicard à Yann Nibor, 1 page.

5, Rue Michelet

mon cher Yann Nibor

J'espérais que Mad. Lonclas vous avait prévenu que je ne  
suis pas libre mercredi. Tout mon pauvre temps est dévoré. Je  
ne fais pas ce que je veux quand je le veux. Et j'en suis vrai-  
ment bien désolé cette fois car je vous aime beaucoup vous et  
votre chère famille. À vous. J. Aicard.

**Dominique AMANN****Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX<sup>e</sup> siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet [jean-aicard.com](http://jean-aicard.com) qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre titulaire de l'académie du Var (30<sup>e</sup> fauteuil).